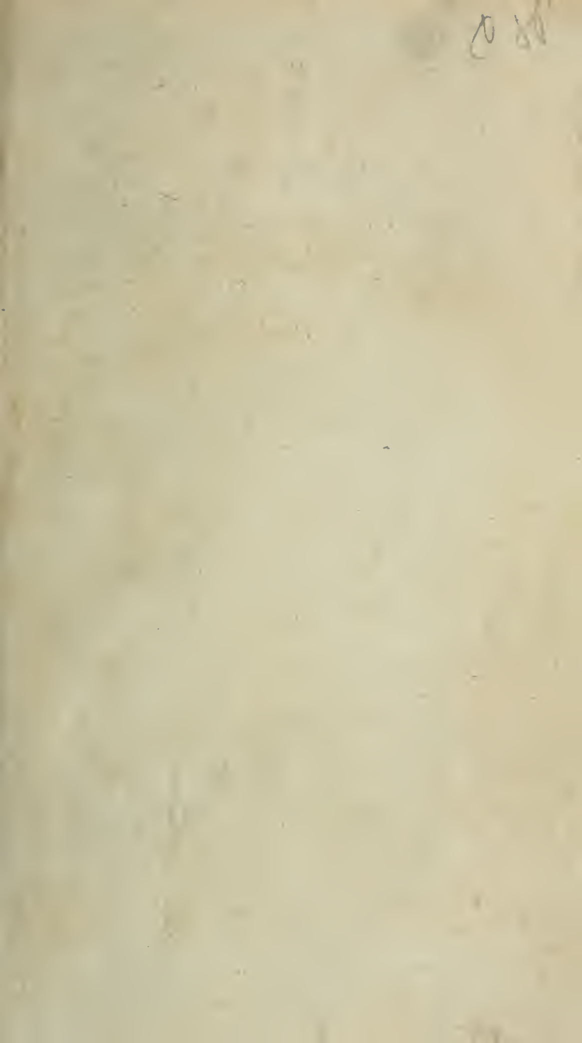



C.W.G.V.N.



LEMOYNE

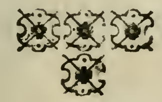



ENTRETIENS
POETIQVES.

ENTRETIENS ET LETTRES MORALES.

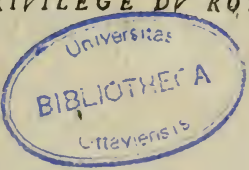
OV SONT CONTENVS

ET AVTRES DIVERSES PIECES.



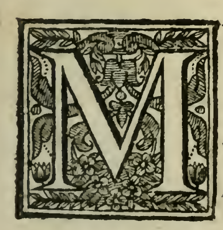
A PARIS,
Chez ESTIENNE LOYSON, au Palais, à l'entrée de la Galerie des Priſonniers, au Nom de IESVS.

M. DC. LXV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE MESMES.



ONSEIGNEVR,

Les Muses que ie vous presente, n'ont point d'affaire en la Grand'-Chambre: & ce

n'est pas pour vous recommander leur droict; c'est pour vous rendre leurs deuoirs que ie les amene. Aussi ne pourriez-vous pas estre leur Iuge, quelque reputation de justice, que vostre integrité vous ait acquise. Si elles ne vous sont alliées dans le degré de l'Ordonnance; Vous leur auez toûjours esté si Amy: & de tout temps elles ont esté si attachées à vostre Famille, que leurs Parties seroient bien fondées de vous récuser en leur Cause: & vous seriez mal fondé de vous en plaindre.

Les plus fameuſes & les plus celebres du temps des Valois, eſtoient ou Amies, ou Domeſtiques, ou Penſionnaires de vos Peres : & pour ne rien dire de Turnebe, de Lambin, de Muret, qui n'ont pas crû pouuoir donner à leurs Ouurages des Patrons plus glorieux & plus illuſtres ; Le Nom de MESMES *chanté plus ſouuent, dans les Poëſies de Paſſerat & d'Aurat, que le Nom des Princes de ce temps-là, eſt vn témoignage qu'ils ſe trouuoient mieux des Bienfaits de voſtre Maiſon, que des Liberalitez de*

la Cour. Il est vray pourtant que cette Cour là n'estoit pas ignorante : encore moins estoit-elle auare. Le Duc de Ioyeuse qui donna dix mille escus pour vn Sonnet, n'estoit pas de ceux qui ne sont liberaux que de baise-mains, & ne font bien qu'en reuerences. Et Des-Portes, Bertaud, Du Perron, peuuent estre bons témoins que le Maistre d'vn Fauory si magnifique ne receuoit pas pour rien l'encens des Poëtes : & qu'au moins fournissoit-il aux frais de leurs Sacrifices.

Cette affection de ceux de

voſtre Famille enuers les Muſes & les Gens de Lettres, n'eſt pas demeurée dans le Regne des Valois : Elle a paſſé aux Regnes Suiuans : & de tous les Heritages que vos Anceſtres vous ont laiſſez, c'eſt celuy-là qui s'eſt le mieux conſerué dans voſtre Maiſon ; & qui a eſté partagé le plus également, entre Vous & Meſſieurs vos Freres. Feu Monſieur le Preſident de MESMES, *ne s'eſt pas moins ſignalé par là, que par ſa capacité, & par ſes Charges. Son Logis eſtoit à Paris, ce que l'Academie & le Ly-*

cée estoient autrefois à Athenes : & les Sçauans de son temps n'auoient point d'Ordinaire plus asseuré que sa Table. Quant à Monsieur le Comte d'Auaux, que le Cardinal de Richelieu auoit choisi, pour faire l'honneur de la France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Dannemarc, chacun sçait, que les Muses abandonnerent les Cours de tous les Princes où il passa, pour suiure la sienne. Aussi trouuerent-elles en luy vn Patron, qui n'estoit pas moins bienfaisant, quoy qu'il eust moins de bien à faire,

que le Fauory d'Auguſte: Et ſon Nom encore aujourd'huy n'eſt pas moins chanté ſur les bords de la Viſtule, & le long du riuage de la Mer Baltique, que celuy des Caſimirs & des Guſtaves.

Je ne parle point de Vous, MONSEIGNEVR, parce que voſtre Modeſtie me fait ſigne de n'en point parler: & il faut que ie luy ſois complaiſant, ſi ie n'ay enuie de vous deplaire. Auſſi ne faites vous pas le bien, afin qu'on le montre & qu'on en parle. Vous croyez qu'il eſt de l'honneur & de la bien-

ſeance des Graces d'aller couuertes, de fuir l'oſtentation, de chercher le particulier & la ſolitude. Et il ne tient pas à Vous, qu'elles ne ſoient muettes; que vous ne leur oſtiez juſqu'à la voix, juſqu'aux geſtes & à la mine qui les pourroient faire remarquer. Que cette maniere d'agir eſt d'vn Honneſte-homme! Que c'eſt bien entendre le ſecret des Graces, & bien connoiſtre leurs delicateſſes, de ménager ainſi leur pudeur; de leur épargner le grand jour qui les incommode; & les Spectateurs qui les font rougir!

Mais ce qui eſt rare, MONSEIGNEVR, vous ne voulez pas que les Graces ſoient ambitieuſes, & vous les voulez hardies: & voſtre exemple a appris au Monde, que ce n'eſtoit pas aſſez d'obliger modeſtement, & de faire du bien aueque pudeur, ſi on ne le faiſoit encore courageuſement & aueque force. Il s'en trouuera aſſez qui ne voudroient pas obliger ſur gages; & mettre leurs Bienfaits à rente. Mais qui obligent aueque peril; qui faſſent du bien au hazard d'en ſouffrir du mal; qui negligent

leur ſeureté, pour faire valoir leur protection; C'eſt le fait d'vne Bienfaiſance & d'vne Amitié, dont il ne s'eſt guere veu d'exemple depuis les Temps Heroïques.

Vous auez beaucoup fait, MONSEIGNEVR, pour vn Siecle auſſi corrompu, & auſſi auare que le noſtre, de luy donner vn Magiſtrat incorruptible; vn Iuge formé ſur le Modele de cette Iuſtice des Atheniens, qui eſtoit ſans yeux & ſans mains. Ie penſe pourtant pouuoir dire, ſous le bon plaiſir du Iuge & du Magiſtrat, que vous auez

fait pour ce Siecle, quelque chose de plus grande instruction & de meilleur exemple, en luy donnant vn Maistre aussi accomply que vous estes, en l'Art de bien faire, & en la Science des Graces, qui est de toutes les Sciences, la plus honneste, & la moins connuë. Le bon Iuge au sens du Monde, ne se fait pas toûjours par la vertu: la dureté le fait quelquefois: le chagrin mesme s'en peut mesler; & assez souuent, ce qu'on prend pour bonne justice, se deuroit prendre pour mauuaise humeur. Mais vn

Homme deſ-intereſſé & genereux, amy ſans eſperance & ſans crainte, bienfaiſant ſans apprehenſion d'autruy, & ſans reflexion ſur ſoy, ne ſe peut faire, que par vn aſſemblage general de toutes les Vertus, qui entrent dans le commerce de la vie ciuile.

Auſſi, MONSEIGNEVR, i'eſtime bien moins en Vous le Grand Preſident, que l'Honneſte-homme, qui fait l'honneur du Grand Preſident: & ie vous conſidere bien plus par ce que vous eſtes dans voſtre Domeſtique, que par ce que vous eſtes

au

au Palais. On n'en vſe pas chez vous, comme en quelques lieux où l'on n'entre qu'auec vn viſage & des geſtes de Suppliant : où il faut attendre des journées entieres, que les Gardes du Temple en ouurent les Portes. De voſtre grace, ie n'ay pas beſoin d'Introducteur ny de mediation aupres de Vous. Il ne me faut point de Sarbatane pour vous parler, comme il en faut pour parler aux Grands de certains Païs. Vous n'eſtes pas de ces Coloſſes qui ne daigneroient pas baiſſer la teſte, pour voir les

offrandes qu'on leur fait; pour receuoir l'encens qu'on leur brusle. Les Cliens ont leurs heures dans vostre Salle; & vos Amis les leurs dans le Cabinet. Ils vous voyent là à découuert, & sans les enuelopes du Mortier & de la Pourpre: & le Personnage que vous faites là de plein pied, vaut bien au sens des Sages, celuy que vous faites au Palais sur le Grand Banc.

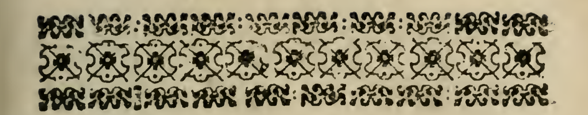
C'est à ces heures commodes, & à ces Conuersations aisées, que les Muses sont receuës, pour vous delasser de l'agitation qui suit les Affai-

res : & vous adoucir l'amertume, que les Sollicitations & les Procez vous pourroient auoir laißée. Vous auez fait l'honneur aux miennes de les y conuier ; & vous les auez souuent asseurées, qu'elles n'y seroient pas les moins bien venuës. Vous auez mesme desiré que i'assemblasse en vn corps, les Entretiens qu'elles ont eus auec diuerses Personnes, afin qu'ils vous seruissent comme d'Intermedes, apres l'accablement des Placets & des Requestes. Je l'ay fait pour vous obeïr, MONSEIGNEVR, & ie vous les

presente en ce Recueil, pour vous estre vn gage de ma reconnoissance, & pour estre au Public vn aueu de l'obligation que i'ay d'estre autant que personne,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres humble, & tres-obeïssant Seruiteur,
PIERRE LE MOYNE,
de la Compagnie de IESVS.



PREFACE.

HORACE a fait autrefois ce que ie fais aujourd'huy. Il s'eſt entretenu en Vers auec ſes Amis, & a fait part au Public de ſes Entretiens. Il y a neantmoins deux notables differences, entre les Entretiens d'Horace & les miens. La premiere eſt en la matiere, & la ſeconde en la forme. Les actions & les paroles ayant autant de reſſemblance & de liaiſon que chacun ſçait, Horace qui n'auoit pas la probité de Caton en ſes mœurs, ſe fut démenty, s'il en euſt eu la modeſtie en ſes Entretiens; & on ne deuoit pas attendre qu'il en tiraſt les matieres de lieux fort honneſtes. Elles ſont preſque toutes Satyriques; & tirées des lieux qu'ai-

moient les Satyres, qui eſtoient de tous les Animaux à deux pieds, ceux qui ſe plaiſoient le plus à l'ordure.

Et qu'on ne me die point, que ces Entretiens Satyriques ſont des medicamens aſſaiſſonnez de ſel & de poivre : que ce ſont des cenſures qui chaſtient en chatoüillant ; des leçons qui inſtruiſent en faiſant rire. Semblables medicamens ne font point venir l'enuie de guerir : Ils irritent le mal en piquant le gouſt du Malade : & comme il y a des vices qui ne ſe peuuent mieux cenſurer que par le ſilence ; il y a auſſi vne methode d'enſeigner, ſoit dans les Liures, ou ſur le Theatre, qui débauche plus qu'elle n'inſtruit.

Ce n'eſt pas que tous les Entretiens d'Horace ſoient de cette nature. Il en a de plus ſerieux auec Auguſte, auec le Fauory d'Auguſte, auec d'autres Grands de la Cour d'Auguſte, en la preſence deſquels il contraint ſon naturel ; & ſe tient

dans les termes de quelque respect: Mais ce ſerieux ne luy dure pas: il ſe défait bien-toſt de la contrainte & du reſpect, pour reprendre la Raillerie & la Satyre: & cela eſt moins le vice du Poëte, que celuy de l'Homme. Nous ſommes tous naturellement Orateurs, & grands Orateurs, quand nous en venons à l'Inuectiue: naturellement Peintres, & grands Peintres, quand il eſt queſtion de peindre en laid, & de repreſenter des deffaux. Hors de là, il nous faut quelque choſe de plus fort & de plus heureux que le naturel, pour faire des éloges qui ayent de la force; pour peindre heureuſement & pour peindre en beau.

Quant à la verſification qui eſt la forme de ces Entretiens, Horace a crû faire aſſez, de luy donner le nombre & la meſure du Vers: La Latinité n'en eſt pas ſeulement pure, & telle qu'elle pourroit eſtre d'vn Honneſte homme de la Ville. Elle eſt toute Patricienne, pour ainſi dire; toute

de la Cour d'Auguſte, & de l'Eſprit le plus rafiné de cette Cour. Cette pureté auſſi n'a rien d'éleué, rien de Poëtique qui la ſouſtienne : il n'y a point de Proſe plus rampante, ny plus ſimple : & vn Homme qui va dans vn Carroſſe doré, n'eſt pas plus different d'vn Homme qui va à pied, qu'Horace en ſes Odes eſt different d'Horace en ſes Entretiens.

Ces deux obſeruations préſuppoſées, il ne me ſemble point neceſſaire de dire, que les matieres de mes Entretiens ſont differentes en toutes choſes de celles qu'Horace a choiſies pour les ſiens. Les noms meſmes des lieux d'où il les a tirées ne ſe trouuent pas dans les Cartes des Païs qui me ſont connus. Les miens ſont de matieres ou toutes Chreſtiennes, ou toutes Morales : quelques-vnes ſont toutes Politiques, & quelques autres Compoſites, comme parlent les Architectes. Et dans celles cy, le Chreſtien, le Moral, & le Poëtique ſont

ſont meſlez ſelon l'exigence des Sujets, & la condition des Perſonnes que i'entretiens.

S'il ſe trouue quelque choſe de gay dans celles qui ſont purement Poëtiques : Cette gayeté ſe doit prendre comme ſe prend la Muſique & la Symphonie, dont la Deuotion des Fideles eſt égayée : & on pourra de plus en apprendre, que le gay & le chaſte ne ſont pas deux caracteres ſi incompatibles dans la Poëſie, que le veulent faire à croire ceux qui ne connoiſſent de toutes les Muſes, que les diſſoluës & les debauchées. I'adjouſte à cela, que la pluſpart de ces Entretiens ayant eſté compoſez à la Campagne, aux plus beaux jours de l'année, durant la joye de la Nature, & chez des Amis qui faiſoient tout ce qu'ils pouuoient pour me réjoüir; Ie n'ay pas crû que ma condition voulût de moy, tant de dureté enuers la Nature, ny tant d'inciuilité enuers mes Amis, que ie rejettaſſe la joye

qu'ils m'offroient ; & que ie gastasse de mon chagrin des compositions faites parmy les Fleurs de leurs Iardins, & à l'ombre de leurs Allées.

La forme en est aussi Poëtique dans les termes, dans les images, dans les fictions, dans les figures, que la mediocrité de mon Esprit me l'a pû permettre. Et en cela elle est fort éloignée de la forme qu'Horace a donnée à ses Entretiens, où il ne fait pas estat de parler en Poëte, comme i'ay pretendu faire dans les miens. Ce sont les aisles & le vol qui font les Oyseaux : c'est l'éleuation, c'est le feu qui fait les Poëtes, qui ont à voler plus haut que les Oyseaux qui approchent le Ciel de plus prés. Il est de la Poësie qui n'a que des pieds, comme de certains Reptiles qui ont plus de pieds que les Aigles n'ont de plumes en leurs aisles : Auec toute cette multitude de pieds si justes & en si bel ordre, ils ne peuuent que ramper à terre ; ils ne peuuent monter que

ſur des Choux; & ce ne ſont apres tout que des Chenilles.

Si l'on dit que la conuerſation ne veut rien de ſi releué: on le dira auec verité, ſi on le dit de celle qui ſe fait d'égal à égal & de plain pied. Celles qui ſe font de haut en bas, ainſi que ſe font celles des Poëtes, qui parlent comme Perſonnes éleuées à la plus haute Sphere des Eſprits, à la Region où ſe font les viſions & les Propheties, ne ſouffrent rien de commun ny de vulgaire. Mais qu'on ſe ſouuienne, que c'eſt des vrays Poëtes que cela ſe doit entendre: & qu'il faut autre choſe que des nombres pour faire vn Poëte, comme il faut autre choſe que des pieds pour faire vn Aigle.



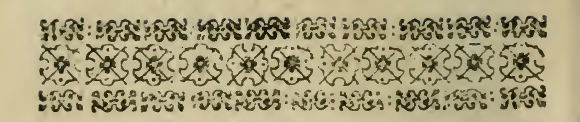


TABLE DES ENTRETIENS ET LETTRES POETIQVES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIESME.

Fin de la Table.



EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

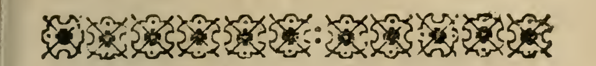
PAr Grace & Priuilege du Roy, Donné à Paris le 22. jour de Fevrier 1660. Signé, Par le Roy, CEBERET: Il est permis au P. LE MOYNE, de la Compagnie de IESVS, de faire imprimer vn Liure de sa composition, intitulé *Entretiens & Lettres Poëtiques & Morales*, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, & ce durant le temps de douze ans, à compter du jour que ledit Liure sera acheué d'imprimer; Et defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de l'imprimer, ou faire imprimer, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine aux contreuenans de quatre mille liures d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long il est porté par lesdites Lettres.

Ledit P. LE MOYNE a cedé & transporté son droict de Priuilege à ESTIENNE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 13. Iuillet 1665.

LIVRE TROISIESME.

Fin de la Table.



EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr Grace & Priuilege du Roy, Donné à Paris le 22. jour de Fevrier 1660. Signé, Par le Roy, CEBERET: Il eſt permis au P. LE MOYNE, de la Compagnie de IESVS, de faire imprimer vn Liure de ſa compoſition, intitulé *Entretiens & Lettres Poëtiques & Morales*, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choiſir, & ce durant le temps de douze ans, à compter du jour que ledit Liure ſera acheué d'imprimer; Et defenſes ſont faites à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes, de l'imprimer, ou faire imprimer, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine aux contreuenans de quatre mille liures d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi que plus au long il eſt porté par leſdites Lettres.

Ledit P. LE MOYNE a cedé & tranſporté ſon droict de Priuilege à ESTIENNE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 13. Iuillet 1665.

PERMISSION.

IE ANDRE' CASTILLON, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, ſuiuant le Priuilege qui Nous a eſté octroyé par les Roys Tres-Chreſtiens, Henry III. le 10. de May 1585. Henry IV. le 20. de Decembre 1603. & Louis XIII. le 14. de Fevrier 1612. par lequel il eſt defendu à tous Imprimeurs & Libraires, d'imprimer aucun Liure de ceux de noſtre Compagnie, ſans Permiſſion des Superieurs d'icelle : Permets au P. LE MOYNE de la meſme Compagnie, de faire imprimer, par tel Libraire qu'il voudra, ſes Entretiens & Lettres Poëtiques : En foy deqnoy i'ay ſigné la Preſente. A Paris ce 27. de Mars, l'an 1663.

ANDRE' CASTILLON.



ENTRETIENS POËTIQVES,

LIVRE PREMIER.

LE SOLEIL POLITIQVE AV ROY.

ENTRETIEN I.

En cette Poësie le Soleil parle au Roy, & se presente à luy, pour le Modele le plus parfait qu'il puisse prendre de la belle maniere de regner.



ROY le plus grand des Rois qui regnent sur la Terre,
Soit à regler la Paix, soit à faire la Guerre :
Preste aujourd'huy l'oreille & l'Esprit à ma voix;
Ie suis le Directeur & l'Exemple des Rois,
Directeur immortel, Exemple de lumiere,
Eleué sur vn Char d'eternelle matiere,

Pour faire à tous les Roys qui ſont dans l'Vniuers,
De culte, de langage, & de mœurs ſi diuers,
Vne illuſtre leçon des Vertus deſtinées,
A remplir les deuoirs des Teſtes couronnées.
Mais combien en eſt-il, qui ſçachent comme toy,
Prendre de leurs deuoirs les modeles ſur moy?
Depuis les riches bords où l'Inde ſe colore,
De la pourpre & de l'or que luy donne l'Aurore;
Iuſqu'à ces autres bords, où le Tage deſcend,
Le long d'vn lit paré d'vn ſablon jauniſſant:
A peine en eſt-il vn, qui d'vne veuë inſtruite,
Suiue mes mouuemens, obſerue ma conduite.
Auſſi ie n'ay pour eux, qu'vn œil indifferent:
Ils n'ont aucune part à ce que i'ay de grand;
A cet ardent eſprit, à cette flame pure,
Dont les cœurs genereux prennent leur nourriture.
Et comme ie te voy jaloux de m'égaler,
En tout ce qui pourra ton Regne ſignaler;
Auſſi veux-je te faire vne courte peinture
Des regles de regner, que i'ay de la Nature.
C'eſt mõ premier deuoir, de me ſoûmettre aux Loix
De celuy qui m'a fait, & qui fait tous les Rois.
Et de quelque ſplendeur que mon Trône rayonne,
Quelque Diuinité que le Monde me donne,
Ie ne m'en ſuis iamais vn moment relâché;
Iamais d'vn joug ſi noble, vn moment détaché.
Ie le porte par tout où me porte ma courſe,
Soit aux Climats gelez ſous les glaces de l'Ourſe;
Soit à ceux où le Vent d'vn long calme engourdy,
Laiſſe l'air embraſé des ardeurs du Midy.
Que i'aille ſous le Signe, où la Chienne fievreuſe
Echaufe de ſes feux la campagne poudreuſe;
Que ie paſſe à celuy qui verſe à longs ruiſſeaux,
Sur les champs inondez les torrens de ſes eaux;
Ie me range toûjours d'vne égale conſtance,
Dans les termes marquez à mon obeïſſance:

Et iamais le Printemps par Flore ramené,
Ny l'Hyuer orageux contre moy déchaiſné,
N'ont pû me détourner par amour ny par crainte,
De la Ligne que Dieu m'a de ſon doigt empreinte.
Le Bien des Nations eſt mon ſecond deuoir:
I'en fais tout mon hõneur, i'y mets tout mon pouuoir:
Sans eſpoir de retour ie donne la lumiere;
Sans eſpoir de tribut ie fournis ma carriere:
Il n'eſt point d'intereſt qui m'y faſſe gauchir;
I'établis ma richeſſe à pouuoir enrichir:
Mais i'enrichis du mien: & tout ce que ie donne,
Sans effort ſe répand du tour de ma Couronne,
D'où par mille rayons differens de chaleur,
Comme diuers de forme, & diuers de couleur,
Des fruits & des metaux les ſemences deſcendent,
Et ſans bruit dans le ſein de la terre ſe rendent.
Ceux-là m'ont méconnu, qui ſur ma teſte ont mis
Des fleches à lancer contre mes Ennemis.
Ie ſuis trop bienfaiſant, & ſuis trop debonnaire,
Pour me charger de rien capable de malfaire:
Et puis, comme ie n'ay d'Ennemis que la Nuit,
Et le camp tenebreux des Spectres qui la ſuit,
Auſſi pour les défaire auecque tous leurs charmes,
Vn regard me ſuffit ſans prendre d'autres armes.
Toûjours en action, toûjours en mouuement,
Mais allant de meſure, agiſſant reglément:
Et le meſme en petit, le meſme en grand eſpace;
Sans que ie manque au terme, & ſans que ie le paſſe,
Ie ſçay me partager auec égalité,
Selon l'ordre, le droit, & la neceſſité.
La baſſe Region que ie voy la derniere,
Non moins que la plus haute a part à ma lumiere.
Les Cedres, les Sapins, les Palmiers, les Cyprés,
Qui vains de leur grandeur, pour me voir de plus prés,
S'éleuent ſur le front des Monts les plus ſuperbes,
N'ont pas à mes Treſors plus de droit que les herbes:

Et c'eſt de leur rapine, & non de mes preſens,
Que tous ces Orgueilleux ſont ſi forts & ſi grands.
A ma Iuſtice en tout, ma Prudence s'égale,
Et ma conduite eſt ſage, autant qu'elle eſt legale.
Ie porte l'œil à tout, mais vn œil éclairant,
Qui iamais pour le vray ne prendra l'apparent.
De mes propres regards ie me fais des lumieres,
Qui percent les broüillas des plus ſombres matieres.
Auſſi preſent de loin, que ie le ſuis de prés,
I'écarte l'embaras, i'entre dans les ſecrets:
Et quelque obſcurité qui les choſes noirciſſe,
Il n'eſt rien de ſi noir, que mon œil n'éclairciſſe.
Mais toûjours vigilant, comme toûjours ouuert,
Quoy qu'il ſemble parfois de nuages couuert,
Iamais ſa rayonnante & ſoigneuſe paupiere,
Au beſoin des Mortels ne manqua de lumiere.
C'eſt erreur de penſer, que i'aille chaque nuit,
Repoſer dans la Mer, loin du monde & du bruit,
Sous des rideaux flottans, ſur vn duuet d'écume,
Que le Corail ſoûtient, & que l'Ambre parfume.
Le Couchant, le Leuant, qui ſont de ſi beaux mots,
Au ſtile des Humains, ſelon le vray, ſont faux:
Ie n'ay point d'autre lit que cette immenſe lice,
Où ma charge me tient toûjours en exercice.
Là ſans relâchement, & ſans diuerſion,
La nuit comme le jour ie ſuis en action.
Il n'eſt point de Climat qu'à ſon tour ie ne voye;
Ie n'ay point de rayon, qu'à ſon bien ie n'employe:
Ie ſuis l'Hyuer en courſe, auſſi bien que l'Eſté;
Les ans n'ont point pour moy de jour d'oiſiueté:
Et les Sujets que i'ay ſous la Zone glacée,
Où d'vn froid eternel la Terre eſt heriſſée,
Ne m'occupent pas moins, que ceux qui ſont halez
Aux ardeurs des ſablons ſous la Ligne brûlez.
Mais ce labeur ſi long, cette action ſi forte,
Qui par tant de Climats ſans relâche me porte,

Ne m'oste pas le droit, ny mesme le loisir,
De prendre en agissant, quelque honneste plaisir.
Quelquefois ie me plais à ranger dans les nuës
Des troupes de lumiere & d'ombre entretenuës:
De leur faire imiter l'ordre & les mouuemens,
Qu'à la voix de leurs Chefs prennent les Regimens.
I'étale d'autrefois de pompeuses Images,
De machines, de chars, de lices, d'équipages:
Et i'en prepare en l'air, sur le declin du iour,
Vn Spectacle royal aux Astres de ma Cour.
Mon plaisir est encor, d'assister à la dance,
Des Siecles & des Ans, qui roulent en cadence,
Et sous moy font le Bal aueque les Saisons,
Dans les Salons dorez de mes riches Maisons.
Là mesme i'aime à voir luire comme peintures,
Des Signes étoilez les roulantes figures,
Qui diuerses d'assiete, & diuerses de rangs,
Etalent deuant moy les Histoires des Ans.
Mon action par là n'est iamais rallantie;
Ma course n'en est point de son but diuertie:
Ie suis le mesme en tout, le mesme en equité,
Le mesme à maintenir l'ordre & l'égalité.
Et sans rien relâcher du soin des grandes choses,
Ie dore les Soucis, ie parfume les Roses:
Et colore l'émail des Perles dans la Mer,
Des Rubis sur la Terre, & de l'Iris en l'Air.
Mon plaisir le plus doux, est celuy que me donne,
Le bonheur des Sujets soûmis à ma Couronne.
I'aime à les visiter, à leur faire du bien;
Et pour les rendre heureux ie ne m'épargne en rien.
Aussi tiens-je en cela mon sort digne d'enuie,
Que de l'amour des miens mon amour est suiuie:
Et que par vn commerce aussi juste qu'heureux,
Autant que ie les aime, autant suis-je aimé d'eux.
Ces Nations de feu si belles, si parées,
Eclairantes toûjours, & toûjours éclairées,

En quelque part du Ciel, que les porte leur cours,
Soit amour ou respect, me regardent toûjours:
Et lors qu'vne importune & jalouse barriere,
Dérobe à leurs regards le cours de ma lumiere,
On les voit aussi-tost s'éclipser de douleur,
Et perdre en me perdant la force & la couleur.
D'vne pareille amour les Fleurs sont possedées;
Et selon que de moy plus ou moins regardées,
Elles m'ont plus ou moins propice à leur desir,
Leur teint se voit marqué de peine ou de plaisir.
De là vient quelquefois, que les Soucis languissent,
Que la Rose paslit, que les Lis se fletrissent:
Que l'on voit de chagrin le Martagon seché,
Et le Pauot mourant vers la terre panché.
Que n'a-t'on point chanté de l'amour heroïque
Qu'a pour moy cet Oiseau qui naist & vit vnique,
Et renaist par sa mort, d'vn bucher parfumé,
Au feu de mes rayons lentement allumé?
Que n'a-t'on dit encor de l'amour que me porte,
L'autre Oiseau, qui d'vne aisle aussi viste que forte,
Passant la Lice ouuerte à la course du Vent,
Et la foudre, l'éclair, la tempeste brauant,
Pour me joindre, se fait au dessus de la nuë,
Vne route qui n'est que des Astres connuë?
Qui ne sçait point l'instinct qu'ont les Hostes de l'Air,
Qu'ont auec eux, pour moy, les Hostes de la Mer?
Il suffit que ie die, & c'est assez qu'on croye,
Qu'en moy, de tout le Monde, est l'amour & la joye:
Et qu'apres les Hiboux & les malins Esprits,
Qui d'affreux sifflemens, & de funestes cris,
Attaquent ma Couronne, & ma gloire blasphement,
Ie n'ay point sous le Ciel de Sujets qui ne m'aiment.
Et comment pourroient-ils ne pas aimer vn Roy,
Si bienfaisant, si doux, si moderé que moy?
Ma façon de regner est paisible & tranquille;
Moins elle est violente, & plus elle est vtile.

Ie laiſſe le fracas, ie tumulte, & le bruit,
Au Vent qui déracine, au Foudre qui détruit.
C'eſt à ces vains Tyrans de la Terre & de l'Onde,
D'ébranler de leur choc les fondemens du Monde;
Et ne laiſſer aprés tant de Corps ébranlez,
Que des Villes en poudre, & des deſerts brûlez.
L'or & l'argent ſous moy naiſſent ſans violence;
La vigne & la moiſſon meuriſſent en ſilence.
Des entrailles des Monts ie tire les Treſors,
Sans rien prendre du leur, ſans entamer leur corps:
Et le tribut leger, qui me vient de la plaine,
Sans contrainte exigé, comme payé ſans peine,
N'eſt pas ſi-toſt leué, qu'à ruiſſeaux ie le rends,
En raiſins aux coſtaux, en jauelles aux champs.
Mais rien n'eſt renommé, cõme l'eſt ma Clemence,
Qui n'offenſe iamais, & iamais ne s'offenſe.
De quelques tourbillons que la rage du Vent,
Aille la terre & l'eau contre moy ſoûleuant:
Quelques noires vapeurs qui ſous moy s'épaiſiſſent,
Et d'vn voile malin ma lumiere obſcurciſſent:
Et quoy que ſans reſpect, quelques Monts reuoltez,
Echauffant de leurs feux leurs eſprits irritez,
Vomiſſent contre moy le ſoufre & le bitume,
Que leur fierté nourrit, & leur colere allume:
Le dépit pour cela détourne-t'il mon cours?
Oſte-t'il vn rayon à la beauté des jours?
Ceſſé-ie pour cela de bien faire & de luire?
De ranger les Saiſons, & les Heures conduire?
Changé-je pour cela d'action ny de train?
En ay-je l'œil plus ſombre, & le front moins ſerain?
Ce calme ſi conſtant qui iamais ne s'altere,
Soit que i'aille ou deſſus, ou deſſous l'Hemiſphere,
Eſt la vertu qui fait qu'eſtant par tout aimé,
Ie ſuis loüé par tout, & par tout reclamé:
Et cet amour ſuiuy de parfums magnifiques,
Portez au loin ſur l'air des loüanges publiques,

Me donne plus de gloire & de juſte grandeur,
Que tout ce qu'on me voit de pompe & de ſplendeur.
Ie regne plus par là que par cette Couronne,
Qui d'eternels rubis ſur ma teſte rayonne:
Que par l'or de ce Trône errant & lumineux,
Qui me porte du Gange au Tage ſabloneux:
Et ie fais plus d'eſtat de cette juſte eſtime,
Que le cœur accompagne, & que la bouche exprime,
Que du ſuperbe train que me font les Saiſons,
Et de tous les treſors de mes douze Maiſons.
Cette regle, Lovis, doit eſtre ton Modele,
Au moins ſi tu veux eſtre à ta Gloire fidele.
Et de cela, pour toy, ie me rendis garant,
Quand de mes plus beaux feux ton Etoile éclairant,
Ie fis comme vn extrait des plus belles matieres,
Iointes en ta naiſſance aux plus pures lumieres.
Ie croy faire beaucoup pour la pluſpart des Rois,
Quand ie répans ſur eux au hazard & ſans choix,
Quelques grains de cet or, où sõt peintes les marques,
Qui doiuent s'imprimer ſur le front des Monarques.
Ce qu'à traits renforcez, i'en ay verſé ſur toy,
Eſt d'vn éclat tout autre, & de tout autre alloy:
Et iamais ie n'en fis d'vne trempe ſi pure,
Pour les premiers Heros que forma la Nature.
Auec cette teinture & l'eſprit qui la ſuit,
Ie t'ay remply d'vn air qui de ſoy-meſme luit.
I'ay mis autour de toy des graces & des charmes,
Capables de forcer & de vaincre ſans armes.
Ie t'ay marqué le front de traits de Majeſté,
D'vne lueur qui porte au loin l'Authorité;
Et de ce Caractere, où le Grand & l'Auguſte,
Le Fort & le Vaillant ſont temperez du Iuſte.
A mon exemple encor les Signes les plus hauts
Qui preſtent leur lumiere aux Ames des Heros,
Et des grandes Vertus leur donnent la ſemence,
Ioignirent de concert leurs rais à ta Naiſſance.

Le Signe du Lyon prepara dans ton cœur,
De ſon ardent regard le feu de la Valeur:
La Vierge, d'vn regard à celuy-là contraire,
T'inſpira la tendreſſe, & la grace de plaire.
Aueque l'Equité la Balance te mit,
La Moderation & le Droit dans l'Eſprit:
L'Aigle tournant vers toy ſa lumineuſe ſerre,
Sembla te preſenter l'Empire de la Terre:
Et l'ardente Couronne offerte aux Conquerans,
Du feu de ſes rayons à l'enuy t'éclairans,
Dans ton Ame alluma l'amour de la Victoire,
Et te laiſſa marqué d'vne empreinte de gloire.
Porté de ces moyens au faiſte du bonheur,
Où ne pourras-tu point éleuer ta Grandeur?
Et quelles Nations te feront reſiſtance,
Quelles proſperitez manqueront à la France,
Si tu prens les leçons de vaincre & de regner,
Qu'en ce petit Tableau i'ay voulu t'enſeigner?
Il ne faut pour cela ny fatigue ny peine,
Tu n'as qu'à te preſter à l'inſtinct qui te mene;
Qu'à laiſſer librement, & ſans contrainte agir,
La Vertu qui t'aſſiſte, & qui doit te regir.
Tu ne peux t'égarer en ſuiuant ſa lumiere,
Qui d'vne illuſtre trace éclaire ta carriere:
Tourne la teſte, & voy comme termes rangez,
Les monumens qu'elle a ſur tes pas érigez.
La ſtructure en eſt haute; & la forme eternelle
Aux yeux de l'auenir en ſera toûjours belle.
Mais elle a des deſſeins & des plans preparez,
Pour d'autres qui ſeront vn jour plus admirez,
Quand de tes actions l'Hiſtoire plus entiere,
Pour la mettre en beſogne aura plus de matiere.
Haſte-toy d'y fournir; haſte-toy de marcher:
Le Temps n'arreſte point, chaque moment eſt cher.
Déja d'vn long repos ta Fortune laſſée,
Auec peu d'Etandars vers le Nort auancée,

A rendu l'asseurance à l'Aigle qui baissoit;
Et que l'Arc à la main l'Infidele chassoit.
Que si, n'ayant encor que ton Nom auec elle,
Elle a pû repousser le Chasseur Infidele,
Elle a comblé le Rhab; elle a couuert ses bords
De Carquois, de Turbans, de Ianissaires morts:
Que fera-t'elle vn jour, quand auec tes Armées,
De ta voix, de ton bras, au combat animées,
Elle ira deuant toy porter les Fleurs de Lys,
Vers les bords du Bosphore, ou vers ceux de Tunis?
Garde-toy de souffrir qu'elle se rallentisse;
Vse de sa chaleur, tandis qu'elle est en lice;
Marche, & sois asseuré que les plus hauts Lauriers,
Qu'autrefois i'ay nouris pour les plus grãds Guerriers,
Opposez desormais à ceux que ie t'appreste,
Obscurcis & sechez, tomberont de leur teste.





LE SPECVLATIF,

A Monſeigneur le Cardinal ANTOINE BARBERIN.

ENTRETIEN II.

Il fait vne Deſcription de la Mer & de ſes Coſtes, meſlée de conſiderations morales & hiſtoriques, & accompagnée par occaſion des Eloges de quelques grands Hommes.

NEVEV du grand VRBAIN, Nourriſſon des Abeilles,
Qui dans le Siecle d'or n'eurẽt point depareilles;
ANTOINE, en qui la Pourpre, & la couleur des Lys,
Au gré de tous les yeux & de tous les Eſprits,
Par vne magnifique & pompeuſe alliance,
Ioignent la Fleur de Rome à celle de la France:
Tandis que les Vertus, liberales du miel,
Que vos Abeilles font des largeſſes du Ciel,
Soit par le beau ſecret dont elles ſçauent plaire,
Soit par le noble inſtinct qu'elles ont à bien faire,
Attirent tous les Cœurs, qui ſont de quelque poids,
Et pour vous, en concert mettent toutes les voix:
Souffrez que de la Coſte, où la Riuiere d'Orne,
Décharge dans la Mer le tribut de ſa corne,

Ie vous écriue, aſſis entre deux Elemens,
Sur de ſi grands objets, mes diuers ſentimens.
Mon loiſir m'y conuie ; & la vaſte étenduë,
De l'ondoyante plaine à mes yeux épanduë,
Fournit à mon Eſprit, auſſi bien qu'à mes Sens,
Des ſujets de reſver aſſez diuertiſſans.
Que la Mer eſt à l'Homme vne admirable Scene!
Qu'il eſt beau, de la voir & ſi large & ſi pleine!
Et que c'eſt bien icy, que l'Ouurier Createur,
Etale ſa puiſſance, & montre ſa hauteur!
La Mer eſt le Miroir de cette Mer d'eſſence,
Où nul Eſtre ne flotte, où tout Eſtre eſt ſubſtance:
En ſa bonace on voit vn Dieu tranquille & doux;
On voit en ſa colere vn Dieu plein de courroux.
Elle étend comme Dieu ſes bras à tout le Monde:
Tous les Peuples ont part aux bien-faits de ſon onde:
Elle donne toûjours, ſans iamais ſe vuider:
Toûjours elle s'emplit, ſans iamais déborder:
Et par là meſme,elle eſt ſemblable à ce grand Centre,
D'où toute choſe coule, où toute choſe r'entre.
Elle n'eſt, comme luy, qu'vne en tout l'Vniuers;
Comme luy, ſous vn nom, elle a cent noms diuers:
Elle eſt icy Françoiſe, ailleurs elle eſt Flamande,
Eſpagnole autre-part, & par tout elle eſt grande:
Cette grandeur pourtant, n'eſt qu'vn petit filet,
Qu'vn ſimple écoulement du premier Eſtre a fait.
Mais quoy? i'entens rouler le flottant attelage,
De l'orgueilleux Demon, qui preſide à l'orage.
Ses cheuaux écaillez, du vent de leurs naſeaux,
Font déja bruire l'air & boüillonner les eaux:
Et de l'eſſieu du Char, ie voy juſqu'à la nuë,
Iaillir l'onde coupée & l'écume chenuë.
Que la Biſe qui ſuit irritera la Mer!
Que de monts, aprés monts, s'éleueront en l'air,
Quand les flots mutinez s'exciteront ſous elle,
De ſa bouche ſoufflez, & battus de ſon aiſle!

Déja la pasle crainte en saisit les Nochers;
Et la sueur en vient aux cornes des Rochers,
Qui pour se garantir des coups de la tempeste,
Disparoissent de crainte, & se cachent la teste.
Ie pense mesme encor que les muets troupeaux
Qui paissent le limon & l'algue sous les eaux,
Epouuantez du bruit de la vague agitée,
S'assemblent sur le sable autour du vieux Protée.
Qu'execrable à iamais, soit cét Audacieux,
Qui brauant le premier, & la Mer & les Cieux,
Osa bien deuenir le joüet de Neptune;
Et sans gage commit sa vie à la Fortune.
Depuis cét attentat, les auares Humains,
Parmy de vrays perils, courans à de faux gains.
Ont franchy sans respect les limites du Monde;
Sont allez où le Ciel se confond auec l'onde;
Et jusqu'à cét espace indigeste & desert,
Où dans vn vuide obscur la Nature se pert.
Aussi depuis cela, pour chastier l'injure,
Que ces Presomptueux ont faite à la Nature;
Des écueils & des bancs autrefois inconnus,
Auec des Vents nouueaux dans la Mer sont venus.
Sa face auparauant si calme & si plaisante,
Est presque toûjours rude & toûjours menaçante:
Elle gronde, elle écume, & sa vague en tout temps,
Contre les Matelots conspire auec les Vents.
Tout cela n'estoit point, quand nos Peres plus sages,
Moderant leurs desirs, bornant leurs heritages,
Prenoient leur nourriture, & faisoient leurs habis,
Du tribut naturel que rendoient leurs Brebis.
Leur Ambre se faisoit de l'innocente haleine,
Ou de la violette, ou de la marjolaine:
Et pour Sucre, ils auoient la manne, qu'au matin,
Les Abeilles cueilloient sur les moissons de thin.
On ne voyoit alors ny Perles ny dorures:
La Grace estoit sans fard, les Beautez sans parures:

Et les feux parfumez qui des Rosiers sortoient,
Estoient les seuls Rubis que les Dames portoient.
Les desirs, les dépits, & les afferteries,
Estoient encor à naistre auec les Pierreries.

Bien-heureuse Saison, ne verrons-nous iamais
Reuenir auec toy l'Innocence & la Paix?
Iamais ne viendra-t'il de la terre ou de l'onde,
Quelque Vent desiré qui purge nostre Monde?
Qui reporte à la Mer, les Perles, les Rubis,
Friuoles hameçons où tant de Cœurs sont pris;
Et qui jette auec eux, dans le fond des Abysmes,
Tous les autres sujets des troubles & des crimes.

Mais tandis que ie fais des souhaits superflus,
Pour le retour d'vn temps qui ne reuiendra plus:
La Mer qui blanchissoit d'écume sous l'orage,
Et qui sembloit deuoir engloutir le riuage,
Reuient du grand accés, dont ses flots tourmentez,
Se voyoient dans leur lit haut & bas agitez.

Incomparable effort, merueilleuse puissance,
Du doigt qui sur le rien tout le Monde balance!
Vn seul trait de ce doigt, tracé le long des bords,
Est vn frein inuincible au cours d'vn si grand Corps:
Il calme son courroux, il regle ses marées,
Deux fois du vuide au plein chaque jour mesurées:
Et des chaisnes de monts, des digues de rochers,
Montans à la hauteur des plus hautains clochers,
Ne resisteroient pas à cette Violente,
De colere bouffie, & de fougue écumante,
Sans les traits de ces doigts, qui dōnent aux sablons,
Plus d'arrest qu'aux rochers, & plus de poids qu'aux [mōts.
Ces Dieux foibles & fiers du Ciel de la Fortune,
De leurs Sceptres en vain muniroient cette Dune:
Leurs Sceptres ne pourroiēt non plus que des roseaux,
Retarder d'vn moment le deluge des eaux.
Ce Tyran qui traitta la Mer de bastonnades,
Donta-t'il sa fierté par ces folles brauades?

Et les chaiſnes qu'il fit dans les vagues jetter,
Pûrent-elles leur fougue & ſa perte arreſter?
Son naufrage luy fit, à ſa honte connaiſtre,
Que les Vents & les Mers auoient vn autre Maiſtre:
Et que les Elemens ne prennent point leurs poids,
N'ont point leurs mouuemẽs des Courõnes des Rois.
Cét amas de rochers, qui portent juſqu'aux nuës,
Le front ſec & pelé de leurs teſtes chenuës;
Aux François eſt le Havre, & l'Ecueil aux Anglois,
Où leurs Vaiſſeaux viendront briſer toutes les fois,
Que ſur des titres faux, leur vaine confiance,
Oſera r'allumer la guerre dans la France.
Mais ce puiſſant Ecueil, dont la Nature & l'Art,
Sous le grand Richelieu nous firent vn rampart,
Ne l'a pas garanty de la Parque inflexible,
A qui rien n'eſt fermé, rien n'eſt inacceſſible.
Cét ouurage demeure; & ſon Entrepreneur,
Apres tant de hauts faits, ſuiuis de tant d'honneur,
De pouſſiere couuert, & luy-meſme pouſſiere,
N'eſt plus qu'vn nõ ſans corps, qui ſignale vne biere.
Le Belgique Lyon, les Aigles Allemans,
Se virent en peril d'eſtre pris de ſon temps;
Et ſans le jour fatal qui borna ſes conqueſtes,
A la porte du Louure on en verroit les teſtes.
Ce Monſtre ſi fameux par ſa rebellion,
Qui nous fut plus fatal que l'Aigle & le Lyon;
Et qui fut engraiſſé du pur ſang de la France,
Inueſty par ſes ſoins, domté par ſa Prudence,
Paya les affronts faits aux armes de cinq Roys,
Et remit en tombant, la Couronne en ſes droits.
Mais ce Heros n'eſt plus; cette Prudence eſt morte,
Si loyale autrefois, ſi conſtante, & ſi forte:
Et ces puiſſans reſſorts, ces vaſtes Inſtrumens,
Qui de ce grand Genie auoient leurs mouuemens,
Oyſifs & demontez, ſans ame & ſans conduite,
Se trouuent, comme aprés Siracuſe détruite,

Se trouuerent aux yeux des Romains étonnez,
Ceux qu'Archimede mort auoit abandonnez.
Tant de hauts plans dreſſez, tant de matieres preſtes,
Pour étendre ſa gloire & fonder ſes conqueſtes,
Et ſur d'autres deſſeins tant de projets tracez,
Du coup qui l'abbatit ont eſté renuerſez.
Nous en plaignons la chûte ; & les Races futures,
Auec étonnement en verront les meſures;
Mais ce que nos Neueux vn jour admireront,
Iamais toutes leurs mains ne le releueront:
Et de ces grands patrons les formes eternelles,
Leur ſeront vn ſpectacle, & non pas des modelles.
Dure loy de mourir, la plus dure des loix,
Tu ne reſpectes point les Heros ny les Roys:
Et comme nous voyons, qu'au ſortir de leur Source,
Les Fleuues les plus grands dreſſent icy leur courſe;
Et viennent auſſi bien que les petits Ruiſſeaux,
Perdre au ſein de la Mer la pompe de leurs eaux:
Ainſi tous les Humains, quelques titres qu'ils portent,
De quelque nom que ſoient les Sources dõt ils ſortent,
Par quelque riches lieux que les mene leur cours,
Faiſant l'honneur des Roys, le ſpectacle des Cours,
Se vont rendre à la Mort, dont la pante fatale,
Toutes choſes confond, toutes choſes égale:
Et fait comme vn torrent, qui roule dans ſes flots,
Les Eſclaues meſlez aueque les Heros.
Plus heureux ſont cẽt fois, s'ils le ſçauoiẽt cõnaiſtre,
Ces Peſcheurs que ie voy vers la rade paraiſtre.
Francs du trouble & des ſoins que la Grãdeur reſſent,
Ils viuent en repos d'vn trauail innocent:
Et l'orage qui bat les plus hautes Fortunes,
Reſpecte leur baſſeſſe à l'abry de ces Dunes.
Ie veux qu'il n'entre point de treſors dans leurs rets,
Il ne s'y prend auſſi ny ſoucis ny regrets;
Si leur peſche n'eſt pas precieuſe & brillante,
Auſſi n'eſt-elle pas criminelle & ſanglante.

La

La pesche est biẽ moins pure, a biẽ moins de succés,
Et se fait à la Cour auec bien plus de frais.
La proye y semble riche, & la montre en éclate,
Là se fait voir l'azur, là brille l'écarlate,
Les Mithres, les Cordons, les Crosses, & les Croix,
Tentent l'Ambition, & s'offrent à son choix.
Mais l'offre en est trõpeuse,autant qu'elle en est belle,
Et la proye est souuent au Pescheur infidelle.
Apres de grands trauaux, suiuis de frais plus grands,
Les frais & les trauaux sont emportez des Vents:
Et ceux à qui la Mer est la plus fauorable,
Ne prennent bien souuent,que de l'algue & du sable,
Qu'embaras pourleurs cœurs, que charge à leurs Es-
De leur butin liez, & de leur pesche pris. [prits,
Qu'il fait beau voir rouler cesTours à grãdes voiles.
Dont les masts orgueilleux menacent les Estoiles!
De l'aisle fendant l'air, du corps fendant les eaux,
Elles semblent poissons, elles semblent oyseaux:
Et par vn double effort, Courrieres de deux Mondes,
Elles suiuent les Vents, & passent sur les ondes.
Des bords de la Tamise elles courent les Mers,
Qui de leur vaste enclos embrassent l'Vniuers:
Et leurs courses se font, pour combler l'Angleterre,
Des plus riches tresors, que l'Vniuers enserre.
Mais dequoy seruiroient à des Peuples errans,
Auec tous ces tresors, d'autres encor plus grands?
Dequoy l'or de l'Asie, & l'or de l'Amerique,
Aprés auoir perdu la Perle Euangelique?
Tous les Fleuues d'argent qui lauent le Iapon.
Ont-ils rien d'assez riche, & rien d'assez grand nom,
Pour les dedommager de la Foy ruinée,
De la Religion chez eux exterminée?
Et tout ce que la Chine a de rare & de beau,
Tout ce que le Soleil fait au Monde nouueau,
Pourroit-il embellir le front de l'Heresie?
Pourroit-il de sa teste oster la frenesie?

L'Europe aueque deüil voit encore aujourd'huy,
Les Leopards Anglois outrez d'vn juste ennuy
Du dernier de leurs Roys déplorer l'auanture,
Et de regret hurlant grater sa sepulture.
Mais ny leurs lõgs regrets, ny leurs hauts hurlemens,
Ne r'appelleront pas l'Ame en ses ossemens;
Ny ne feront cesser l'incendie & la peine,
Que le Schisme & l'Erreur luy font de leur haleine.
Voila le dernier terme où le Schisme conduit:
Aprés mille autres maux voila son dernier fruit.
Par tout où cette Peste aux Ames si fatale,
Porte le triste feu de sa torche infernale,
Elle mene auec soy le trouble & la fureur:
Elle traisne aprés soy le rauage & l'horreur:
Et cent Monstres en l'air, & sur sa piste naissent,
Des vapeurs qu'en passant ses noires flames laissent.
Rien n'est inuiolable à ses cruelles mains:
Ses delices se font des larmes des humains:
Et de sa noire Cour les Salles tenebreuses,
De sang & d'ossemens en tout temps sont affreuses.
Là se voit le Saxon au Suedois meslé;
Là sur le Frison mort le Suisse est immolé;
Et les membres coupez de l'Europe mourante,
Font, en desordre épars, vne Scene sanglante.
Tu sçais, France, tu sçais, qu'vn effroyable Estang
En ce Païs cruel, regorge de ton sang:
Qu'à Coutras, à Iarnac, & sur tant d'autres plaines,
Les ongles de ce Monstre ont tiré de tes veines.
Et tu sçais, qu'en parade on voit le long des bords,
De ce funeste Estang, les testes de tes Morts.
Mais de tes Morts fameux, sur des Arbres plantées,
Et de Spectres volans jour & nuit bequetées,
Faire au Demon du Schisme, vn monumẽt d'horreur,
Où le deüil est en pompe, où regne la fureur.
Sagesse d'Interest, Politique venale,
Aux Trônes, aux Autels également fatale,

Ce fut toy, qui du temps que regnoient les Valois,
Abuſant à tes fins du bas âge des Rois,
Et par les faux détours d'vne conduite double,
Fomentant à couuert la naiſſance du trouble,
Fortifias le Schiſme, accrus l'embraſement,
Et ſous main luy fournis vn ſecret aliment.
Qu'vn opprobre eternel s'attache à ta Memoire;
Et que ton nom par tout ſoit noircy dans l'Hiſtoire.
Tu n'entreras iamais au Conſeil de mon Roy:
Tous ſes deſſeins ſont purs, ſont reglez par la Foy:
Et ton Eſprit peruers, tes maximes ſiniſtres,
Iamais ne corrompront le Sens de ſes Miniſtres.
 Mais quiconque aprés eux baſtira ſur tes plans,
Ne baſtiſſe iamais que des joüets aux Vents:
Qu'vn torrent d'vne part, de l'autre vne tempeſte,
Meſle de ſa Maiſon le fondement au faiſte.
 Qu'vn meſme ſort arriue à tous ces Sages vains,
Qui ſur l'Impieté traçant de faux deſſeins,
Sans conſulter la Foy, ſans prendre ſes meſures,
Eleuant des Palais, preparent des maſures.
 Qu'on ſçache que le Ciel eſt le premier Moteur,
D'où le bonheur nous viēt, d'où nous viēt le malheur.
Que le Dieu des Vertus eſt le Dieu des Fortunes:
Qu'il les fait comme il veut, ou grandes ou cōmunes:
Que celles qui n'ont pas leur attache de luy,
Idoles ſans arreſt, Phantômes ſans appuy,
Ont le cours & la fin, de ces vaines Images,
Qui ſe forment en l'air de l'amas des nuages.
Leur dehors pour vn temps lumineux & doré,
Des faueurs du Soleil, nous paroiſt coloré:
Elles ſont à nos yeux des Soleils elles-mémes,
De longs rayons de feu leur font des Diadémes:
Mais tous ces vains Soleils ne ſont que de vapeur,
Leur corps eſt vuide & creux, leur jour faux & trōpeur.
Le premier vent qui ſouffle en diſſout la matiere,
Leur fond s'éuanoüit auecque leur lumiere:

Et tout cét appareil d'azur, de pourpre & d'or,
Dont la nuance en l'air paroiſſoit vn treſor,
Tombant aueque bruit, ſur la terre s'écoule,
Et deuient fange aux pieds du paſſant qui le foule.
Ainſi perit celuy qui n'ayant dans le cœur,
Pour Dieu que l'Intereſt, pour loy que ſa Grandeur,
Fait de ſa conſcience vn maſque à toute mode,
Qu'il met bas,&qu'il prend,ſelon qu'il l'accommode.
L'indulgence du Ciel le ſouffre quelque temps:
Son éclat éblouït les yeux des regardans;
En attirant les yeux, il attire l'enuie:
Son inſolente pompe eſt de haine ſuiuie:
Mais n'ayant pour appuy, ny Dieu, ny la Vertu,
Il ſe voit toſt aprés par le Vent abbatu:
Et ſa vaine grandeur auec luy renuerſée,
Eſt au loin, par ſa chûte en pieces diſperſée.
Luy-meſme en ſon malheur des Peuples deteſté,
Auecque ſon débris, de l'orage emporté,
Hurté de la Fortune, & briſé de ſa Roüe,
Retourne auant la mort à ſa premiere boüe.
Mais tandis que mes yeux ſur la plaine des eaux,
Suiuent ſans ſe mouuoir, le cours de ces Vaiſſeaux;
La Mer tout de nouueau s'éleue & ſe courrouce:
Vn flot gronde, en fuyant l'autre flot qui le pouſſe;
Et celuy qui le ſuit d'vn troiſiéme pouſſé,
Ecume au mouuement dont il eſt balancé.
Que cette vaſte Scene eſt mobile & changeante!
Sans arreſt elle va du calme à la tourmente;
De la tourmente au calme elle va ſans arreſt;
Toûjours autre, & toûjours la meſme elle pareſt.
L'element de la Cour en cela luy reſſemble;
Il s'émeut à toute heure, à toute heure on y tremble.
Les Vents & les Demons, la Fortune & le Temps,
Sa face nuit & jour de leurs aiſles battans,
Y ſoûleuent des flots, y cauſent des orages,
Où les plus aſſeurez font de triſtes naufrages.

Comme ſur cette Mer, ſur celle de la Cour,
Les beaux Iours, aux mauuais ſuccedent à leur tour:
Mais ce tour eſt ſans ordre, il eſt ſans interualle,
Le ſeul déreglement les change & les égale:
Et la Fortune y fait toute ſeule au hazard,
Ou d'vn regard le trouble, ou la paix d'vn regard.
Auſſi, des Courtiſans, ſes yeux ſont les Eſtoiles,
Le calme & la tempeſte en viennent à leurs voiles.
Vn drap de cent couleurs, ſur elle voltigeant,
Leur eſt vn Ciel bizarre, inégal & changeant.
Là ſont de leurs deſtins les marques figurées;
Ou ſombres & de plomb, ou claires & dorées.
Sa Roüe eſt la Bouſſole où ſont tracez leurs Vents:
Et ſelon qu'elle va, leurs Eſprits ſe mouuans,
Tantoſt vers la triſteſſe, & tantoſt vers la Ioye,
Sont de leurs Paſſions le joüet & la proye.
Leurs yeux ſont cependant à leur Carte attachez:
Rare Carte, où l'on voit Marquiſats & Duchez,
Monts d'argent, Mines d'or, cẽt Fleuues & cẽt veines,
Où roulent à pleins bords les delices humaines.
Mais on y voit auſſi des bancs & des rochers,
Celebres par la mort des malheureux Nochers:
Des Deſerts décriez, des Montagnes dannées,
De fumée & de feu toûjours enuironnées.
Chacun tourne la proüe, & dreſſe auec ſes vœux,
Sa courſe, vers les Ports de ces climats heureux.
Mais combien en voit-on, entendus à la Carte,
A la Bouſſole inſtruits, que le Vent en écarte?
Combien contre vn écueil, par l'orage pouſſez,
Y laiſſent leur eſpoir & leurs Vaiſſeaux froiſſez?
Combien vont aborder ſans art & ſans conduite,
Au débris demeuré d'vne Maiſon détruite?
Souuẽt meſme on y voit, que les plus heureux Vents,
Ne preſtent leur faueur, qu'aux voiles des Brigans:
Souuent les flots qui ſont aux plus juſtes contraires,
Conduiſent par le calme au butin les Corſaires:

Et l'Eſprit, la Vertu, le bon Sens, le bon Cœur,
Abaiſſez à la Cour, demeurent ſans honneur:
Tandis que l'intereſt, l'artifice, & le crime,
Sont dans le plus haut poinct de credit & d'eſtime:
Comme au fond de la Mer, la Perle & l'Ambre gris,
Reſtent ſur le grauier, ſans éclat & ſans prix,
Tandis que ſur le haut de la vague agitée,
L'écume eſt par le Vent en parade portée.
Cependant la Mer baiſſe, & ſe rend au ſignal,
Que luy donne du Ciel ſon lumineux Phanal:
Et ſoit qu'à diuers tours en ſoy-meſme elle rentre;
Soit que ſe ramaſſant elle cherche ſon centre;
Soit que de ſon grand lit abandonnant les bords,
Elle replie en rond la maſſe de ſon corps:
Ou qu'ayant du dépit, de ſe trouuer captiue,
Elle aime à s'éloigner de l'enclos de ſa riue:
Ie voy qu'elle recule, & gronde en reculant;
Son mouuement n'en eſt ny plus pront ny plus lent:
L'Intendante des eaux, la Lune au frond humide
De ſes cornes d'argent le compaſſe & le guide:
Et le meſme compas, marchant de meſme train,
Tantoſt luy tracera le retour à ſon plein.
Inſtruction ſans voix, leçon ſans écriture,
Que nous fait la muette & ſçauante Nature.
Ce Corps toûjours fougueux,& toûjours ſe mouuant,
Sujet aux factions du Temps, de l'Air, du Vent;
Quelque courroux qu'il ait, & quelque violente
Que ſoit l'émotion qui ſes vagues tourmente,
Se ſoûmet à la Lune ; & deux fois chaque jour,
Soit qu'elle renouuelle, ou termine ſon tour,
Ou vient, ou ſe retire, ainſi qu'elle l'ordonne,
Et garde exactement les temps qu'elle luy donne.
Il n'eſt point retenu par les jaunes treſors,
Des fertiles moiſſons, qui couronnent ſes bords:
Il n'eſt point effrayé des rochers, dont les teſtes,
Sont à le repouſſer dans ſon lit toûjours preſtes:

Et l'Homme, le Chef-d'œuure, & l'Image de Dieu.
L'Homme que Dieu nourrit, qu'il soûtiẽt en tout lieu:
Qui vit du pur esprit, & de la pure flame,
Que les levres de Dieu soufflerent en son Ame;
Insensible à sa voix, lourd à ses mouuemens,
Et rebelle à toute heure à ses commandemens,
Pour aller à son Dieu, a besoin d'vne chaisne,
Qui de force l'arrache, & de force le traisne.
Des cabannes de boüe, & de petits filets,
Qu'il nomme faussement Couronnes & Palais;
Et des amas confus de matieres friuoles,
Dont l'Interest se moule & se peint des Idoles,
Le serrent de si prés, le tiennent de si court,
Et luy font vn fardeau si gluant & si lourd,
Qu'à peine pour aller où son bon-heur l'appelle,
Son Esprit empestré peut-il mouuoir vne aisle.
Là bas vers l'embouchure, où le Fleuue étendu,
Etale son argent à grands flots épandu,
Et fait voir à la Mer, sa riche Porcelaine,
Qui se vuide toûjours, & toûjours reste pleine;
Autrefois dans le sein d'vn fertile vallon,
Que les Bergers nommoient la Lice d'Apollon,
Se voyoit vn Reduit, où sur les tendres herbes,
Iadis les Vauquelins, & depuis les Malherbes,
A l'ombre des Peupliers & des Saules chantoient,
Les beaux Vers qu'à l'enuy les Muses leur dictoient.
On dit, que le Triton de la Coste voisine,
Répondoit à leurs chants d'vne Trompe marine:
Et le long du canal, par le courant des eaux,
Sur vn Char composé de nacre & de roseaux,
Les Nymphes de la Mer, de six Daufins tirées,
De perles, de corail, de coquilles parées,
Venoient pour les entendre; & mesme quelquefois,
Aux voix de ces Bergers elles mesloient leurs voix.
Que les Muses de l'Orne estoient alors superbes,
Du nom des Vauquelins, & du nom des Malherbes!

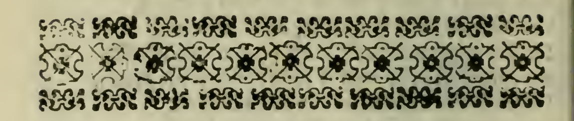
Mais qu'eſtoit cette gloire, & qu'eſtoit ce bonheur,
Comparez au plaiſir, oppoſez à l'honneur,
Qu'auoient celles de l'Arne, au temps que les Abeilles,
Ouurieres de douceur, ouurieres de merueilles,
Le jeune BARBERIN de leur ſuc nourriſſoient,
Et leur plus douce manne en ſa bouche laiſſoient.
Il n'auoit pas encor la Houlette ſupréme,
Sous laquelle fléchit & Sceptre & Diadéme:
Et ſon front de Lauriers & de Mirthes orné,
Du Regne Paſtoral n'eſtoit pas couronné.
Mais déja le bien-faire appuyé du bien-dire,
Sur les Ames auoit étably ſon empire:
Et des rayons de miel de ſes levres ſortoient,
Qui d'vn charme attachãt tous les cœurs arreſtoient.
Les Cignes ſucceſſeurs du Cigne de Mantouë,
Dont encor aujourd'huy la Muſique ſe louë,
Et ceux que l'Eridan du pur ambre nourrit,
Que pleurent les Peupliers qui couronnent ſon lit,
Etonnez de ſes chants, le prix luy défererent;
Et de ſes tons ſacrez des leçons ſe tracerent.
Mais lors que declaré par les Saints Electeurs,
Pere commun du monde, & Paſteur des Paſteurs,
Il prit la double Clef, & la triple Couronne,
Que l'eternel Paſteur à ſes Vicaires donne;
Alors du Vatican, & du Mont Palatin,
Où de tous les Chreſtiens s'explique le Deſtin,
Sa voix comme vn Oracle aux Nations portée,
Fut de l'Inde à l'Ibere en tous lieux reſpectée.
La teſte du Liban, le front de l'Apennin,
L'vn couronné de Cedre, & l'autre armé de Pin,
A la force, au pouuoir de cette voix s'émûrent,
Les Aigles, les Lyons, les Ours, la reconnurent:
Et les Fleuues courriers, qui vont par l'Vniuers,
De cent bouches faiſant leurs meſſages aux Mers,
Porterent ſon grand Nom juſques à cette riue,
Où d'vn froid eternel l'onde eſt toûjours captiue,
Iuſqu'à

Iuſqu'à celle où la Mer, ſous le jour renaiſſant,
Eſt aux yeux du Soleil vn Miroir rougiſſant;
Et juſqu'à celle encor, où l'Amerique ſombre
Sous le Ciel qui la brûle eſt comme vne grãde Ombre.
Mais cela fut, du temps qu'il eut entre les mains,
Les grandes Clefs qui font le Deſtin des Humains.
A ſa mort, les Vertus, les Graces, & les Muſes,
De la perte du Monde, & de la leur confuſes,
Choiſirent pour Aſile, & pour dernier ſejour,
Du magnanime Antoine & le Cœur, & la Cour.
Il auoüa le choix, le crût ſon auantage,
Et les prit pour ſa part d'vn ſi grand heritage.
Depuis, en la mauuaiſe, en la bonne Saiſon,
Elles ont toûjours fait l'honneur de ſa Maiſon:
De ſes bien-faits auſſi toûjours entretenuës,
Et des riues du Tibre aueque luy venuës,
Sur celles de la Seine elles font aujourd'huy,
L'honneur de l'Italie & de Rome auec luy.
Ces Faiſeuſes de miel, ſi nobles, ſi pudiques,
Des Seigneurs Barberins de tout tẽps domeſtiques,
Pour le ſuiure ont quitté les ſuperbes Vergers,
Où Flore ſe couronne en tout temps d'Orangers:
Elles ont ſurmonté les peines du voyage,
Les injures du Vent, les rigueurs de l'orage:
Et maintenant chez nous, elles ſucent des Lys,
La manne la plus douce, & les plus doux eſprits.
De ces eſprits ſi doux l'ineuitable amorce,
Aux rayons qu'elles font donne nouuelle force;
Et dans les mains d'Antoine, & ſur tout ce qu'il fait,
Ces rayons ſont aux cœurs vn inuincible attrait.
Mieux qu'aucun Homme il ſçait l'art d'obliger les Hommes:
Mais il n'en vſe pas cõme au ſiecle où nous ſommes,
Où des moindres preſens on fait des hameçons;
Et l'on met à l'encan les faueurs & les dons.

Les Graces de ſa ſuite & de ſa nourriture,
Sont ſimples & ſans fard, libres, & ſans ceinture.
Iamais on ne les voit, la balance à la main,
Peſer chaque bien-fait, le donner grain à grain.
On les voit moins encore, ainſi que des Banquieres,
Aſſiſes au Contoir, attendre des prieres,
Exiger des reſpects, prendre des ſeuretez,
Et munir vn preſent d'acquits & de traittez.
Les Graces d'vn Prelat ſi grand, ſi magnifique,
Agiſſent d'vn autre air, ont vne autre pratique:
Son cœur toûjours ouuert, toûjours preſt à s'ouurir,
Ou ſe meut pour donner, ou ſe meut pour offrir.
Et des cœurs qu'il acquiert, ſoit qu'il offre, ou qu'il donne,
Il ſe fait ſur ſon nom vne illuſtre Couronne.
Cette pante à donner ſe trouue en tous les Grands,
Qui sõt grãds de leur fõds, plutoſt que de leurs rangs.
Dieu, de toute Grandeur le faiſte & la meſure,
Se donne ſans relâche à toute la Nature.
Le Soleil trauerſant ſes luiſantes Maiſons,
Nous donne la chaleur, le jour, & les Saiſons:
Et la Mer ſans ſortir de l'enclos de ſa riue,
N'eſt iamais ſans donner, quoy qu'elle ſoit captiue.
Elle donne en tout temps, elle donne ſans choix,
Au Payen, au Fidelle, au Sauuage, au François,
Aux Terres de l'Impie, à celles de l'Egliſe,
Et iamais il n'eſt Terre, ou Peuple qui l'épuiſe.
Mais tandis que ie reſve, & qu'auecque plaiſir,
Mon Eſprit ſans deſſein, comme il eſt ſans deſir,
Suit les diuers objets, qu'en foule me preſente,
Cette Scene à mes yeux ſi vaſte & ſi plaiſante;
Ie voy que le Sol il vient d'acheuer ſon tour:
Les Heures de ſa ſuite ont renfermé le Iour:
Il n'en reſte dans l'Air, que des veſtiges ſombres,
Qui vont eſtre bien-toſt effacez par les ombres:

Et le grand Char d'Ebene à la Nuit preparé,
Des Heures au teint noir, eſtant déja tiré,
Illuſtre & grand Prelat, il eſt temps que ie ceſſe;
Et ſuiuant malgré moy Vauquelin qui me preſſe,
Ie quitte le riuage, & me rende à la Nuit,
Qui ne me laiſſera de la Mer que le bruit.





AVIS DE LA FRANCE,

A MONSEIGNEVR

LE PRINCE,

Estant encore Duc d'Anguyen, l'an 1647.

ENTRETIEN III.

Elle le r'appelle aux Guerres de Flandre; luy justifie l'infidelité de la Fortune à Lerida, & luy montre qu'il y a peu de Victoires plus glorieuses & de plus grand merite que sa retraite.

D'VNE plume du dos de Pégase tirée,
Et du Dieu qui préside au Parnasse inspirée,
A l'ombre d'vn Laurier, i'écris en peu de mots
Cet auis salutaire à mon jeune Héros.
Reuien, braue LOVIS, laisse le pasle Ibere,
Sur son corps démembré consumer sa colere:
Et vien rendre l'éclat auec la fermeté,
Au grand Lys que ta main dans la Flandre a planté.
Quoy que l'Astre de Mars de sa vertu l'éclaire,
La tienne encore vn temps luy sera necessaire.

Et le ſoudain torrent qui du Nort épandu,
S'eſt juſques ſur la Somme auec bruit étendu,
Pourroit bien l'arracher, ſi contre cet orage,
Tu ne viens oppoſer tes bras & ton courage.
Le Belgique Lyon plus fort & plus vanté,
Que cet autre qui fut par Hercule dompté,
Reprit à ton départ ſon audace premiere;
Déchira ſes liens; ſortit de ſa taniere;
Et chaſſant à ſon tour nos Chaſſeurs de ſes Forts,
De la Meuſe & du Lys courut tous les deux bords.
Il n'eſt plus maintenant de chaiſnes qui le tiennent;
Les dents auec l'eſpoir & le crin luy reuiennent:
Et ſi rien peut brider ſon cœur audacieux,
C'eſt l'éclat que ta gloire a laiſſé dans ſes yeux.
L'Aigle à qui ſur le Rhin tes conqueſtes nouuelles
Coupperent de ſi prés les ongles & les aiſles,
Et que Fribourg en vain rempara contre toy,
De rochers ſuſpendus & gardez par l'effroy:
Cette Aigle tant de fois & plumée & battuë,
Libre par ton abſence, aujourd'huy s'éuertuë:
Elle reprend l'eſſor en reprenant le cœur;
Ses ongles reuenus augmentent ſa fureur;
Le Danube & le Rhin de ſon vol retentiſſent;
Leurs flots en ſont émeus, leurs Nymphes en fremiſſent;
Et paſles de frayeur, cherchent leur ſeureté,
Sous le Bois de Lauriers que tu leur as planté.
Si tu ne viens, LOVIS, bien-toſt leurs triſtes riues
Seront comme deuant auec elles captiues:
En vain à tes Lauriers elles tendront les bras,
Tes Lauriers abbatus ne les ſauueront pas:
Et l'Aigle en abbatra juſqu'au moindre feüillage,
Si ton prochain retour n'arreſte ſon courage.
Vien donc, Heros ſans pair, aſſeurer des Lauriers,
Arroſez de ton ſang & de tant de Guerriers.
Vien ſauuer la Memoire & l'Ombre de Guſtaue;
L'vne & l'autre ſans toy va deuenir eſclaue:

L'vne & l'autre à ton nom tend les bras du cercueil,
Où la Victoire fit leur triomphe & leur deüil:
Et ces Manes vainqueurs, vaincus auec leur cendre,
Si ton nom ne reuient au moins pour les defendre,
De l'Aigle déchirez souffriront à leur tour,
Tout ce que Promethée a souffert du Vautour.
La conqueste, LOVIS, n'est pas le seul ouurage,
Où d'vn Heros parfait doit agir le courage.
Ce n'estpas,cõme on croit,tout l'ẽploy d'vnGuerrier,
D'adjoûter Palme à Palme, & Laurier sur Laurier:
Et soit peu, soit beaucoup que la Victoire donne,
L'importance est d'en faire vne ferme Couronne.
Celle que tu cueillis dés l'âge de vingt ans,
Pouuoit suffire au front de quatre Conquerans.
Depuis ce noble essay, ta teste chaque année,
De Lauriers entassez s'est veuë enuironnée:
Et de Mars égalant l'ascendant & le cours,
Ton Astre, de ce Regne a fait les plus beaux jours.
Encore n'es-tu pas satisfait de ta gloire;
Ta valeur sans relasche est apres la Victoire:
Et ton cœur est si haut, ton bon-heur est si prompt,
Qu'à peine d'vne Palme elle t'a ceint le front,
Qu'aussi-tost on la voit, sans repos occupée,
A lier les Lauriers tombez sous ton épée.
Mesure au cours des ans, le cours de ta grandeur;
Ne suis pas ton courage aueque tant d'ardeur
La Fortune qui vole, & qu'vne boule emporte,
Pour aller apres toy, n'a pas l'aisle assez forte.
Ménage ses faueurs, garde de la lasser;
C'est beaucoup de la suiure, & trop de la passer.
Elle est Femme, & facile à prendre des ombrages,
Soit des hautes vertus, soit des braues courages,
Et jalouse d'oüir les celebres explois,
Où ta valeur sans elle a vaincu tant de fois;
Par adresse plutost que par bizarrerie,
Elle a voulu te faire vne supercherie:

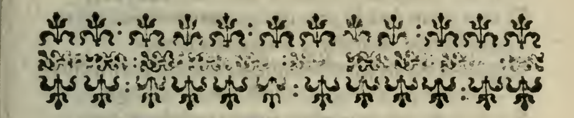
Et par vn feint dépit t'obliger d'estimer,
L'instinct ou la raison qui la porte à t'aimer.
Ces dépits contrefaits, & ces coleres feintes,
Rendront de son amour plus douces les étreintes:
Et ces petits refus, au lieu de les lascher,
Seront de nouueaux nœuds pour les mieux attacher.
Il est vray, la Fortune est fausse, est infidelle;
Non plus que ses talõs, sõ cœur n'est point sans aisle:
Mais elle est fausse à ceux qui n'ont pas comme toy,
Dequoy lier son cœur, & meriter sa foy.
Et ce qu'elle t'a fait, quoy que l'enuie en chante,
Est vn trait de jalouse, & non pas de changeante.
Soit dans le temps present, soit dans les tẽps passez,
Ses plus chers fauoris, & les plus caressez,
Les Esprits les plus hauts, les plus nobles courages,
Ont bien de son humeur souffert d'autres outrages.
Ce fameux Afriquain, grand de sens, grãd de cœur,
Du Peuple Conquerant tant de fois le vainqueur,
Apres auoir comblé les bords du Trasimene,
Du débris amassé de la grandeur Romaine;
Et fait sous soy ployer auecque le Destin,
La Fortune de Rome, & le Demon Latin;
Enfin battu, défait, errant & miserable,
A la Mort ne laissa qu'vn haut sujet de fable.
Ce Grand entre les Grands, qui forma de ses mains,
Le sort des Nations & le sort des Romains;
Cét heureux sans rebut, ce glorieux Pompée,
Sous qui fut si long temps la Victoire occupée;
Aux yeux de sa Fortune, & deuant sa Vertu,
A son tour malheureux par Cesar fut battu:
Et de la Republique éperduë & captiue,
Auec soy ne sauua que l'Ombre fugitiue.
Antoine qui porta jusqu'au Soleil naissant,
La premiere lueur de l'Empire croissant;
Qui vainquit sur l'Oronte, & vainquit sur l'Eufrate;
Amy de la Fortune, Amant d'vne autre ingrate,

Fut au fort d'vn combat trahy de toutes deux;
Et mal-heureux Amant, Conquerant mal heureux,
Pour ſuiure ſon amour délaiſſant la Victoire,
Apres l'amour perdu, penſa perdre la gloire.
Les noms ſont trop connus des Braues mal-traitez,
Que la Fortune ingrate a lâchement quittez;
Et quittez cependant par l'ingrate Fortune,
Ils ſubſiſtent toûjours dans l'eſtime commune:
Ils y ſont toûjours forts, toûjours ils y ſont grands;
Leurs portraits couronez gardét toûjours leurs rangs;
Et leurs Ombres encor conquerantes & braues,
Triomphent dans l'Hiſtoire,& font les Rois eſclaues.
La Fortune, LOVIS, promet d'auoir pour toy,
Vne plus forte amour, & de plus ferme foy.
Sa froideur d'aujourd'huy t'en doit eſtre vn preſage,
L'Amour par la froideur renaiſt & ſe r'engage.
Ne la rejette point; ce deffaut de bon-heur,
A d'vn nouueau rayon couronné ton honneur.
Il a fait voir en toy la conduite vaillante,
Le bon ſens braue & fort, l'audace intelligente,
Il a lié d'vn nœud qu'Alexandre n'eut pas,
Le Demon du Conſeil au Demon des Combats.
Cette ſage retraite aura dans nos Hiſtoires,
Son titre & ſon laurier non moins que tes victoires.
Elle a du Catalan ſauué la liberté:
Elle a des Ennemis le deluge arreſté:
Et contre la Caſtille épanduë & terrible,
De toy ſeul elle a fait vne digue inuincible.
Elle a fait dauantage, elle t'a conſerué;
Elle a tout noſtre eſpoir auecque toy ſauué;
Et cela nous eſt plus que l'Eſpagne conquiſe,
Que Milan regagné, que la Flandre repriſe.
Elle a plus fait encore, elle t'a fait vainqueur,
De ta propre vaillance, & de ton propre cœur,
De ce cœur conquerant, qu'vn feu noble enuironne,
Plus brillant & plus haut que toute autre Couronne.

Il faut, n'en doute point, il faut de la valeur,
Pour moderer ſon feu, pour regler ſa chaleur;
Et tenir en deuoir cette bile enflammée,
Qui s'allume du vent que fait la Renommée.
Et pour n'auoir point fait cét effort de raiſon,
Deux de nos Roys captifs payerent en priſon,
Des larmes de leur Peuple, & du ſang de la France,
La temeraire ardeur de leur folle vaillance.
La Force & la Vertu n'attaquent pas toûjours:
Elles ont leur démarche, elles ont leurs détours:
Et quelquefois la route à la Gloire eſt moins draite,
Par vn hardy combat, que par vne retraite.
Le vent le plus hautain ſe détourne & fléchit:
La tempeſte decline, & la foudre gauchit:
Et ces fleuues vainqueurs, gros de neige & d'écume,
Qui roulent les Foreſts comme floccons de plume;
Qui font gemir la plaine & font trembler les monts;
Qui traiſnent apres eux le débris de leurs ponts;
Et de l'aſſaut bruyant de leurs fougueuſes cornes,
Renuerſent en paſſant leurs digues & leurs bornes:
S'ils trouuent en chemin quelque puiſſant rocher,
Qui par l'effort des flots ne ſe puiſſe arracher,
Se détournent ailleurs, & ſans perdre courage,
Vont épandre plus loin leur conqueſte & l'orage.
Ce que la foudre fait, ce que font les torrens,
Se doit faire au beſoin par tous les Conquerans:
Et ce ne fut iamais leur deuoir, ny leur gloire,
De perdre en ſe perdant l'eſpoir & la victoire.
Conſerue ce bon ſens & cette fermeté:
Laiſſe l'opinion à la temerité:
Et retiens pour ta part la veritable eſtime,
La ſolide valeur, la gloire legitime.
Dunquerque, Philiſbourg, Thionville, Rocroy,
Et tant d'autres grands noms, parlent aſſez pour toy.
Noſtre Hiſtoire n'a point de plus grandes paroles:
Et Milan, Marignan, Nouare, Ceriſoles,

Et tout ce qui se lit de plus victorieux,
Ne sonne pas si haut, n'est pas si glorieux.
Garde moy seulement cette teste heroïque,
Cét espoir, ce support de la grandeur publique:
Et bien-tost ie verray sous mes Lys couronnez,
Aigle, Serpent, Lyon, par tes mains enchaînez.





AV MESME.

ENTRETIEN IV.

Il le felicite de son retour apres la Paix; & fait comparaison de ses auantures auec celles des plus grands Hommes de l'Antiquité.

HASTEZ voſtre retour, SEIGNEVR, doublez le pas;
Les flots ſont abaiſſez, le Port vous tend les bras;
Et les Vents dont le ſouffle auoit groſſy l'Orage,
A peine ouurent la bouche, attachez au riuage.
L'Etoile de la Paix déja de prés nous luit;
Le calme l'accompagne, & le repos la ſuit:
Et cet Aſtre ſanglant, qui pour brûler la Terre,
Auoit preſté ſes feux au flambeau de la Guerre,
Déja vers le Boſphore a tourné ſes regars,
Et marqué là le poſte, à la ſuite de Mars.
Dés que vous paroiſtrez ſur le bord de la Seine,
Depuis ſept ans, pour vous, le Dieu du Fleuue en peine,
Pour vous feliciter ſortira de ſes eaux,
Couronné d'Oliuiers liez à ſes roſeaux:
Ses Nymphes, comme luy, toutes auec l'Oliue,
En troupe pour vous voir, ſe rendront vers la riue:
Et des bords d'alentour, cent Cignes attirez,
Par des Amours conduits, des Muſes inſpirez,
Viendront vous regaler de leurs chanſons nouuelles,
Que les Zephirs, au loin, répandront de leurs aiſles.

A leur voix, de concert, ie mesleray ma voix;
Et tout plein de l'Esprit, qui gouuerne mes doigts,
Et qui donne la vie & le sens à ma Lyre,
Quand d'vn air prophetique au dedans il m'inspire,
Ie chanteray, pourquoy les Heros les plus grands,
Sans repos, comme vous, furent toûjours errans.
Pourquoy loin des Païs, où le jour les vid naistre,
Leur gloire eut plus d'éclat, & se fit mieux paraistre:
Pourquoy, par fois l'amour, & le dépit par fois,
Les poussant plus auant, que n'eust voulu leur choix,
Par vn heureux détour, les Estats ils sauuerent,
Où leurs Astres, plutost que leur Sens, les porterent.

Il est ainsi, SEIGNEVR, tout ce qu'on voit de grand,
Tout ce qu'on voit de fort se jette & se répand:
Soit que toute Grandeur affecte l'étenduë,
Soit que toute Vertu veüille estre répanduë,
Et que comme vn Torrent, qui dédaigne ses bords,
Elle cherche à pousser sa vigueur au dehors.

Les Eaux basses, qui n'ont ny lit, ny fond, ny course,
Se perdent en naissant, à deux pas de leur source.
Le Pô Fleuue regnant, le Rhin Fleuue Heros,
Aueque l'équipage & le train de leurs flots,
Trauersent les Climats, arrosent les Prouinces,
Seruent cent Nations, se prestent à cent Princes,
Et bien loin des Païs, où l'on voit leurs Berceaux,
Ils étendent le regne & le bruit de leurs eaux.

Les Barques des Pescheurs, basses, foibles, craintiues,
N'osent quitter l'abry que leur donnent les riues;
Mais les Vaisseaux guerriers, hauts de bord & de mats,
Vainqueurs de tous les temps, & dãs tous les Climats;
Bien loin des Regions, où les Arbres nâquirent,
Dont leurs poupes, leurs flãcs, leurs hunes se bastirent,
Malgré les mauuais jours, malgré les mauuais Vents,
Voguans de port en port, de coste en coste errans,
Soit qu'ils tiennent la Mer, soit qu'ils aillent à Terre,
Iettent par tout l'effroy, portent par tout la Guerre.

Cela mesme se voit dans ce Monde azuré,
De Globes lumineux jour & nuit éclairé.
Ces Astres dominans que cent rayons couronnent,
Que les Ans, les Saisons, les Siecles enuironnent;
Toûjours en mouuement, & toûjours agitez,
De climat en climat, sans arrest sont portez.
Leur Roy mesme & leur Pere, est en course à toute [heure;
Il a douze Maisons, & pas-vne demeure:
Et toûjours passager en ses propres Palais,
Il roule jour & nuit, sans giste & sans relais.
Quoy que l'on ait chanté de ce Lit magnifique,
Que les Heures luy font dansla Mer Atlantique;
Quoy que l'on chante encor de son Païs natal,
Marqué vers les climats du Ciel Oriental,
Où le Perse l'adore, où l'Arabe l'encense,
Où l'Indien du tambour l'accueille à sa naissance;
Sans attache pourtant, & sans distinction,
Il accourt aux besoins de chaque Nation;
Tandis que dans le Ciel, les feux les moins vtiles,
Et les plus inconnus demeurent immobiles.
Les Heros en cela ressemblent au Soleil,
Leur sort est à son sort, par ce trait-là pareil;
Et jusqu'à vous, SEIGNEVR, depuis le grand Alcide,
Que les Heros de Grece eurent jadis pour Guide,
Il n'en est point venu, que quelque vent fatal,
N'ait de force jetté, loin de son lieu natal.
Alcide le premier courut toute la Terre,
Et par tout, sa valeur eut des sujets de guerre.
Des riues du Penée, & du bord sablonneux,
Où se traisne sans bruit l'Anaure limonneux,
Les armes à la main, il vint jusqu'où l'Ibere
Se décharge en la Mer où se perd l'Hemisphere:
Et l'Espagne le vid auec étonnement,
Dresser sur le grauier de l'humide Element,
Ces Moles sourcilleux éleuez en Colonnes,
Qui de sa gloire sont encore les Couronnes.

Thefée apres Alcide, eut-il pas mefme fort?
Et mefme fort celuy, qui par vn noble effort,
Sur le Cheual aiflé, fauua de la Baleine,
Et du Rocher fatal, la Princeffe Africaine?
Vous connoiffez, SEIGNEVR, les Grecs & les Romains,
Autrefois les plus fiers, les plus grands des Humains;
Et vous les auez veus fur les rangs, dans l'Hiftoire,
Combattre pour l'honneur, & courir à la gloire.
Ces Braues doux & forts, courageux & prudens,
Ployans fous leur mal-heur, à leurs Deftins cedans,
Encore auec refpect, dans leurs Ames bleffées,
Tournoient vers leur deuoir leurs fecretes penfées.
Themiftocles, ainfi, dans la Perfe jetté,
Comme vn vafte Vaiffeau, de l'Orage agité,
Fit valoir par courage, autant que par fageffe,
Au Monarque Perfan la vertu de la Grece.
Et ce Braue Romain, qu'vn fort auffi mauuais,
Confina dans l'Efpagne, apres tant de beaux faits;
Mefmes quand il faifoit ployer fous fon Epée,
La tefte de Metelle, & celle de Pompée;
Quand il faifoit trembler, fous les coups de fes mains,
Les Dragons éleuez fur les Drapeaux Romains,
De fa Patrie encore honoroit-il l'Image;
Et fon cœur fur le Tibre alloit luy rendre hommage.
Vous vous eftes, SEIGNEVR, trouué fous cette Loy:
Malgré vous voftre Etoile a changé voftre employ;
Et l'Efprit directeur, à qui la Prouidence
A commis des Eftats la fuprême Intendance,
Ayant fait choix de vous, pour feruir d'inftrument,
A maintenir entr'eux leur premier reglement,
Auec art ménagea l'impulfion fecrete,
Qui vous fit malgré vous refoudre à la retraite:
Et vous mit en pouuoir de faire vn contrepoids,
Aux trop vaftes deffeins formez par deux grands Rois.
Vous le fçauez, SEIGNEVR, fur la Terre & fur l'Onde,
Il eft des points marquez aux Empires du Monde.

Celuy qui du grauier à la Mer fit vn frein,
Sur lequel elle écume & ſe mutine en vain;
Afin de reprimer les fougueuſes ondées,
Des Nations en corps de leurs lits débordées,
En Digues, d'vne part, des Monts leur a dreſſez,
Et tiré d'autre part des Fleuues en foſſez.
L'Italie a receu pour immobiles bornes,
Les Alpes qui luy ſont vn long rampart à cornes:
La France a ſes deux Mers, & ce Fleuue Allemand,
Qui vers la Mer du Nort roule ſi bruſquement:
Elle a contre l'Eſpagne, & l'Eſpagne a contr'elle
Vne chaîne de Monts, haute, vaſte, eternelle;
Celuy qui de ſon poids entre deux la flanqua,
Qui comme d'vn cachet, de ſon nom la marqua,
De ſon terrible nom, que les tempeſtes craignent,
Sous lequel en fumant les tonnerres s'éteignent;
Voulut qu'elle y ſeruiſt de leuée aux Torrens,
De deux Peuples voiſins, guerriers, & concurrens;
Quand l'vn ou l'autre, vn iour, ſe mettroit dãs la teſte,
Piqué d'ambition, des deſſeins de Conqueſte.
Tous les autres Eſtats ſont ceints de toutes parts,
Contre pareils aſſauts, de ſemblables ramparts;
Quelques-vns dans leurs Mers, d'autres dans leurs Ri-
Ont pour leur ſeureté de roulantes barrieres. [uieres,
Dieu qui leur imprima la marque de ſes doigts,
Veut que les Nations en reſpectent les droits:
Et les Violateurs de ſemblables Franchiſes,
Quelque heureuſes que ſoiẽt d'abord leurs entrepriſes,
Du faix de leurs deſſeins toſt ou tard accablez,
Deuiennent le joüet de ceux qu'ils ont troublez.
Il vous doit ſouuenir d'auoir veu dans l'Hiſtoire,
La fin qu'eut autrefois vers les riues de Loire,
Ce deluge de gens que l'Eſpagne enuoya,
Qui les Fleuues tarit, & les Plaines noya;
Lors que du grand Martel le ſens & la vaillance,
De concert gouuernoient le timon de la France.

Tous ces Peuples armez, pareils à des Torrens,
De mouuement, de bruit, de chûte differens,
Rassemblez dans les champs de la molle Touraine,
N'acquirent que le droit d'en engraisser la plaine.
Le grand Fils de Pepin auecque tous ses Preux,
Fit-il contre l'Espagne vn dessein plus heureux?
En cent autres combats leurs testes couronnées,
Laisserent leurs Lauriers au pied des Pirenées:
Et quoy qu'vn faux Roman ait de Ganes chanté,
Imputant leur défaite à sa déloyauté;
L'Ange commis de Dieu pour garder les Barrieres,
Qui seruent aux Estats d'eternelles frontieres,
Pour en faire vn exemple aux siecles à venir,
En armes vint luy-mesme afin de les punir.
L'Inuincible Roland eut beau, pour s'en défendre,
Cheualiers & cheuaux, arbres & roches fendre:
Sa redoutable épée eut beau faire dans l'air,
Plus que ne fait la foudre, & de bruit & d'éclair;
Il y mourut enfin : & de son front tomberent,
Deux rameaux de Laurier, qui soudain repousserent;
Et nourris de son sang, deuinrent tost apres
Deux arbres aussi hauts que les plus hauts Cyprés:
Ils seruirent long-temps d'vne tombe de gloire,
A la mort d'vn Heros si digne de memoire;
Et furent aux Guerriers faiseurs de hauts desseins,
Vn auis, d'éloigner leurs armes & leurs mains,
Des limites qui sont aux Estats destinées,
Et que Dieu de son doigt luy-mesme a dessinées.
Mais à quoy bon, SEIGNEVR, & pourquoy sãs besoin,
Faire venir pour vous des exemples de loin?
Il en est de plus grands & de plus heroïques,
Qui sont de vostre nom, & vous sont domestiques:
Long-temps auec plaisir, le constant Bourguignon,
Du terrible Galas conseruera le nom.
L'Alemagne sous luy boüillante & débordée,
De cent Peuples tenoit la Bourgogne inondée:

Le Transiluain, l'Hongrois, le Lombard, le Frison,
Dans son Camp ramassez couuroient tout l'Orison:
Et de fougueux torrens venus de Croatie,
D'vn sauuage renfort sa masse auoient grossie.
Il croyoit, l'Insolent, apres le Rhin passé,
De la Seine bien-tost mettre à sec le fossé;
Et porter sur les bras de ses barbares bandes,
Iusqu'au Trône des Lys, les Aigles Alemandes.
Mais vostre sage Pere assisté de l'Esprit,
Qui du droit violé la vengeance entreprit,
De ce corps à cent Chefs, à cent langues cõfuses,
Le courage abbatit, déconcerta les ruses:
Et dés le premier coup que sa main luy porta,
En fit couler le sang, & sa marche arresta.
Les Fleuues d'alentour qui contre luy s'enflerent,
Fantassins & cheuaux pesle-mesle entraînerent;
Et par troupes, on vid les Peuples sur leurs bords,
Courir à leur dépoüille, & les Loups à leurs corps.
Cét exemple a du grand, & la preuue en est forte;
Mais le vostre en grandeur cõme en force l'emporte.
L'Espagne réueillée à la mort du feu Roy,
Auoit fait vn effort pour reuenir à soy;
Et reprenant le cœur apres tant de défaites,
Traînoit cent Nations à son Sceptre sujettes.
Son esprit, son conseil, son courage animant,
Et l'Aigle Germanique, & le Lyon Flamand,
L'vne siffloit en l'air; & le battant de l'aisle,
Brandissoit de la serre vne foudre nouuelle.
L'autre éclairoit des yeux, de la gorge tonnoit,
Et la campagne au loin de sa queuë étonnoit.
Cent machines de fer, & cent autres de cuiure,
A grands cercles roulant se hastoient de les suiure:
Les vnes destinoient leurs tempestes aux toits
De la Ville pompeuse où demeurent nos Roys.
D'autres les preparoient pour les Places frontieres,
Où l'effort ennemy trouueroit des barrieres.

La France cependant, comme ſi ſon grand deüil,
De ſon cœur, de ſes bras euſt eſté le cercueil,
Auoit à peu de chefs commis le ſoin des armes,
Et s'eſtoit retenu le ſeul deuoir des larmes.
Dans ce trouble commun, dans ce commun effroy,
General de vingt ans, on vous vid à Rocroy,
Eleu pour releuer la Fortune publique,
Preſter à cette Charge vne force heroïque.
L'Ange étably de Dieu ſur l'Empire François,
Voulut auecque vous en partager le poids:
Cette ſocieté doubla voſtre courage,
Mit le feu dans vos yeux, & ſur voſtre viſage;
Et ſoit qu'auec voſtre air le ſien ſe confondiſt;
Soit qu'à l'entour de vous ſa lueur s'épandiſt;
On vous vid éclater d'vne terrible gloire:
Iuſqu'à trois fois, de l'aiſle, on oüit la Victoire,
Battre ſur voſtre Caſque; & juſques à trois fois
Menacer l'Ennemy d'vne effroyable voix.
Vous vainquiſtes enfin ; & tant de ſages teſtes,
Fameuſes par les noms de leurs vieilles conqueſtes,
Perdirent ſous le bras d'vn Vainqueur de vingt ans,
L'honneur de leur Fortune, & le fruit de leur Sens.
Aguerry par ce haut & fort apprentiſſage,
Où la conduite eut part autant que le courage,
Toûjours depuis par tout, ſoit du ſens, ſoit du cœur,
Vous auez retenu le titre de Vainqueur.
La Lys, l'Eſcaut, le Rhin, vous ont veu de leurs Riues,
Traîner ſous vos Drapeaux leurs Prouinces captiues:
Et la Segre, l'Ibere, & le Tage étonnez,
D'oüir tomber de loin tant de Forts ruinez;
D'oüir le long fracas de tant de Villes priſes,
Et par voſtre valeur ſur l'Eſpagne conquiſes;
Crûrent qu'on alloit voir la Couronne des Lys,
Des Mers du Nort s'étendre à celles de Calis.
Il ſembloit qu'à cela conſpiraſt la Fortune,
Auec voſtre aſcendant & l'attente commune:

Et l'Empire déja ſembloit reduit aux choix,
Ou de ſe voir détruit, ou de ſe voir François.
La Caſtille déja chancelante & troublée,
Du débris de ſes Tours alloit eſtre accablée;
Quand l'Eſprit dominant qui tient les Potentats,
Sous l'abry de ſon aiſle auecque leurs Eſtats,
Pour reſſerrer la France au dedans des limites,
Que, par vn ordre fixe, à ſon Sceptre a preſcrites.
Celuy qui ne veut pas, qu'aucun d'entre les Rois,
D'Vniuerſel Monarque ait le nom ny les droits;
De telle impreſſion fit rouler les affaires,
Que par certains tranſports aux Heros ordinaires,
Il vous fallut ſeruir, & du cœur, & du bras,
Au projet d'vne Paix que vous ne voyiez pas.
Et ce que n'euſt pas fait toute la Germanie,
A l'Empire, à la Flandre, aux Eſpagnes vnie,
Vous l'auez fait tout ſeul, en contrebalançant,
Les forces d'vn Royaume auſſi grand que puiſſant.
Le cours de ſa Fortune emportée & rapide,
Déja ne ſouffroit plus d'obſtacle ny de bride;
De victoire en victoire à plein vol elle alloit;
Conqueſte ſur conqueſte apres elle rouloit;
Et plus elle auançoit, plus la Paix repouſſée,
Loin d'elle s'éloignoit, de ſon bruit menacée.
Il falloit donc, SEIGNEVR, pour vnir deux grãds Rois,
A l'vn d'eux vn ſupport, à l'autre vn contrepoids:
Voſtre épée, à cela, ſeule eſtoit ſuffiſante;
Comme voſtre main ſeule eſtoit aſſez puiſſante,
Pour aider de ſa force vne Fatalité
Qui n'euſt pas fait la Paix ſans cette égalité.
Que la Paix donc, SEIGNEVR, deuiẽne voſtre gloire;
Quel nouueau fruit vous peut venir de la Victoire?
Elle a fait ébrancher tous ſes Lauriers pour vous;
Les autres deſormais n'en auront que du houx.
A quoy bon expoſer dauantage vne teſte,
Qui ne ſe peut payer par aucune Conqueſte?

Conferuez-vous, SEIGNEVR, pour inftruire lõgtemps,
Les Princes, les Heros, les Sages, les Vaillans:
Il faut du foin, de l'art, du temps pour vous cõprendre;
Peu d'Efprits jufques-là peuuent leur veuë étendre:
Vos moindres actions, vos moindres mouuemens,
Sont de hautes leçons, font de grands argumens.
Le feul pas de Rocroy, fait en voftre jeuneffe,
Des Vieillards cónfommez étonne la fageffe;
Et fans compter vos ans, peut-on pas de vos jours,
Mefme des moins ferains, & mefme des plus cours,
Tirer tous les patrons & toutes les maximes,
Dont fe font les vrais Preux, & les vrais Magnanimes.
Mais de vous exprimer en grand, & tout entier,
Qui le pourra, SEIGNEVR, finon voftre Heritier?
Conferuez luy long-temps vn fi haut Exemplaire,
Qui tout feul peut l'inftruire, & tout feul doit luy plaire.
A-t'il rien à chercher, rien à voir hors de vous,
Soit qu'il aime le fort, ou qu'il fe plaife au doux?
Qu'il ne s'amufe plus à ces vieilles Idées,
Repeintes tant de fois, & tant de fois fardées:
A ces Heros d'Efcole, à qui les Efcriuains
Ont fait l'air, la couleur, la taille de leurs mains.
Il fçaura Scipion, les Cefars, Alexandre,
Et plus que tout cela, s'il peut vous bien apprendre.
Sans qu'on le mene voir en des Païs perdus,
Des Sieges, des Combats, des Camps qui ne font plus:
Sans qu'il aille chercher de riuage en riuage,
Les ruines de Tyr, & celles de Carthage:
Sans qu'il fçache combien le Granique en fes bords,
Forcez par Alexandre, enfeuelit de morts:
Sans qu'il s'aille informer fur le Champ de Pharfale,
Des faits de la Iournée à l'Empire fatale:
Graueline, Fribourg, Rocroy, Norlingue, Lens,
Sont d'auffi hauts fujets, d'auffi grands argumens,
Que tous ceux que l'on voit releuez dans l'Hiftoire,
De toutes les couleurs, que peut donner la Gloire.

Mais le poids, l'étenduë, & le ſens de ces Noms,
Pour eſtre à voſtre Fils d'efficaces leçons,
Veulent que voſtre cœur à ſon cœur les explique,
En paroles d'eſprit & d'vn air heroique.
Du feu de vos regards cét eſprit jalliſſant,
Et de pres ſur ſon cœur, ſur ſon Ame agiſſant,
Acheuera ſur luy les traits & la figure
Du Grand, qu'à ſa naiſſance ébaucha la Nature.
Vn Ouurage ſi noble a beſoin d'vn long temps,
Il merite vos ſoins, il demande vos ans:
Les inſectes ſe font en moins d'vne journée;
L'herbe naiſt & s'éleue en vne matinée;
Vn champignon ſe forme & croiſt en vne nuit;
Du ſoir au lendemain vn chardon ſe produit.
Au contraire, SEIGNEVR, il faut que les années,
D'vn tiſſu lumineux l'vne à l'autre enchaînées,
Pour éleuer vn Pin, trauaillent tour à tour,
A le nourrir de nuit, à l'embellir de jour:
Il faut que le Soleil, ſoit qu'il monte ou qu'il baiſſe,
Luy preſte ſa lumiere, & ſa chaleur luy laiſſe;
Et qu'il ait en Hyuer auſſi bien qu'en Eſté,
A toute heure ſur luy, ſon regard arreſté.
Auſſi, le Pin qui vient & qui croiſt de la ſorte,
A le corps droit & grand, la teſte haute & forte:
Les Vents pour l'aſſaillir ſe ſoûleuent en vain;
D'vn pied ferme & conſtant il garde ſon terrain;
Et le plus rude aſſaut que luy donne l'orage,
A peine de ſes bras détache le feüillage.
De meſme le Lyon, à vaincre deſtiné,
N'eſt qu'apres vn long-temps de ſon crin couronné.
Il faut qu'auec les ans l'Afrique l'aguerriſſe;
Que ſes dents, que ſes os la Nature endurciſſe;
Et que ſous le Soleil, dont le More enflamé,
A les cheueux noircis & le cuir enfumé,
Ses yeux prennent ce feu, dont l'affreuſe lumiere,
Semble vn trait dêcoché de l'arc de ſa paupiere,

Sur tout il a besoin, soit pour prendre le cœur;
Soit pour sucer l'esprit de son Pere vainqueur,
D'attirer les éclairs, dont sa prunelle est pleine,
Et respirer l'ardeur de sa boüillante haleine.
Ainsi faut-il, SEIGNEVR, que de pres & souuent,
Vostre jeune Lyon, vos regards receuant,
Aueque vos regards, receuant les lumieres,
De toutes les vertus Ciuiles & Guerrieres:
Respirant vostre Esprit, & tout ce qu'vn grand cœur,
Peut auec son esprit inspirer de vigueur;
Vous acheuiez en luy, cette Image Heroïque,
Que se promet de vous l'esperance publique.
Vous ne sçauriez, SEIGNEVR, vous donner vn employ,
Plus vtile à l'Estat, plus important au Roy:
Et vous ne ferez rien, fissiez vous cent conquestes,
Qui iamais vaille vn Fils aussi grand que vous estes.
Apres ces premiers soins donnez à vostre Fils,
Et ses traits, sur vos traits, ébauchez & finis;
Vous deuez les seconds, SEIGNEVR, à vostre Gloire,
Fille qui vous est née au sein de la Victoire,
Grande dés sa naissance, & les aisles au dos,
Sur la terre volant, & volant sur les flots,
On l'oüit, on la vid, jusqu'à l'autre Hemisphere,
Epandre aueque bruit le renom de son Pere.
Quoy que forte pourtant, elle s'affoiblira;
Quoy que pleine de lustre, elle s'obscurcira;
Ses aisles tomberont; sa Voix aueque peine,
Egalera le bruit des roseaux de la Seine:
Et le Temps la fera, comme vne autre mourir;
Si vous n'auez grand soin de la faire nourrir.
Vous le pouuez, SEIGNEVR, sans apauurir le Monde,
Sans démolir la Terre, & sans épuiser l'onde.
La Gloire est bien infirme, & ne vit pas long-temps,
Que le Luxe insensé nourrit à ses dépens.
En vain de la Nature il presse les mammelles;
Il la tourmente en vain d'extorsions nouuelles,

Soit qu'il creuſe la Terre, ou qu'il dêpeuple l'Air;
Soit qu'il coupe les Monts, ou qu'il ſeche la Mer;
La Gloire ne vit point de la moëlle des Mines,
De la graiſſe des Monts, ny du lait des Collines:
Le ſang des Animaux, l'eſprit des Elemens,
Sont pour l'entretenir de mauuais alimens.
Encore moins veut-elle auoir pour ſa Nourrice,
La fole Ambition, ou la ſale Auarice.
Vous le ſçauez, SEIGNEVR, auecque tout ſon train,
L'Ambition n'a rien que de creux & de vain:
Et ſa table en dépenſe, en pompe ſi fameuſe,
N'étale qu'vn amas de matiere venteuſe,
Que l'enflure accompagne & le vertige ſuit,
Et qui non moins les ſens, que la raiſon ſeduit.
L'Auarice au ſein ſec, & ſillonné de rides,
Ne peut, au lieu de lait, de ſes mammelles vuides,
Fournir qu'vn pus malin, qui bien loin de nourrir,
Feroit d'vn poiſon lent voſtre gloire mourir.
Il eſt, vous l'auez veuë, vne belle Colline,
Qu'vn Ciel toûjours ſerain, toûjours pur illumine,
Où ſont diuers Reduits, de ruiſſeaux ondoyans,
Et d'arbres immortels haut & bas verdoyans.
Les Muſes, de tout temps & Vierges & Nourrices,
Habitent ce païs d'innocentes delices.
Là, leur ſoin principal, & des Graces leurs Sœurs,
Eſt de cueillir les fruits, & ramaſſer les fleurs,
Dont ſe font ces extraits, & ces eſprits de vie,
Qui preſeruent les noms, du Temps & de l'Enuie.
Voſtre Gloire, SEIGNEVR, iamais ne vieillira;
Vn jour perpetuel de ſon front jallira;
Et les Ans luy ſeront juſqu'à leur fin propices,
Si vous la refinez au ſoin de ces Nourrices.
N'en doutez point, SEIGNEVR, leurs Bois viuẽt toûjours,
Des Graces arroſez, cultiuez des Amours:
On y cueille en tout temps des feüilles immortelles;
Ie connois les endroits, où naiſſent les plus belles:

Et le Sçauant Aueugle inſtruit des doctes Sœurs,
Ne ſceut pas mieux que moy mettre en œuure leurs
fleurs.
Ordonnez ſeulement; & bien-toſt la Couronne,
Qui de feux eternels, ſous la Lyre rayonne,
Iettera moins d'éclat, aux yeux de l'Vniuers,
Que celle qui pour vous, reluira dans mes Vers.



AVIS DES MVSES A MONSEIGNEVR LE PRINCE DE CONTY.

ENTRETIEN V.

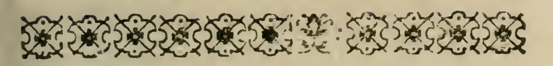
Elles l'exhortent à la Gloire, & luy en monstrent le chemin par les voyes du trauail & de l'Action.

APRES dix ans paſſez en cét illuſtre Mont,
Qui d'vn bois de Lauriers ſe couronne le front;
Armand à ſon départ prenant congé des Muſes,
Les Muſes de douleur à ſon départ confuſes;
Rompirent leurs bouquets, couperent leurs cheueux;
Et de leurs luts caſſez firent de triſtes feux.
Les Echos d'alentour a leurs cris répondirent;
Les veines des rochers de regret ſe fendirent;
Des Arbres iuſqu'au cœur la verdure ſecha;
Et de leurs bras courbez, la feüille s'arracha.
Dans ce trouble commun de leur commune perte,
La plus belle des Sœurs, comme la plus diſerte,
Aux pieds d'Armand poſa ſon laurier & ſes fleurs,
Et luy tint ce diſcours accompagné de pleurs.
Armand grand de naiſſance & plus grand de merites,
Auant l'ordre fatal qui veut que tu nous quittes,
Auecque ces ſouſpirs de douleur exprimez,
Reçois ces derniers mots que l'amour a formez.

Il te peut ſouuenir auec quelle tendreſſe,
I'ay gouuerné tes pas, i'ay conduit ta ieuneſſe,
Ta gloire & tes vertus te ſeront de mes ſoins,
D'eternels argumens, & d'illuſtres témoins.
I'ay fait en ces vertus, i'ay fait en cette gloire,
Ce que fait le Sculpteur en l'image d'yuoire.
La matiere en eſt riche, elle eſt née auec toy;
Mais la forme eſt de l'art, & cét art eſt de moy.
Ie veux que ton Eſprit euſt de brillantes aiſles;
Ie veux qu'il ſoit du rang des Eſtoilles nouuelles:
I'ay ſouſtenu ſon vol, ſon eſſor i'ay conduit,
Au deſſus des ſentiers du iour & de la nuit.
I'ay rangé ſes rayons, i'ay purgé ſa lumiere,
Des obſcures vapeurs que répand la matiere.
Auſſi dans ce beau Ciel aux Heros deſtiné,
Où nul Eſprit ne va qui ne ſoit couronné,
Il tient le plus haut lieu du plus brillant étage;
Il en répand au loin ſes rays & ſon image;
Et les feux d'alentour reſtent également,
Effacez de ſon luſtre & de ſon mouuement.
Mais c'eſt peu, que d'vn vol qui tout autre ſurpaſſe,
Ton Eſprit ait gagné ce lumineux eſpace.
Il y faut demeurer quoy qu'il puiſſe auenir;
Et dans cét aſcendant ta gloire maintenir.
On a vû s'égarer des Aſtres de leur route;
On en a vû tomber de leur brillante voûte.
Dans le Ciel,comme à terre,il eſt des pas gliſſans;
Et Circe fit iadis des charmes ſi puiſſans,
Qu'elle obligea la Lune à quitter ſa carriere;
A manquer à ſa charge, à perdre ſa lumiere.
Armand, ie ne crains point qu'vn pareil accident,
Abbate ton Eſprit de ſon haut aſcendant.
Son feu ne ſera pas de ces feux de Cometes,
Qui ſemblent pour vn temps égaler les Planetes;
Et défaits tout à coup de leur éclat trompeur,
Ne laiſſent à nos yeux qu'vne triſte vapeur.

Toûjours plus éclatant & plus prompt à bien faire,
Il étendra ses rays à plus d'vn Hemisphere:
Et traisnant apres soy par son impression,
Les Esprits moins puissans & de moindre action;
Noble & iuste Moteur des Spheres de la France,
Il reglera leur cours par son intelligence.
Quel honneur te sera-ce, Armand, dans ces emplois,
D'auoir pour Concurrens des Heros & des Roys?
De voir à ton leuer les Nations tournées,
Conter par tes rayons leurs heureuses iournées?
De voir de tes bien-faits les cœurs reconnoissans,
Monter auec leurs vœux meslez à leur encens?
De voir ton nom porté sur les voix de l'Histoire,
Et ton portrait tiré par les mains de la Gloire?
Cét honneur est diuin, mais il est écarté,
Du sombre & bas sentier que tient la volupté.
On ne va pas si haut en suiuant des Syrenes;
En marchant sur les fleurs des delices humaines.
La verdure & le frais, le myrthe & le jasmin,
Sont d'vn autre païs, sont vn autre chemin.
De la bassesse, Armand, le calme est l'heritage;
De la Gloire & des Grands la peine est le partage.
Les Vents les plus mauuais respectent les roseaux;
Et le Cygne s'ébat sans trouble sur les eaux:
Au lieu que des Sapins les glorieuses testes,
S'exposent en montant à toutes les tempestes:
Et que l'Aigle ne peut s'éleuer dans les airs,
Qu'en se faisant le but des vents & des éclairs.
Ce grand & noble Corps, ce fecond Luminaire,
De toutes les Beautez la source & l'exemplaire,
Estant toûjours illustre, est toûjours agité;
Il trauaille en hyuer, il trauaille en esté:
Et de la main de Dieu sa teste couronnée,
Ne reposa iamais vne seule iournée.
Tous les Astres qui sont comme luy glorieux,
Ne sont pas moins actifs ny moins laborieux.

Le repos eſt la part de ces foibles Eſtoiles,
Qui toûjours à couuert & toûjours ſous leurs voiles,
Conſeruent loin du bruit, dans vn cercle écarté,
Sans honneur & ſans nom leur petite clarté.
Bien dauãtage, Armand, ces Formes bien-heureuſes,
Ces Eſprits directeurs des Spheres lumineuſes,
Iour & nuit en trauail, iour & nuit bien-faiſans,
Diſpenſent aux humains les ſaiſons & les ans.
Et le Ciel où ſe tient la grande Ame du Monde,
Cette teſte d'eſprit & de iour ſi feconde,
Toûjours en mouuement, toûjours en action,
De ſon iuſte Moteur ſuit l'agitation:
Tandis que le bas Corps de la baſſe Nature,
Ioüit d'vn calme laſche & d'vne paix obſcure.
La peine eſt donc, Armand, le partage des Grands:
Et tes Peres t'en ſont de celebres garans.
Leurs pas te ſont marquez, leur vie eſt ton exemple:
Et la Gloire t'appelle apres eux à ſon Temple.
Ne la retarde point, deſia tes grands Ayeux,
A ta courſe attentifs t'applaudiſſent des Cieux:
Et pour te couronner au bout de la Carriere,
Te faiſant de leurs rays vn cercle de lumiere,
Semblent ne vouloir eſtre à l'auenir heureux,
Que des reflexions de ta gloire ſur eux.
De la Muſe à ces mots les larmes redoublerent,
Et du ſein de la Terre où ſes larmes coulerent,
Il ſe fit à l'inſtant vne nouuelle fleur,
Plus pure que la Roſe, & plus haute en couleur,
Où du grand nom d'Armand la glorieuſe empreinte,
D'vn beau mélange d'or & d'écarlate teinte,
Comme vn Aſtre nouueau ſembla d'vn nouueau iour,
Eclairer la Montagne & le bois d'alentour.



AV MESME.

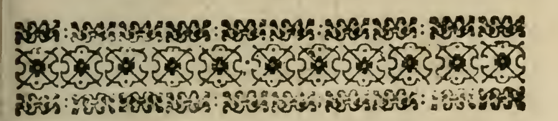
Entretien VI.

Que l'ancienne dignité des Lettres se doit rétablir par son exemple & par sa faueur.

LEs Reynes des Esprits, les neuf Filles sçauantes,
Du Monde en sa ieunesse autrefois Gouuernâtes,
Ordonnoient les Citez, établissoient les Loix,
Viuoient dans les Palais domestiques des Roys:
Et d'vne égalité legitime & commune,
Faisoient tout ce que fait aujourd'huy la Fortune.
Mais cét ordre changé par vn âge ferré,
Qui succeda bien-tost au bel âge doré,
Les Vices déchaisnez l'innocence chasserent;
Les Muses auec elle au Desert se sauuerent:
La Fortune se mit en credit à son tour,
Elle eut incontinent des autels à la Cour:
Et sans peser le droit, sans oüir la Iustice,
De l'honneur & du bien se fit distributrice.
L'ignorance regna durant ce mauuais temps,
Elle fut ordinaire aux Cabinets des Grands.
La Noblesse d'alors mal instruite & grossiere,
Pareille au marbre brut qui sort de la carriere,
Ne receuoit des Arts ny forme ny couleur:
Toute sa gloire estoit vne rude valeur:
Et sans la majesté que la science donne,
Les Roys ne remplissoient qu'à demy leur Couronne.

En France ſeulement, & ſous le Ciel des Lys,
Il naſquit de tout temps des Eſprits plus polis:
Et les neuf doctes Sœurs eurent auec Aſtrée,
Aux Cabinets des Roys aſſez facile entrée.
Mais quoy? ce n'eſtoit pas pour y faire ſejour;
La Fortune à regret les voyoit à la Cour.
Tout leur office eſtoit d'y chanter à le feſte,
Ou de quelque Hymenée, ou de quelque conqueſte:
De parfumer les Grands, de leur cueillir des fleurs,
Et de peindre leurs noms en diuerſes couleurs.
Vne ſaiſon meilleure enfin eſt arriuée,
Armand fils de Henry leur gloire a releuée.
Il leur fera reprendre auec leur dignité,
La fraiſcheur qui faiſoit leur premiere beauté.
On ne les verra plus par d'indignes offrandes,
Aux pieds de la Fortune abaiſſer leurs guirlandes,
On ne les verra plus tendre aux Riches la main;
Ny vendre des bouquets, pour acheter du pain.
Non moins que de lauriers de pourpre enuironnées,
Et par les mains d'Armand de perles couronnées;
Sans craindre de rebut au Louure elles viendront;
Et leur rang ſous le Dais en gloire elles tiendront.
Le Parnaſſe jadis ſi pauure & ſi ruſtique,
Viſité par les Grands, deuiendra magnifique:
Et ſes arbres ſacrez autrefois negligez,
D'illuſtres Eſcuſſons à l'auenir chargez,
Feront par vn accord honorable à la France,
L'vnion de la Gloire auecque la Science.





CARTE DE PARIS,

A MONSEIGNEVR

LE CHANCELIER.

Entretien VII.

Il fait vne description de la grandeur & des richesses de Paris; des Eglises, des Palais, & des Promenoirs; & ajouste, selon la diuersité des choses, diuerses reflexions Historiques, Morales & Chrestiennes.

SEGVIER, à qui Themis pour le bien de la Terre
A commis sa Balance & fié son Equerre;
Suspendez vn moment les penibles emplois,
Que donne à vostre Esprit la tutelle des Loix,
Et souffrez qu'vne teste, à tant d'autres si chere,
Se décharge des soins d'vn si lourd Ministere.
Les Esprits gouuerneurs des Globes estoilez,
Qui d'vn bransle si iuste & si fort sont roulez,
Ont pour se diuertir, l'eternelle Musique,
Qui naist des mouuemens de ce Mõde harmonique.
Et vostre belle Astrée Intendante des Temps,
Qui partage les droits des Saisons & des Ans;
Se relaschant par fois, & quittant la Balance,
Dont le bien & le mal, aux Iours elle dispense;

Prend la celeſte Lyre, & chante les accords,
Du haut Monde & du bas, des Eſprits & des Corps.
Voſtre ame, grand SEGVIER, eſt vne Intelligence,
Des plus fortes qui ſoient dans le Ciel de la France:
Mais elle eſt dans vn corps; & les corps les plus hauts,
Ont comme les plus bas, leur ombre & leurs deffauts.
Le Soleil qui nous regle, & qui nous illumine,
S'éclipſe aſſez ſouuent, & plus ſouuent decline:
Et l'Eſprit lumineux dont il eſt aſſiſté,
Ne le garantit point de cette infirmité.
Le voſtre, quoy que grand, quoy que plein de lumiere,
Eſt ſujet, comme vn autre, au poids de la matiere;
Et ce poids, pour durer, & ſeruir reglément,
Demande le repos, apres le mouuement.
Ce beſoin m'a conduit dans vne Solitude,
Où, loin de l'embarras, loin de l'inquietude,
Domeſtiques des Grands, Ordinaires des Cours,
Ie ioüis ſans chagrin de la beauté des iours:
Et me fais, quand ie veux, vne pompeuſe Scene,
De ce Monde abbregé, que va baignant la Seine.
Le Spectacle eſt illuſtre; & les penſers diuers,
Que Paris me fournit, exprimez en ces vers,
Vous ſeront, dans ce cours de fatigues publiques,
Ce qu'aux Eſprits moteurs sõt leurs douces Muſiques.
Que ce Theatre eſt grãd! qu'il me remplit les yeux,
De Phantoſmes luiſans, ſublimes, ſpacieux!
Et quel ſi vaſte Eſprit, peut à cette Structure,
En ſoy-meſme trouuer vne égale meſure?
Iadis, quand les Geans Charpentiers & Maſſons,
Changeoient en baſtimens les foreſts & les monts;
Quand ils mettoient la Terre & les Fleuues en brique,
Vid-on rien de plus grand, rien de plus magnifique?
Et ces murs ſi vantez, ces Chaſteaux ſourcilleux,
Dont les Ouuriers voyoient les nüages ſous eux,
Et dont l'ombre eſt encor ſi haute dans l'Hiſtoire,
Autrefois dans le Monde eurent-ils plus de gloire?

Mais, ces Entrepreneurs, auſſi hardis que vains,
Auſſi forts qu'indiſcrets, n'eſtoient pas inhumains:
Et le ſang des Eſtats, les pleurs des Republiques,
N'entroient point au ciment, qui lioit leurs Fabriques.
Qui me garantira, que de tant de Palais,
Que ie voy là charger la Terre de leurs faix,
Pas vn ne ſoit taché de ſang ny de rapines;
Pas vn ne ſoit baſty de morts ny de ruïnes?
Il eſt vray, cette Ville eſt le Chef, eſt le Cœur,
Qui du Corps de l'Empire a touſiours fait l'honneur:
Mais vn Chef qui tout ſucce, vn Cœur qui tout attire,
N'épuiſera-t'il point tout le Corps de l'Empire?
Et quel enfin ſera le deſtin de ce Corps,
S'il n'a de fonctions, & s'il ne fait d'efforts,
Qu'afin de mettre à ſec iuſqu'à la moindre veine,
Pour remplir vne teſte, auſſi vaſte que vaine?
La Mer inſatiable, où vont toutes les eaux,
Des Fleuues, des Torrens, des Lacs & des Ruiſſeaux,
Rend au moins par filets, & redonne en fontaines,
Les tributs que ſon ſein reçoit à cuues pleines.
Et toy, Ville ſans borne, Abyſme de treſors,
Tu n'épans que diſette & famine au dehors.
Les entrailles des Monts, & les veines des Mines,
La moelle des guerets, & le ſang des Collines,
Le butin des Citez, la dépoüille des Bourgs,
Vont à toy ſans relaſche, & d'vn rapide cours.
Les écrits fabuleux qui reſtent du vieil âge,
Nous font valoir les noms d'vn Pactole & d'vn Tage,
Fleuues fameux & vains, pour peu de grains dorez,
De fauſſes viſions, de faux iours colorez.
Ceux qui coulent icy, ne roulent pas vn ſable,
Eclatant des couleurs d'vne nouuelle Fable:
A pleins bords, on y voit, l'or & l'argent meſlez,
Par cent diuers canaux diuerſement roulez:
Ces Metaux attirans auec eux y conduiſent,
Tout ce qu'ont de plus beau les Païs qu'ils épuiſent.

Débordement étrange, où les meubles de prix;
Les Marbres d'outre mer, les Perles, les Rubis,
Les ouurages de l'Art, & ceux de la Nature,
Precieux de matiere, & rares de figure,
Sur le courant de l'or & de l'argent portez
En foule, & ſans arreſt, viennent de tous coſtez!
Quels Fleuues ſi fameux, & de ſi noble ſource,
Deſcendent vers la Mer d'vne pareille courſe?
Mais quelle Mer ſi vaſte, en ſon humide enclos,
Nourrit ou des Poiſſons, ou des Monſtres ſi gros,
Qui depeuplent les Lacs, qui les Eſtangs rauagent,
Et iuſques aux marais, iuſqu'aux bourbiers fourragēt?
On ne voit point le Thon, pour chercher du butin,
Monter par les canaux du Danube & du Rhin.
On ne voint point l'auide & peſante Baleine,
Courir les bords de Loire & les riues de Seine:
Et Paris eſt peuplé de Riches deuorans,
Qui pour s'emplir touſiours, & ſe faire plus grands,
Le foible & le petit de loin aneantiſſent;
Et de loin les Païs & les Temps engloutiſſent.
Que de confuſes voix, que de bruits differents,
Les vns aigres & prompts, les autres doux & lents,
Des Places, des Maiſons, des Carrefours s'entendent;
Et ſur tous les quarriers de la Ville s'étendent!
Vne Nimphe qui veille & les iours & les nuits,
Dans vne creuſe nuë ouuerte à tous ces bruits,
Sans choix les y reçoit, ſans choix les diſtribuë,
Aux Vents courriers de l'Air, qui paſſent ſous ſa nuë;
Et qui ſans diſtinguer les faux d'auec les vrais,
A cent Bureaux diuers, les portent ſans relais.
Les plus impetueux prennent les bruits de trouble,
Que leur haleine augmente, & leur courſe redouble.
D'autres prennent les bruits, qui naiſſent de la Cour,
Où la Fortune roule & de nuit & de iour.
D'autres ceux du Palais, où cent bouches ouuertes,
Tātoſt chātent leurs gains, tātoſt plaignēt leurs pertes.

Et ceux qui ſont commis ſur tous les autres Vents,
A porter les paquets du Païs des Amants,
Laiſſant tout autre bruit, ſe chargent des nouuelles,
Que font les Gazetiers du Cours & des Ruelles.
Il monte auec ces bruits, ſi confus, ſi diuers,
Vn amas de vapeurs dont les toits ſont couuers.
Où l'Air en eſt chargé, la lumiere plus ſombre,
Auecque l'épaiſſeur prend la couleur de l'ombre:
Et ce voile,,aux boüillons d'vn long creſpe pareil,
A peine eſt penetré des rayons du Soleil.
Que le Ciel eſt plus doux, & la clarté plus pure,
Où, loin des corrupteurs de la ſimple Nature,
La Terre encore vierge, & les Bois innocens,
Conſeruent la vertu qui fut au premier temps!
Là, ſans infection, ſans mélange on reſpire,
L'Air auſſi doux qu'il ſort des lévres du Zephire:
On y reçoit le iour, auſſi clair, auſſi net,
Qu'il s'épand des regars de l'Aſtre qui le fait:
Et les eaux qu'on y boit, ſont par tout auſſi belles,
Que les Nimphes les font jallir de leurs mammelles;
Ce n'eſt pas comme icy, que mille corps bruſlez,
Et mille autres boüillis, ſont par troupe immolez,
A ce Dieu des Gourmands,ſourd,aueugle, immobile,
Qui met pour vn repas, en feu toute vne Ville.
Ce n'eſt pas comme icy, que tout put d'vn encens,
Qui fait tourner la teſte, & renuerſe le Sens;
Soit qu'vn folaſtre Amant, parfumeur de paroles,
En compoſe vne offrande à de vaines Idoles;
Soit qu'vn faux Courtiſan,en charge ces Dieux vains,
Que la Fortune moule & dore de ſes mains.
Où le Luxe eſt en regne,où les molles Delices,
Entretiennent ſous luy, le commerce des Vices,
Il n'eſt rien de ſi ſain, qui n'en ſoit alteré;
Le Ciel en eſt moins pur, le iour moins éclairé;
Et le mal s'étendant par toute la Nature,
Tout air deuient broüillas, & toute terre ordure.

Vers la riue, où le Fleuue entre auec majeſté,
De cent petits Ruiſſeaux ſes Sujets, eſcorté;
Des Cyclopes François la Forge reſonnante,
Aux regards étonnez ſur le bord ſe preſente.
Là, de bronze fondu les tonnerres ſe font,
Qui des Alpes tantoſt vont écorner le front;
Tantoſt vont foudroyer les Chaſteaux de l'Eſpagne;
Et tantoſt du Flamand deſoler la Campagne.

Que plutoſt ne voit on ce bruyant attirail,
Rouler contre Biſance, & contre ſon Serrail?
Que ne voit-on plutoſt tomber ſous cette foudre,
Alger, Thunes, Biſerte, & le Grand Caire en poudre?
Ne ſera-ce iamais, que ſous vn Ciel plus doux,
Aux Chreſtiens, les Chreſtiens ceſſeront d'eſtre Loups?
Et qu'à s'entre-égorger leurs ames occupées,
Seront plus iuſtement de ſang Maure trempées?

Que ces Monts ſomptueux en Egliſes voûtez,
Sur de longues foreſts de colonnes portez,
Sont de la Pieté de nos premiers Monarques,
D'illuſtres monumens, & de pompeuſes marques!
Que l'œil eſt ſatisfait, de les voir couronnez
D'autres ſuperbes Monts, en Moles façonnez,
En Moles ſourcilleux, dont les cimes énormes,
Paroiſſent des Païs leuez en Plate formes!

Les Princes & les Rois de ces bien heureux temps,
Splendides au dehors, modeſtes au dedans,
Par vne glorieuſe & celebre alliance,
De leur zele conjoint à la magnificence,
Sanctifioient ainſi la pompe & la grandeur;
Mettoient par leur Vertu la dépenſe en honneur.
Et tandis que les Arts trauaillant à leurs gages,
De mille bras tendus autour de ces Ouurages,
Suſpendoient ces rochers, ces carrieres mouuoient,
Et ſi haut, ſous le Ciel, la maſſe en éleuoient;
Plus haut, ſur d'autres Plans, & ſur d'autres meſures,
Les Anges, artiſans d'eternelles ſtructures,

Leur bastissoient au Ciel, des Palais ciselez
De marteaux lumineux & de coins étoilez,
De coins & de marteaux, dont le bruit harmonique,
Formoit à tous les coups vn concert de Musique:
Et faisoit retentir la Cour des immortels,
Du nom de ces Heros zelez pour les Autels.
A quoy se sont reduits ces hauts & vains spectacles,
Dont le Monde abusé fit iadis ses Miracles?
Babylone n'est plus, ny ses Murs si vantez,
Ny ses fameux Iardins sur le vuide plantez:
Le Mausolée est mort, aussi bien que Mausole:
Ephese a veu tomber son Temple & son Idole:
Et ces Monts cimentez, posez sur d'autres Monts,
Pour faire vne grãde ombre, & porter de grãds Noms,
Pyramides & Phare, à peine dans l'Histoire,
A peine sur la Carte ont sauué leur memoire.
Tant de vains Bastisseurs, apres les Elemens
Transportez, démolis, changez en Monumens;
Apres les Nations de trauaux épuisées;
Apres vn Monde mis en Arcs, en Colisées;
Enfin, qu'ont ils acquis auecque tant d'orgueil,
Qu'vne immortalité de supplice & de deüil?
Le sort est bien diuers, qu'ont eu les entreprises,
Des Princes fondateurs de ces nobles Eglises:
Tant que ces grands Vaisseaux retentiront des Voix,
Resonneront des vœux du fidele François;
De leurs saints Fondateurs les voix renouuellées,
Aux prieres, aux voix de leurs Neueux meslées,
Des celestes canaux, la pluye attireront,
Sous laquelle nos Lys à iamais fleuriront:
Et ces Moles, ces Tours, ces hautaines Carrieres,
Que l'Aube renaissante éclaire les premieres,
Iusqu'au moment fatal de l'effroyable Iour,
Qui des Astres fixez doit terminer le tour,
De leur zele seront, non moins que de leur gloire,
A la Posterité, l'irreprochable histoire.

Que Paris eſt changé depuis cét heureux temps!
Que de nos Deuanciers nous ſommes differens!
Et qu'il s'en trouue peu, qui ſur ces beaux Modelles,
Se baſtiſſent au Ciel des Maiſons éternelles!
L'Auarice aujourd'huy preſte à l'Ambition,
Pour baſtir de rapine & de concuſſion:
Et le Luxe inſolent, qui preſide aux ſtructures,
Ne garde en leurs deſſeins ny regles ny meſures.
On voit d'icy monter leur ſuperbe ſommet
Qui ſon orgueil, au Louure, auec peine ſoûmet.
On voit s'étendre au loin leurs ſpacieuſes maſſes,
Pour leſquelles Paris manque d'air & de places.
Là, les Salons ſont peints, les meubles ſont dorez
Des larmes & du ſang des pauures deuorez:
Là le pré de la Veuue, & le champ du Pupile,
Font, changez en Buffets, vne montre inutile:
Et les biens confiſquez des Riches apauuris,
En cuiſine, en débauche, en ſpectacles ſont mis.
Combien de Regions aujourd'huy démolies,
Ont fourny de matiere à ſemblables folies?
Et combien de Païs ont eſté deſolez,
Combien de Droits rompus, de Deuoirs violez,
Afin qu'vn Roturier mieux logé que les Princes,
Euſt vn Mõde en Maiſons, euſt en Parcs des Prouinces?
Quand au Parquet de Dieu ces Corſaires citez,
Par l'Ange Executeur luy ſeront preſentez;
Quand il leur déployra la Carte des ruines,
Et le Plan des Deſerts qu'auront fait leurs rapines;
Quel ſera leur effroy, d'y voir à longs torrens,
Les larmes & le ſang par la plaine courans?
D'y voir des Nations la ſubſtance fonduë,
Et par diuers conduits en des gouffres perduë?
D'y voir les champs couuerts de corps à l'air ſechez,
Apres auoir eſté par l'Vſure écorchez;
Et les Maiſons à ſac, les campagnes en friche,
Pour faire en vne nuit, de cent Pauures vn Riche.

Mais lors que leurs treſors, leurs meubles, leurs habits,
Sous le poids du Preſſoir, deuant Dieu ſeront mis;
Quels en ſerôt côtre eux les bruits, les voix, les plaintes,
Quelles ſources de ſang en verront-ils épraintes?
Et qui les ſauuera des effroyables cris,
Qu'alors fera contre eux, vn grand Peuple d'Eſprits,
Qui pâles & défaits, pour demander juſtice,
Et preſter à l'enuy la main à leur ſupplice,
En troupes, du Preſſoir, contre eux s'éleueront,
Et leurs cris, à la voix de leur ſang meſleront?
Mais s'il eſt des Maiſons où regnent des Harpies,
Et ſemblables Oyſeaux, auſſi cruels qu'impies;
Il en eſt d'autre part, où ſont auec ſplendeur,
Le Pouuoir legitime, & la iuſte Grandeur.
Que l'éclat eſt pompeux, qui s'épand de ce Dôme,
La demeure des Roys, & le Ciel du Royaume!
Là, l'Eſprit de l'Eſtat, l'Eſprit de Majeſté,
A ſa Sphere immobile, a ſon Siege arreſté:
Et du Monde François, toutes les Auantures,
Ont là leurs reglemens, leurs formes, leurs meſures.
Les Vents qui font voguer nos Flotes ſur la Mer,
Se forment dans ce Ciel auant que naiſtre en l'Air.
Là regne la Vertu, qui de ſes influences
Diſpoſe la matiere aux Mines des Finances:
Et d'vn autre rayon prepare le métal,
Dont les Foudres ſouffrez ſe font dans l'Arſenal.
De ces Metaux regnans, le fatal alliage
Forme comme elle veut, ou le calme, ou l'orage:
Et ſelon que le poids de ces Metaux meſlez,
Donne le mouuement aux Princes ébranlez,
Leurs Eſtats agitez d'vne émeute commune,
Roulent ſous cet Empire, au gré de ſa Fortune;
Comme autour d'vn Rocher, les boüillons s'éleuans,
Par leur pante portez, ou pouſſez par les Vents,
Roulent aueque bruit, tandis que de ſa maſſe,
Le Rocher ſouſtenu ſe conſerue en ſa place.

En cela, ce Palais au Celeste est pareil,
Qu'il a comme le Ciel, sa Lune, & son Soleil;
Et cent Astres diuers d'assiette & d'influence,
Mais tous également sujets à défaillance.
Depuis que le Soleil roulant par ses Maisons,
Donne le iour au Monde, & regle les Saisons;
Vne si continuë & si longue Carriere,
N'a rien diminué de sa beauté premiere:
Et nous ne voyons pas, qu'il en soit deuenu,
Apres tant de mille ans, plus froid ny plus chenu.
Bien semble-t'il au soir, qu'il baisse & qu'il vieillisse,
Bien semble-t'il qu'il meure, & qu'il s'enseuelisse:
Mais s'il meurt tous les iours, par vn contraire sort,
Tous les iours il renaist, il suruit à sa mort:
Et remis sur son Char auec son Diadéme,
Il est toûjours vn autre, & toûjours est le mesme.
Nos Roys ont dans leur Ciel vn bien autre Destin:
Leur course a son midy, comme elle a son matin:
Mais apres leur Couchant, il ne vient point d'Aurore,
Qui leur rende leur Pourpre, & leur teste redore.
Ils meurent, sans iamais renaistre du tombeau,
Comme le iour éteint renaist du sein de l'eau:
Et l'éclat souuerain qui leur Thrône enuironne,
Le iour majestueux que répand leur Couronne,
Quand le moment fatal les a mis au cercüeil,
Ne laissent que de l'ombre à la nuit de leur deüil.
Mais il nous reste au moins, de tãt de grãds Monarques,
Malgré ces sombres nuits, de glorieuse marques:
Ie sçay que la Grandeur n'a pas assez de poids,
Pour garantir du Vent les vestiges des Roy :
Leur Suite fait du bruit, & leur Pompe embarasse,
Mais embaras & bruit ne laissent point de trace,
Et les pas d'vn Geant, non plus que ceux d'vn Nain,
Imprimez aujourd'huy, ne seront plus demain.
Il n'est que la Vertu, dont la piste eternelle,
Quelque Temps, quelque Vent qui la bate de l'aisle,
Dans

Dans le noble Sentier aux Demy-Dieux ouuert,
Répand vne lueur qui jamais ne ſe pert.
Celles que les Vertus de nos Roys ont tracées,
Aux yeux de leurs Neueux, en exemple laiſſées,
Dans le Ciel des Heros à jamais brilleront,
Et de Signes nouueaux ſon Globe embelliront.
Là ſeroñt des premiers ces Leopars ſauuages,
Par l'Anglois établis Gardes de ſes riuages,
Tant de fois par nos Roys ſous leurs Dunes chaſſez,
Et malgré leur fierté tant de fois terraſſez.
Là le Serpent Lombard à la peau tauelée,
Sera ce qu'eſt au Ciel la Couleuure étoilée:
Et le Fleuue Eridan, ſi ſouuent écorné,
Prés de luy paroiſtra de Lys enuironné.
Le Lyon des Flamans, & l'Aigle Germanique,
Auront leur place au Nort, dans ce Ciel heroïque:
Et plus bas vers le Sud, le Croiſſant Sarraſin,
Par ſes cornes fera remarquer ſon déclin.
De la Rebellion, comme d'vne Meduſe,
La teſte s'y verra de ſa peine confuſe:
Et ſa Sœur l'Hereſie, autre Monſtre fecond,
En Serpens tortueux qui naiſſent de ſon front,
Y paroiſtra prés d'elle, écumant de colere,
Et les deux bras liez d'vne double Vipere.
Sçauans qui preſidez aux études des Grands,
Qui leur montrez le cours des Siecles & des Ans,
Ayez ſoin chaque jour, de mettre en leur memoire,
Quelqu'vn de ces grãds Nõs qui brillẽt dãs l'Hiſtoire;
Et faites leur ſçauoir, que ces Signes, pour eux,
Doiuent eſtre plus forts que les Signes des Cieux.
Mais il faut à ce Globe adjouſter vne Carte,
Qui de deuant leurs yeux ny jour ny nuit ne parte.
Là vous leur ferez voir, les Peuples que nos Roys,
Suiuis de leurs Ayeuls, ont remis ſous la Croix:
Les Païs où les Turcs, ceux où les Heretiques,
Ont mordu le terrain ſous le fer de leurs piques:

Les Costes & les Ports, les Plaines & les Monts,
Qu'ils ont par leurs exploits enrichis de grãds noms.
Icy, les Mers au joug de leurs Digues rangées:
Là, les Alpes du joug des Tyrans déchargées:
Là, le Pô, là le Rhin à la Seine alliez:
Là sous elle le Tage & l'Ebre humiliez:
Et soit le long des bords que laue le Bosphore,
Soit vers ceux d'où le Iour vient cõduit par l'Aurore,
Soit vers les saints Climats d'où le triste Iourdain
Soûpire apres la France, & la reclame en vain;
Montrez leur les endroits, où leurs Peres cüeillirent,
Les Palmes, qu'aux Lauriers dãs l'Europe ils joignirẽt;
Et ceux, que leur Valeur fit gemir sous le faix,
Des armes & des corps des Sarrasins défaits.
Qu'vn Heros à former, sur cette Carte apprene,
Où la Gloire l'appelle, où son Astre le mene.
Loin des yeux, loin du cœur d'vn Homme genereux,
Les Païs où l'Auare adresse tous ses vœux;
Le Perou, l'Abingar, le Tage, le Pactole,
Où naist des bas Esprits la jaune, & lourde Idole,
L'Etoile de la Gloire, & le cours de l'Honneur,
Iamais n'ont là conduit les desirs d'vn grand cœur.
Cõbien d'Hõmes d'Estat, cõbien d'Hõmes de Guerre,
Dans ce Louure ont seruy de spectacle à la Terre;
Et sifflez par les vns, par les autres loüez,
Apres leur montre faite & leurs rolles joüez,
Par vn retour fatal à l'inconstance humaine,
A d'autres ont laissé leurs habits & la Scene?
La Cour est vn Theatre, où les Princes Acteurs
Donnent la Comedie aux Peuples Spectateurs.
Le Theatre subsiste; & sa face changeante,
Quelquefois est funeste, & quelquefois plaisante.
Les Ieux y sont diuers; l'Ambition, l'Amour,
La Faueur, la Disgrace y regnent tour à tour:
Et la Fortune, illustre & fameuse Fripiere
D'atours de toute mode, & de toute matiere;

Selon les qualitez, les emplois, & les noms,
Diſtribuë aux Acteurs, Colliers, Manteaux, Baſtons:
Preſte aux vns de la Pourpre, aux autres des dorures;
Les diſtingue d'habits, de maſques, de coëffures:
Et le Ieu terminé, ſans reſpecter le Grand,
Sans plaindre le petit, ſes bien elle reprend:
Et laiſſe les Acteurs dépoüillez de parure,
Egaux en nudité, comme égaux en nature,
Semblables à ces bois qu'on a veus pour vn temps,
De clinquans, de feſtons, de couleurs éclatans,
Et que l'on voit, apres la Feſte terminée,
La paſture du feu ſous vne cheminée.

Cét Enclos où ce Bois, & vieil & verdoyant,
Attaché par le pied, de la teſte ondoyant,
Fait de ſes bras touffus de ſombres Galleries,
Eſt le fameux Enclos des belles Tuilleries.
Là s'alloit délaſſer de ſes ſoins autrefois,
Henry le plus vaillant & le meilleur des Roys:
Et là ſe delaſſant, ſon repos heroïque
Affermiſſoit encor la ſeureté publique.
Là, de ſeconds deſſeins ſur les premiers formant,
Pour rétablir l'Eſtat du faiſte au fondement,
Il regloit ſelon l'art de la Haute Police,
L'aſſiette & la grandeur de ce vaſte Edifice.
Là, d'vn cœur ſatisfait de ſes geſtes paſſez,
Regardant d'vne part, les Ligueurs terraſſez,
Et de l'autre, l'Eſpagne ébranlée & craintiue,
Mettre les armes bas, & luy tendre l'Oliue;
Gardé par ſa Clemence, armé de ſes Bien-faits,
Il meditoit le Plan d'vne durable Paix:
Et dans le meſme temps, pour tenir la Campagne,
Soit contre la Caſtille, ou contre l'Allemagne;
En cas que la Diſcorde entrepriſt quelque effort,
Soit du coſté du Sud, ſoit du coſté du Nort,
Sur la Carte qu'offroit à ſes yeux la Victoire,
Son Eſprit luy traçoit des routes à la Gloire.

Si, ſous les pieds des Roys, ſous les pas des Guerriers,
Fauoris de Bellone, il germoit des Lauriers;
Qu'il en ſeroit venu le long de ces Allées,
Si ſouuent autrefois par ce Heros foulées!
Que de Roſes encore y naiſtroient chaque jóur,
Selon les vains ſouhaits des Galans de la Cour,
Si les Soleils qu'ils font, ſoit en Vers, ſoit en Proſe,
Pouuoient faire pouſſer vn ſeul bouton de Roſe!
Mais quoy? tant de Soleils ſi bien faits, ſi bien feints,
N'ont pas plus de vertu que des charbons éteints;
Et jamais on n'a veu d'Iris, ny de Beliſe,
Colorer vn Oeillet, meurir vne Ceriſe.
Ces Aſtres figurez, auec tous leurs faux rais,
Sont aux rides, au rhume, à la fiévre ſujets:
Ils ont leur part du hâle, & leur part de la pluye:
Vn vent les fait ſuer, vn autre les eſſuye;
Et ce feu ſi vanté qui dans leurs yeux reluit,
N'échauffe point l'Hyuer, ny n'éclaire la Nuit.
A ce feu cependant, quoy que froid, quoy que ſombre,
Volent nos Papillons à la foule & ſans nombre.
On les voit par eſſains, ſur le déclin du jour,
Accourir de la Ville, arriuer de la Cour:
Le bruit confus que font leurs aiſles tauelées,
Eſt porté par le Parc, & le long des Allées:
Et celle-là ſe croit la Reine des Beautez,
Qui tient de ſon éclat les plus Grands arreſtez;
Et qui les voit tomber à la foule ſous elle,
Comme les moucherons tombent ſous la chandelle.
Que leurs ſoins ſont à plaindre! & qu'inutilement
Leurs Eſprits, pour leurs yeux, ſe donnent ce tourmẽt!
Cette Beauté trompeuſe à laquelle ils accourent,
Qu'auec empreſſement par troupes ils entourent,
N'eſt qu'vn nüage creux, au dehors coloré,
Qu'vn Ardent ſeducteur, d'vn faux jour éclairé:
Le nüage s'écoule, & l'Ardent ſe diſſipe,
L'vn & l'autre diſſous retourne à ſon Principe.

Sans qu il demeure rien, ſoit de vray, ſoit de feint,
Du nüage fondu, ny de l'Ardent éteint.
Et pour cette vapeur changeante & volatile,
Pour ce vain Composé de peau, de ſang, de bile,
On ſe laiſſe creuer les yeux par vn Follet,
Qui ſe rit des faux pàs, des Aueugles qu'il fait:
On tourne obſtinément le dos à la lumiere,
Qui r'appelle l'Eſprit à la Beauté premiere:
Et l'on ſe fait en feux, en chaiſnes, en tourmens,
Vne mort dans la vie, vn Enfer dans le temps.
Que ces lōgs rangs d'Ormeaux formēt ſur laRiuiere,
Vne delicieuſe & plaiſante Carriere!
Ils ſont tous de meſme âge; ils ſont tous alliez.
Et leurs bras de concert l'vn dans l'autre pliez,
Sans le ſecours de l'Art, font à cinq grandes routes,
Contre l'ardeur du jour, de naturelles voûtes.
Là mille Chariots plus brillans, plus dorez,
Que ceux qui font le tour des Globes azurez,
Gouuernez de meſure, & paſſant file à file,
L'vn à l'autre ſe font vn Theatre mobile.
A ces Chars, les cheuaux par couples attelez,
De boucles, de cordons, de plaques étoilez,
Quoy que vains,quoy que fiers de l'or dōt ils reluiſēt,
Le ſont encore plus des Aſtres qu ils conduiſent;
Si l'on doit hazarder ſa foy ſur les ſermens,
Que debitent pour rien les volages Amans;
Et ſur la vanité, que prennent les Coquetes,
D'égaler leurs cheueux aux rayons de Planetes.
Cent riches Faineans couchez ſur le veloux,
Là tantoſt font les fiers, & tantoſt font les doux;
Toûjours preſts, doux ou fiers,à faire vne conqueſte,
Les canons aux genoux, & la poudre à la teſte.
Voila donc les Heros, voila les Conquerans,
Que la Sphere de Mars reſeruoit à ce temps.
Quelles Troupes, quels Forts tiendrōt cōtre la Foudre
De ſemblables canons, & de ſemblable poudre;

Soit que ſur les ramparts de Milan démolis,
Vn jour ces Preux nouueaux aillent planter nos Lys;
Soit que de leurs Ayeuls renouuellant la trace,
Ils aillent attaquer le Tiran de la Thrace?
C'eſt ſans doute à ceux-là que l'Oracle a promis?
La chûte de l'Empire à Mahomet ſoûmis,
De ſi loin qu'on verra leurs teſtes farinées,
Et d'enttaues de lin leurs jambes enchaiſnées,
Du Serrail étonné les Tours s'ébranleront;
Les Bachas de la Porte en trouble s'enfuïront;
Et la ſeule terreur de ces armes nouuelles,
Fera du faiſte au fond trembler les Dardanelles.
Combien eſtoient jadis de ceux-là differens,
Les Brennes, les Harcours, les Bruns, les Ioſſerans,
Qui les Croix & les Lys juſqu'au Iourdain porterent,
Et de ſang Sarraſin tant de fois l'empourprerent!
Ces vieux Braues, formez de la main des Vertus,
Moulez dans le harnois, & par le fer battus,
Eſtoient bien d'autre alloy,que les jeunes Brauaches,
Qui ne ſont que rubans,que plumes, que mouſtaches.
Que ſeruent maintenant dans les nobles Maiſons,
Les Lyons, les Sangliers, les Aigles en blaſons;
Si de cette Heroïque & guerriere Nobleſſe,
Il n'eſt rien demeuré qu'vne lâche foibleſſe?
Si le ſang qui faiſoit en ces bien-heureux temps,
Des eſprits & des nerfs, des ongles & des dents,
Aujourd'huy qu'vn air mol toute choſe conſume,
N'engendre que du poil, ne fait que de la plume?
Tout s'en va maintenant en boucles de cheueux,
En molleſſe d'habits, en nüance de nœuds:
Et ſur deux coups d'eſcrime, appris dans vne Sale,
Aux Rolans, aux Renauds vn Clerc d'armes s'égale.
Semblables Preux ſe ſont dans la Lice du Cours,
Sous les bras des Ormeaux,à l'ombre des beaux jours;
Et parmy les filets, que tendent des Chaſſeuſes,
Plus cruelles aux cœurs, qu'aux yeux delicieuſes.

Leur chaſſe journaliere eſt de ces Cœurs niais,
Qu'vne legere amorce attire dans leurs rets.
Les ſimples ſont à craindre auſſi bien que les fines:
L'vn ſe prend à la grace, & l'autre par les mines:
L'vn en veut à l'Eſprit, & l'autre en veut au Sang:
Quelques-vns vont au Bien, quelques autres au Rang:
Et par troupe on en voit ſe prendre à la pipée,
Du plaſtre & des couleurs d'vne vaine Poupée.
Ces Cœurs pris de la ſorte, & liurez aux Amours,
Oyſeaux, Cignes de plume, & de griffes Vautours,
Tantoſt ſont leur joüet, & tantoſt leur curée,
Selon que leur humeur s'y trouue preparée.
Les bizarres qu'ils ſont, ſur ces Ormes perchez,
Tant que regne le hâle, y demeurent cachez,
Et ſe font vn abry du verdoyant feüillage,
Qui contre le Soleil leur preſte ſon ombrage.
Mais quand le jour decline, & que l'heure du frais,
Appelle au Cours ouuert, ces Tendeuſes de rets;
Par troupes auſſi-toſt voltigeant autour d'elles,
Ils fõt grãd bruit des mains, ils fõt grãd vẽt des ailes,
Et jettent par bouquets, ſur elles, en paſſant,
Force Soucis qu'ils vont à l'entour ramaſſant:
Bouquets, qui ſur le ſein ſe changent en épines:
Soucis, qui juſqu'au cœur étendent leurs racines;
Et laiſſent du venin, qu'ils portent par les ſens,
La jauniſſe au dehors, & l'aigreur au dedans.
Que ces tours meſurez, que ces pompeuſes files,
De Carroſſes roulans ſous ces voûtes mobiles,
Font vn riche Tableau du Monde & de ſon Cours,
Des tours de la Fortune, & du train de nos jours!
La vie, à la pluſpart, n'eſt qu'vne promenade,
Où tout ſe fait par montre, où tout n'eſt que parade:
La Fortune y fournit aux petits comme aux Grands,
Carroſſes & cheuaux, équipages & rangs:
Les vns luiſent de pourpre, & brillent de dorures,
Tous les yeux vont apres l'éclat de leurs parures,

Et le Char du Soleil d'escarboucles greslé,
A peine en sa carriere entre mieux attelé:
D'autres mal en liurée, en suite, en équipage,
Passent comme Valets reseruez au bagage:
Et d'autres demy-nus en charettes traisnez,
Comme Gens à souffrir, à mourir destinez,
Aux yeux des Spectateurs font vne triste Scene,
Du train de leur misere, & du cours de leur peine.

La route s'ouure à tous, & selon que le Sort
Dispose de la montre, ou l'on entre, ou l'on sort:
Il assigne à chacun son temps & son espace:
L'vn viẽt quand l'autre part, l'vn verse où l'autre passe.
Les Grands le plus souuent sous leur masse affaissez,
Dans leur propre attirail restent embarassez:
Et l'excez de leurs biens, les suites de leurs charges,
Ne trouuant ny chemins, ny tournans assez larges,
Ils tombent l'vn sur l'autre; & choquans ou choquez,
Couurent le champ d'éclats rompus ou disloquez;
Tandis que les Petits déchargez d'équipage,
Dégagez d'embarras, ont vn libre passage.

Mais & Petits & Grands apres fort peu de tours,
Quand l'ombre de la Mort les rappelle du Cours,
A peine laissent d'eux le long de la Carriere,
La trace sur la terre & dans l'air la poussiere.
A quoy se sont reduits tant d'orgueilleux Mortels,
Habitans autrefois de ces fameux Hostels?
Que nous en reste t'il outre la pourriture,
Qu'vn Escusson menteur mis sur leur sepulture?
Leurs Timbres leurs Colliers, leurs Bastons en métal,
Apres qu'ils ont au Sort payé le droit fatal,
Ne seruent qu'à garder des souris & des mouches,
Le funebre appareil de leurs dernieres couches;
Tandis que de leurs corps dans la biere pouris,
La terre est engraissée & les vers sont nouris.

Ainsi les Nations, ainsi les Races roulent,
Pareilles à ces flots qui l'vn sur l'autre coulent;

Et font d'vn vieux canal, & d'vne nouuelle eau,
Vn Fleuue toûjours vieux, comme toûjours nouueau.
Mais si la loy du Sort veut que les Villes meurent,
Quelle loy peut vouloir que les Hõmes demeurent?
Vingt fois Paris est mort, il est rené vingt fois,
Depuis qu'il fut basty par les premiers Gaulois:
Vingt fois il a changé d'esprit, de corps, de face:
Il n'a de ce qu'il fut que le nom & la place:
Et cette si superbe & si vaste Cité,
N'en est plus que la Tombe & la Posterité.
Sous ces Murs sõptueux, dans ces Cours magnifiques,
Sont enterrez des Parcs, des Sales, des Portiques;
Et cent Palais anciens par le temps démolis,
Sous ces Palais nouueaux gisent enseuelis.
Mais quand le jour viẽdra, que cette Ville immense,
L'attrait des Nations, la gloire de la France,
Branslant au mouuement des Elemens croulez,
Brulant du feu des Cieux l'vn dans l'autre meslez,
De son vaste débris, fera sur la Campagne,
De ruïnes couuerte vne ardente Montagne;
Où seront, vains Amans, vos Idoles alors?
Auares, où seront vos friuoles tresors?
Le feu consumera jusqu'aux cendres des Belles:
Sous luy rentes & fonds iront en étincelles:
Et les métaux fondus rouleront à ruisseaux,
Comme apres vn orage, on voit rouler les eaux.
En vain la Seine alors, & la Marne boüillantes,
En desordre sortant de leurs riues brulantes,
Au secours de Paris leurs eaux apporteroient,
Et sur l'embrasement leurs cruches verseroient:
Dans ce commun peril & la Marne & la Seine,
De leur propre salut elles-mesmes en peine,
D'vn cours precipité vers la Mer s'enfuyront,
Et leur canal à sec aux flâmes laisseront.
Là dessus, Hommes vains, faites les Magnifiques;
Eleuez des Forests & des Monts en Portiques;

Mettez des mines d'or & d'azur en lambris;
Vuidez l'Inde d'yuoire, & de pierres de prix;
Et changez la ſubſtance & la moelle des Villes,
Et ſuperfluitez chargeantes & fragiles.
Apres tant de trauaux, quel ſera le ſuccés,
De cette vanité nourrie à ſi grands frais?
Vn feu tombé du Ciel, ou ſorty des Abyſmes,
Pour nettoyer la Terre, & pour punir les crimes,
Aux Citez, aux Palaïs, aux Temples ſe prendra;
Le vil au precieux, ſans reſpect confondra;
Et du Luxe diſſous & reduit en pouſſiere,
De voſtre chaſtiment tirera la matiere.
Mais déja le Soleil s'auance vers ſon lit,
Plus ſon cours l'en approche, & plus il l'embellit:
Et pour le receuoir, les Ombres & les Heures,
Rappellẽt la fraiſcheur dans leurs moëtes demeures.
SEGVIER, ce jour ſi beau, ſi tranquile, & ſi doux,
Si nos vœux ſont oüis, ſera ſuiuy pour vous,
D'vn Siecle encor plus beau, plus ſerain, plus trãquile,
Et de proſperitez ſans nüages fertile.
Ce ſouhait fait pour vous, eſt la commune voix
Des Muſes & des Arts, des Vertus & des Loix:
Et l'Eſprit Intendant commis à la Contrée,
Où dans vn jour égal regne la belle Aſtrée,
Ne peut rien de meilleur, pour le bien des Humains,
Que de laiſſer long-temps ſa Balance en vos mains.
Iamais on ne la vid plus juſte, ou plus legale:
Quelque tour qu'elle prenne, elle demeure égale:
Et tous les mouuemens que luy donnent vos doigts,
La mettent dans l'aſſiette où la veulent les Droits.
Ainſi l'infatigable & juſte Intelligence,
Qui regle les Saiſons, & les jours leur balance,
Equitable aux Hyuers, auſſi bien qu'aux Eſtez,
Les maintient dans les temps qui leur ſont limitez:
Et le poſte, le rang, l'eſpace leur aſſigne;
Sans dechet d'vn moment, ſans defaut d'vne ligne.

Telle est vostre Iustice à maintenir les Loix,
A tracer les deuoirs, à dispenser les Droits.
Personne, deuant vous, de lumieres plus pures.
N'en distingua les Points, n'en marqua les mesures:
Et comme de ce Corps sans forme & sans clarté,
Où tout estoit confus, rien n'estoit limité,
La parole de Dieu, lumineuse & feconde,
Fit sortir l'harmonie & la beauté du Monde:
Ainsi, de ce Chaos de Droits embarassez,
D'Interests peruertis, de Deuoirs renuersez,
Vous tirez la clarté, l'ordre, & la conuenance,
Qui regnent sous les Loix dans le Ciel de la France.
Les Muses d'autre part, ont de vostre faueur,
Tout ce que maintenant elles ont de bon-heur.
En cét âge de fer, dont la fatale roüille
S'attache à toute chose, & toute chose soüille;
Vous leur faites à part, malgré le mauuais temps,
Vn air plus épuré, des jours plus éclatans.
Vos Etoiles leur sont des Planetes nouuelles:
Et tant que l'influence en regnera sur elles,
Sur leurs testes jamais les fleurs ne flétriront,
Les Lauriers dans leurs Bois jamais ne secheront:
Et le long du Parnasse, il s'ouurira des veines.
Qui se déchageront en or dans leurs Fontaines.
Que puissent donc, SEGVIER, jusques à nos Neueux,
Ces Etoiles auoir vn Ascendant heureux:
Que puissantes toûjours, & que toûjours benignes,
Elles tiennent vn rang illustre entre nos Signes:
Et que vostre grand Nom par les Muses graué,
Sur tous les troncs du Bois par elles cultiué,
Quelque Bize qui souffle, & quelque temps qu'il fasse,
Croisse auec leurs Lauriers, & jamais ne s'efface.



LE MINISTRE SANS REPROCHE.

A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE BAILLEVL Sur-Intendant des Finances, & Chancelier de la Reine Regente.

ENTRETIEN VIII.

Il fait le Portrait d'vn parfait Ministre, & represente les qualitez qu'il doit auoir pour estre sans reproche en sa naissance, en sa conduite & en sa vie.

MINISTRE sans défaut, BAILLEVL à qui la France,
A confié son sang, & commis sa substance;
Au moins pour vn moment suspens les nobles soins,
Que t'imposent pour nous ta Charge & nos besoins;
Et joüis de ta Gloire, en ces vers exprimée,
Sur le Tableau qu'a fait de toy la Renommée.
C'est apres tes Vertus, c'est apres ton Portrait,
Que j'entreprens de peindre vn Ministre parfait:
Et pour tes Successeurs, en ce nouuel Ouurage,
Ie trace vn Exemplaire en traçant ton Image.
  Celuy qui dans l'Estat, sous le Prince & la Loy,
De Nocher subalterne a le penible employ:
S'il n'est né sous le Dais, & parmy les Ballustres,
Si son Berçeau ne fut de matieres Illustres,

Doit au moins cóme toy, BAILLEVL, eſtre d'vn Sang,
Remarquable en couleur, & releué de rang.
Mal-aiſément le Vice emporte la Nobleſſe:
Elle a plus de vigueur, elle a moins de molleſſe:
Les titres, les blaſons & les marques d'honneur,
Sont vn puiſſant remede aux foibleſſes de cœur:
Et la corruption gaſte peu de perſonnes
A l'ombre des Lauriers & deſſous des Couronnes.
Le Peuple ſouffre auſſi plus à l'aiſe le faix,
Et ſent moins les liens qu'vne main noble a fais:
Et iamais il ne plaint le culte ny l'hommage,
Que la Loy veut qu'il rende au Prince en ſon Image;
Quand elle eſt rare & belle, & que l'eſtoffe & l'art,
Montrent qu'elle n'eſt pas l'ouurage du hazard;
Et que c'eſt par merite, & non pas par mépriſe,
Qu'elle occupe la Baſe où la faueur l'a miſe.
Il ſe plaint au contraire, & ſe plaint juſtement,
Lors que pour habiller plus magnifiquement,
Ou pour mettre en couleur quelque Idole de boüe,
Que l'aueugle Fortune a faite ſur ſa roüe;
Lors que pour l'embellir, lors que pour la dorer,
Pour luy donner du nom, pour la faire adorer,
Et couurir richement l'ordure qui la ſoüille,
Par mille inuentions le Public on dépoüille.
Et le Public auſſi qui n'eſt pas retenu,
Deteſte hautement ce Phantoſme inconnu;
Et iamais ne luy fait offrande ny couronne,
Qu'il ne meſle vne injure à chaque fleur qu'il donne.
Mais, BAILLEVL, la Nobleſſe & l'éclat du blaſon,
La pureté du ſang, les Titres, la Maiſon,
N'ont ſans la Probité qu'vne lueur ſiniſtre,
Qui ne fait qu'ébloüir le Peuple & le Miniſtre.
Qu'il ait donc pour remplir & ſa charge & ſon rang,
La pureté du cœur, comme celle du Sang:
Qu'il ſoit de bonnes mœurs, comme de bonne race;
Que du Vice par tout il éuite la trace;

Et malgré le torrent il ſuiue comme toy,
Les routes de l'Honneur & de la bonne Foy.
Que de ſes Peres morts, il reſpecte la gloire;
Qu'il garde de noircir leurs noms & leur memoire;
Qu'il craigne de meſler de la nuit à leur iour;
Qu'eſtant Aigle de race, il ne viue en Vautour;
Et ne démente point par des tâches honteuſes,
D'vn illuſtre Ecuſſon les couleurs glorieuſes.
Il eſt indigne auſſi d'auoir dégeneré;
D'eſtre ſous vn grand titre vn Fantoſme doré:
D'eſtre ſur vn bel arbre vne ſale chenille,
Qui met l'infection en ſa propre famille:
D'eſtre né dans la Pourpre, & d'eſtre par ſes mœurs,
Vne tigne à ronger l'honneur de ſes Majeurs.
Mais cette Probité n'eſt pas vne pratique,
De mines, de façons, d'impoſture publique.
Elle n'enſeigne pas à meſurer vn mot;
A reformer vn poil, à faire le deuot:
Et pour de menus gains, par vn infame vſage,
Couurir vn mauuais cœur d'vn innocent viſage:
Comme font aujourd'huy nos Sophiſtes de mœurs,
Qui ſont tout compoſez de fard & de couleurs.
Auſſi n'eſt-elle pas vne Comedienne;
Son front ne promet rien que l'action ne tienne:
Son cœur eſt gouuerné par de juſtes reſſors,
Qui meuuent auec luy la montre du dehors:
Et conſtante en ſa vie, égale en ſes paroles,
Sans adorer du temps les fragiles Idoles,
Sans immoler le Droit & le Pauure aux Puiſſans,
Elle donne aux Vertus tout ce qu'elle a d'encens.
Le Miniſtre, BAILLEVL, qui l'a pour Directrice,
Suit en tout comme toy, l'Honneur & la Iuſtice.
Il eſt fidele au Prince, & plus fidele à Dieu:
Il donne à chaque Loy ſa meſure & ſon lieu:
Et faiſant l'entre-deux du Peuple & du Monarque,
Auec ſoin de chacun les intereſts il marque.

A les vnir ensemble il met tous ses efforts;
Il ne décharne point la teste pour le corps:
Et pour enfler la teste & la remplir de graisse,
Il ne fait pas aussi mettre le corps en presse.
Il ménage en commun leurs droits & leurs besoins;
Et d'vn Esprit égal leur partage ses soins.
Il sçait que c'est au corps à soustenir la teste;
Qu'à la seruir, la main doit estre toûjours preste;
Que les pieds pour son bien doiuent toûjours courir;
Et les deux bras suer afin de la nourrir.
Mais il sçait bien aussi que sur vn corps debile,
La teste quoy que saine est vn poids inutile:
Que les Perles & l'Or la couronnent en vain,
Si le sang manque au bras, & les nerfs à la main:
Et qu'il luy sert de peu qu'elle ait cent Diadémes,
Si ses membres reduits à des langueurs extrémes,
Succombent sous le faix d'vn honneur ruïneux,
Qui les charge, & ne peut se conseruer sans eux.
Le Ministre éclairé de ces hautes lumieres,
Gardant auecque soin les Prouinces entieres,
Et du Prince par là gardant l'authorité,
N'en exigera rien que par necessité:
Et ne tirera point d'vne main inhumaine,
Le sang auec le lait, la chair auec la laine.
On luy permet de tondre & non pas d'échorcher;
Il doit cueillir le fruit, & non l'arbre arracher.
L'Espargne que remplit la décharge des veines,
Qui ruissellent des monts aussi-bien que des plaines,
Tarit dés le moment que puisant à pleins seaux,
On veut jusqu'à la bouë en secher les ruisseaux.
Il faut auec ménage entretenir leur course,
Et non pas leur oster tout espoir de ressource.
Il faut & sçauoir prendre, & sçauoir s'abstenir:
Ce qu'on donne au present, on l'oste à l'auenir:
Et de l'auidité la rapine indiscrete,
Fait d'vn an d'abondance vn siecle de disete.

Tu le ſçais bien. BAILLEVL, vn Impoſt relaſché,
A ſouuent tout vn Peuple au deuoir attaché.
Deux gouttes de ſueur à propos épargnées,
Ont auecque les cœurs les Prouinces gagnées:
Et par les cœurs gagnez on a plus auancé,
Qu'on n'euſt fait par leur ſang dãs l'Eſpargne amaſſé.
Ta conduite en cela moderée & diſcrete,
S'accommode aux beſoins de l'Eſtat qu'elle traite.
Tu n'appeſantis point d'vn eſprit inhumain,
Sur ce grand Corps debile, & ton cœur & ta main.
Tu ne mets qu'à regret la lancette en tes veines,
Tes pleurs ſuiuẽt ſon ſang, & ſes maux ſont tes peines.
Et ſi les mauuais temps & leurs neceſſitez,
Te laiſſoient le pouuoir d'vſer de tes bontez,
On te verroit bien-toſt & reparer ſes pertes,
Et reſſerrer le cours de ſes veines ouuertes.
Auſſi ne veux tu pas gagner ſur la ſaiſon:
Tes ſoins ſont pour l'Eſtat, & non pour ta Maiſon:
Et ces deux grands Demons, l'Argent & la Fortune,
Qu'vne foule de vœux à toute heure importune,
De leurs charmes iamais n'ont ébloüy tes Sens;
Ny vû ſur leurs Autels vn grain de ton Encens.
Ie veux qu'encor icy le Miniſtre t'imite,
Que le bien de l'Eſtat ſes intereſts limite:
Et que de la Fortune, & de l'Argent vainqueur,
De leurs pieges gluans, il éloigne ſon cœur.
Vn auare Miniſtre eſt le commun Corſaire,
Des Riches déja faits & des Riches à faire;
Il eſt le Dragon craint du Petit & du Grand;
Des plaines & des monts il eſt le mauuais vent;
Sa Maiſon eſt l'écueïl, où ſans bruit, ſans orage,
Sans fleuues débordez, les Villes font naufrage.
Il met ſans ſechereſſe & ſans ſterilité,
La famine par tout & la neceſſité:
Et l'Exterminateur, l'Ange de qui l'eſpée,
Des pechez & du ſang des Peuples eſt trempée,

Gaſte moins de Païs par les ſaccagemens.
Détruit moins de maiſons par les embraſemens,
Et de tous ſes trois Fleaux, moins de Peuple conſume,
Que l'auare ne fait d'vn ſeul trait de ſa plume.
Auſſi ie le compare aux Cometes affreux,
Qui rouges des malheurs qu'ils traiſnent apres eux,
Et nourris des eſprits, & du ſang de la terre,
Annoncent aux Humains la Famine & la Guerre.
Cependant ces Flãbeaux ioints aux Aſtres des Cieux,
Les traittent de pareils, & font les glorieux:
Et pour entretenir leurs funeſtes lumieres,
Epuiſent la Campagne, épuiſent les Riuieres:
Tirent toute l'humeur des deux bas Elemens;
Enleuent de leur ſein leurs plus purs alimens;
Suçent auec ardeur juſques aux moindres veines,
Des plus fertiles monts, & des plus graſſes plaines:
Et ſignalent par tout d'vne triſte clarté,
La famine du Monde, & leur auidité.
Ainſi dans vn Eſtat vn auare Miniſtre,
Pareil à ces Flambeaux de lumiere ſiniſtre,
Fait de ſon intereſt le Droit & la Raiſon;
Epuiſe le Public pour remplir ſa maiſon;
D'vn éclat vſurpé couure l'éclat des Princes;
Du luxe de ſa table affame les Prouinces;
Et fait luire chez ſoy parmy l'or & l'azur,
La ſubſtance du Peuple, & ſon ſang le plus pur.
Mais celuy qui vainqueur de l'infame auarice,
Ne va qu'au bien public par cette noble lice;
Et de Pere commun ſçait remplir comme toy.
Les glorieux deuoirs dans cét illuſtre employ:
Celuy-là dans l'Eſtat n'eſt pas comme vn Comete,
Miniſtre infortuné de mort & de diſete.
Il eſt comme vn Soleil, pompeux diſtributeur
De fruits & de beaux jours, de calme & de bonheur.
On ne le verra point faire le magnifique,
Des miſeres du Temps, & de la faim publique.

Comme il leue à regret, ce qu'il leue il le rend;
Et par diuers canaux ſur l'Eſtat le répand.
D'hommes & de rampars il en ceint les frontieres;
Aux torrens étrangers il en fait des barrieres;
Il en fait équiper pour la garde des Ports,
Des baſtions flottans & de mobiles Forts:
Il en nourrit les Arts, ces modeſtes Nourrices,
Des Graces, des Vertus, des honneſtes Delices.
Et les Impoſts qui vont en ſes coffres par grains,
Changez par la vertu de ſes fideles mains,
Sur le Peuple & le Roy, quand la matiere eſt preſte,
Retournent en richeſſe, en victoire, en conqueſte.
Ainſi l'Aſtre Intendant des ans & des ſaiſons,
Diſpenſe les vapeurs & les exhalaiſons,
Ces humides tributs que pour le bien du Monde,
Il leue également ſur la terre & ſur l'onde.
Il n'en abuſe pas à faire nuit & jour,
Des feſtins ſuperflus aux Aſtres de ſa Cour;
A peupler ſes Maiſons de nouuelles figures;
A couurir ſes cheuaux & ſon char de dorures.
Il en forme la foudre, il en forme l'éclair;
Il en nourrit les vents ſur les eaux & dans l'air;
Il en fait des eſprits & du lait aux riuieres;
Il en tire des fruits les fecondes matieres:
De Diademes verts il en pare les monts;
Il en dore les champs de fertiles moiſſons;
Et ſans rien reſeruer pour ſes propres vſages,
Répand le tout en grains, en vins, en paſturages.
Le Miniſtre vainqueur des auares deſirs,
Doit auſſi ſurmonter le Luxe & les Plaiſirs.
Ie ne veux pas qu'il ſoit ny vilain ny Cynique,
Ie luy veux le cœur grand, & la main magnifique.
Mais ie ne luy veux rien d'inſolent ny de vain;
Rien qui frappe les yeux de l'orgueil de ſon train;
Et faſſe ſoupçonner la credule Commune,
Que du ſang de l'Eſtat il enfle ſa Fortune.

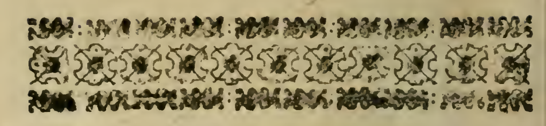
Le Peuple a l'Ame baſſe, & le cœur enuieux;
La grandeur & l'éclat bleſſent ſes mauuais yeux:
Il ne voit point de pourpre, il ne voit point de ſoye,
Qu'il n'accuſe de ſang, & ne blâme de proye.
Tous les Riches qu'il voit de pompe enuironnez,
Luy ſemblent des Dragons ſanglans & couronnez:
Il murmure de tout, de tout il ſe lamente:
Tout le bien qu'il n'a pas l'affame & le tourmente.
Il maudit aujourd'huy les caroſſes des Grans:
Il maudira demain leur ſuitte & leurs clinquans.
Et ſi la ſechereſſe apporte la famine,
Ou s'il vient vn torrent qui les bleds déracine,
Il impute aux excés des Riches débauchez,
La famine venuë, & les bleds arrachez.
Le Miniſtre auiſé, qui connoiſt le Vulgaire,
Bien loin d'aigrir ſes maux par vn Luxe contraire;
Et de faire d'vn train ſuperbe & renommé,
Vn ſomptueux ſcandale au Bourgeois affamé:
Maintiendra ſa Maiſon d'vne juſte balance,
Entre la ſale épargne & la folle dépenſe.
L'Honneur, la Modeſtie, & la Frugalité,
En chaſſeront le Luxe auec la Vanité:
Et ſans y tourmenter les Arts, ny la Nature,
Tout ſeul il en ſera l'éclat & la parure.
Ces ornemens, BAILLEVL, qui ſont du Siecle d'or,
Durent en ta Maiſon, & la parent encor.
Sans richeſſes elle eſt richement aſſortie,
De ton nom, de ta gloire, & de ta modeſtie.
Et les ſuperbes lits, les tapis étrangers,
Les vaſes d'outre-mer, les jardins d'Orangers,
Les fleuues ſuſpendus, & les Bois domeſtiques,
Apres toy n'y ſeroient que des beautez ruſtiques.
Celle qu'vn chaſte Hymen a lié auec toy,
Se fait de ton exemple vne agreable loy.
Elle s'eſt de tout temps pour l'honneur declarée;
On ne la vit iamais que de vertus parée:

Et non moins par ſes mœurs que par ſon amitié,
Elle montre qu'elle eſt ta ſeconde moitié.
Il en eſt qui d'orgueil follement enyurées,
N'ont rien de qualité que les riches liurées.
L'équipage, le train, les valets reueſtus,
La dépenſe & le jeu ſont toutes leurs vertus.
Iour & nuit on les void comme vaines Idoles,
Se paiſtre de vapeurs ſans arreſt & friuoles;
Flairer icy des fleurs, humer là de l'encens;
Prendre tous les appas de l'Eſprit & des Sens;
Changer deux fois le jour d'habit & de viſage,
Et joüer à chaque heure vn nouueau perſonnage.
Mais cette Femme forte a ſa grace d'ailleurs;
Son luſtre eſt de ſa vie, & non de ſes couleurs.
Et telle qu'on la voit dans la pompe du Louure,
Brillante des éclairs dont ta gloire la couure;
Telle on la vit jadis en ton éloignement,
Eclairer ſon Deſert & ton banniſſement.
Elle fut en ce poinct au grand Planete égale,
Qui ſur le Louure, au Cours, à la Place Royale,
Où de tant de Beautez luy-meſme eſt éclairé,
N'a pas plus de lumiere, & n'eſt pas mieux paré,
Qu'aux riues de la Mer, où ſes rayons ne voyent,
Que des rochers noyez, & des flots qui les noyent.
Vne Femme qui fait de l'honneur ſon atour,
Et qui fut au Deſert ce qu'elle eſt à la Cour,
Ne ſe verra iamais par ſa vaine dépenſe,
Des Peuples apauuris conſumer la ſubſtance.
On ne la verra point par vn ſuperbe abus,
Se parer de l'Epargne, & joüer les tributs:
Et le ſang du Soldat reduit en pierreries,
Les ſueurs du Public miſes en broderies,
Iamais ne chargeront ſes ſomptueux habits,
De larcins éclatans, & de meurtres de prix.
Cette Frugalité, BAILLEVL, eſt neceſſaire,
A qui veut conſeruer l'eſtime du Vulgaire:

Mais il faut qu'il ajouste à la Frugalité,
La douceur, la clemence, & la ciuilité.
Ces Portiers arrogans, & ces superbes Gardes,
Hautains de leurs couleurs & de leurs hallebardes,
Etablis pour fermer la porte aux demandeurs,
En repoussent l'Amour, les Graces & les Cœurs.
Que le Ministre donc soit d'vn accés facile;
Que son Hostel ouuert, sa parole ciuile,
Sa mine sans orgueil, son cœur sans passion,
Son accueil obligeant sans affectation,
Et tous ces hameçons où les ames s'accrochent,
Luy gagnent les esprits de tous ceux qui l'aprochent.
Qu'il oste comme toy par sa facilité,
La rigueur & l'enflure a son authorité,
N'as-tu pas au credit allié la clemence,
Ciuilisé le Fisq & la Sur-intendance?
N'as-tu pas corrigé les aigreurs du deuoir;
Accordé la douceur auecque le pouuoir;
Et parmy les Tributs remettant la Iustice,
Fait du tresor public la Grace directrice?
Cette humeur debõnaire est l'hameçon des cœurs,
Et le signe certain des solides grandeurs.
Le genereux Palmier, des bras & du feüillage,
Presente aux voyageurs ses fruits & son ombrage.
Les plus petits buissons semblent se herisser:
Et pour peu qu'on les touche, ils cherchent à blesser.
On ne voit sur la Mer ny gardes, ny barrieres,
Qui defendent l'entrée aux petites riuieres;
Et d'vne face égale elle reçoit les eaux,
Du Tage au grauier d'or, & des pauures ruisseaux.
Le Ciel a des clartez sereines & fertiles;
Ses regards sont benins & ses chaleurs vtiles.
Les Hostes lumineux de ces Globes ardens,
Sont sans bile & sans fiel, sans ongles & sans dents.
Le feu superieur ne fait point de fumée,
La Sphere n'est iamais de foudres allumée:

La teste du grand Monde est tranquille & sans bruit;
C'est des pieds que nous viēt ce qui grōde & qui nuit.
Le Ministre formé sur ce parfait modele,
A l'adresse ajoustant le courage & le zele;
Dans le corps de l'Estat sans bruit gouuernera,
La Sphere qu'à ses soins le Prince assignera:
Et d'vne égalité majestueuse & forte,
Quelque Mōde qu'il meuue, & quelque faix qu'il porte,
Fust-il aussi chargé qu'on feint que l'est Atlas,
Il n'en sera iamais l'empressé, ny le las.
La Grandeur est modeste, & se meut en silence;
La foiblesse s'agite auecque violence.
Au lieu que les ruisseaux sujets à déborder,
Ne sçauroient remuer vn caillou sans gronder;
Ces Fleuues souuerains dont les ondes fertiles,
Engraissent la campagne, & nourrissent les Villes,
Marchent sans faire bruit sous le poids des vaisseaux,
Et roulent grauement la masse de leurs eaux.
Et les Anges moteurs de ces Scenes roulantes,
De ces Spheres d'esprits, & de feux éclatantes,
Conduisent les saisons, font le jour & la nuit,
Et gouuernent les Cieux auecque moins de bruit,
Qu'vn chetif artisan n'en fait auec la roue,
Qui donne la figure à ses vases de boue.
Pour acheuer, BAILLEVL, le Ministre parfait,
Et sur ta vie encor prendre ce dernier trait:
Il faut que son appuy soit des graces celestes;
Toutes autres faueurs sans elles sont funestes.
Que Dieu dans son Esprit soit au dessus du Roy:
Que la Morale y soit subalterne à la Foy.
A son dam feroit-il vne folle entreprise,
Si pour hausser le Louure, il abbatoit l'Eglise;
S'il vouloit éleuer le Trône sur l'Autel;
Et sur l'Estat du Ciel mettre vn Estat mortel.
Vn Ministre Chrestien doit agir d'autre sorte,
Que n'agit en Turquie vn Bacha de la Porte.

Il doit auoir appris, que les Sceptres des Roys,
Ne ſont que des éclats ſeparez de la Croix:
Que ces Bandeaux fameux par leur pouuoir ſupréme,
Ne ſont que des filets d'vn plus haut Diadéme:
Que de l'Ombre de Dieu leur Pourpre a ſa clarté:
Que de ſa Face ils ont toute leur majeſté;
Et que ſans employer ny foudres ny tempeſtes,
Sans laſcher de quarreaux ny de feux ſur leurs teſtes,
En ceſſant de leur luire il peut les effacer:
Il peut d'vn ſouffle ſeul leur Fortune caſſer:
Et la precipitant de ſa ſuperbe niche,
En mettre vne en ſa place,& plus grãde & plus riche.
Que le Miniſtre donc, BAILLEVL, ſoit comme toy,
Autant fidele à Dieu, que fidele à ſon Roy.
Qu'au Louure, qu'à l'Egliſe il ſerue de colonne:
Qu'appuy de la Thiare, appuy de la Couronne,
Il garde de meſler dans vne meſme main,
Le Sceptre à l'Encenſoir, le Diuin à l'Humain.
Qu'il ſçache enfin qu'il eſt en vn Païs d'orages:
Qu'aux plus belles ſaiſons il s'y fait des nuages:
Que la greſle & la foudre y frappent chaque jour,
Ou quelque arbre fameux, ou quelque grande tour:
Qu'il voye auec eſprit, tant de hautes Statuës,
Qui ſont en ſon chemin par le vent abbatuës,
Et qui n'ont rien laiſſé de leur vaine grandeur,
Qu'vne celebre poudre, & qu'vn fameux malheur.
Qu'il meſure leur chutte, & liſe dans leur cendre,
Ce qu'il doit éuiter, & ce qu'il peut attendre.
Mais la Vertu, BAILLEVL, te menant par la main,
L'orage déchaiſné t'attaqueroit en vain.
Quoy qu'il faille paſſer, torrent ou precipice,
On verra pour t'aider deſcendre la Iuſtice:
Et d'vn double lien fait d'vn acier fatal,
Ta Fortune attachée apres ſon piedeſtal,
Ne branlera iamais, pour vent ny pour tonnerre,
Des coups qui font tomber les Idoles de terre.



LE PALAIS DE LA FORTVNE,

A MONSEIGNEVR LE PREMIER PRESIDENT.

ENTRETIEN IX.

Il fait la description du Palais de la Fortune, & represente les perils & les trauaux de ses Courtisans, les tromperies & les impostures de ses faueurs, sous diuerses figures de Blanques, de presens, de Loteries, de festins, de jardins, & d'autres semblables images.

MINISTRE souuerain de l'Empire des Loix,
Arbitre des Deuoirs, Dispensateur des droits,
LAMOIGNON, pour le moins tandis que l'interuale,
Qui sur nostre Orison, les Iours aux Nuits égale,
Rappellant au repos l'Année & le Soleil,
Leur laisse plus de temps à donner au Sommeil;
Permettez à vos soins, souffrez à vos pensées,
Du tumulte & du bruit des Cliens harassées,
De sortir de la foule & se rendre au loisir,
Qui leur prepare vn sage & vertueux plaisir.

Homere

Homere, Theocrite, Euripide, Virgile,
Vous attendent en troupe aſſemblez à Baſville.
Vous leur rendrez l'eſprit, quand vous les reuerrez:
Ils vous couronneront, vous les éclairerez.
Homere le premier vous offrira ſon Sage,
Qui des Biens & des Maux vous apprendra l'vſage:
Et vous diuertira de cent éuenemens,
Mieux feints, plus inſtructifs, que tous ceux des ROMĀS.
Euripide fera ſur ſes diuerſes Scenes,
Marcher auecque train les Paſſions humaines:
Et Virgile à vos yeux déployra le Deſtin,
D'Albe Mere de Rome, & du Peuple Latin.
Mais, ſur tous, les Bergers fauoris d'Arethuſe,
Conduits par Theocrite, inſpirez de ſa Muſe,
Feront pour vous, au ſon de leurs doux chalumeaux,
Répondre les vallons, & danſer les ormeaux.
Ay-je aſſez de merite, auray-je aſſez d'audace,
Pour me joindre à ces Grands arriuez du Parnaſſe?
Et pourray-je, comme eux, à voſtre Eſprit fournir,
Dequoy le délaſſer dequoy l'entretenir?
Ie viens tout fraiſchement d'acheuer vn voyage,
Que i'ay fait ſans trauail, comme ſans équipage,
Par des chemins couuerts, où les aiſles du Temps,
Ne pouſſerent iamais neiges, greſles, ny vents:
Et les Eſprits tout purs, conduits de leur lumiere,
Vont ſans ſuite de corps, & ſans train de matiere.
Le voyage m'a plû; ie l'ay fait ſeurement,
Et paſſant d'vn climat à l'autre, en vn moment,
I'ay veu des raretez, & trouué des merueilles,
Dans le Monde connu juſqu'icy ſans pareilles;
Quoy que l'on ait écrit, quoy que l'on ait chanté,
Du vieux Palais de Circe, autrefois ſi vanté,
La ſuite en eſt étrange, & digne de memoire;
Et ie vay, LAMOIGNON, vous en faire l'Hiſtoire.
Dans vne Iſle branlante, & de ſable mouuant,
Qui ſuit le cours des flots, & roule au gré du vent;

Il se voit vn Palais, sans regle, & sans mesure,
Mais d'vne extrauagante & bizarre structure;
Dont l'ouurage subit, sans le secours de l'Art,
S'éleua de morceaux assemblez au hazard.
On n'y consulta point le Niueau, ny l'Equerre,
Pour alligner le Plan, pour ajuster la pierre:
Et les appartemens en tumulte dressez,
Sur les pieds du Compas, n'y furent point tracez.
La boüe, en tel endroit, étalée en parade,
Y fait vne Corniche, y couronne vne Arcade:
En tel autre le chaume & le plastre meslez,
S'éleuent sur la porte, au Porphyre égalez.
Des bois demy-pourris y regnent sur la face:
D'autres bois vermoulus sur le faiste ont leur place;
Et des Marbres de prix loin des yeux, loin du jour,
Sont laissez sans honneur dans vne Basse-cour.
La plus grande merueille, & la plus étonnante,
Est, que tout l'Edifice a la face changeante;
Et sans autres ressors, que le souffle des vents,
Par des conduits secrets du sable s'éleuans,
Il reçoit tous les jours differentes figures,
Mais toutes sans dessein, sans ordre & sans mesures.
Là, regne la Fortune; elle tient là sa Cour;
Et de tous les Climats, que voit l'Astre du Iour,
Les Humains à la foule à ce Palais accourent,
Au trauers des écueils, & des Mers qui l'entourent.
Tous ont la mesme enuie, & font le mesme effort,
Pour vaincre les perils, & pour gagner le bord:
Mais la fin est diuerse, où l'enuie est commune;
Et les mesmes efforts n'ont pas mesme fortune.
Les vns, apres auoir lutté, ramé long-temps,
Contre les flots émeus, contre les mauuais Vents;
Auant qu'auoir touché, qu'auoir veu le riuage,
Dans le sein de la Mer, acheuent leur voyage.
Les autres dans des bancs, par les courans portez,
Ou contre les écueils par les vagues jettez,

Des bancs & des écueils, où leurs mẽbres pourrissent,
Du succés de leurs vœux, les Passans auertissent.
Ceux qu'vn vẽt plus heureux cõduit jusques au port,
Pour auoir meilleur temps, n'ont gueres meilleur sort.
La porte du Palais à peu de gens ouuerte,
Laisse les rebutez sur la plage deserte;
Où la nuit sans repos, le jour sans pause errans,
Et de soins, de chagrins, d'ennuis se déchirans,
Ils maudissent les bancs, les écueils, & l'orage,
Qui n'ont pû terminer leurs maux par vn naufrage:
Et pareils à des chiens, qui de longs hurlemens,
Se plaignent de leur faim, à l'air, à l'ombre, aux vents,
Ils rodent à l'entour des fatales murailles;
Et de cris, en rodant, se rompent les entrailles.
Là, ie vis des Sçauans, & des Braues connus,
Les vns estropiez, les autres demy-nus;
Les vns d'armes chargez, les autres de volumes,
Presenter au Portier leurs lauriers & leurs plumes:
Mais auec leurs lauriers, & leurs plumes exclus,
Ils frapoient l'air de cris, & de vœux superflus:
Et cependant des Sots, & des Poltrons esclaues,
Aux yeux de ces Sçauans, au mépris de ces Braues,
Entroient à porte ouuerte, & passoient librement,
Iusques où la Fortune a son appartement.
Là mesme des Beautez par les Vertus menées,
Et de mille agrémens par les Graces ornées,
Demeuroient à la porte, & pour elles en vain,
Les Graces de la voix, les Vertus de la main,
Supplioient le Portier, qui bizarre & sauuage,
A peine pour les voir détournoit le visage;
Et laissoit le pas libre, à des Spectres coëffez,
Sous leurs habillemens, sous leur fard étouffez.
Ie vis encore là des Gens d'vne autre sorte,
Que le Portier farouche éloignoit de la porte.
Ces Gens-là, me dit-on, aimant sans estre aimez,
Estoient de leur chagrin, jour & nuit consumez.

Les plus discrets d'entre eux obstinez au silence,
A leurs ombres à peine en faisoient confidence:
D'autres, moins retenus, aux Vents le commettoient,
Et les Vents plus hardis, aux Echos le portoient.
En vain les vns pensoient charmer de la Guitarre,
Du Portier inhumain, l'humeur fiere & bizarre:
Et les autres en vain luy presentoient des Vers,
De dorures, de fleurs, & de parfums couuers.
Le sçauoir, la valeur, la naissance, la mine,
L'Esprit mesme, qui vient d'vne source diuine,
Sont là des foibles noms, sont des droits impuissans:
L'Introducteur n'agit ny d'ordre ny de sens:
Et tandis qu'vn Heros à sa porte soûpire,
Pour luy faire dépit, il accueille vn Satyre.
Tous ceux que le Hazard, commis à cet employ,
Reçoit sans consulter ny merite, ny loy,
Apres cette faueur de si loin poursuiuie,
N'y sont pas en assiette à faire plus d'enuie.
Il faut que ie découure à la Posterité,
De ce lieu, que l'on croit des Heureux habité,
Les diuers logemens, les differens offices,
Et de ces faux Heureux, les soins & les seruices.
Les Hommes inspirez ont droit d'aller par tout;
Ils courent l'Vniuers, de l'vn à l'autre bout:
Et jusqu'à ce Desert, où la Nuit est immense,
Où l'espace est sans corps, comme sans existence,
Il n'est point de Climat, soit vray, soit fabuleux,
Où ne passe l'Esprit, qui marche deuant eux.
Guidé de cet Esprit, sans craindre le naufrage,
Ie trauersay la Mer, ie gagnay le riuage,
Et vis, sur son credit, le bizarre sejour,
Où la Fortune tient son inconstante Cour.
La porte du Palais me fut à peine ouuerte,
Que la Reyne Fortune à mes yeux découuerte,
Parut sur vn Balcon en saillie auancé;
De là sur vn grand Peuple, a l'entour amassé,

Elle jettoit Mereaux, Bulletins, & Boulettes,
Qu'elle tiroit ſans choix, de deux riches Caſſettes.
Mereaux diuers de coin, comme diuers de prix;
Bulletins vrais & faux, diuerſement écrits;
Boulettes de matiere & de poids differentes,
Et toutes, de meſme or également brillantes.
Mais cet or infidele, & cet éclat trompeur,
En toutes n'eſtoient pas des garans de bonheur:
Et peu de ces Mereaux, buletez de promeſſes,
Portoient des lots d'honneur, ou des lots de richeſſes.
Auſſi les yeux leuez, & les bras étendus,
Chacun ſuiuoit ces dons au hazard épandus,
Les vns couroient deuant, d'autres pouſſoiēt derriere:
Le tumulte & la preſſe éleuoient la pouſſiere;
Leur foule leur eſtoit vn obſtacle commun,
Ce que cent pourſuiuoient, n'eſtoient pris de pas vn.
Et la Fortune aimoit à voir dans ce deſordre,
Les vns s'égratigner, & les autres ſe mordre.
Elle rioit, de voir, de tant de Concurrens,
Les viſages diuers, les geſtes differens;
Quand les vns abuſez, plaignoient leur auanture,
Et de leurs Bulletins deteſtoient l'impoſture.
Les autres hors d'haleine, & de ſueur moüillez,
Sanglans de coups de dents, & de poudre ſoüillez,
Ne trouuoiēt en leurs mains, qu'vne trōpeuſe argille,
Déguiſée au dehors d'vn éclat inutile.
D'autres en petit nombre, à leur gré ſatisfaits,
Des lots auantageux, écheus à leurs ſouhaits,
S'épandoient vainement aux yeux de leur Déeſſe,
En battemens de mains, en longs cris d'allegreſſe:
Et pour luy r'engager leurs ſermens & leur foy,
Abjurant tout deuoir, reniant toute loy,
Par vne apoſtaſie infame, & criminelle,
Luy voüoient de n'auoir de culte que pour elle.
Quoy? diſois-je, étonné de voir ſi peu de fruit,
Pourſuiuy de ſi loin aueque tant de bruit;

On s'expoſe aux écueils, on ſe liure aux orages,
On trauerſe des Mers fameuſes en naufrages,
Pour diſputer icy, de l ongle & de la dent,
Des promeſſes en l'air, des lots jettez au vent?
Que les deſirs ſont faux, les conuoitiſes vaines,
Qui pour ſi peu de gain, nous dõnent tant de peines!
Que leurs fols Pretendans ont l'Eſprit enchanté!
Que du Droit, que du Vray, leur Sens eſt écarté!
Et que de pas perdus, que d'eſperances vuides,
Pour quiconque ſe fie à de ſi fauſſes Guides!
Cependant les Heureux, qui ſur leurs Bulletins,
Croyoient pouuoir pretendre à de meilleurs deſtins;
Auec empreſſement, arriuent à la Salle,
Où la Reyne du Lieu ſes richeſſes étale.
Ie m'y rends auec eux, & demeure ſurpris,
D'y voir les Lots diuers d'artifice & de prix.
Les vns brilloient au loin, d'vne viue lumiere,
Qui ſortoit par éclairs du fond de leur matiere.
Les autres éclatoient de rayons empruntez,
Et d'vn juſte rapport l'vn à l autre ajouſtez.
Les plus riches treſors, les objets les plus rares,
Des cœurs ambitieux, & des Eſprits auares,
Diademes de Pourpre & de Perles meſlez,
Sceptres de Diamans & de Rubis greſlez,
Et cent autres Atours, tiſſus par la Fortune,
Soit d'étoffe de prix, ſoit d'étoffe commune;
Soit legers ou maſſifs, ſoit obſcurs ou luiſans,
Pour attirer les yeux, ſont là mis ſur les rangs.
Mais que leur mõtre eſt fauſſe!& qu'elle en fait acroire
Soit aux Eſprits piquez du deſir de la Gloire;
Soit à ceux, qui vaincus de plus groſſiers deſirs,
A des biens plus peſans, terminent leurs plaiſirs!
Parmy ces Lots d'argent, de gloire, de puiſſance,
Ie n'en vis point d'Eſprit, de Vertu, de Science:
Point qui donnaſt du Sens, ou qui promiſt du cœur:
Pas-vn qui fuſt Nobleſſe, Eloquence, ou Valeur:

Et là ie reconnus l'erreur de la Commune,
Qui cherche les vrais Biens, où regne la Fortune.
Elle peut éclaircir, elle peut colorer,
Elle peut mesme encore enrichir & dorer;
Mais auec sa richesse, aueque sa dorure,
La bouë entre ses mains, ne perd point sa nature.
Vn brutal, vn vilain, comblez de ses bien-faits,
Ne changent point d'esprit ny de corps sous le Dais.
Vn Nain est Nain par tout, quelque rãgqu'õ luydõne:
Et de quelques brillans qu'éclate vne Couronne,
Vn Negre, par le hale & le temps bazané,
Ne deuient pas plus beau, pour estre couronné.
Au dessus de ces Lots, il se voit des Peintures,
Fameuses d'artifices, & riches de bordures,
Où sont de la Fortune en grand representez,
Les bizarres amours, & les déloyautez.
Là, sans considerer, ny vertu, ny noblesse,
Cette capricieuse & phantasque Maistresse,
Se liure à des Valets, s'abandonne à des Nains,
Qu'elle mesme couronne & pare de ses main
Les Graces, les Vertus, les Muses irritées,
A semblables amours ne sont point inuitées:
Et les parts monstrueux, ou les auortemens,
Sont le fruit naturel de ces embrassemens.
Dans les autres Tableaux, on voit les Tragedies,
De ses déloyautez, & de ses perfidies:
Ses Amans, au gibet à ses yeux attachez:
Ses Mignons, en morceaux, par les Peuples hachez:
Ses presens mis au feu, ses Couronnes foulées,
Et par l'Executeur ses faueurs violées.
Là sur les Bulletins, les Lots furent liurez;
Et tous ces faux Heureux de leur sort enyurez,
De la mine, & des mains, les tours accompagnerent,
Que leurs esprits fumeux à leurs testes donnerent.
Mais tous ces Biens trõpeurs, aussi faux qu'incertains,
Estant soucis aux cœurs, estant chardons aux mains,

Pas-vn d'eux n'en receut, qui de son Auarice,
Ou de sa Vanité, ne portast le supplice.
I'en vis, qui bien à peine eurent le dos chargé,
De l'Or, que leurs billets leur auoient ajugé,
Qu'vne soudaine bile aussi-tost répanduë,
Et le long de leurs corps, comme cire étenduë,
Leurs esprits altera, leurs humeurs corrompit,
Le jaune dans les yeux, & dans l'ame leur mit.
Leurs regards, leurs pẽsers, leurs desirs s'en teignirent;
Iusques dãs leur cerueau, leurs songes s'en peignirent:
Et sur l'illusion de leurs yeux colorez,
Tous les objets pour eux, estant d'or, ou dorez,
L'ardeur que leur causoit cette fausse teinture,
Portoit leur vaine soif, sur toute la Nature.
Ie vis bien dauantage ; il vint à chacun d'eux,
Des ongles plus crochus, plus sanglans, plus hideux,
Que ceux de ces Griffons, qui dans le sein des Mines,
Se nourrissent de morts, s'engraissent de rapines.
Vn autre, au mesme instant qu'il se vid couronné,
Du Lot riche & pompeux à son front assiné,
Le sentit herissé de pointes épineuses,
Brillantes au dehors, au dedans douloureuses,
Qui naissant tout à coup, luy percerent la peau,
Mirent leurs aiguillons jusques dans son cerueau;
Et par là, le repos & le sens en chasserent,
Et l'esprit de vertige & de trouble y pousserent.
Son front ainsi sanglant, & d'vlceres ouuert,
Fut d'vn essain nombreux en vn moment couuert,
D'vn essain ramassé de mousches differentes,
Toutes également auides & mordantes:
Quelques-vnes estoient de couleur de Soucy,
Les autres paroissoient d'vn teint plus obscurcy;
Et les jaunes faisoient, non moins que les obscures,
A qui l'agiteroit, de plus aspres piqueures.
Là, ie compris le sens des plaintes de ces Roys,
Qui du joug de leur charge ont décrié le poids:
Ie

Ie compris, que le tour qui leur teste enuironne,
Part moinsqu'il ne pese,&moins qu'il n'aiguillonne:
I'appris que les rayons qui ceignent la Grandeur,
Sont des cloux à l'esprit, sont des ronces au cœur:
Et qu'il n'est point de Ruche en mousches si feconde,
Que le sont en chagrins les Couronnes du Monde.
Vn autre, pour son Lot, eut vn marbre carré,
De Saphirs, de Rubis, d'Opales entouré,
Où la Nature heureuse à peindre d'auenture,
Auoit d'vn grand Palais ébauché la structure:
Et la main de l'Ouurier, au bonheur du hazard,
Ajoustant la methode & les regles de l'Art,
Auoit fait vn Tableau, de si riche maniere,
Que l'Art n'y laissoit point de prix à la matiere.
Là, du fameux Sejan l'histoire se voyoit;
Rome, l'auguste Rome, à ses pieds se ployoit:
Senateurs & Consuls, auparauant si braues,
Deuenus ses flateurs, deuenus ses Esclaues,
De l'épaule, à l'enuy, vers le Ciel le haussoient,
Tandis qu'à deux genoux les Peuples l'encensoient.
Tibere le premier presidoit à la feste,
Et luy-mesme s'ostant le Bandeau de la teste,
Sembloit auecque luy, le vouloir partager,
Et du faix de l'Estat sur luy se décharger.
Le Tibre, l'Ocean, la Ville dominante,
Et du Monde Romain, la Fortune Intendante,
D'vn geste de respect, venoient luy presenter,
Le timon general, qu'il sembloit accepter:
Et cent bras occupez à tailler son Idole,
Déja luy destinoient sa place au Capitole.
Riche & belle apparence, à qui ne s'arrestoit,
Qu'à ce que le deuant du Tableau presentoit!
Mais apparence triste, & de mauuaise augure,
A qui, par le lointain, regardoit la peinture!
La, tout à coup Sejan se voyoit renuersé,
Et de l'énorme poids de sa masse froissé.

La Fortune en paſſant l'entraiſnoit de ſa Roüe;
Et laiſſoit, de ſon corps, les pieces dans la boüe.
La populace émeuë, à ſa chûte accouroit;
Et ſes membres épars, de fureur déchiroit.
Les vns la corde au col, promenoient ſes Statuës,
Des Temples, des Palais, des Places abbatuës;
Les autres, dans le feu, les jettoient par morceaux:
Mille Sejans de bronze en couloient à ruiſſeaux;
Et cet Emulateur de la Grandeur diuine,
A la fin deuenoit vn meuble de Cuiſine.
Deux ſemblables Tableaux hardiment deſſinez,
Furent ſur leurs billets, à deux autres donnez:
Dans l'vn, ſur le deuant, ſe voyoit Beliſſaire,
Rouge du ſang des Gots, qu'il venoit de défaire.
Auec leurs Eſcadrons à ſes pieds terraſſez,
Leurs Etendars eſtoient l'vn ſur l'autre entaſſez:
Icy, le ſang couloit; là, montoient les fumées,
Qu'on euſt dit, qui reſtoient de l'ardeur des Armées.
Le Vainqueur paroiſſoit aſſis ſur vn Eſcu,
Oſté dans le combat, au General vaincu:
Deux Aigles l'accrochoient du bec & de la ſerre,
Et prenant leur eſſor, l'éleuoient de la terre,
Tandis que la Victoire au deſſus voltigeoit,
Et d'vn feüillage vert le Guerrier ombrageoit.
Mais, que dans ce Tableau, le braue Beliſſaire,
Eſtoit ſur le derriere à luy-meſme contraire!
Là, pauure & mendiant, ſans retraite & ſans pain,
A l'aumoſne il tendoit cette terrible main,
Sous laquelle il tomba tant de ſuperbes teſtes;
Par laquelle il ſe fit tant d'illuſtres conqueſtes:
Cette main, qui le vol des Aigles gouuernoit;
Qui leur donnoit l'eſſor, & qui les retenoit;
Qui tant de fois jadis, les auoit engraiſſées,
Du ſang des Roys défaits, & des Villes forcées.
Les Peuples étonnez de le voir abbatu,
Accuſoient la Fortune, & blâmoient la Vertu:

L'vne tournant le dos, d'vne mine insolente,
Paroissoit se railler, de ce trait de changeante:
Et l'autre, d'vn visage aussi triste que fier,
Sembloit leuer les mains, pour s'en justifier.
Le troisiéme Tableau montroit en basse-taille,
Sur vne lame d'or, vn reste de bataille.
Là, sur vn tas sanglant de differens harnois,
Sur les corps de cent Chefs, joints à ceux de cēt Rois,
Bajazet couronné des mains de la Victoire,
Eclatoit d'vne affreuse & formidable gloire.
Les Trônes abbatus, & les Sceptres cassez,
Se voyoient à ses pieds, l'vn sur l'autre entassez.
La Grece assujettie, & de chaisnes chargée,
La Thrace gemissante, & sous le joug rangée,
Luy montroient en pleurant dans des Pots ciselez,
Les cendres qui restoient de leurs Païs brulez:
Et de peur de se voir au mesme sort reduite,
L'Egypte, deuant luy, sembloit prendre la fuite.
Le lointain du Tableau, bien diuers du deuant,
Faisoit voir par l'effort d'vn soudain coup de Vent,
Ce Conquerant décheu du faiste de la Gloire,
Où l auoit par degrez éleué la Victoire.
Là, pris, chargé de fers, mis en cage, & traisné
Apres son Ennemy, comme vn Dogue enchaisné,
Il sembloit le front bas, le sang sur le visage,
Et la teste cassée aux barreaux de sa Cage,
Dépiter Tamberlan, la Fortune, & le Sort,
D'empescher qu'il sortist de leurs mains, par la mort.
De la Sale, où ie vis tenir la Loterie,
Ie passay de plein pied, dans vne Galerie,
Où d'vn riche Festin l'appareil étalé,
En apparence, au moins, pouuoit estre égalé,
A la pompe de ceux que les Princes du Monde,
Composent du butin de la terre & de l'onde.
Mais tout cet appareil si beau, si precieux,
Estoit moins pour le goust, qu'il n'estoit pour les yeux:

Et reserué deux Plats de Nulles parfumées,
Qui paissoient le cerueau d'agreables fumées;
Deux de Cresme foüetée, & quatre de Soucis
Colorez de faux or, de faux miel adoucis;
Tout le reste n'estant qu'ingenieuses feintes,
Soit de fruits contrefaits, soit de viandes peintes,
Ie reconnus assez qu'en vn Festin si vain,
Tout abusoit l'Esprit, rien n'appaisoit la faim.
Mais rien ne me surprit, comme fit vn Seruice,
De Massepains formez d'vn exquis artifice.
Quelques-vns paroissoient en Palais éleuez,
Tous les Secrets de l'Art s'y voyoient obseruez:
Pilastres, Chapiteaux, Colonnes, & Corniches,
S'y montroient en petit aussi justes, que riches.
Quelques autres estoient en Trônes façonnez;
En Sceptres, en Colliers, d'autres estoient tournez:
Et d'autres arrondis en Couronnes Royales,
Brilloient de Diamans, de Rubis, & d'Opales.
Mais tout cela n'estant qu'vn Sucre delié,
Et de minces glaçons subtilement lié,
Pour peu qu'on y touchast, Corniches & Colonnes,
Palais & Tribunaux, Thiares & Couronnes,
S'en allant par éclats au moindre mouuement,
Se déroboient aux yeux comme à l'attouchement.
Les Vins que l'on sert là, fumeux, soulfrez, caustiques,
Ne font, plus on en boit, que des Foux Hydropiques.
De ces Foux alterez, les vns enflez & vains,
Comme si l'Arc-en-Ciel estoit entre leurs mains,
S'érigent en Seigneurs de la Terre, & de l'Onde,
Et traittent de Vassaux tout le reste du Monde.
Les autres enyurez, perdant le souuenir,
Du fumier, d'où n'aguere on les a veus venir,
Sur les vapeurs du vin qui trouble leur memoire,
Et qui leur fait trouuer des Ayeux dans l'Histoire,
Y prennent à credit des titres & des noms;
Se forgent sur le vieil, de nouueaux Escussons:

Et pour accompagner leurs vaines Armoiries,
Mettent des Prez, des Bois, des Ponts en Seigneuries.
De là, ie fus conduit dans vn Salon voûté,
Et de force rocaille au hazard encrousté:
Du bas iusques au faiste, vne Roüe exhaussée,
Sur vn double piuot s'y voyoit balancée:
Ie ne sçay quoy de beau, de lumineux, de grand;
Paroissoit au dessus, comme en vn Cercle ardent.
Ie vis tout le dehors de cette Roüe enorme,
Armé de cloux diuers de métal, & de forme.
I'en vis de plomb, d'acier, de fer, de ce metal
Dont l'éclat aux Esprits, comme aux yeux est fatal.
Mais or, acier, & fer, piquoient d'égale force,
Tous les vains Pretendans, qui seduits par l'amorce,
De ce ie ne sçay quoy, qui sous la Voûte luit,
Faisoient, pour y monter, grande presse, & grãd bruit.
Ils poussoient à la foule, autour de la Machine;
Leur folle ambition s'expliquoit par leur mine:
Les bras hauts & bandez, le corps droit & tendu,
Et sur les pieds leuez à demy suspendu,
Chacun d'eux employoit la force & la souplesse,
Pour grimper sur la Roüe, & monter de vistesse,
Tandis que son repos leur souffroit d'esperer,
D'en atteindre la cime, & de s'en emparer.
Les vns faute d'adresse, ou de perseuerance,
Aussi-tost laschant prise, & perdant l'esperance,
Abandonnoient la place à ceux qui les suiuoient,
Et le long de la Roüe en grimpant s'éleuoient.
Ie leur voyois à tous les jambes vlcerées,
Les bras ensanglantez, & les mains déchirées.
Par tout ie leur voyois les piqueures des cloux;
Et les plus precieux n'estoient pas les plus doux.
Mais tous, soit dans les yeux, soit dans l'air du visage,
Tantost mõtroient leur crainte, & tãtost leur courage,
Selon qu'entre leurs bras la Machine tournoit,
Ou que sa fermeté leurs efforts soustenoit.

Plus auec ces efforts, ils s'approchoient du faiste,
Et plus l'exhaussement leur ébranloit la teste:
Et semblables à ceux, qui du vin étourdis,
Ont l'esprit en desordre, & les sens interdits,
Ils suiuoient au dehors, par de bizarres gestes,
De leurs cerueaux mal sains les vapeurs indigestes.
Quand tout à coup la Rouë aueque bruit tourna,
Et les plus éleuez à terre ramena.
Le tour fut si subit, & de telle vistesse,
Qu'il surmonta leur force, & trompa leur adresse.
Ceux qui lascherent prise, au loin furent jettez;
Les autres plus tenans, de la Rouë emportez,
De leur sang, & la Rouë, & le paué tremperent;
Et leurs corps écrasez en exemple laisserent,
A tous les Pretendans, qui malades comme eux,
Des Simptomes que donne vn cœur ambitieux,
Exposent leur salut, au branle d'vne Rouë,
Que le Hazard gouuerne, & dont le Sort se jouë.
De là, portant les yeux, par vn Balcon ouuert,
Au dehors balustré d'vn Iaspe noir & vert;
Ie découure vn Iardin sans ordre & sans figure,
Où le Hazard fait plus, que ne fait la Nature.
Des Arbres qu'on y voit ou venus, ou plantez,
Si les vns sont tardifs, les autres sont hastez:
Les vns chargez de fruit, & parez de feüillage,
Etendent à l'entour vn agreable ombrage:
Du faiste jusqu'au pied les autres écorchez,
En vain leuent au Ciel, leurs bras nus & sechez.
Mais & les mieux en fruit, & les mieux en verdure,
N'ont ny durable bien, ny durable parure:
Et pour les dépoüiller, il ne leur faut souuent, [vent.
Quelque éleuez qu'ils soient, qu'vn coup de mauuais
I'en vis, qui grands jadis, alors couchez à terre,
De leurs troncs noirs encore, & brûlez du Tonnerre,
Apprenoient aux Passans, qu'il regne dans les Cieux,
Vn Esprit, qui par tout, bat les Ambitieux.

Et comme i'admirols, qu'vne flâme legere,
Qui ne fait qu'ouurir l'air d'vne aisle passagere,
Eust assez de vertu, pour détruire des Corps
Fournis de bras si longs, munis de pieds si forts;
Vn soudain tourbillon descendu d'vn nuage,
Sur vn Pin, qui sembloit vouloir brauer l'orage,
L'enleue en ma presence; & poussant auec bruit,
L'écorce & les rameaux, les feüilles & le fruit,
Luy fait en l'abbatant, malgré sa lourde masse,
Perdre jusqu'à son ombre, & jusques à sa place.
  Là, rien ne me donna plus grand étonnement,
Que certains Champignons, qui faits en vn moment,
Nez dans l'obscurité, formez de pourriture,
Et venus d'vne source aussi basse qu'impure,
Montant à la hauteur des Arbres les plus forts,
En Voûte par dedans, en Dôme par dehors,
A des Moles pareils, de leur enflure vaine,
Epuisent l'air au loin, & dessechent la plaine.
Mais ces fruits mõstrueux, bientost détruits des vents,
Foulez des Animaux, ne durent pas long-temps:
Vne nuit les éleue, vne nuit les dissipe,
Et les fait retourner à leur sale principe.
  Apres on me montra l'Attelier où se font
Les Dieux, que la Fortune, ou taille, ou moule, ou fond.
Là, sans ordre ie vis de cette grande Ouuriere,
Les ouurages diuers de forme & de matiere,
Les vns déja parfaits, les autres ébauchez,
Les vns hauts sur la base, & les autres couchez.
I'y remarquay peu d'or, & beaucoup de dorure;
Peu de iuste merite, & beaucoup d'imposture.
  Des Colosses de plastre, au dehors éclatans,
Mais sans cerueau, sans cœur, & sans nerfs au dedans,
Quoy que de basse étoffe, & de façon grossiere,
D'vn air hagard pourtant, & d'vne mine altiere,
Semblent là s'apprester de la teste & des mains,
A receuoir le culte, & l'encens des Humains.

D'autres taillez de bois, d'autres moulez d'argile,
Et d'autres de matiere ou plus riche, ou plus vile,
Mais tous dorez ou peints, tous vuides ou bourrez,
Soit de linges pourris, ſoit de draps déchirez,
Attendent là le temps d'eſtre mis en parade,
L'vn au bout d'vn Salon, l'autre ſur vne Eſtrade;
Celuy-cy ſur l'Autel, celuy-là ſous le Dais;
Et chacun de tenir ſon rang dans le Palais.
En tout cet Attelier, ie ne vis point d'Ouurages,
Capables de ſouffrir le Temps, & ſes outrages.
Les plus fermes n'eſtoient que plaſtre coloré,
Que terre ciſelée, ou que bois figuré.
Marbre, Iaſpe, Porphyre, & ſemblables matieres,
Que le Soleil durcit dans le ſein des Carrieres,
Rebelles à l'Ouurier, dures aux inſtrumens,
Veulent vn long trauail, demandent vn long-temps:
Et la Fortune pronte, étourdie, & volage,
Peut à peine deux fois toucher vn meſme ouurage.
Il faut que ſon ſujet, dés la premiere main,
S'ajuſte à ſon caprice, & ſuiue ſon deſſein.
Auſſi, tout ce qui part de cette prontitude,
Eſt ſans ſolidité, comme il eſt ſans étude:
Et tout ce qu'elle ébauche en courant, & d'vn trait,
Le Temps courant comme elle, à ſes yeux le défait.
Mais bien loin de porter, pour ſauuer ſes Ouurages,
La main deuant le Temps, & deuant les orages;
Ne la voyons-nous pas elle-meſme ſouuent,
Sans attendre l'effort ny du Temps, ny du Vent,
Quelquefois par dégouſt, quelquefois par caprice,
D'autrefois par dépit, ou par pure malice,
Abbatre ſes Geans, ſes Coloſſes moulez,
Aueque Piedeſtaux, & Cubes éboulez?
Et ſans conſiderer ny couleur, ny dorure,
Sans auoir de reſpect, pour titre, ou pour figure,
Rompre, caſſer, briſer, & reduire en plaſtras,
Des Dieux de ſa façon, teſtes, jambes, & bras?

Ie vis, non loin de là, de ſemblables rauages,
De ſes plus renommez, de ſes plus beaux Ouurages.
De grands Corps autrefois des Peuples adorez,
D'offrandes & d'encens autrefois honorez,
S'y voyoient en morceaux étendus ſur la terre,
Comme l'on voit, apres la chûte du tonnerre,
Des Cheſnes abbatus, & des Pins renuerſez;
Les troncs & les rameaux, en éclats diſperſez.
Ie paſſay, pour ſortir, à trauers ces ruines,
De Coloſſes, d'Autels, de faux Dieux, de Machines;
Et par tout où j'allois, mes pieds a chaque pas,
Heurtoient de quelque Idole, ou la teſte, ou le bras.
Enfin ſortant de là, par vne fauſſe yſſuë,
Qui des plus éclairez à peine eſt apperceuë;
I'entray dans vn Deſert, où d'vne & d'autre part,
Des Rochers eſcarpez effroyoient le regard.
C'eſt à cette tragique & pitoyable Scene,
Qu'aboutiſſent les Ieux de la Fortune humaine.
Là, de ſes vains Amans, ſi cheris autrefois,
Les vns eſtoient cloüez à de funeſtes bois:
Les autres pourriſſoient ſur des roches affreuſes,
De leur ſang, de leurs os, de leur cendre boüeuſes;
Et d'autres ſe voyoient d'enhaut precipitez,
Et moulus des cailloux, qu'on leur auoit jettez.
I'en vis, qui depuis peu chaſſez par la Fortune,
Errant de jour au hale, & de nuit à la Lune,
Déchirez, demy-nus, affamez, languiſſans,
Le deſeſpoir au cœur, le trouble dans le ſens,
Cherchoient ſur les Torrens, & ſur les precipices,
Le chemin qui conduit à la fin des ſupplices:
Et faiſoient retentir de pitoyables tons,
Le ventre des rochers, & le ſein des Vallons.
Ie plaignis leur malheur, je regrettay la peine,
Qui ſuit les Pretendans de la Grandeur Humaine:
Et reuins confirmé dans le juſte mépris,
De tout ce que le Monde a mis à ſi haut prix.

Mais, Sage LAMOIGNON, ſans tableau, ſans figure,
Vous en auez toûjours reconnu l'impoſture.
Ce qu'en tout autre fait l'étude auec le temps,
L'Eſprit l'a fait en vous, aueque le bon Sens.
Et ſans la dureté de ces fieres Maximes,
Dont l'Ecole Stoïque arme ſes Maganaimes;
Sans les preſeruatifs de ces Dogmes hautains,
Dont ſes Sages ſe font plus farouches que ſains;
Vous auez tenu bon, contre l'erreur commune,
Qui ſouſmet & Petits & Grands à la Fortune.
L'Encenſoir à la main, on ne vous vid jamais,
Incliné deuant elle attendre ſes bienfaits.
Ce que vous en auez, eſt moins de ſa largeſſe,
Qu'il n'eſt de la Vertu, qui de force ou d'adreſſe,
Sur cent droits alleguez, l'a portée à donner,
Toute injuſte qu'elle eſt, dequoy vous couronner.
Auſſi voſtre Grandeur que le merite a faite,
Ne peut eſtre au reproche, au murmure ſujette;
Comme ſont ces Grandeurs, que moule le Hazard,
Où le Droit, le Deuoir, le Choix n'ont point de part.
Elle eſt entiere & juſte, ordonnée & legale,
D'vne matiere pure, & de meſure égale;
Et faite ſur vn Plan des Sages approuué;
Et ſelon leurs ſouhaits, par le Prince éleué.
Tout le Public en joye accompagna l'Ouurage,
D'vn battement de mains, & d'vn commun ſuffrage.
Et la Fortune aueugle, au bruit de tant de voix,
Dont les Peuples rauis felicitoient les Loix,
Apprit auec regret, que ſans auoir pris d'elle,
Ny de Materiaux, ny meſme de Modele,
La Vertu toute ſeule, euſt apres ſes Patrons,
Deſſiné ce Chef d'œuure, & l'euſt fait de ſon fonds.
Que c'eſt vne loüange à peu de Grands commune,
D'eſtre Grand, ſans deuoir ſa taille à la Fortune!
De n'eſtre pas l'Ouurage, & l'effort du Hazard;
Mais l'effet de l'Eſprit, du Merite, & de l'Art!

De n'eſtre pas vn Nain, ſur vne haute Baſe,
Qui d'vne part accable, & qui de l'autre écraſe!
Vn Nain qui ne ſe void, que par le fond d'autruy,
Et n'a rien d'éleué, que ce qui n'eſt pas luy:
Mais d'eſtre haut ſans Baſe. éleué ſans Colonne,
Et de ſoy-meſme auoir Mortier, Pourpre & Courône;
Ioüiſſez-en long-temps, Illuſtre LAMOIGNON,
Faites regner au loin, vos Vertus, voſtre Nom;
Et qu'apres vous encor, leur Image immortelle,
Soit des grands Magiſtrats la Regle & le Modele.





DE LA VIE CHAMPESTRE.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ESTRE'E, Marefchal de France.

ENTRETIEN X.

Il repreſente le repos & les plaiſirs dont on joüit à la Campagne : Il en dècrit les beautez & les richeſſes, les occupations & les diuertiſſemens : Il adjouſte aux deſcriptions, de nouuelles Fables ſur l'origine des Fruits & des Plantes ; & accompagne le tout de reflexions morales.

HEVREVX trois fois celuy, ſage & braue D'ESTREE,
Qui rangé ſous les Loix de l'innocente Aſtrée,
Loin des troubles du Monde, & du tracas des Cours,
A ſa mode & ſans bruit, chez ſoy roule ſes jours!
Purgé des vains abus de la folle Commune,
Il ne preſente point d'encens à la Fortune;
Soit à celle qui tient le vague frein des eaux,
Et de ſon ſoufle fait le deſtin des vaiſſeaux:
Soit à celle qui regne où la Mort & la Guerre,
Fauchent à bras ſanglans les Peuples de la Terre:

Soit à celle qui taille & moule de ses mains,
Les Dieux d'or & d'argent adorez des Humains.
Aussi ne craint-il point, que le cours de sa Roüe,
Le renuersant à terre, & le chargeant de boüe,
Il prepare à sa honte, aux Petits, comme aux Grands,
Vn bizarre sujet de rire à ses dépans.
Ses desseins renfermez dans les justes limites,
Qu'aux desirs naturels le deuoir a prescrites,
Ne sont point emportez par les illusions,
Que suiuent au hazard les folles Passions:
Folles qui sans auoir de Phare ny de Guide,
Courant apres le plein, se perdent dans le vuide.
Ces Fleuues, où l'on void parmy l'argent des flots,
Le grauier jaunissant de l'éclat des lingots;
Et ces Monts si vantez, où l'auide Auarice,
Cherche son Paradis, & trouue son supplice,
Ne sont pas de sa Carte, & sont encore moins
De ses pretentions, qui ne vont qu'aux besoins.
Aussi iamais son Cœur en semblables voyages,
Ne rencontra d'écueils, ny ne souffrit d'orages;
Et iamais son espoir, non plus que son Esprit,
Cinglant vers le Perou, de naufrage ne fit.
Il croit, dans la Maison que luy laissa son Pere,
Posseder en petit, l'vn & l'autre Hemisphere.
Sans se commettre aux Vents, sans errer sur leur foy,
Il trouue les tresors des deux Indes chez soy.
Tout ce qu'on void de beau, de grād, de magnifique,
Qui du Char du Soleil, tombe sur l'Amerique;
Rubis & Diamans, Opales & Saphirs,
Inutiles appas des friuoles desirs,
N'ont rien de comparable aux viues pierreries,
Qui parent ses jardins, & couurent ses prairies.
La le riche Oranger tout d'vn temps luy produit,
Des Perles en ses Fleurs, & de l'Or en son Fruit;
Mais de l'Or embaumé, des Perles parfumées,
Et d'vn esprit ambré, jusqu'au cœur animées.

Là mesme, la Grenade au front peint & doré,
Et d'vn cercle Royal superbement paré,
Naist du feu de sa fleur, qui dans sa teste passe,
Et comme par boutons en Rubis s'y ramasse,
En humides Rubis, dont l'aimable fraischeur
Desaltere la bouche, & réjoüit le cœur.
Tantost il aime à voir la pourpre de la Rose,
Sous le jour renaissant, pompeusement éclose,
Disputer de la force, & de l'éclat du teint,
Auecque le rayon du Soleil qui la peint.
Et tantost son plaisir est de voir la nuance,
Que cent diuerses Fleurs font de leur alliance,
Sur le viuant émail d'vne Planche à fond vert,
Où chacune à l'enuy se produit & se perd.
Etendu quelquefois à l'ombre d'vne treille,
Où le silence dort, où le Zephire veille,
Il aime à comparer le murmure des eaux,
Au concert inégal d'vne troupe d'Oyseaux.
Pres de là cependant, quelque innocent Tityre,
Par la voix des roseaux que son haleine inspire,
D'Amarille se plaint, qui rit en l'écoutant,
Et laisse à decider leurs querelles au Vent:
Le Vent plus humain qu'elle, à sa plainte s'arreste;
Son troupeau pour l'oüir semble leuer la teste:
Et le tronc des Peupliers, quand sa voix se tairoit,
Confident de sa peine, en chifre en parleroit.
Reposant d'autrefois au bord d'vne Riuiere,
Qui se fait de son lit vne longue carriere,
Et sert comme d'vn Bain, où le Soleil de jour,
Où la Lune de nuit, se baignent tour à tour,
Il aime à voir nager, les coulantes images,
Des arbres, des troupeaux, des oyseaux, des nuages.
Il se plaist à conter du regard en resvant,
Les cercles & les plis, qui se font sous le vent:
Et voyant comme l'eau roule sans retenuë,
Vers l'immense Bassin d'où sa source est venuë;

Que, ny l'abry des Bois, ny le vert de ſes bords,
Ny des guerets voiſins les jauniſſans treſors,
Ny meſme les Palais qui couronnent ſa riue,
Ne peuuent vn moment la retenir captiue;
Qu'elle coule toûjours, & va ſans s'arreſter,
Tant que ſon poids la peut par ſa pante porter.
Ainſi, dit-il, nos jours, ainſi nos ans s'écoulent;
Et la Mort eſt le terme, où leurs cercles nous roulent.
Tous les temps, tous les lieux, menent à cette fin:
Comme on y va le ſoir, on y va le matin:
Les Monts les plus hautains, les plus baſſes vallées,
Vers ce giſte fatal, ont d'égales allées.
On paſſe ſous le chaume, on paſſe ſous le Dais:
On meurt à l'Hoſpital, on meurt dans le Palais.
Il n'eſt point de Grandeur, de Beauté, de Richeſſe,
Qui puiſſe de nos jours arreſter la viteſſe:
Et quoy que les chemins en ſoient fort differents,
Les Petits n'y vont pas plus viſte que les Grands.
Mais les eaux arriuant à la fin de la courſe,
Où leur poids naturel les porte dés leur ſource,
Inſenſibles au trouble, inſenſibles au vent,
N'en ſçauroient receuoir de mauuais traitement.
Elles ne ſouffrent rien, ny pour eſtre aualées
Des monſtrueux troupeaux des Campagnes ſalées;
Ny pour aller ſe rompre aux cornes des Rochers,
Que l'Element trompeur cache aux yeux des Nochers.
Il n'en eſt pas ainſi du cours de noſtre vie:
Bonne ou mauuaiſe, elle eſt à ſon terme ſuiuie,
Ou de biens ou de maux, comme il eſt arreſté,
Par l'arreſt déciſif de noſtre Eternité,
Mortelle pour les vns, pour les autres vitale,
Et pour tous, ſans meſure, & d'étenduë égale.
Il n'eſt point d'Eſtat neutre, entre ces deux Eſtats,
Il faut tenir le haut, ou ſe reſoudre au bas:
Il faut regner au Ciel, ou bruler dans l'Abiſme,
Des feux que la Iuſtice a preparez au crime.

Et puis, voyant nager ſur la face des eaux,
Les images du Ciel, des arbres, des oyſeaux;
Il eſt ainſi, dit-il, des plaiſirs de ce Monde,
Ce ne ſont que portraits repreſentez ſur l'onde:
Tout en eſt inconſtant, tout en eſt impoſteur;
Tout n'eſt que faux-ſemblant, & que trompeuſe fleur:
Le fond en eſt liquide, & l'image changeante,
Elle coule & ſe perd dés qu elle ſe preſente:
Sans que le vent la trouble, & qu'il ſouffle deſſus,
Elle paſſe auec l'onde, & ne retourne plus.
Et les Hommes trompez de ces ombres mobiles,
De ces charmes tiſſus d'images volatiles,
Délaiſſant le vray Bien, le vray Beau, le vray Grand,
Abandonnent leurs cœurs & leurs eſprits au vent:
Et comme Papillons errans à l'auenture,
Courent a la couleur, ſe paiſſent de figure.
Le Tuorbe à la main, ſous vn Cheſne par fois,
Il défie à chanter, tous les Chantres des Bois.
Les jeunes Roſſignols à l'enuy luy répondent:
D'vn ton plus enroüé, leurs Maiſtres les ſecondent:
Les Echos d'alentour accourent au concert;
L'vne vient juſqu'à luy, l'autre en chemin ſe perd;
Les plus fortes au loin reportent l'harmonie,
Déja déconcertée, & demy deſvnie:
Elle entre dans les troncs que les ans ont vſez,
Dans le ſein des rochers que le Temps a creuſez:
Elle inſpire aux Tillots vn ſentiment de feſte:
Ils ſemblent en danſer des bras & de la teſte.
Et s'il eſt comme on dit, des Nimphes dans les Bois,
De leurs Salons toufus, s'amaſſant à ſa voix,
Sans ſe monrrer à luy, les vnes l'enuironnent,
D'inuiſibles feſtons les aurres le couronnent:
D'autres ſuiuent ſes airs, d'vn doux & bas accent,
Que leurs bouches à peine oſent commettre au vent:
Il les ſent bien pourtant, ſoit à leur fraiſche haleine,
Où le muguet ſe meſle auec la marjolaine;

Soit

Soit au feu de leurs yeux, qui brillent au trauers
De leurs voiles feüillus, & de leurs masques verts;
Soit à leur mouuement, ou mesmes à leur rire,
Dont l'éclat est pareil à celuy du Zephire,
Quand le mignard s'ébat à secoüer les pleurs,
Que l'Aube à son réueil a versez sur les fleurs.
Mais lors que de ses Bois à ses Estangs il passe,
Que ses yeux satisfaits en mesurent l'espace,
Alors il aime à voir, d'vne part, les Poissons
Asseurez du Pescheur, & de ses hameçons,
Accourir à son ombre, & pour luy faire feste,
A l'enuy, hors de l'eau, vers luy leuer la teste;
Et montrer à l'enuy l'or, l'azur, & l'argent,
Dont leurs dos écaillez éclatent en nageant.
Il se plaist d autre part, à voir dans les jonchées,
Loin des traits du Chasseur, les Sarcelles nichées,
Sans bruit faire la ronde autour des longs roseaux
Qui pour leur seureté naissent du sein des eaux.
Il se plaist à les voir, pour leurs petits craintiues,
Trembler à tous les bruits qui leur viennent des riues
Et demander de l'œil à l'air, au jour, aux vents,
Par où, sur eux pourroient descendre les Milans.
Les joncs & les roseaux. semblent pour les deffendre,
Cõme vn Corps de Piquiers, le bois haut les attendre:
Et l'eau qui semble aller s'en informer au bord,
Reuient à menus plis en faire son rapport.
Là mesme, il aime à voir les Cignes qui s'ébatent:
Les neiges de leur plume au loin sur l'onde éclatent:
Les plus frais des Zephirs, les plus doux des Amours,
Leur sautent sur le dos, & gouuernent leur cours.
Les Zephirs de la main & du soufle les guident;
Les Amours mieux instruits de leurs bãdeux les bridẽt.
A ce plaisant manege, on void les blancs Oyseaux
Faire cent tours diuers dans la lice des eaux:
Tantost dresser le cou, tantost ouurir les aisles,
Comme s'ils preparoiẽt quelques chãsons nouuelles.

Mais leur goſier les trompe, & leur confuſe voix,
N'a plus ces doux accens, qu'elle auoit autrefois.
Quand ſur les bors fleuris du tortueux Meandre,
Les troupeaux aſſemblez venoient pour les entendre;
Les Peupliers d'alentour danſoienr à leurs chanſons;
Et leur douce harmonie enchantoit les Poiſſons.
Encore ſemblent-ils d'vne gorge enroüée,
Regreter leur muſique autrefois tant loüée,
Et ſe plaindre, en voyant leur image dans l'eau,
De n'auoir maintenant de Cignes que la peau.
D'autrefois, quand le frais à la chaſſe l'appelle,
Sur les premiers rayons de l'Aurore nouuelle;
Il marche au ſon du Cor, ſuiuy de trente Chiens,
Qui d'vne viue ardeur ſecoüant leurs liens,
Du regard, des naſeaux, de la voix, de l'haleine,
Ont auant le ſignal couru toute la plaine.
L'effroy s'étend au loin porté ſur tant de voix;
L'Echo les multiplie en tous les Forts du Bois;
Et non moins les Sangliers, que les Biches, s'étõnent,
Du tumulte & du bruit, dont leurs giſtes reſonnent.
Cette guerre pourtant ſans cruauté ſe fait,
Le ſang qui s'y répand ne laiſſe aucun regret,
Les meurtres innocens n'y font point de Veufvage,
Sans colere on y peut éprouuer ſon courage;
Et ſoit Sangliers ou Cerfs, des Morts, auec honneur
Le butin ſe partage au ſignal du Veneur.
Mais auſſi-toſt qu'il voit que l'Autonne s'appreſte;
Que déja le raiſin luy couronne la teſte;
Que du ſoin des moiſſons le Soleil déchargé,
Pour colorer les fruits, a de rayons changé;
Son plaiſir eſt de voir la viue mouſcheture,
Que la jaune Renette ajouſte à ſa dorure:
De voir la Bergamote aux bras de l'Eſpalier,
Qui ſemblent pour l'offrir vouloir ſe delier;
De voir ſur le Meurier, comme vn feu vegetable.
La Meure qui toûjours changeante & variable,

Paroiſt ſelon les traits du rayon qui la peint,
Tantoſt charbon ardent, tantoſt charbon éteint.
De là, ſe promenant, pres d'vn Mur de verdure,
Dont cent fruits differens releuent la peinture,
Il taſte de la main, & marque du regard,
Ce qui doit toſt meurir, ce qui doit meurir tard:
Et comme auec amour il cultiue la plante,
Qui répond à ſes ſoins, & comble ſon attente;
Auſſi, ſeuere au bois qui manque à ſon deuoir,
Et d'vne fauſſe montre a trompé ſon eſpoir,
Il le fait auec honte arracher de ſa place,
Et la remplir d'vn plant, de plus heureuſe race.
Plus bas, où ces Iardins s'étendent en valons,
Il viſite auec ſoin les couches des Melons.
Il en void de petits ſous des voûtes de verre,
Repoſer mollement ſur le ſein de la Terre:
Il en voit de plus grands, qui n'ont le corps couuert,
Que de l'abry rampant de leur feüillage vert.
D'vn rayon nourricier le Soleil les cultiue;
Et pour en corriger la chaleur exceſſiue,
Le plus frais des Zephirs, & le mieux parfumé,
A l'heure que le jour eſt le plus allumé.
Voltigeant autour d'eux, de ſon aiſle les touche;
Et leur laiſſe l'odeur qui luy reſte à la bouche,
Soit des baiſers de Flore, ou de ceux qu'il a pris,
Des levres de la Roſe, & de celles du Lys.
Mais ſon plus grand plaiſir, eſt, lors que ſes penſées,
Rappellant les recits des Hiſtoires paſſées,
Il voit du ſouuenir, les diuers changemens,
Arriuez autrefois aux malheureux Amans:
Et que ſans l'éloigner, ſon eſprit le promene,
Delà la Fable Grecque, & delà la Romaine.
Ce Grenadier, dit-il, fut vn Prince jadis,
Auſſi braue qu'aucun du temps des Amadis.
Il fut de ce Païs, dont la Reyne Iſabelle,
Chaſſa long-temps aprés, le Moriſque infidelle.

Mais quand il y naquit, le Monde jeune encor
Estoit aux plus beaux ans du premier Age d'or.
Espoux en vain chery de la Sage Almenée,
Que la Mort luy rauit auant leur Hymenée,
Il crut, outré d'amour, & transporté de deüil,
Deuoir tout essayer, pour la suiure au cercüeil.
Et, dés qu'il vid le feu se prendre à la matiere,
Qui de ce chaste corps fut la couche derniere,
Sautant sur le bucher, sur la flame passant,
Et les charbons, de force, en sa bouche poussant,
Il acheua d'aimer, de viure, de se plaindre;
Et le bucher à peine acheua de s'éteindre,
Qu'vne Plante en sortit, dont le fruit au dedans,
Remply de grains pareils à des charbons ardens,
Fut appellé Grenade ; & toute la Prouince,
En prit aussi le nom, en memoire du Prince.
Ce Meurier fut vn More, ajouste-t'il apres,
Habile sur tout autre à bien lancer les traits,
Qui de la genereuse & vaillante Olgatide,
Auec elle chassant, par malheur homicide,
Eperdu de sa faute, emporté de douleur,
Se mit le mesme dard jusqu'à la hampe au cœur;
Et mourant sur le sein d'Olgatide mourante,
De son corps, il se fit vne nouuelle Plante,
Dont le bizarre fruit, plus sauoureux que beau,
Retint du braue More & le sang & la peau.
L'Orange & le Citron nez sur le bord du Tage,
Et par l'Hymen vnis en la fleur de leur âge,
Perirent dans le Fleuue, où l'éclat des sablons.
Ayant tiré trop pres, la Nimphe aux cheueux blons,
Surprise de la vague, & loin du port jettée,
Elle fut du courant, vers la Mer emportée.
En vain Citron courut, en vain il fit effort,
Pour la suiure à la nage, & l'oster à la Mort:
Auec elle il mourut; & les flots étoufferent,
Ses soûpirs qui vers elle en mourant se tournerent

Du Fleuue au ſable d'or le Dieu s'en offenſa;
Il en gronda ſes flots; & de ſa main pouſſa,
Les corps des deux Eſpoux vers la riue voiſine,
Où ſur eux agiſſant d'vne vertu diuine,
Deux Arbres il en fit, dont le fruit fut doré,
Du plus riche grauier de ſa ſource tiré.
Et pour comble d'honneur, deux Amours arriuerent,
Qui la fleur & le fruit de leurs pleurs embaumerent.
Ainſi, ſe promenant, il reuoit de l'eſprit
Les Fables qu'autresfois en jeuneſſe il apprit.
Le verdoyant Laurier luy remet en memoire,
De la chaſte Dafné la fuite & la victoire.
Il penſe voir Clitie, en cette haute fleur,
Qui retient du Soleil la forme & la couleur;
Et qui de cent rayons, comme luy couronnée,
A la teſte à toute heure, à ſes regards tournée.
Mirtille ſous le Mirte en memoire luy vient;
De ſon mauuais deſtin la fable l'entretient.
Il croit le voir encor dans la Mer agitée,
Battu des Vents émeus, & de l'onde irritée,
Sur la coſte de Chipre, enfin des flots pouſſé,
Mourir couuert d'écume, & tout le corps froiſſé.
Il croit voir la Déeſſe à qui l'Iſle eſt ſoûmiſe,
Du malheur de Mirtille affligée & ſurpriſe,
Auec empreſſement crier à ſes Amours,
De quitter leurs ébats, d'aller à ſon ſecours.
Mais au lieu du Berger, apres beaucoup de peine,
Apres cent charmes faits du geſte & de l'haleine,
Il ne vient en leurs bras qu'vn Buiſſon parfumé,
Qui fut Mirte du nom de Mirtille nommé.
La Déeſſe l'agrée; & ſans delay commande,
Que chacun de la troupe en cueille vne guirlande.
Les Graces, les Amours, les Plaiſirs, & les Ieux,
En coupent des ſions, s'en ceignent les cheueux:
Les Pigeons limonniers qui traiſnent la Déeſſe,
De ſon char détachez y volent de viteſſe:

Et ſur cette nouuelle, on y voit vn eſſain
D'autres Amours courir le Moineau ſur la main:
L'vn y met ſon carquois, l'autre ſon arc y place,
Vn autre y pend les cœurs qu'il a pris à la chaſſe:
Et de ce Mirte ſont tous les Mirtes venus,
Que le Monde a depuis conſacrez à Vénus.
Apres ces jeux d'eſprit, ſur les Fables paſſées,
Reprenant tout à coup de plus hautes penſées;
Dans la diuerſité des Arbres & des fruits,
Auec tant d'abondance à la foule produits,
Il admire de Dieu les ſoins & les tendreſſes,
Qui vont juſqu'aux plaiſirs, juſqu'aux delicateſſes:
Et preparent à l'Homme, auec luxe & ſans frais,
Des feſtins à ſon gouſt, à ſes yeux toûjours preſts.
Et l'Homme cependant, ingrat à ce bon Pere,
Conte pour rien ſa grace, & pour moins ſa colere:
Et ſans leuer l'eſprit, ſans tourner ſes regars,
Vers la main, d'où le bien luy pleut de toutes parts,
Il n'en vſe pas mieux que l'Animal immonde,
Qui ſe gorgeant de gland, contre le Cheſne gronde.
Qui pourroit expliquer le plaiſir qu'il reſſent,
Quand ſur le ſep feüillu le raiſin meuriſſant,
Il voit, tant que ſes yeux étendent leur portée,
Sur le flanc des coſtaux vne foreſt plantée,
Qui ſous le frais abry de ſon ombrage vert,
Tient la rouge moiſſon de Septembre à couuert!
Mais quãd le Vendangeur, au ſignal que luy donne,
La Balance aux plats d'or, qui partage l'Autonne,
Rangé par Eſcadrons & le fer à la main,
Sur la vigne deſcend, que la pique arme en vain;
Qu'il aime à voir la troupe, au pillage échauffée,
Tantoſt les bras chargez, luy dreſſer vn Trofée
Du butin plantureux par grapes arraché.
Et d'vn tiſſu d'oziers, en feſtons attaché;
Tantoſt traiſner chez luy ſur les cuues branlantes,
Des coſtaux fourragez les dépoüilles ſanglantes.

Cependant le Preſſoir, à tour de bras roulé,
Ecraſant le raiſin déja demy foulé,
Semble preſter ſon branle & ſon bruit à la joye,
Que donne aux Vendangeurs vne ſi douce proye.
Leurs Filles à ce bruit répondent en danſant,
D'vne action ruſtique & d'vn air innocent:
Leur Bal n'eſt pas de ceux, où regne l'artifice;
Ou l'Enuie a les yeux toûjours en exercice,
Et de parfums mortels les flambeaux infectez,
Empoiſonnent la veuë & l'eſprit des Beautez.
Si leur teſte n'eſt pas de dorures parée,
Auſſi n'eſt-elle pas d'épines déchirée;
Et les ſoucis, les ſoins, les chagrins, les dépits,
Vermine naturelle aux precieux habits,
Dans la ſimplicité de leur habit champeſtre,
N'ont rien qui les nourriſſe, ou qui les faſſe naiſtre.
Que ce repos de vie, & ce calme des jours,
D'Estree, eſt preferable au tumulte des Cours!
Et qu'vn Hõme eſt heureux, que ſon Aſtre, ou l'orage,
Que ſon choix, ou le vent, conduit à ce riuage!
Gagnez-le s'il ſe peut, maintenant que pour vous,
La Mer eſt bonne encore, & l'air tranquille & doux.
Vos courſes juſqu'icy, toûjours fauoriſées,
Ont eu le Ciel propice, & les Saiſons aiſées.
Voſtre Nom ſur le Tibre, eſt encore en honneur;
Voſtre Sens y regna, non moins que voſtre cœur:
Et ces Sages peſtris de phlegme & d'artifices.
Politiques formez du ſein de leurs Nourrices,
Voſtre double Aſcendant le gagnant ſur le leur,
Vous ont veu Capitaine, autant qu'Ambaſſadeur,
Découurir leurs deſſeins démonter leurs machines;
Détourner les effets de leurs ſecretes Mines;
Appuyer l'intereſt, & l'honneur de nos Rois;
De la France dans Rome authoriſer les droits;
Et ſans toucher à ceux que l'Euangile donne,
A la double Clef d'or, à la triple Couronne,

Separant le Diuin, d'auecque le Romain,
Seruir nos Alliez, du Sens & de la main.
Les Alpes vous ont veu General de nos Troupes,
Assujetir l'orgueil de leurs superbes croupes:
Et leur front de tout temps, au foudre accoustumé,
Ne vit point sans suer, de vostre bras armé,
Partir auec éclat l'effroyable tonnerre,
Qui frapa l'Espagnol, & mit ses Forts à terre.
De là d'vn pas hardy, jusques au Rhin passant,
Ligues, Places, Cantons, deuant vous renuersant,
Vous donnastes la chasse aux Aigles Allemandes,
Au bruit de vostre Nom porté deuant vos Bandes;
Et vainqueur des Rochers, des Fleuues, des Saisons,
Vous fistes reuenir la Paix chez les Grisons.
Par vn rare bonheur, trois Regnes, deux Regences,
Temps en chutes fameux, fameux en décadences,
Vous ont veu sans branler, au milieu du fracas,
Des Colosses détruits, & renuersez à bas,
Conseruer vostre rang, & ne changer de place,
Qu'afin de la laisser plus haute à vostre Race.
Soyez donc satisfait, & vous rangez au Port:
Ne donnez plus sur vous de prise au mauuais Sort:
Quelque doux que vous soit, l'Astre qui vous éclaire,
Il peut changer d'assiette, & vous estre contraire.
Il n'est rien qui toûjours garde le mesme train:
Ce qui luit aujourd'huy, s'éclipsera demain:
On verra dans le fond, ce qu'on voit sur le faiste:
On aura sous les pieds, ce qu'on a sur la teste.
Si les Astres, que Dieu de son doigt a formez,
Qu'il a de la splendeur de sa face allumez,
Ont leur haut & leurs bas, leurs rayõs & leurs ombres;
Ont tãtost des jours clairs, & tãtost des jours sombres;
Que sera-ce de ceux que la Fortune fait,
Qui n'ont qu'vn faux dehors, & qu'vn bizarre trait?
Se peuuent ils promettre vn cours sans décadance,
Vn Ascendant sans chute, vn jour sans défaillance?
Doiuent

Doiuent-ils s'aſſeurer d'auoir toûjours le haut,
De rouler ſans declin, de luire ſans defaut?
Si l'acier ſe détruit, ſi le bronze eſt fragile,
Que deuiendra la bouë, & que fera l'argile?
 Les Vents ſont incertains, & le Temps eſt trompeur;
L'orage ne ſe fait que d'vn peu de vapeur;
Et ce peu de vapeur, eſt la ſeule machine,
Dont Trônes & Palais la Fortunes ruïne.
Nulle Grandeur encor n'a point eu d'Aſcendant,
Qui l'ait pû garantir d'vn pareil accident.
Les Pins accouſtumez à vaincre la tempeſte,
Abbatus à la fin luy ſoûmettent la teſte:
Ils ont beau ſe roidir du pied, du corps, des bras;
Quand leur deſtin le veut, ils ſont portez à bas.
Les Vaiſſeaux qui cent fois ont ſurmonté l'orage,
Non moins que les Eſquifs, ont leur tẽps de naufrage,
Et ſouuent on les void, par vn étrange ſort,
Perir entre la Rade & la chaiſne du Port.
 La Fortune auroit beau joindre le bronze au plaſtre
Pour appuyer les Dieux poſez ſur ſon Theatre;
Beau remparer de fer ces Coloſſes hautains,
Qu'elle expoſe à l'encẽs, cõme aux yeux des Humains:
Il n'eſt bronze ny fer qui l'ouurage ſouſtienne;
Il faut qu'enfin le tout à ſon neant reuienne.
Tout le Theatre vn jour luy-meſme perira;
Et tombant ſur ſes Dieux, il les écraſera,
Au premier coup de Vent, qu'vne Eſtoile contraire,
Appellera du Nord afin de les deffaire.
 Conmbien en ſçauons-nous, qui jadis à la Cour,
De charges releuez, expoſez au grand jour,
Etourdis des clameurs d'vne ſuite idolatre,
Apres auoir paru ſur le haut du Theatre,
Abbatus par l'orage, ont à peine laiſſé,
L'ombre & le ſouuenir de leur bon-heur paſſé?
A peine en a-t'on veu retourner la pouſſiere,
A la confuſion de leur maſſe premiere.

Et puis, ne faut-il pas, apres vn si long cours,
Ménager quelque tẽps, mettre à part quelques jours,
Pour éclaircir son conte & pour se faire quitte,
Auant qu'au grand Parquet, l'Heure noire nous cite?
A ce Parquet, d'Estree, il nous faut tous conter;
Il n'est Pape, ny Roy, qui s'en puisse exempter:
Et l'Estat éternel qui le conte doit suiure,
Merite bien, tandis que nous auons à viure,
Que nostre premier soin, soit de nous décharger,
De tout ce qui nous peut à la Mort engager.

Rendez-vous donc, d'Estree, où l'heure vous cõuie,
Mettez en seureté la fin de nostre vie.
Quoy que vostre Couchant ait encor des rayons,
Aussi beaux, aussi purs, qu'aucuns que nous voyons;
Le plus serain Couchant, peut auoir son orage;
Le rayon le plus pur est sujet au nuage:
Et souuent le Soleil, apres vn heureux cours,
Sans broüillas acheué, sur la route des jours,
Arriuant à son Lit, trouue vne mauuaise heure,
Qui trouble son repos, qui noircit sa demeure;
Et contre ce malheur se voyant sans garant,
Il se couure la teste, & se couche en pleurant.





LE THEATRE DV SAGE.

A MONSEIGNEVR LE PRESIDENT DE MESMES.

Entretien XI.

Il fait vne repreſentation des principales pieces du Monde, de l'harmonie & de l'ordre des Saiſons, de l'vnion & de la concorde des Elemens ; & faiſant remarquer en chaque partie de la Nature la grandeur & la bonté, la ſageſſe & la puiſſance de Dieu, il prepare l'Eſprit à ſa connoiſſance, par la connoiſſance des choſes viſibles.

De MESMES, en ce temps, que regnent les Spectacles,
Dont les petits Eſprits ſe font de grands miracles;
Que l'vn fait du Theatre, & l'autre fait du Bal,
De ſa Felicité l'article capital;
Que d'autres ſur la foy d'vn Fou qui les conuie,
A luy voir ſur la corde au peril de ſa vie,
Mettre à l'eſſay ſa teſte & ſa dexterité,
Se font vn paſſe temps de ſa temerité.

Souffrez que deuant vous, ie découure vne Scene
En ornemens pompeuse, en structure hautaine;
Vne Scene agreable à l'Esprit, comme aux Sens,
Belle pour tous les yeux, comme pour tous les temps:
Mais Scene ingenieuse, où par tout, la sagesse,
Par tout l'intelligence est jointe à la richesse.
Là vous ne verrez pas vn Oedipe inhumain,
D'vn cousteau parricide ensanglanter sa main:
Vn Oreste emporté d'vn zele illegitime,
Chastier sur sa Mere vn crime par vn crime.
Vous ne verrez point là, l'Amante de Iason,
Apres l'honneur perdu, perdre encor la raison:
Et jusqu'à la fureur, dépitée & jalouse,
Se dépoüillant du cœur, & de Mere & d'Epouse,
Faire de trois Enfans égorgez en vn jour,
Vne offrande barbare à son tragique Amour.
Les autres vains sujets du Theatre profane,
Cleopatre, Panthée, Artemise, Ariane,
Et pareils argumens ornez de fictions,
Pour donner du credit aux folles passions,
Ne se produisent point sur cette Scene auguste,
Où rien ne se fait voir, que de grand & de juste.
Là, vostre haut Esprit, vos yeux intelligens,
Vostre droite raison compagne du bon Sens;
Là, d'erreur & d'abus vos oreilles purgées,
Et de l'illusion des faux bruits dégagées,
Trouueront vn Spectacle, vn concert, des plaisirs,
Tels que les peut donner le Sage à ses desirs.
Le Mõde est vnTheatre ouuert aux yeux desSages:
La Scene en est diuerse & de diuers étages:
Les vns plus lumineux, plus hauts, plus étendus,
Se font voir sur le faiste en voûte suspendus:
Et les autres plus lourds, plus chargez de matiere,
Moins ornez de façon, moins dorez de lumiere,
De leur masse affermis, à tout le Bastiment,
Dans le lieu le plus bas, seruent de fondement.

Eleuez vos regards à ces Voûtes mouuantes,
De Flambeaux eternels jour & nuit rayonnantes:
Que la montre en eſt noble ! & qu'il y fait beau voir,
Le Globe du Soleil, comme vn roulant Miroir,
Qui riche de ſon fonds, brillant de ſa lumiere,
Qui s'épanche toûjours, & toûjours eſt entiere,
Allume en tournoyant, ſoit ces Signes dorez
Cachez de jour aux yeux, & de nuit éclairez;
Soit ces Flambeaux errans, dont les courſes fatales,
Tracent de l'Auenir le Sort & les Annales!
Voyez-vous l'étenduë, oyez-vous les accords,
De ces Païs tournans, de ces immenſes Corps?
L'étenduë en paroiſt hors de toute meſure,
Hors de tous les compas de noſtre Architecture:
Et les accords n'en ſont entendus que des yeux,
Inſtruits par la Sageſſe au bel ordre des Cieux.
Mais quel immenſe Eſprit, quelle Idée infinie,
Entre dans ces grands Corps, en regle l'harmonie?
Et ſans manquer d'vn point, ſans relaſcher d'vn ton,
De leur diuerſité forme leur vnion?
Quelle ſi vaſte main, tant de Globes embraſſe,
Sans ployer ſous leur faix, ny s'emplir de leur maſſe?
Que tu me fais pitié, vanité des Humains!
Que i'ay compaſſion des œuures de tes mains;
Lors que ie les compare à ces luiſantes Voûtes,
Où les Aſtres, les Temps, les Eſprits ont leurs routes!
Si la Terre, ſi longue, & ſi large à nos yeux,
N'eſt qu'vn Point r'enfermé dãs les Cercles des Cieux;
Que ſeront à l'égard de ces Cercles immenſes,
Les caduques ſujets de tes folles dépenſes?
Que ſeront tes Palais, que ſeront tes Hoſtels,
Auec de ſi grands yeux regardez des Mortels,
Que des Nids façonnez, que des Cages dorées,
Et ſur de petits plans, auec art figurées?
Choſe étrange pourtant ! les Eſtats démolis,
Ne ſuffiſent qu'à peine à faire vn de ſes Nids:

Et ces Cages qui sont si basses, si petites,
Se bastissent du sang des Nations détruites.
Il y faut épuiser la Nature & les Ans;
Il y faut consumer des Peuples d'Artisans;
Et ces vastes Païs, d'azur, & de lumiere,
Tirez du sein du vuide, & formez sans matiere,
Arrondis sans compas, suspendus sans piuot,
Ont à peine cousté la dépense d'vn mot.
Cepẽdant ces grãds Corps, faits sans autre machine,
Fondez sans autre appuy, qu'vne haleine diuine,
Ne cedent point au Temps, ne s'alterent iamais,
Ioüissent dans leur rang d'vne eternelle paix:
Et les plus hauts efforts de la Grandeur Humaine,
Moles, Palais, Hostels faits auec tant de peine,
De Monts sur d'autres Monts en terrasses placez,
En Dômes arrondis, en colonnes dressez;
Sans que la Foudre y jette vne seule étincelle,
Sans que le moindre Vent les batte de son aisle,
S'éboulent sous le Temps, qui sans faire de bruit,
Chaque jour en passant, quelque piece en détruit.
Encore ne peut-on rendre les Hommes sages;
Leurs Esprits amoureux de leurs menus ouurages,
Enchantez d'vn Salon, d'vn Cabinet épris,
Et d'autres petits trous estimez de grand prix,
Font cession des droits que leur offre la Grace,
A ce Palais si riche, & de si vaste espace,
Où le grand jour, qui regne en tous les logemens,
Se fait de feux plus beaux que ceux des Diamans:
Où depuis le plus haut, jusqu'au plus bas étage,
Les Astres figurez sont mis en parquetage:
Où le Temps destructeur, ny les Ans de son train,
Ne porteront iamais ny la dent, ny la main.
Considerons encor ce pompeux Luminaire,
Qui Desers & Citez sans difference éclaire.
Il n'a point d'autre jour pour luire chez les Rois,
Que chez les Bucherons hutez parmy les Bois.

Voyez comme il nourrit d'vne mesme lumiere,
Le Cedre & le Buisson, la Vigne & la Bruyere:
Et d'vn mesme rayon, il fait le blanc du Lys,
La pourpre de la Rose, & l'azur de l'Iris.
Son feu regne par tout ; & rien dans la Nature,
N'est si couuert de nuit, si serré de froidure,
Qui ne s'épanoüisse, & qui n'ouure son cœur,
A la fecondité que porte sa chaleur.
L'Eplan vif & leger, sous l'ondoyante plaine,
Ne l'éuite non plus que la lourde Baleine:
Dans ses veines le fer, non moins que l'or la sent;
Et le plomb s'en échauffe aussi bien que l'argent.
Il ne dédaigne rien, il entre en toute chose;
Il se preste au Pauot, comme il fait à la Rose:
Et depuis le Phœnix, qui se brûle à ses feux,
Iusques au Mouscheron, tout en est amoureux.
La Terre toute seule à ses bienfaits ingrate,
Et jalouse de l'or dont sa couronne éclate,
Se plaist à l'obscurcir de differens amas,
Soit de noires vapeurs, soit de sombres frimas.
Luy, toûjours en bonté, comme en beauté le méme,
Secoüant de son front & de son Diadéme,
Le voile humide & noir, dont on veut l'étouffer,
Ne laisse pas de luire au Monde, & l'échauffer.
Il fait encore plus ; & malgré le nuage,
Tournant tous ses regars sur celle qui l'outrage,
Insensible à l'offense, & sensible à l'amour,
Il luy donne la vie en luy donnant le jour.
Que ce grand Oëil du Ciel, ce Cœur de la Nature,
Est de l'Oëil Createur vne riche peinture:
Dieu, comme le Soleil, emplit de ses bontez,
Les lieux deserts, non moins que les lieux habitez:
Il ne distingue point les rangs, ny les fortunes:
Aux petits cóme aux grands ses graces sont cómunes:
Il void de mesmes yeux, porte de mesmes doits,
Nourrit de mesmes soins, les Sujets & les Roys:

Et depuis le roſeau qui ſur les ondes ploye,
Iuſqu'au Cedre hautain qui ſur les Monts ondoye,
Depuis ce Feu regnant, qui ſur nos teſtes luit,
Iuſqu'à ces petits vers, qui s'allument de nuit,
Il n'eſt rien que ſa main n'éleue & ne cultiue;
Rien qui ſous ſes regards, & dans ſon ſein ne viue.
Celuy qui s'eſt ſoûmis au culte de la Croix,
Celuy qui du Talmud ſuit les bizarres loix,
Le Maure, le Payen, le Turc, & le Marane,
Le pur & le ſoüillé, le ſaint, & le profane,
Sujets à ſa conduite, & nourris de ſes ſoins,
Par tout le trouuent preſt à remplir leurs beſoins.
Il conſerue ſon calme, au milieu des Moſquées,
De l'encens qui ſe brule aux Demons offuſquées:
Sans dépit, il ſoûtient de ſa main, les Autels
Des Serpens & des Chats adorez des Mortels:
Aux courſes du Pirate il preſte ſes Etoiles;
Il luy preſte les vents qui rempliſſent ſes voiles:
Et ſa Mer, comme luy, ſert ſans diſtinction
Le Deuot de la Mecque, & celuy de Sion.
Merueilleuſe Bonté, diuine Patience,
Qui ne t'alteres point de tout ce qui t'offence;
Qui nourris en ton ſein, qui portes en tes bras,
Et tes Enfans ſoûmis, & tes Enfans ingrats:
Et pour ſauuer vne Ame, au ſalut deſtinée,
Souffres de cent Pecheurs la troupe mutinée;
Qu à iamais dans le Ciel les Bienheureux Eſprits,
Brillans de tes clartez, de ton amour épris,
De l'ardeur de leurs cœurs, & du vent de leurs aiſles,
Te faſſent vn concert de flames éternelles.
Que ſur la Terre encor, ceux qui ſuiuent ta Loy,
Faſſent des Encenſoirs de leurs cœurs deuant toy,
De viuans Encenſoirs, qui de ton feu s'allument,
Et tout le Monde au loin de ta gloire parfument.
Mais comme le Soleil, Source des plus beaux feux,
Ne paroiſt, quoy qu'il faſſe, en rien plus merueilleux,

Qu'en ce qu'il fait au Ciel, où ſes rayons fourniſſent,
La lumiere & la force aux Globes qu'ils rempliſſent;
De meſmes, il n'eſt rien en quoy Dieu faſſe voir,
Plus de grandeur meſlée auec plus de pouuoir,
Plus de gloire alliée auecque plus de grace,
Qu'il fait en ce ſupréme & magnifique eſpace,
Où tous les Bien-heureux qui compoſent ſa Cour,
De ſes reflexions ont la vie & le jour.
Là, ſelon que ſur eux, plus ou moins il rayonne,
Il étend ou reſtreint, le tour de leur Couronne:
Il emplit plus ou moins, leurs yeux de ſa clarté:
Et l'image qu'en eux exprime ſa Beauté,
Eſt ou forte ou legere, eſt ou grande ou petite,
Selon le champ qu'elle a du fond de leur merite.
Ainſi, de ſes rayons par le Ciel épandus,
Receus diuerſement, diuerſement rendus,
Le Soleil illumine Eſtoiles & Planetes;
Et leurs Spheres ſous luy, ſont obſcures ou nettes;
Selon que leur matiere apporte à ſa clarté,
Ou plus de politeſſe, ou plus de pureté.
La Nuit ſur ce Theatre a ſon ſang & ſa montre:
Iamais auec le Iour elle ne s'y rencontre;
Elle aime à ſe montrer en ſilence & ſans bruit:
Vne Troupe étoilée en pompe la conduit:
Les vnes vont deuant, les autres vont derriere:
Toutes ont ſur le front cinq pointes de lumiere:
Toutes ont dans les mains des bouquets de pauots,
Dont l'influence inſpire aux hommes le repos.
La Lune au teint d'argent, regne ſur cette bande;
Douze rais tortillez luy font vne guirlande;
Sa face à jours diuers, juſques à quatre fois,
Change d'air & de front dans le décours d'vn mois.
Quelquefois tenebreuſe, & de creſpe voilée,
Elle ſemble vne Veufue en deüil & deſolée.
Son Frere d'autrefois, à ſes yeux ſe montrant,
D'vn regard amoureux la lumiere luy rend:

Il renaiſt ſur ſon front vne lueur cornuë,
Qui les ombres diſſipe & menace la nuë:
Sa face pleine apres, forme vn cercle pareil,
A celuy qu'en naiſſant nous forme le Soleil.
  Cependant rõde & pleine, elle a des taches ſombres,
Soit que ces taches ſoient des rides ou des ombres.
Souuent elle decline ; & ſa clarté ſouuent,
S'obſcurcit des vapeurs que luy pouſſe le vent:
Elle va quelquefois juſqu'à la défaillance,
Sans receuoir ſecours de ſon Intelligence:
Et ſans que le Soleil, ſon Frere & ſon Amant,
Luy donne en ſon Eclipſe aucun ſoulagement.
Le Soleil, quoy qu'il regne, & qu'il ait la lumiere,
Du pur écoulement de la Source premiere;
Quoy qu'il ſoit étably l'Intendant des Saiſons,
A ſes defauts luy-meſme, & ſes declinaiſons.
  Choſe étrange pourtant, que rien dans la Nature,
Ne ſoit exempt de tache, & libre de ſoüillure!
Les Corps les plus parfaits, & les plus acheuez;
Les Eſprits les plus grands, & les plus éleuez,
Les plus fortes Vertus, les Ames les plus hautes,
Ont leurs obſcuritez, leurs chutes, & leurs fautes.
L'vn a le vuide au front, l'autre l'a dans le cœur:
L'vn manque de conduite, & l'autre de valeur:
Chaque fruit a ſon ver, chaque jour a ſa nuë;
Chaque homme a ſa foibleſſe ou ſecrete ou connuë.
Il n'eſt rien d'accomply, rien de plein parmy nous:
Le rude eſt joint au fort, le fade eſt joint au doux:
Celuy-là qui s'eſtime vn Soleil en lumiere,
Eſt taché des deffaux, qui ſuiuent la matiere:
Celle-là qui ſe penſe vn Aſtre en pureté,
A l'humeur mal-faiſante, & le ſouffle infecté:
Cet autre dont l'eſprit croit éleuer ſes aiſles,
Au deſſus du bas Monde & des choſes mortelles,
A les dents d'vn Dragon, & les yeux d'vn Serpent;
Rien ne ſe peut ſauuer du venin qu'il épand:

S'il n'eſt pernicieux, du moins eſt-il auare;
S'il n'eſt aigre & mordant, il eſt au moins bizare.
Il n'eſt pas juſqu'au Ciel, où les Eſprits volans,
Quoy qu'éclairez de Dieu, quoy que pour Dieu brûlãs,
Ne ſouffrent des deffaux, qui comme vne fumée,
Meſlée auec le feu d'vne lampe allumée,
Retardent leur chaleur, tachent leur pureté,
Et font comme vn broüillas qui ternit leur clarté.
Auſſi, toûjours confus, & plus rouges de honte,
Que du feu, qui du cœur à la face leur monte,
Ils ſemblent ſe cacher des voiles que leur font,
Leurs aiſles, qui du pied les couurent juſqu'au front.
Encore apres cela, l'Homme s'en fait accroire;
Il affecte la montre, il ſe pique de gloire:
Vne ſimple étincelle, vne foible lueur,
Qui luy ſort de l'Eſprit, luy fait groſſir le cœur:
Et ſouuent, cependant, cette lueur qu'on loüe,
N'eſt qu'vn éclat trompeur, qui dore de la boüe:
Cette étincelle n'eſt qu'vn feu de ver luiſant,
Formé de pourriture, & de phlegme peſant.
Et tandis que le Ciel void tomber ſes Colonnes,
Que les Anges confus mettent bas leurs Couronnes,
Vne bale de cendre aux Aſtres veut voler,
Vn Mouſcheron ſe veut aux Anges égaler.
Que diray-je du Temps, & de ſes harmonies?
Du Cercle, où les Saiſons, comme Sœurs bien vnies,
Toutes de meſme taille, & de meſme grandeur,
Font ce Branle eternel, ſi juſte en ſa rondeur,
Qui ſur le meſme rang, par ordre les ramene,
Et tour à tour les fait Maiſtreſſes de la Scene?
L'vne jeune & parée, a des fleurs ſur le ſein,
D'autres fleurs ſur le front, & d'autres à la main:
Vne troupe de Iours beaux & frais l'accompagne;
De leurs aiſles les vns éuentent la campagne:
Les autres de leur ſoufle allument en paſſant,
Les flames de la Roze, & de l'Oeillet naiſſant.

L'autre halée & chaude, eſt toûjours couronnée,
D'vne treſſe d'épics en guirlande tournée;
Tous les Iours de ſon train rouges, ſecs & brulans,
Ont le viſage en feu, comme l'ont tous ſes Vents.
La troiſiéme moins brune,& de chaud moins halée,
Porte au front la Grenade, à l'Orange meſlée:
D'vne Corne elle épand toute ſorte de fruit,
L'Abondance l'eſcorte, & le Plaiſir la ſuit:
Et des grenas de vigne attachez autour d'elle,
La font paroiſtre aux yeux auſſi riche que belle.
La derniere a le Corps de froidure gelé;
Son habit de frimas & de neige eſt collé;
De longs glaçons pointus luy couronnent la teſte;
La Biſe l'accompagne auecque la tempeſte;
Et les Iours de ſa ſuite obſcurs, chenus, & courts,
Sont & les plus fâcheux & les plus laids des Iours.
Choſe étrange! ces Sœurs en tout ſi differentes,
Aux reglemens du Temps, ſans delay déferentes,
Promptes à leurs deuoirs, contentes de leurs droits,
Se bornent dans les tours aſſignez à leurs mois.
Toutes également exactes & loyales,
A garder de leurs rangs les juſtes interuales,
Soit qu'il faille rentrer, ou qu'il faille ſortir,
Ne ſe laiſſent iamais de leur cours diuertir.
A paroiſtre à ſon tour chacune eſt ponctuelle;
Chacune apres ſon tour à ceder eſt fidelle:
Et comme il n'en eſt point, qui ſe faſſe preſſer,
A l'heure qu'il luy faut le Theatre laiſſer;
Il n'en eſt point qui tarde, & qui ſe faſſe attendre,
Du moment qu'il luy faut ſur la Scene ſe rendre.
Que ce concert eſt beau! que les Iours & les Mois,
Sont à l'honneur de Dieu d'harmonieuſes voix!
Que ce train ponctuel, que cette exacte ſuite,
Depuis vn ſi long-temps, ſi juſtement conduite,
Nous montre bien qu'il eſt vn Eſprit Createur,
Qui ſoit comme Intendant, ſoit comme Directeur,

Gouuerne ces accords, ces cadences meſure,
Et maintient l'Harmonie en toute la Nature!
 En vain allegue-t'on vn aueugle Hazard:
L'aueuglement icy ne peut auoir de part.
Vn Phantoſme ſans yeux, ſans eſprit, ſans oreilles,
Ne peut eſtre l'Autheur de ſemblables merueilles.
Si le Hazard ne peut trouuer le mouuement,
Qu'à la main du Ioüeur demande l'Inſtrument:
S'il ne peut rencontrer le nombre & la cadence,
Que veut du Baladin, la regle de la Danſe;
Comment trouueroit-il ſur la Scene des Temps,
Ces branles ſi reglez, ces accords ſi conſtans,
Qui ſe font par le cours des Mois & des Années,
D'vn train toûjours égal, toûjours juſte tournées.
 Sous la Sphere où la Lune a ſon appartement,
La place eſt aſſignée au plus noble Element.
De là comme vne tiede & ployable ceinture,
Des froideurs de la Lune, il deffend la Nature;
Et corrige en paſſant, d'vn chaud doux & benin,
Ce que ſon influence apporte de venin.
Là, nourry de ſoy-meſme, & viuant ſans matiere,
Il conſerue ſa flame auſſi pure qu'entiere.
Auſſi, ſans s'éleuer, ſans deſcendre iamais,
Dans ſa Sphere il joüit d'vne éternelle paix.
Les Vents juſques à luy ne portent point leur bouche;
Les Hyuers n'ont frimas ny neige qui le touche;
Et tandis que ſous luy, l'air en ruiſſeaux ſe fond,
Que les foudres tombans Tours & Palais défont,
Que la cime des Bois & des Montagnes fume,
Sous la chute des feux que la Tempeſte allume;
Cependant ſans fumée, auſſi bien que ſans bruit,
Et de jour en repos, comme en repos de nuit,
Il maintient ſon ardeur dans vne conſiſtance,
Qui n'a rien du bas Monde, & de ſon inconſtance.
 Ce feu Superieur, qui brûle ſans fumer,
Eſt vn rare Modele, à qui veut bien aimer.

Mais aimer purement, & d'vne noble flame,
Qui ſe tienne toûjours à la cime de l'Ame;
Sans iamais s'abaiſſer aux ſales alimens
Que la graiſſe & le corps donnent à leurs Amans.
Auſſi, l'Amour pudique eſt vne deſcendance,
Eſt vn écoulement de la premiere Eſſence:
C'eſt vn Feu de ce Feu, qui de ſoy meſme épris,
Entre dans tous les corps & dans tous les Eſprits;
Et de l'effuſion de ſa viue lumiere,
Donne le teint, le trait, la forme à la Matiere.
Ce feu dõc qui nous vĩẽt du Centre des beaux feux,
Veut eſtre toûjours pur, & toûjours lumineux:
Il ne peut rien ſouffrir, qui ſoüille ny qui fume,
Dans vn cœur, où le Beau de ſa lueur s'allume.
Il cherche le ſecret, il aime à ſe cacher:
Il fuit auecque ſoin tout ce qui peut tacher:
Il va toûjours par haut; & ſans iamais deſcendre,
Comme il eſt tout eſprit, il ne fait point de cendre.
Ny dans les mauuais Iours, ny ſous les mauuais Vents,
Il ne ſe change point au changement des Temps:
Et quoy que le Malheur de nuages le bate,
Quoy que ſur luy l'Enuie en orages éclate,
Il laiſſe ſans s'éteindre, & meſme ſans baiſſer,
Le nuage ſe fondre, & l'orage paſſer.
L'Air au deſſous du Feu, tient la place ſeconde;
C'eſt le commun treſor de ce qui vit au Monde;
La part en eſt égale au Petit comme au Grand;
On le prend au Deſert, à la Cour on le prend;
Le Forçat en joüit ſous la rame qu'il traiſne;
L'Eſclaue n'en perd rien ſous le poids de ſa chaiſne;
Et juſqu'en ces cachots, où iamais il ne luit,
Où le Iour n'eſt receu qu'à l'abry de la Nuit;
L'Air entre ſans le Iour, quelque noir qu'il y faſſe;
Et ſeul, malgré la Nuit, il y remplit ſa place.
Ce Corps de tous les Lieux, ce Lieu de tous les Corps,
Qui ſe trouue au dedans, qui ſe trouue au dehors;

Eſt au Sage vn Portrait, quoy qu'il ſoit inuiſible,
De cet Eſprit immenſe, ineffable, inſenſible,
Qui ſans ſortir de rien, à tout exterieur,
Sans ſe reſtraindre en rien, à tout interieur;
Eſt le centre & le lieu, l'eſpace & la meſure,
Des Corps grands & petits qu'embraſſe la Nature.
Cõme il emplit les grãds ſans croiſtre & ſans groſſir,
Il emplit les petits auſſi ſans s'accourcir;
Et le meſme par tout, a la meſme étenduë,
Dans vne goute d'eau ſur l'herbe répanduë,
Qu'en ce vaſte Element, où Baleines & Thons,
Flotent comme dans l'air, volent les Mouſcherons.
L'Air eſt le Magazin, où ſe fait l'équipage,
De l'Archange guerrier, qui preſide à l'orage.
Là, ſe forgent ſans fer ces Bombes de vapeur,
Dont les Moles, les Tours, les Montagnes ont peur.
Là, ſont les Coutelas à lames flambloyantes;
Et les lances de feux & d'éclairs ondoyantes;
Là, ſont ces Chariots, qui de force traiſnez,
Par les Vents limonniers à leur joug enchaiſnez,
Du bruit de leurs harnois, & de leur attelage,
Font le Monde trembler, du haut au bas étage.
Là, ſe forgent encor ces foudres acerez,
De ſix flames ardens, de ſix pointes ferrez,
Qui mettent tout en feu, quand au ſon du Tonnerre,
Décochez du nuage, ils tombent ſur la Terre.
Armement merueilleux! & qui nous fait bien voir,
Qu'aupres de Dieu, les Rois ont fort peu de pouuoir.
Pour s'armer, il leur faut épuiſer en machines,
La Terre auec ſes Bois, les Monts auec leurs Mines;
Reduire par Cantons le pauure Genre humain,
Tantoſt à la chemiſe, & tantoſt à la faim;
Traiſner des Legions d'or & de fer couuertes,
Par les reſtes affreux des Prouinces deſertes:
Et tout cet appareil à ſi grands frais dreſſé,
Auecque tant de peine, & de bruit amaſſé,

Si Dieu dans leur Party, sur le tout ne se range,
Ne sçauroit leur suffire à raser vne grange.
Les Armemens de Dieu qui s'éleuent sans frais,
Qui se forment sans corps, ont bien d'autres effets.
Il fait fondre les Monts du souffle de sa bouche;
Il met à sec les Mers où sa seule ombre touche;
Et du ton de sa voix, les foudres allumez,
Les Tonnerres émeus, & les Vents animez,
Renuersent les Citez auec les Citadelles;
Et détruisent les Camps des Nations rebelles.
Bien dauantage encor, d'vn regard de ses yeux,
Mais de ces yeux qui font la guerre aux glorieux,
Des plus fermes Estats il abbat les Colonnes;
Et fait aller en cendre & Sceptres & Couronnes.
Cependant, chose étrange! on tremble sous les Rois,
Le ventre contre terre, on se range à leur voix,
Et l'on n'obeït point à celuy qui sans foudre,
Peut mettre auec les Rois les Royaumes en poudre.
L'Air n'est pas seulement la matiere & le lieu,
De l'Armement qui sert aux coleres de Dieu:
Il est encore fait pour seruir de Ceinture,
A l'étroite vnion de toute la Nature:
Pour seruir de Canal aux longs écoulemens,
Qui descendent du Ciel, sur les bas Elemens:
Et prester vn passage, aux rayons de lumiere,
Qui font viure les Corps, & peignent la Matiere.
C'est là, que sont pendus ces Arosoirs flotans,
Qui dispensez par l'Ange étably sur les Temps,
Desalterent la Terre, & les Plantes nourrissent,
De l'eau, qu'à leurs besoins, de mesure ils fournissent.
Puissance merueilleuse! admirable pouuoir,
Qui d'vn crespe roulant se fait vn reseruoir;
Où l'eau par sa vertu, sans appuy suspenduë,
Et comme par vn crible auec poids épanduë,
Produit icy des fleurs, là des feüilles produit;
Icy nourrit la souche, & là nourrit le fruit;

Se

Se meſle à la racine, & ſe meſle à l'écorce;
Fait là de la verdure. & là fait de la force:
De meſme que le lait, dont l'Enfant ſe nourrit,
Donne aux yeux ce qui brille, au teint ce qui fleurit,
Donne la force aux nerfs, à la chair la molleſſe,
La conſiſtance aux os, à la peau la tendreſſe;
Et le meſme par tout, forme en ce petit corps,
Les reſſors au dedans, & la montre au dehors.
 Sous l'Etage de l'Air, eſt l'Etage de l'Onde,
Ample & riche ornement de la Scene du Monde,
Où du grand Artiſan la grandeur ſe fait voir,
Comme dans vn mobile & liquide Miroir,
Qui tantoſt en repos, & tantoſt en tourmente,
Sa Clemence & ſon Ire aux Humains repreſente.
 Qu'il eſt plaiſant à voir, quand ſes flots applanis,
Et comme vn marbre égal au niueau reünis,
Paroiſſent vne glace ondoyante & fidelle,
Qui ſe change en Rubis, ſous l'Aurore nouuelle!
Le Soleil vient apres, qui fait de ſes rayons,
Sur ce mobile champ mille rares crayons.
Pour ne point apporter de trouble à ſon ouurage,
Et receuoir à plein les traits de ſon Image,
L'Element s'applatit; & preſte à ſes pinceaux,
Sans rides & ſans plis la ſurface des eaux.
Là, de ſoy-meſme il fait vne ardente figure,
Qui montre deux Soleils aux yeux de la Nature.
Les Pilotes ſurpris de leur égalité,
Ont peine à diſtinguer le vray, de l'imité:
Et l'on diroit à voir les arbres du riuage,
S'incliner à tous deux, & battre leur feüillage,
Que l'amour naturel, qu'ils ont pour le Soleil,
Les porte encore à faire honneur à ſon pareil.
 Les Poiſſons d'autre-part, accourent à la foule,
A ce nouueau Soleil, qui s'allumant s'écoule:
Les miroirs naturels dont ils ſont émaillez,
Brillent à la lueur de leurs dos écaillez;

Et les plis qui ſur eux en cercles s'arrondiſſent,
La nuance & l'éclat au loin en reflechiſſent.
Mais que cet Element eſt de ſoy bien diuers,
Quand les Vents orageux, Miniſtres des Hyuers,
De leur grotte laſchez ſur la Plaine ondoyante,
Y portent auec eux le trouble & la tourmente!
Alors on voit les flots, de leurs aiſles foüetez,
Mugiſſans de dépit, de fureur agitez,
Iuſqu'à la Region où la foudre s'allume,
Pouſſer auecque bruit vn deluge d'écume.
Le Ciel s'en obſcurcit; le Soleil effrayé,
De peur d'en eſtre éteint, ou d'en eſtre nayé,
Ramaſſe ſes rayons, reſſerre ſa lumiere,
Et couuert d'vn nuage, acheue ſa carriere.
Auſſi-toſt retombant auec vn bruit pareil,
Apres auoir en vain effrayé le Soleil,
Ils ſemblent ſe deuoir abbatre dans l'Abyſme,
Où iamais rien n'alla, que la peine & le crime.
Toſt apres on les void, comme Moles roulans,
L'vn à l'autre enchaiſnez, & pouſſez par les Vents,
Menacer & Falaiſe & Dune de naufrage,
Et tourner vers les bords leur colere & l'orage.
A les oüir mugir, à les voir écumer,
Qui ne croiroit qu'ils vont Chāps & Monts abyſmer?
Qui ne craindroit de voir la fabrique du Monde,
Retourner au Chaos de la Terre & de l'Onde?
Cependant ces fougueux vers le bord arriuant,
Quoyqu'enflez de courroux, quoyque pouſſez du Vent,
Vaincus par la Vertu d'vn ſecret caractere,
Adouciſſent leur fougue, & perdent leur colere.
Vne ligne que Dieu ſur le ſable traça,
Vn mot d'authorité que ſa bouche y laiſſa,
Sont les Digues sās corps, ſont les rāparts ſans maſſe,
Qui repriment leur courſe, & brident leur audace.
Ils ont beau ſe groſſir, ils ont beau s'éleuer,
Il leur faut là ſe rompre, il leur faut là creuer.

La parole de Dieu leur impose silence;
La trace de ses doits retient leur violence;
Et soit effet de crainte, ou suite de dépit,
Apres de longs efforts reculant vers leur lit,
Ils ne laissent du leur, à la riue écumeuse,
Que du grauier bourbeux, & de l'algue baueuse.
Que cette obeïssance & ce respect des flots,
Qui suspendent leur cours, bridez auec deux mots,
Deuroient faire de honte à tant d'Esprits rebelles,
Que ny les Loix de Dieu, ny les Loix naturelles,
Ny peine, ny loyer, ny douceur, ny pouuoir,
Ne peuuent r'amener aux termes du deuoir!
Vn Element fougueux, indocile, indontable;
Se range sous vn frein, fait de trois grains de sable;
Et l'Homme à qui Dieu mesme a de ses propres doits
Imprimé son Image, est rebelle à ses Loix.
Loin de suiure l'Instint de cette noble empreinte,
Eclatante d'esprit, & de lumiere teinte,
Qui voudroit qu'il allast du moins par interest,
A ce Beau Primitif, dont il est le Portrait:
Il perd le Corps & l'Ame à suiure des nuages,
Formez d'vn air trompeur, & de fausses Images:
Et pour cette imposture, il se fait deserteur,
De son Bien, de sa Fin, & de son Createur:
Il rompt tous les liens de loyers & de peines,
Qui doiuent gouuerner les Volontez humaines:
Et l'espoir ny la peur de la vie auenir,
Dans la sujetion ne le peuuent tenir.
La Mer toûjours égale, toûjours & sans mesure,
Donne & reçoit les eaux de toute la Nature.
Par les chemins couuerts d'vn Monde sousterrain,
Sources, Fleuues, Estangs, descendent de son sein;
Et dans son mesme sein, Estangs, Fleuues, Fontaines,
Par des chemins ouuerts r'entrent à cuues pleines.
Mais comme en se vuidant, elle ne baisse point,
Elle s'emplit aussi sans s'éleuer d'vn point.

Elle a le mesme fond, & la mesme étenduë,
Soit quand l'humide Hyuer de sa Cruche épanduë,
A torrens a versé, sur les champs inondez,
De ses Tresors neigeux les amas débordez;
Soit quand la Canicule alterée & fievreuse,
De secheresse ardente, & de soif furieuse,
A succé jusqu'au sable, & sources & ruisseaux,
Et de toute la Terre a consumé les eaux.
Elle est par tout la mesme, & soit sous la Ceinture,
Où le hale éternel a noircy la Nature:
Soit sous celle, où l'Hyuer luy fait de ses glaçons,
D'éternelles pâleurs, & d'éternels frissons,
La Mer également haute, large & profonde,
Conserue sans déchet l'immensité de l'Onde:
Et toute immense aussi qu'elle est, & qu'on la void,
Elle ne croist non plus qu'vn Point, ny ne décroist.
Ainsi cet Ocean Eternel, inuisible,
Qui de sa gloire remplit le Monde intelligible,
Et par diuers ruisseaux en ce Monde descend,
De soy toûjours est plein, & de soy toûjours grand.
Les Cieux, les Elemens, les Esprits, la Matiere,
Sortent de son Essence, & la laissent entiere:
Elle s'épand par tout sans se diminuer;
Elle peut sans déchoir ses dons perpetuer:
Et tant de Nations celestes & brillantes,
Tant de Peuples d'Esprits, & de Flames roulantes,
Tant de Corps de matiere & de formes diuers,
Dont l'assemblage fait le Corps de l'Vniuers,
Sortirent de son sein, lors que nâquit le Monde,
Cōme encor tous les jours, on void du sein de l'Onde,
Sortir sans interest, non moins que sans effort,
L'écume & le grauier qu'elle rejette au bord.
Comme il ne décroist point, aussi ne peut-il craistre,
Auec le Monde né, mille Mondes à naistre,
Fussent-ils comme encens à son honneur brûlez,
Fussent-ils en offrande à sa gloire immolez,

Ne luy donneroient pas vn rayon dauantage;
Ne le feroient en rien plus heureux ny plus ſage:
Et mille Chœurs nouueaux de Miniſtres volans,
Comme Lampes d'Amour, autour de luy brûlans,
Ne pourroient, quoy qu'épris d'vne ardeur eternelle,
Ajouſter à ſa gloire vne ſeule étincelle.

Mais qui pourroit conter les Peuples écaillez,
Les vns ſans ornement, les autres émaillez,
Ceux-cy petits de corps, ceux-là de corps énormes,
Et tous diuers d'inſtincts, d'eſpeces, & de formes,
Qui dans le vaſte ſein de l'humide Element,
Ont le repos, le cours, le giſte, & l'aliment?

Là ſous les flots chenus de la plaine coulante,
La Baleine ſe meut comme vne Iſle roulante:
Ses nageoires qui ſont pareilles à des vans,
Mettent l'onde en écume à l'entour de ſes flancs:
Et du terrible écueil de ſon affreuſe teſte,
D'vn ſoufle égal à ceux qui portent la tempeſte,
Deux fleuues élancez vont noyer les Oyſeaux,
Et font paſſer la Mer ſur les Mats des Vaiſſeaux.

Là, des autres troupeaux ſans voix & ſans haleine,
Les vns pres des rochers au chant de la Sirene;
Les autres pres des bancs, paiſſent l'algue & les joncs,
Aux concerts que leur font les trompes des Tritons.
Tous, ſans diſtinction de forme ny de maſſe,
Grands & petits ont là leurs paſquis & leur place.
Quoy que pleins de la Mer, ils ne l'épuiſent point,
Quoy qu'infinis en nombre, ils y ſont cõme vn point:
Et tant de Corps diuers, n'y font pas plus de foule,
Que l'écume qui paſſe, ou le grauier qui coule.

Tous les Eſtres ainſi ſont dans l'Immenſité,
Que leur ouure le ſein de la Diuinité:
Ils en ſont tous remplis, & iamais ne l'empliſſent;
Ils ne l'vſent iamais, & toûjours s'en nourriſſent;
Et de tous les coſtez, ils ne trouuent que Dieu
Qui ſert à tous, de fin, de centre & de milieu.

Qu'vne Ame eſt bien-heureuſe auec cette penſée!
Qu'il luy doit eſtre doux, de ſe trouuer placée,
Dans vne Mer de Biens, de Gloire, & de plaiſirs,
Dont vne ſeule goute aſſouuit ſes deſirs!
Il n'eſt point là d'écueil, il n'eſt point là d'orage,
Qui puiſſe l'obliger à craindre le nauſtage.
Le port s'y prend par tout, & le fond nulle part;
On s'y peut abyſmer, ſans courir de hazard;
Plus on s'y precipite, & plus le precipice,
Y rend la chûte heureuſe, & la perte propice.

La Terre eſt miſe au centre; & fait le fondement,
Dans le corps de ce vaſte & riche Baſtiment.
Mais quoy que la moins noble elle n'ait en partage,
Que les ameublemens qui ſont du bas étage;
Elle a dequoy pourtant, & ſe faire admirer,
Et faire du Structeur la puiſſance adorer.

Qui ne l'admireroit, cette Maſſe immobile,
Qui ſans gond, ſans piuot, ſans ſuport & ſans pile,
De pouſſiere formée, & ſuſpenduë en l'air,
Des Vents toûjours battuë, & des flots de la Mer,
Ferme à l'aſſaut des Vents, ferme à l'aſſaut de l'onde,
Subſiſte de ſon poids dans le vuide du Monde?
Mais qui n'admireroit le Structeur tout-puiſſant,
Qui ſans materiaux, ſans outils bâtiſſant,
A ſi bien alligné le plan de cette maſſe;
L'a ſi bien, ſur vn point affermie en ſa place;
A pris auec tant d'art, de ſes dimenſions,
L'exacte ſymmetrie & les proportions;
Et l'a dans l'air aſſiſe en ſi j ſte diſtance,
Du Cercle qui la ceint de ſa circonference;
Qu'également par tout à ſes points répondant,
Et d'vn égal aſpect le Ciel la regardant,
Elle en reçoit auſſi, d'vne influence égale,
Qui iamais ne s'épuiſe, & vient ſans interuale,
L'eſprit qui dans ſon ſein, par ſes veines s'épand,
Et quoy que Vierge, Mere & Nourrice la rend.

Mais Nourrice en tout temps,comme en tout temps
Elle eſt de tous coſtez de ſa Famille ceinte; [enceinte,
Famille de Geans, de Nains, de Corps diuers,
Les vns nus de naiſſance, & les autres couuers;
Les vns ſans mouuement, & les autres mobiles;
Les vns forts & puiſſans, & les autres debiles.
Elle les porte tous, ſans ployer ſous le poids,
De tant de Nations d'Animaux, & de Bois,
De tant d'Arbres Geans reueſtus de verdure,
Qui de ſon large ſein tirent leur nourriture;
Qui la ſuccent toûjours, & meſme apres cent ans,
Quoy que chenus de mouſſe, & ridez par le temps,
Ne ſe trouuent pas moins collez à ſa mammelle,
Que ceux dont la naiſſance eſt encore nouuelle.
Mais lors qu'apres l'Hyuer, le Belier étoilé,
Ramene le Soleil jeune & renouuellé;
Qu'il eſt doux de la voir reprendre auec l'Année,
De verdure pompeuſe, & de fleurs couronnée,
La premiere jeuneſſe, & les premiers atours,
Que luy vid autrefois le Premier né des Iours,
Quand à la voix de Dieu, feconde deuenuë,
De ſeche qu'elle eſtoit, de confuſe, & de nuë,
Elle ſembla vouloir diſputer d'agrément,
Et conteſter de gloire auec le Firmament!
Sa Famille feüilluë alors renaiſt comme elle;
Chaque arbre alors reprend vne vertu nouuelle;
De chenus qu'ils eſtoient, on les void rajeunir:
On les void à la grace, à la fleur reuenir:
Et leurs bras qui ſembloient engourdis de froidure,
Recouurant la vigueur auecque la verdure,
Sous l'aiſle des Zephirs, ſous celle des Oyſeaux,
Qui joignent leurs concerts au murmure des eaux,
Paroiſſent reſſentir leur nouuelle jeuneſſe,
Et par leur mouuement font voir leur allegreſſe.
Que pour nous la Nature a bien fait d'autres Loix!
Les Arbres tous les ans reuiuent vne fois;

Leur jeuneſſe reuient fleurie & couronnée,
Auecque la Saiſon qui rajeunit l'Année,
Et l'Homme que les Ans vne fois ont changé,
Sur qui l'hyuer de l'âge vne fois a neigé,
Courbé de peſanteur, & chenu de vieilleſſe,
Iamais ne refleurit, iamais ne ſe redreſſe.
Il n'eſt point de Printẽps pour luy, qu'apres le Temps;
Qu'en ces lieux éleuez ſur la route des Ans,
Où l'âge eſt ſans declin, & la vie immortelle,
Sans ſe renouueller ſe void toûjours nouuelle.
Heureux trois fois celuy, qui paſſera du Cours,
Où le Pere des Temps a limité ſes jours,
A ce Iour permanent, à ce Temps immobile,
Où la vie eſt durable, aſſeurée & tranquile!
Qui joüira ſans fin de cette Eternité,
Où les Fleurs ſans Printemps, où les Fruits ſans Eſté,
Se forment des rayons d'vne viue lumiere,
De toute ombre épurée, & de toute matiere.
De Mesmes, aſpirons, ſi nous auons du ſens,
A ce Iour détaché de la chaiſne des Ans,
Qui ſubſiſte tout ſeul, ſans principe & ſans terme,
Sans Aube qui le mene, & ſans Nuit qui l'enferme.
Tous les Iours d'icy bas, courts, changeans, orageux,
N'engendrent que ſoucis, & qu'épines ſous eux:
Tous ſont ſujets aux Vents qu'excite la Fortune,
Qui peu ſouuent propice, & ſouuent importune,
Se plaiſt à la tempeſte, à la pluye, aux broüillas;
Bat ſans diſtinction, le haut comme le bas;
N'épargne point le Cedre, épargne moins la Palme;
Et fait vn an d'hyuer, pour vne heure de calme.
Voſtre Nom ſi fameux, des Muſes ſi vanté,
Aux bords de la Viſtule, & ſur l'Elbe chanté,
A-t'il rompu le Vent, & deffait le nuage,
Quand ſur luy quelquefois ils ont pouſſé l'orage?
Vos deux Freres, ſi grands, ſi ſages, ſi parfaits,
L'vn Directeur des Loix, & l'autre de la Paix,
N'ont-ils

N'ont-ils pas eu leur part au Temps qui fait la pluye,
De mesme qu'ils l'ont euë à celuy qui l'essuye?
On sçait que la Vertu, le Sçauoir, le Renom,
Sont vn fonds de tout temps fixe en vostre Maison:
Et que vous naissez tous, naturels Politiques,
Magistrats naturels, au bien des Republiques.
On sçait que vostre Sens & vostre Probité,
Qui des plus enuieux le cœur ont merité,
Vous auroient fait regner où regne la Iustice,
Quand vous n'en tiendriez pas le Trône par office.
Et que ne dit-on point, du poids qu'à vostre voix,
A deffendre le bien, à soûtenir les droits,
Du Pupille accablé, de la Veufve opprimée,
De l'Innocence infirme, & d'appuy desarmée?
Que ne dit-on encor de cette fermeté,
Qui donne de la force à vostre probité,
Qui iamais ne ploya, sous ces Vents fauorables,
Sous qui le Cedre mesme & le Pin sont ployables;
Et contre le deuoir iamais ne fléchiroit,
Quand du fameux Perou, tout l'or la chargeroit?
Que ne dirois-je aussi, de la belle maniere,
Dont vous ciuilisez Themis, toûjours si fiere?
De cet air obligeant, de ce doux entretien,
Qui l'Hõneste Hõme, en vous, joint à l'Hõme de bien;
Et par vne charmante, & nouuelle figure,
Vnit la bonne grace à la Magistrature?
Mais tout cela, De Mesme, est borné du present,
Qui ne sera que poudre, au premier coup de Vent;
Et ne nous laissera de la Grandeur humaine,
Au deça du cercueil, qu'vne ombre creuse & vaine.
Changeons donc de visée; & tournons tous nos soins,
A ce Bien eternel, où tous les Biens sont joints;
Où tous les Biens, qui sont sous le Temps, volatiles,
Sont de la fermeté de leur Centre, immobiles:
Là, toûjours en desir, & iamais en dégoust,
En joüissant de Dieu, nous joüirons de tout.

DE LA PAIX DV SAGE.

A MONSIEVR

DE MONTMOR,

Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, & Maiſtre des Requeſtes de ſon Hoſtel.

ENTRETIEN XII.

Il repreſente le repos & la felicité du Sage, purgé d'auarice & d'ambition; Les inconſtances & les viciſſitudes de la Fortune; La bizarrerie & l'extrauagance de ſes amours: & montre que ſes preſens & ſes careſſes contribuënt moins à la douceur de la vie, que l'étude de la Sageſſe.

HABERT, à qui le Ciel dés l'enfance premiere,
Fit part de cette pure & diuine lumiere,
Qui ſans la jonction de l'étude & des ans,
Fait les Sages & les Sçauans;
Que vous eſtes heureux d'auoir loin de l'Enuie,
Trouué le repos de la vie;
Et mis voſtre Eſprit à couuert,
Soit de l'Ambition qui tant de Monde perd;

Soit de l'infame & barbare Auarice,
Qui de ſoy-méme, eſt le premier ſupplice!
Vous auez trouué le ſecret,
De viure ſans reproche, & mourir ſans regret:
Et l'aſſiete haute & ſolide,
Où voſtre Ame n'a rien de bas ny de timide,
Eſt celle où ſe doit conſeruer,
Le Sage qui voudra, comme vous, s'éleuer,
A cette Region de bonace éternelle,
D'où la Paix void le trouble & le hazard ſous elle.
Tout eſt, par tout ailleurs, variable & mouuant:
Icy regne la vague, & là regne le vent:
L'vn voguant à ſouhait, dans la Mer fait naufrage:
L'autre eſt dans l'air, abbatu de l'orage:
Il ne ſe void que chute & reuolution,
Au Païs de l'Ambition:
Tel qui paroit vn roc, ſe caſſe comme vn verre;
Tel qui monte au matin, ſur le ſoir tombe à terre.
Combien en a-t'on veu, combien en voyons-nous,
Qui n'eſtant pas fondez en vertu, comme vous,
Et portant à faux ſur le vuide,
D'vne apparence peu ſolide,
Precipitez en s'éleuant,
Ont ſeruy de joüet au vent;
Et ſont retombez dans l'orniere,
Où fut leur Fortune premiere?
Combien de Coloſſes dorez,
Des Peuples & des Grands en commun adorez,
Apres auoir de l'impoſture,
De leur vaine dorure,
Abuſé quelque temps,
Les Peuples & les Grands;
De leur baze abatus, par vn éclat de foudre,
Ont à peine laiſſé ce qu'il faloit de poudre,
Pour en couurir, de leurs Titres paſſez,
Les caracteres effacez?

La Fortune bizarre & fantasque Potiere,
Met en œuure toute matiere;
Dans ses moules, & sous ses mains,
L'argile prend vn tour respecté des humains:
Et les couleurs qu'elle luy donne,
Les traits diuers dont elle la façonne,
La font auec honneur au Palais receuoir;
Chacun se presse pour la voir;
On l'approche de la Couronne;
La Cour en troupe l'enuironne;
Et de tous costez les Flateurs,
La chargent de parfums, & la couurent de fleurs,
Mais le jeu n'est pas de durée;
L'argile peinte & figurée,
Aussi-tost que l'enuie à la Fortune en vient,
Perdant l'appuy qui la soutient,
De sa hauteur tout à coup renuersée,
Et sur la terre en cent pieces cassée,
Deuient bouë aux pieds des passans,
Qui luy reprochent leur encens.
D'autres ont dit que la Fortune,
Estoit vne Princesse à mille Amans commune:
Toute vieille qu'elle est, elle fait tous les jours,
Nouueaux desseins & nouuelles amours.
Aujourd'huy gracieuse, & demain méprisante,
Mais chaque jour libertine & changeante,
Elle aime à l'auanture, & se donne sans choix,
Aux Valets comme aux Roys:
Pour des Nains mõstrueux, pour des Negres esclaues
Elle a quitté des Sages & des Braues:
Et son caprice a mis des Filoux, en des lieux,
Preparez pour des demy-Dieux.
Vous le sçauez, HABERT, vous à qui les Histoires,
Ont déployé leurs plus secrets Memoires;
Vous qui n'ignorez rien de tout ce que le Temps,
A renfermé dans le tresor des Ans.

Vous auez veu les traits de sa folie,
Dans la Ville autrefois Reyne de l'Italie:
Et dans cet autre, où le grand Constantin,
Transporta des Romains l'Empire & le Destin.
Des Valets nez au joug, destinez à la chaisne,
Ont esté caressez de cette folle Reyne:
Et Bizance l'a veuë, auec emportement,
Se faire d'vn Eunuque, vn ridicule Amant.
Mais vous sçauez aussi, par où son inconstance,
Termina cette extrauagance;
Et quelle fut la pitoyable fin,
De son Eutrope & son Ruffin.
Rome ne la vid pas plus sage,
Et ne la vit pas moins volage:
Le Peuple Dominant se dépita cent fois,
Et cent fois murmura de ces bizarres choix:
Le Senat mesme Intendant de l'Empire,
Eut beau faire & beau dire;
Elle ne changea point de mœurs;
Elle aima jusqu'aux Escrimeurs;
Et sans honte se fit, en public, idolatre,
D'Esclaues tirez du Thearte.
Pensez-vous qu'elle ait parmy nous,
Ou fait de meilleurs choix, ou pris de meilleurs goûts?
Combien de fois sur les bords de la Seine,
De ses folles amours a-t'elle fait la vaine?
Combien de fois a-t'elle au Peuple abandonné,
Celuy qui de ses mains fraischement couronné,
Venoit de paroistre auec elle,
Dans vn Char de façon nouuelle,
Eclatant de plus d'or, & faisant plus de bruit,
Que celuy des Heros que la Gloire conduit?
Mais quād cette chāgeante & fantasque Maistresse,
Auroit de la constance, auroit de la sagesse;
Croyez-vous qu'elle pût auecques ses faueurs
Contenter les Esprits, & retenir les cœurs?

A-t'on la nuit moins douce, & moins tranquile,
Dans vn lit d'vne étoffe vile,
Et ſous vn plancher peint de gris,
Que ſous ces precieux lambris,
Où l'Art eſt en diſpute auecque la Nature,
Et la Matiere auecque la Figure?
Dequoy ſert-il, pour repoſer en paix,
D'eſtre dans vne Alcoue éleuée à grands frais?
D'auoir en Cabinets, d'auoir en Parquetages,
L'Inde venuë en France, à trauers cent naufrages?
Qui ne ſçait point que les Soucis
Sont la vermine des grands Lits?
Que, ny quenoüilles d'or, ny draps de toile fine,
Ny couuertures de la Chine,
Ny tout ce que le Luxe a de rare & de cher,
Ne ſçauroit les en dénicher?
On les void ces fâcheux reptiles,
Sur le Satin ramper à longues files:
Toute la nuit le Riche les entend,
D'vne ſourde & maligne dent,
Sans reſpecter ny façons ny matieres,
Ronger rideaux & cantonnieres;
Et le Sommeil voltigeant à l'entour,
Y peut à peine entrer auec le jour.
Tous les autres preſens que fait auec largeſſe,
Cette bizarre & volage Maiſtreſſe;
Tout ce que l'on deſire, & tout ce que l'on ſuit,
Ne peut, meſme en ſon ſein, faire vne bonne nuit.
Combien dans l'Ecarlate ont le viſage bléme?
Combien ont le vertige auec le Diadéme?
Et ſi l'auguſte tour qui ceint le front des Rois,
Où luit l'Authorité, d'où deſcendent les Loix,
De la teſte des Rois n'oſte pas les racines,
De mille piquantes épines;
Croira-t'on qu'vne Mithre, vn Mortier, vn Cordon,
Pieces de moindre prix, & de bien moindre nom,

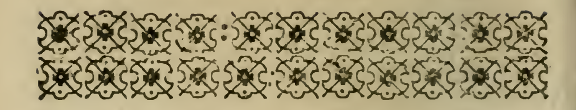
Receus des mains de cette Extrauagante,
Arreſte les deſirs d'vne Ame mécontente,
Et pour la r'afermir, luy donne plus de poids,
Que le Sceptre n'en donne aux Rois?
En vain ſur l'Or, & ſur les Pierreries,
On ſe repaiſt de riches réueries:
On brille en vain de Soye & de Clinquans,
Les ſoins & les chagrins n'en ſont pas moinspiquans,
Les Lingots du Perou, les Perles du Mexique,
Ne peuuent rien contre la Sciatique:
Et le parchemin d'vn Breuet,
De Duc & Pair, ſous le cheuet,
De quelque ambition qu'vne teſte ſoit pleine,
Ne guerit point de la Migraine.
Ruelles, Cabinets, Portiques & Salons,
Ne ſont qu'eſpaces vains embellis de grands noms,
Où de tout temps la Vertu mal venuë,
Où la Paix à peine connuë,
N'ont pû iamais ny de jour ny de nuit,
S'accommoder au trouble, & ſupporter le bruit.
Dans le vuide pompeux de ces riches demeures,
On voit voler à toutes heures,
Certains Oyſeaux de nuit, domeſtiques des Grands,
Et des Palais naturels Habitans,
Les Cœurs voluptueux, gaſtez de pourriture,
Les Orgueilleux bouffis d'enflure,
Les Auares d'or alterez,
De ces Oyſeaux ſans repos deuorez,
Sont les Images veritables,
Du Promethée introduit dans les Fables.
Officiers & Valets, les armes à la main,
Pour les garder veillent en vain;
L'importune& maligne engeance,
Sous leurs armes paſſant, trompant leur vigilance,
Se va percher, en dépit d'eux,
Sur le coſté des Maiſtres malheureux.

Il n'eſt veſtemens, ny parures,
Qui preſeruent de leurs piqueures:
Le ſang vient des cœurs déchirez;
Il vient des Eſprits vlcerez;
Les Cordons & les Croix s'en moüillent;
L'Ermine & la Pourpre s'en ſoüillent;
Et les Manteaux meſmes des Rois,
S'en trouuent tachez quelquefois.
Sans cela, tous les Biens qui paſſent,
Soit que le Sort les oſte, ou que les Ans les caſſent;
Soit que l'vſage en ſoit changeant & peu certain;
Soit qu'ils aillent de main en main,
D'vn flux égal au flux de ces Fleuues ſi viſtes,
Qui font tant de chemin, & ne font point de giſtes;
Ces Biens toûjours coulans, toûjours preſts à couler,
Qu'à la moindre ſecouſſe on void choir ou branler,
Ne ſont pas Biens, à qui le Sage
Se doiue fier dauantage,
Que l'on ſe fie aux feüilles que le Vent,
Sur la plaine va pourſuiuant.
Vous n'eſtes pas, HABERT, de ceux que la Fortune,
Vaine Idole de la Commune,
Tient de ſes liens enlaſſez,
Et dans ſa Roüe embaraſſez:
Fatale & dangereuſe Roüe,
Dont l'aueugle Hazard ſe joüe;
Et qui de tant de monde entraiſne auecque ſoy,
Le repos & l'honneur, l'innocence, & la foy.
Tandis que ceux qui roulent apres elle,
Follement abuſez de ſa courſe infidelle,
Moitié ſalis, & moitié déchirez,
Sont à trauers la boüe, & les ronces tirez;
Vous regnez dans la Paix, que la Philoſophie;
Donne à ceux qu'elle deïfie.
Tantoſt vous conuerſez auec l'Antiquité,
Qui par la barbarie & la ferocité,

Des mauuais temps, autrefois abolie,
Dans la Grece & dans l'Italie,
Sous vn Ciel plus benin, & dans vn air plus doux,
A trouué Rome & l'Attique chez vous.
Tantost vous presidez aux doctes Conferences,
Qui se font par vos soins, sur les droits des Sciences;
Et deuant vous Aristote & Zenon,
Assistez des Docteurs Partisans de leur nom,
Debattent en repos, & d'vn ton pacifique,
La Cause du Lycée, & celle du Portique.
Vous terminez par vos décisions,
Leurs differens & leurs pretentions:
Et vos auis sont mis en titres d'Axiomes,
Entre les Loix des deux Royaumes,
Au dessus de tous les Decrets,
Des vieux Latins & des vieux Grecs.
Quelquefois reuoyant les Cartes
Du Monde Epicurien, découuert par Des Cartes;
Vous suiuez de l'Esprit les mouuemens diuers,
De ces corps en plein jour de tenebres couuerts,
De ces essains errans d'Atomes fantastiques,
Qui dans ces Païs Chimeriques,
Voltigeant au hazard, font tous les changemens
Des Saisons & des Elemens.
Voyageant d'autrefois par vostre Galerie,
Sur vn Monde en tapisserie;
Sans vaisseau vous allez de l'vne à l'autre Mer,
Sans aisles vous passez les Regions de l'Air.
Vous trouuez au Midy, ces obscures Minieres,
Qui sont de tous nos soins les brillantes matieres.
Vous découurez au Nort, des Mõts toûjours couuerts
De la blanche toison, qu'y laissent les Hyuers.
Et de là costoyant le riuage, où l'Ibere,
Se va perdre en la Mer, qui borne l'Hemisfere,
Vous remontez vers le Leuant,
Sans le secours des flots, & sans l'aide du Vent.

Par tout où vous passez, vous accordez les Princes,
Vous reglez leurs Conseils, vous marquez leurs Pro-
Et tout cela se fait par le pouuoir, [uinces;
De vostre Esprit, & de vostre Sçauoir.
Quand il vous plaist, ces fameux Secretaires,
Qui des Siecles passez ont écrit les Affaires;
Soit ceux que la Grece a portez,
Soit ceux que l'Italie autrefois a vantez,
Vous découurent des Politiques,
Gouuerneurs des Estats, Moteurs des Republiques,
Les Machines & les ressors,
Les adresses & les efforts.
Vous voyez là de ces Testes capables,
Les projets en orgueil, comme en masse, effroyables.
Les Solons, les Cesars, & pareils Artisans,
Etalent deuant vous leurs desseins & leurs plans.
Là les Catons, & les Fabrices,
Gens ennemis du Luxe, & Censeurs de Delices,
Mais humains pourtant & courtois,
Et Tuteurs modestes des Loix,
Apprennent à vostre Ame, aussi droite qu'entiere,
Cette obligeante & ciuile maniere,
Dont vous sçauez les Deuoirs balancer,
Regler les Interests, & les Droits dispenser;
Et dont vous maniriez les Affaires publiques,
Suiuant le train des plus grands Politiques,
Si vous n'auiez toûjours preferé le repos,
Aux injures des Vents, au tumulte des flots,
Dont, par fois la Fortune, & par fois la Nature,
Selon que des Saisons le veut la conjoncture,
Iette au trauers des bancs, pousse dans les rochers,
Les grands Vaisseaux & leurs Nochers.
Virgile quelquefois, & quelquefois Horace,
Pour vous entretenir descendent du Parnasse:
Chacun d'eux vous fait part,
Des secrets de son Art:

Et chacun d'eux, en vous quittant, vous donne,
Quelques fcüilles de ſa Couronne.
D'autrefois vous preſtez vos yeux,
Vous étendez vos ſoins, aux Simples curieux,
Dont, chez vous, le Soleil éleue les ſemences,
De ſes plus pures influences.
Ceux qu'il nourrit vers le riche Berceau,
Que le Iour naiſſant a ſur l'eau,
N'ont pas la teinture ſi viue;
Quoy que dés le matin, l'Aurore les cultiue,
De la pointe des meſmes feux,
Dont elle peint, en traits ſi lumineux,
Les Rubis, la Perle, & l'Opale,
Que des riues du Gange elle apporte à Cefale.
Et tout ce qui nous vient, de ces bords rougiſſans,
Où l'Arabe cueille l'Encens,
Ne vaut pas la ſeule Amaranthe,
Qui de pourpre & d'or éclatante,
Semble tirer ſon luſtre & ſa beauté,
De l'innocente & pudique clarté,
De cette Ieun e Nompareille,
Qui de voſtre Maiſon maintenant la merueille,
En vertu, comme en grace vn jour,
Doit faire l'honneur de la Cour.
Que ces emplois, HABERT, ſōt bien plus honorables,
Sont bien plus innocens, que tous ceux des Cōtables!
Que vous eſtes heureux, à beaucoup moins de frais,
Que les Donneurs d'Auis, & les Faiſeurs de Preſts!
Voſtre bonheur au moins eſt pur & legitime;
On ne peut vous en faire vn crime:
Et l'on ne met point vos Contans,
Entre les miſeres du Temps.



GAZETTE DV PARNASSE,

A MONSEIGNEVR LE DVC DE S^T AIGNAN.

ENTRETIEN XIII.

En cette Gazette du Parnasse, qui est vn Païs où toutes choses ont de l'esprit & de la voix; vne Sirene raconte vne nouuelle Metamorphose : Vn Perroquet fraischement venu des Indes, fait recit des preparatifs qui s'y font pour le Commerce des François; & la Sirene conclud par le bruit que la reputation du Roy fait en toute l'Asie.

HONNEVR de la Cour de ce temps,
Modele des Braues galans,
Amy de Mars & de Mineruc,
Saint Aignan, que Dieu vous conserue:
Et que vostre Astre allant toûjours,
De mesme train, de mesme cours,
Sans qu'orage le diuertisse,
Sans que nuage l'obscurcisse,
Monte d vn heureux ascendant,
Par dessus l'Enuie & le Vent,

Et tienne le haut dans l'estime
Du Prince le plus magnanime,
Le mieux fait, le plus fortuné
Qui depuis Pharamond soit né.
Souffrez tandis qu'on vous habille,
Que d'vne auanture gentille,
Qu'au Parnasse hier on m'apprit,
I'amuse vn moment vostre Esprit.
Car Rubans, Collets, & Manchettes,
Vains filets des vaines Coquettes,
Liens plus vains des vains Amans,
Ne sont pas vos amusemens;
Et quelque Galant qu'on vous croye,
Vous n'estimez de petite oye,
Que l'assortiment qui se fait,
De l'épée & du pistolet.
La coste droite du Parnasse,
Prend sa pente vers vne place,
Ceinte d'vn rang de Lauriers verts,
De Roses sans pointes couuers,
Et d'vn cercle que la Fontaine,
Luy fait en roulant vers la plaine.
Là naissent sur le bord des eaux,
Certains melodieux Oyseaux,
Diuers d'espece & de plumage;
Mais qui parlent tous vn langage,
Harmonique, rond, mesuré,
Et diuinement inspiré:
Et les voix qu'à la Renommée,
Preste cette troupe emplumée,
Quand elle arriue à ce Reduit,
Sont celles qui font tout le bruit,
Dont ses Trompettes retentissent,
Et ses Gazettes se r'emplissent.
Mais toutes ces voix ne sont pas,
D'assauts, de sieges, de combas.

Il en eſt de Paix & de feſte,
Comme de Guerre & de conqueſte;
Et le Recit que ie vous fais,
Eſt vn de ces Recits de Paix,
Qu'vne harmonieuſe Syrene
Chantoit au bord de la Fontaine,
Où vont boire tous les Eſprits
De l'amour des Muſes épris.
Les Graces toûjours obligeantes,
Toûjours belles & bienfaiſantes,
D'vn ſoin commun auoient nourry
Vne Beſte à poil de Soury,
Vne ſinguliere Levrette,
Mignonne, careſſante, adrete;
Qui ſçauoit faire mille tours,
Qui les accompagnoit toûjours,
Soit qu'aueque l'Amour leur Frere
Elles joüaſſent chez leur Mere.
Soit qu'auec Flore & le Printemps,
Le Fauory des jeunes Ans,
La fleur d'orange ſur la teſte,
Elles fuſſent à quelque Feſte.
Auſſi les trois charmantes Sœurs,
Ne nouriſſoient que de douceurs,
La Levrete aimable & gentille
Qu'elles appellerent Ionquille.
Elles luy donnoient maſſepains,
Et biſcuits peſtris de leurs mains;
Et de friandiſes pareilles,
Luy jettoient de pleines Corbeilles.
Tous les matins pour l'embellir,
Elles auoient ſoin de cueillir,
Tout ce qui fleurit ſous l'haleine,
Dont Zephire embaume la plaine,
Et toûjours ſa gorge éclatoit,
D'vn cercle d'or qu'elle portoit,

Où pendoient trois fines Opales,
Natureiles Orientales,
Sur lesquelles d'vn petit trait,
L'Amour son Portrait auoit fait:
Et l'auoit dans le mesme espace,
Ioint à celuy de chaque Grace,
Les estimant contre la Mort,
Pour Ionquille vn charme assez fort.
Mais la mort inuincible aux charmes,
Comme elle est insensible aux larmes,
Sans considerer de si prés,
Ny les pierres ny les portraits,
Soit peu discrete, ou trop seuere,
Elle qui pardonne à Cerbere,
Sur la Levrete mit la dent,
Et ie vay raconter comment.
Là-haut sur la voûte azurée,
Dans la grande Sale dorée,
Qui brille d'vn jour eternel,
Se fit vn festin solemnel.
Les Graces aueque Ionquille,
Plus propre qu'vne jeune Fille,
Se trouuerent à ce Festin,
Qui dura du soir au matin:
La Levrete pour l'amour d'elles,
Receut cent caresses nouuelles,
Et cent morceaux délicieux,
Soit des Déesses, soit des Dieux.
Le jeune Eschanson de la troupe,
Luy donna du lait dans sa coupe;
Toutes les Muses à l'enuy,
De chaque plat qui fut seruy,
Le plus délicat enleuerent,
Et la Mignonne en regalerent.
Sur la fin auant que sortir,
Chacun voulant s'en diuertir,

Luy renouuella ſes careſſes,
Qu'elle paya de ſes ſoupleſſes.
Les Graces luy firent des nœus,
D'vne treſſe de leurs cheueux.
La Nuit, de ſix boutons d'Etoiles,
Détachez des bords de ſes voiles,
Luy fit vn précieux collier,
Que Vénus luy voulut lier,
D'vn galant fait de Nompareille,
Qu'elle auoit alors ſur l'oreille.
L'Aurore meſme alloit donner,
Ses perles pour la couronner,
Quand la Canicule offencée,
De la voir ainſi careſſée,
D'enuie & de rage grondant,
Luy vint porter vn coup de dent.
A cette atteinte peſtilente,
Ionquille mourant ſe lamente;
Les Graces aueque douleur,
Pleurent leur perte & ſon malheur.
La troupe en eſt toute affligée;
Et la Canicule vengée,
De crainte de punition
Va ſe cacher ſous le Lyon.
Pour faire honneur à la Levrete,
Que chacun plaint, chacun regrete;
Ses yeux en Etoiles changez,
Aupres de Vénus ſont rangez.
De ſon cuir que teignit l'Aurore,
Et qui fut parfumé de Flore,
Vn corps de juppe fut formé,
D'or & de perles recamé,
Que les Graces ſe reſeruerent,
Et dont THERESE elles parerent,
Le jour que ſolennellement,
A LOVIS ſon Royal Amant,

Elle fut en pompe menée,
Par la Paix & par l'Hymenée.
Ainsi la Syrene conclut,
Et dans l'instant qu'elle se tut,
Vn Oyseau de figure étrange,
Arriué de delà le Gange,
Long-temps où reposer chercha,
Et sur vn Laurier se percha.
Sur la nuance de sa plume,
Vne viue pourpre s'allume;
Le bleu se mesle auec le vert;
Le jaune dans le blanc se pert,
Et les frais Rubis de la Rose,
Au souffle du Zephir éclose,
Quoy que brillans, quoy que dorez,
Ne peuuent estre comparez,
A ceux que porte au bout des aisles,
Cet Oyseau des Terres nouuelles.
A peine se fut-il perché,
Et du bec au Laurier touché,
Que perdant son accent sauuage,
Et parlant vn nouueau langage,
Il nous étonna du recit,
Qu'en termes rimez il nous fit,
Des raretez des Terres neuues,
De la richesse de leurs Fleuues;
Et du bruit que dans ces Païs,
Fait déja le Grand Roy des Lys.
Il nous apprit que vers la riue,
Où l'Indien de couleur d'oliue,
Voit le Char qui porte le Iour,
Commencer son oblique tour,
Déja les plus riches Prouinces,
Recherchoient aueque leurs Princes,
Sur le merite, sur la foy,
Sur les forces d'vn si grand Roy,

Depuis le Chinois, jusqu'au Perse,
Son support & nostre commerce,
Que les riuages de leurs Mers,
De Tresors en barres couuers,
Tendoient les bras à nos Pilotes,
Ouuroient leurs Havres à nos Flotes.
Que plus que iamais diligent,
L'Astre qui fait l'or & l'argent,
Dés que l'Aurore le r'appelle,
Employoit d'vne ardeur nouuelle,
En faueur du Roy des François,
Le plus noble de tous les Roys,
Les plus precieuses matieres,
Qu'il nourrisse dans les Minieres.
Que les Estoiles aujourd'huy,
A l'enuy trauailloient pour luy,
En Forests odoriferantes,
En pierres fines & luisantes:
Qu'on voyoit sur toutes ces Mers,
Les Nereides aux yeux pers,
Tantost sur les vagues portées,
Et par les Daufins escortées,
Solliciter le Dieu des eaux.
De leur amener nos Vaisseaux:
Et tantost sous vne falaise,
Chanter les beautez de THERESE,
Et faire aueque des boutons
Que leur ont peschez les Tritons,
Diuerses façons de parure,
Pour sa robbe & pour sa coëffure.
A ce recit que fit l'Oyseau,
La Syrene assise sur l'eau,
Ajousta que vers le Scamandre,
Vn grand bruit s'estoit fait entendre,
De la tombe où git en repos,
L'ombre d'Achille auec ses os:

Qu'vn bruit pareil, où Babilonne,
De ses Murs l'Eufrate couronne,
Auec pareil étonnement,
Estoit sorty du Monument,
Où se conserue d'Alexandre,
La memoire aueque la cendre;
L'vn & l'autre, de son cercueil,
Où vit encore son orgueil.
Répondant auec jalousie,
Au bruit que répand par l'Asie,
Et par les Mers des enuirons,
La Messagere à cent clairons,
Qui de ses cent bouches à peine,
Peut fournir ce qu'il faut d'haleine,
Afin d'égaler de ses voix,
Les Vertus du Roy des François.
Qu'à son nom sans autre menace,
Les barbares Lunes de Thrace,
Auoient fait voir en leur pasleur,
Leur étonnement & leur peur;
Qu'on auoit veu sous les auspices,
Au Rhin, au Danube propices,
Le Turc vers le Rhab auancé,
Iusqu'au Bosphore repoussé;
Et dans vne terreur panique,
L'Aigle de l'Estat Germanique,
Ne reclamer pour se sauuer,
Et son Aire se conseruer,
Contre les Chasseurs de Bisance,
Que l'arc des Chasseurs de la France.
La Syrene ainsi le chanta,
Ainsi l'Echo le repeta;
Les Cignes voisins qui l'oüirent,
A d'autres Cignes le redirent;
Vn souffle coulant sur les eaux,
En fit prendre l'air aux roseaux;

Et Pegaſe à cette nouuelle,
Hanniſſant & battant de l'aiſle,
Sembla regreter que ſon dos,
N'euſt à porter noſtre Heros,
Dans les Lices que la Victoire
Doit vn jour ouurir à ſa gloire.



PLAISANCE, OV LES DIVERTISSEMENS DE L'AVTOMNE,

A MONSEIGNEVR LE DVC DE MONTAVSIER.

ENTRETIEN XIV.

Il fait vne Description Poëtique de la Maison de Plaisance, qui est à Madame de Villesauin, & de la Campagne d'alentour; & rend conte des Diuertissemens innocens que l'on y prend durant l'Automne.

APPVYE' d'vn Balcon, qui couronne vne Allée,
De Iasmin d'Espagne étoilée,
La plume de Cigne à la main,
Ie vous écris à Saint Germain,
Saintemore aussi noble, aussi sçauant que sage,
Braue de sens, non moins que de courage;
Pour vous faire part des plaisirs,
Qui satisfont icy mes innocens desirs:

Et vous apprendre à quoy ie paſſe des journées,
Plus pures que n'en ont les Iſles Fortunées,
Auec tout l'or & tous les diamans,
Qu'elles ont du credit des Faiſeurs de Romans.
La celebre Maiſon, qu'on appelle Plaiſance,
Eſt ſur vne facile & modeſte éminence,
Pres de la plaine où fut le Chaſteau de Beauté,
Du temps des Valois ſi vanté,
Les Graces apres ſa ruïne,
Conſiderant l'éminence voiſine,
Delibererent d'y baſtir,
Auec deſſein de iamais n'en ſortir.
Sur l'auis de leurs yeux, l'entrepriſe arreſtée,
Eſt ſans remiſe executée.
Cent Amours Artiſans venus de toutes parts,
Auec les cordes de leurs arcs,
Prennent de toute la ſtructure,
L'allignement & la meſure.
D'autres, du ſon que font leurs arcs bandez,
Et comme violons à leurs voix accordez,
Attirent apres eux arbres, pierres & brique,
Neceſſaires à la fabrique,
Sans attendre vn plus grand effort,
Que cet harmonieux accord,
Tous les materiaux d'eux-meſme ſe poliſſent,
Prennent leurs rangs d'eux meſme, & d'eux-meſme s'vniſſent,
Et forment tout le Baſtiment,
Soit par inſtinct, ou par enchantement.
Qui ſçait ce que l'Amour a d'attraits & de force;
Ce que l'harmonie a d'amorce;
Qui ſçait qu'vne Cité, du faiſte aux fondemens,
Se baſtit autrefois au ſon des inſtrumens:
Et que ce fut l'Amour qui ſans rouë & ſans gruë,
Tira d'vne carriere aux Humains inconnuë,
Tous ces grands Corps ſi beaux & ſi diuers,
Dont l'aſſemblage a formé l'Vniuers;

Ne ſera pas de ſoy ſi dure,
Sur le fait de cette ſtructure.
Apres le logis éleué,
Et de toute piece acheué,
Les Amours ardens à l'ouurage,
Tournent leurs ſoins au jardinage.
Sans aller chercher d'autre bois,
Ils aſſemblent tous leurs Carquois:
Chacun d'eux en tire les fléches,
Dont ſe font dans les Cœurs de ſi puiſſantes bréches:
Et leur oſtant leurs fers dorez,
Et leurs aiſlerons colorez,
Ils les plantent ainſi, ſans plume, & déferrées,
Sur des lignes qu'ils ont au niueau meſurées.
Les fléches des Amours, ſoient-ils grands ou petits,
Se font de plus d'vn bois, & ſont de plus d'vn prix:
Il en eſt de Roſier, qui leurs épines laiſſent,
Dans les Cœurs de ceux qu'elles bleſſent.
Il en eſt de bois de Laurier,
Par leſquelles on eſt ou Poëte, ou Guerrier.
D'autres qui ſont du bois où d'vn feu d'écarlate
La Royale Grenade éclate,
Ont pour leur but, par vn plus heureux choix,
Les Cœurs des Reynes & des Roys.
D'autres ſont de Ciprés, dont l'atteinte cruelle,
Porte la mort & le deüil auec elle:
Celles qui ſont de Palme impriment dans le Cœur,
Les piquans aiguillons qui portent à l'Honneur:
Et celles de cet Arbre, où l'Orange ſe dore,
Des jaunes rayons de l'Aurore,
Pouſſent l'Eſprit aux auares deſirs,
Comme celles de Myrthe attirent aux plaiſirs.
Toutes ces fléches differentes,
En vn moment deuinrent plantes,
Sous la main, ſous les yeux, au ſouffle des Amours,
Qui dōnent,cōme on ſçait,la vigueur auxbeaux jours;

Et qui d'vne haleine feconde,
Font naiſtre & ſubſiſter tout ce qui vit au Monde.
Ainſi le Iardin fut planté;
Et ſans Soleil de Printemps, ny d'Eſté,
La terre en vne matinée,
Se vit richement couronnée,
De Roſes, de Iaſmin, de Myrthe, d'Orangers,
Et de tout ce qui fait l'ornement des Vergers.
Lap lace du Iardin la plus fauoriſée,
Et des Graces depuis toûjours la plus priſée;
Fut vn Reduit du reſte ſeparé,
Et d'vn Myrthe épais ramparé,
Où furent miſes les ſemences,
Des innocentes Bien-veillances.
Il vint là de menus Soucis,
Plus blancs & plus beaux que les Lys:
Pres des Soucis il y vint des Penſées
Pures, de bonne odeur, en floquons ramaſſées:
Il y germa des Soins ſemblables à ces fleurs,
Où la Nature a fait vn jeu de ſes couleurs:
Comme elles, en vn jour, ils naiſſent & flétriſſent;
Et comme elles auſſi iamais ils ne tariſſent.
Il y vint de plus par bouquets,
Certaine eſpece de Bien-faits,
Dont la touffe longue & pendante,
Comme pennaches d'Amaranthe,
Semble à la main ſe preſenter,
Et les deſirs des paſſans inuiter.
A ce lieu ſi plaiſant les Graces s'arreſterent,
Et le nom de Plaiſance en commun luy donnerent;
Auſſi toûjours depuis elles l'ont habité,
Sans auoir de regret au Chaſteau de Beauté.
C'eſt en ce lieu que ie paſſe l'Autonne,
Regalé tous les jours, des ſoins d'vne Perſonne,
Qui met le point de ſa felicité,
A faire bien auec facilité.

Les

Les Graces & la Complaisance,
L'éleuerent dés son enfance:
Elle en apprit le secret d'obliger:
L'art de gagner les Cœurs, & de les engager:
Elle en apprit comment les volontez se pliënt;
De quelle attache elles se liënt;
Auec quelles douceurs, & de quelles façons,
Se preparent ces hameçons,
Qui donnent aux bien-faits du goust & de la force,
Et qui sont des Esprits la plus charmante amorce.
Aussi, depuis ces jeunes ans,
Bienfaisante par tout, carressante en tout temps,
Elle s'est fait vne habitude,
De seruir, d'obliger de mesme promptitude,
Que l'Air nous sert de son humidité,
Et le Soleil de sa clarté.
Vne source qui toûjours pleine,
Descend à gros boüillons sur le sein de la plaine,
Ne preste pas le secours de ses eaux,
A l'indigence des Ruisseaux,
Auec vne si pronte & si facile aisance,
Que preste à ses Amis la Dame de Plaisance,
L'obligeant secours de ses soins,
Necessaires à leurs besoins.
La Grace qui toute autre Grace
De bien loin en elle surpasse,
Est la sincere Foy, dont coule l'onction,
De la pure Deuotion.
Iusques au fond son Ame est teinte
De l'esprit de cette Huile sainte:
Le feu de son cœur s'en nourrit;
Son âge mesme en refleurit:
Par ses Bienfaits & par ses bons Exemples.
Elle en vse à l'honneur des Autels & des Temples:
Et pour le bien des malheureux Humains,
La Charité le fait distiler de ses mains.

Dans vn ſejour ſi beau, chez vne telle Hoſteſſe,
En vn temps que le Ciel de ſes dons fait largeſſe,
Vous pouuez bien juger, vous qui jugez ſi bien,
Si les plaiſirs peuuent manquer de rien;
Et ſi les heures ſont heureuſes,
Qui ſont de ſes plaiſirs riches & precieuſes.
Dés le matin, ſi-toſt que le Soleil,
Se laiſſe voir à ſon réveil;
Auec reſpect ie me preſente,
Deuant ſa clarté renaiſſante;
Et par ſes rayons remontant,
Comme par vn chemin de flambeaux éclatant,
Ie m'éleue à la Mer des clartez eternelles,
Dont les Aſtres ne ſont que foibles étincelles.
Qu'il eſt pompeux à voir, cet Aſtre Roy du jour,
Quand il ſe leue au milieu de ſa Cour,
Qui par ordre & de rang, haut & bas l'enuironne,
Et de ſes largeſſes rayonne!
Le Peuple ne void rien de toutes ces beautez:
Ses yeux au dehors arreſtez,
N'ont point appris à percer la Matiere,
De leur obſcure & peſante lumiere.
Ce n'eſt qu'aux Fauoris du Dieu Patron des Vers,
Que tous ces treſors ſont ouuers:
Et pour eux, d'vne claire & precieuſe glace,
Qui vient aux Rochers du Parnaſſe,
Certaines Lunetes ſe font,
Par où d'vn regard net & pront,
Ils découurent du Beau la veritable face,
Sous l'enuelope de la Maſſe.
Muny dés le matin de ces yeux de cryſtal,
Et tourné vers l'aſpect du Ciel oriental,
Ie voy ces portes azurées,
D'or & de pourpre figurées,
Rouler ſur leurs gonds de vermeil,
Et s'ouurir au train du Soleil.

L'Aurore, comme sa Fourriere,
Deuant luy marche la premiere;
Au lieu de craye, elle porte à la main,
Vn Rubis éclatant d'vn feu pur & serain:
Les restes de la nuit deuant elle s'enfuyent;
L'air s'éclaircit, les nuages s'essuyent:
Et les Bois qui sembloient dans leur ombre perdus,
Se releuent les bras tendus;
Comme faisant effort, pour aller à la suite,
De l'Astre qui les ressuscite.
Le Soleil monte cependant,
Sur vn grand Char d'écarboucles ardent;
Les Heures d'or & de perles chargées,
De part & d'autre à ses costez rangées,
De leurs bras donnent mouuement,
Au Char qui roule également;
Et qui laisse sur son orniere,
De longues traces de lumiere.
De ces traces, le long de l'air,
Il descend sur la Terre, il descend sur la Mer,
De lumineuses étincelles,
Qui portent la chaleur & la vie auec elles.
En vn moment i'en voy l'œillet se colorer,
Le jasmin se blanchir, l'orange se dorer.
I'en voy les roses allumées,
Et d'vn esprit de pudeur animées,
Menacer qu'elles brûleront,
Les mains qui les violeront.
Les Amours innocens vont des pieds & des aisles,
A ces premieres étincelles:
Ils en r'allument leurs flambeaux;
Ils s'en font d'autres feux nouueaux;
Ils en preparent la semence,
Des Amitiez de pure bien-veillance:
Et par là naissent dans les cœurs,
Imbus de leurs viues chaleurs,

Le reſpect, le culte, l'eſtime,
Le tendre inſtinct, le deſir legitime,
Et tous les autres mouuemens,
Qui font les honneſtes Amans.
Des meſmes grains de celeſte lumiere,
L'or & l'argent viennent dans la Miniere:
La perle dans l'onde ſe fait;
Le rubis ſur la roche naiſt;
Et tout ce qui ſe voit de beau dans la Nature,
En prend l'eſprit & la teinture.
De là, tournant vers le prochain canal,
Ma veuë & mes yeux de cryſtal,
Ie voy ſur l'eau d'azur & d'argent émaillée,
La Nymphe de Marne éueillée,
Qui pour eſtre veuë & pour voir,
Se leue ſur ſon lit auecque ſon miroir;
Et ſa treſſe humide preſe te,
A la chaleur qui ſuit la clarté renaiſſante.
La blonde Troupe de ſon train,
Le peigne de joncs à la main,
Et l'éponge d'ambre trempée,
A la coëffer eſt occupée.
Le poiſſon d'argent étoilé,
Et ſur l'argent, de pourpre tauelé,
De tous coſtez accourt à la dorure,
De ſa flotante cheuelure,
Dont chaque poil eſt chargé d'hameçons,
Plus dangereux aux Amours qu'aux Poiſſons.
De part & d'autre du riuage,
Il ſe voit des lits de feüillage;
Où les Zephirs qui ſans faire de bruit,
Auoient dormy toute la nuit,
Se réueillent à la lumiere,
Que leur refléchit la Riuiere.
A peine ont-ils ſecoué le ſommeil,
Que ſe leuant le viſage vermeil,

La bouche enflée, & les aisles couuertes,
De plumes jaunes, rouges, vertes,
Et de toutes autres couleurs,
Qui se forment du jour nué sur les vapeurs;
Ils se répandent par la plaine,
Autant que peut les porter leur haleine;
Et vont entre les bras des arbres éueiller,
Les Nymphes qui voudroient encore sommeiller.
Comme elles couchent habillées,
Sur des matelats de feüillées,
Sans autre tour de lit, & sans autres rideaux,
Que le vert touffu des rameaux;
En vn moment ie les voy prestes,
Ie voy degouter de leurs testes,
Le vif argent, qui de l'air écoulé,
A l'or de leurs cheueux le matin s'est meslé.
Les vnes, aussi tost, le long de la prairie,
De beaux restes encore agreable & fleurie,
Se dépeschent de moissonner,
Auant le chaud du jour, de quoy se couronner.
Les autres vont danser au frais que leur presente,
Du Saule amy des eaux, l'ombre verte & branlante;
Le Vent qui passe au trauers des roseaux,
Pour répondre à leurs voix, s'en fait des chalumeaux;
Et pour accompagner la danse,
L'arbre se meut des bras à la cadence.
Apres la danse & les chansons,
Les autres vont dresser des pieges aux poissons,
Qui suiuent comme vn rhé, le tissu des lumieres
Qui par lignes descend de leurs viues paupieres:
Les autres que le cor, & les confuses voix,
Des Veneurs & des chiens appellent vers les Bois,
Vont sur la route de Saint Maure;
Apres vn beau Chasseur, que la Lune & l'Aurore,
Encore en ce temps rauiroient,
Et sur leurs Chars enleueroient;

Comme on dit qu'elles enleuerent,
Deux autres beaux Chaſſeurs, qui d'amour les bleſſe-
Sans le juſte reſpect qu'elles ont toutes deux, [rent;
Pour la Nymphe du ſang des Dieux,
Qu'vne Etoile plus fortunée,
A ſon Hymen a deſtinée.
On remarque en ſa mine vne noble fierté,
Qui ſert comme de pointe & d'arme à la beauté:
On luy voit ſur tout le viſage,
Vne teinture de courage;
Et tel eſt-il déja, que ſon Pere parut,
Lors que jeune Chaſſeur, les Lyons il courut,
Qui ſortis furieux des Campagnes Belgiques,
Et ſoûtenus des Aigles Germaniques,
Sur les champs de Rocroy, de leur chûte ſanglans,
Ou perdirent la vie, ou laiſſerent les dents.
Qu'il aime peu cette innocente chaſſe,
Où la valeur n'a point de place!
Que les Ours de Ruſſie, & les Loups Tranſſyluains,
Seroient bien à ſon gré plus dignes de ſes mains,
Que cette troupe fugitiue,
Que la Marne luy voit pourſuiure ſur ſa riue!
Et qu'il feroit au loin, dans les champs Polonois,
Bruire ſon arc & ſon carquois,
Si la Viſtule, vn jour, vouloit que ſon ſuffrage,
L'appellaſt à chaſſer le long de ſon riuage!
Ie paſſe ainſi le jour, tant qu'il eſt encor frais,
Tantoſt dans vn Parterre entouré de Ciprés:
Tantoſt le long d'vne terraſſe,
Des prez de cent toiſes de face;
Où viennent du coſtau voiſin,
Vert de feüille, & noir de raiſin,
Les ris & les chanſons des troupes innocentes,
Qui du ſang de la vigne ont les mains rougiſſantes.
Ces pures & ſimples chanſons,
Ne ſe chantent pas ſur les tons,

De cette Musique hardie,
Qui s'entend à la Comedie,
Où le Chantre en l'air suspendu,
Sur la foy d'vn ressort quelquefois mal tendu,
Prepare auec éclat, & dans vne machine,
Vn spectacle de sa ruïne.
Il n'est rien là que d'innocent;
L'Ambre n'est pas ce qu'on y sent;
Aussi les Soins qui vont aux belles Assemblées,
Toûjours de défiance & de chagrin troublées,
La noire Ialousie, & les secrets Soupçons,
Qui meslent de l'aigreur aux plus douces chansons,
N'interrompent point la musique,
De ce Chœur sans art & rustique:
Et telle bouche, auec l'odeur des choux,
A quelque chose de plus doux,
Que telle autre qui sent les pastilles d'Espagne,
Et qu'vn air coquet accompagne.
Mais lors que le Soleil de plus haut regardant,
D'vn trait plus droit & plus ardent,
Chasse dans les lieux les plus sombres,
La fraischeur pasle, & les humides ombres:
Alors dans quelque Salon vert,
De Tillots & d'Ormes couuert;
Où sous la voûte d'vne treille,
Ie lis, ie resve, ie sommeille;
Iusqu'à ce que le chaud tombant auec le jour,
Laisse regner la fraischeur à son tour.
Les Nymphes alors déuoilées,
Sortent sans peur d'estre hâlées:
Et les Amours de Plaisance habitans,
En liberté passent leurs temps,
A force jeux, dont l'innocence,
Est de leur âge & de Plaisance.
Les vns par couplets attelez,
Comme petits cheuaux aislez,

Tirent vne roulante chaiſe,
Où l'vn de la troupe à ſon aiſe,
En paſſant jonche le chemin,
De fleurs d'orange & jaſmin.
L'herbe languiſſante & couchée,
Se releue ſous la jonchée;
Et le Zephire qui la ſent,
En tire l'eſprit en paſſant.
Les autres par eſſains vont à la paliſſade,
Qui luit du feu de la grenade:
On les voit les bras étendus,
Ou de leurs aiſles ſuſpendus,
Ecraſer de leurs dents, qui paroiſſent d'opale,
Le doux rubis qui naiſt dans la Pomme royale.
D'autres ſur le canal, pour tromper les poiſſons,
Leur preſentent des fleurs miſes en hameçons:
D'autres paſſant ſur la fontaine,
Digne lauoir d'vne Sirene,
Auec leur ſouffle & leurs flambeaux,
Font naiſtre le feu de ſes eaux.
On y voit ondoyer vne flame pareille,
A celle qui ſe fait des eſprits de la treille.
Le baſſin de porphire en luit;
La Nymphe de frayeur s'enfuit;
Le rouge en vient aux cyprés qui l'entourent;
Pour l'éteindre, les vents y courent;
Et les Pigeons habitans de la tour,
N'y boiuent point apres, ſans y boire l'amour.
Semblables paſſe-temps les autres diuertiſſent;
Les ombres cependant juſqu'au noir ſe bruniſſent;
Les innocens joüeurs mettent fin à leurs jeux;
Et ie me retire auec eux.
A Saint Germain, vſez-vous mieux des heures,
Sous l'or & dans l'éclat de vos riches demeures?
Quel employ font auecque vous,
De ces jours ſi beaux & ſi doux,

Polibe, Tacite, Virgile,
Vos Courtiſans aux champs auſſi bien qu'à la Ville?
Quitteriez-vous leurs ſages entretiens,
Pour les cris des Veneurs,& pour les voix des chiens?
Maintenant que la Paix qui regne ſur la terre,
Vers le Boſphore a relegué la Guerre:
Voſtre valeur au moins a pour s'entretenir,
Vn honorable ſouuenir:
Et ſans ſortir de ſon hiſtoire,
Elle a chez elle vn ample fonds de gloire.
Hors de là, que pourriez-vous mieux,
Que d'aller à la guerre, auec les demy-Dieux?
Soit le long de ces bords, où l'écumeux Scamandre,
Cherche l'ombre de Troye, & pleure ſur ſa cendre:
Soit ſur ces autres bords, où le Tibre regnant,
De l'Empire Latin le berceau va baignant?
Et n'eſt-ce pas pour vous, vn fait plus heroïque,
D'eſtre pres d'Alexandre, au combat du Granique,
Et là, vaincre en eſprit Medes, Perſes, Indiens,
Que de mettre aux abois vn Cerf auec des chiens?
Mais que me direz-vous de ces Graces ſçauantes,
Qui d'Artenice autrefois les Suiuantes,
Le ſont de Iulie à ſon tour,
Et pres d'elle chez vous font l'honneur de la Cour?
Que ie les croy noblement occupées,
Non pas à des joüets, non pas à des poupées;
Mais à former de l'eſprit & des mains,
Le futur Heritier du plus grand des Humains.
Que n'eſperons-nous point de cette nourriture,
Qui doit donner à l'or l'éclat & la figure;
Et par les traits d'vn art exquis,
Repreſenter le Pere dans le Fils?
Quoy que la vaine Grece die,
Son Achille eut beſoin d'auoir vne Iulie:
Elle euſt tout autrement façonné ſon Eſprit,
Que ſon Maiſtre double ne fit.

Au lieu qu'il eut vn air vain, brutal, & colere;
Il en euſt pris la ſcience de plaire;
L'art d'allier la Grace auecque la Valeur;
Et d'adoucir l'Eſprit, ſans affoiblir le Cœur.
Mais ma plume déja ſous mes doigts deuiẽt ſombre:
Le jourqui m'éclairoit n'eſt plusqu'vne grãde ombre:
Et le ſignal de ceux qui peſchent au flambeau,
M'appelle à me ranger auec eux pres de l'eau.



ADVIS CHRESTIEN, A MONSIEVR LE MARQVIS DE LEVVILLE.

ENTRETIEN XV.

Il l'auertit du declin de son âge, & de la necessité de la Mort; & l'exhorte par les illusions, & les vicissitudes des choses du Monde, de donner à son Salut les derniers soins, & les derniers iours de sa vie.

MARQVIS, nous approchons du bout de la Carriere,
Le Temps vole, & nous porte à nostre heure derniere;
Et le peu qui nous reste & de vie & de jour,
En moy, malpropre aux Vers, cōme en vous à l'Amour,
Doit r'appeller nos soins à cet Vn necessaire,
Qui ne peut qu'vne fois se faillir ou se faire.
Dequoy vous seruiront à ce triste moment,
Les Titres de discret & de fidele Amant?
Dequoy tant de Poulets, qui diuers en ramage,
Dans vostre Cabinet, comme dans vne Cage,
Ne vous nourrissent plus, que du vain souuenir,
D'vn Temps qui desormais ne vous peut reuenir?
Chifres mysterieux, Deuises figurées,
Bagues, nœux, bracelets, & pareilles denrées,
N'ont ny cours ny credit, au Bureau destiné,
A payer le tribut à la Mort assiné.

Nos Couronnes non plus,ne ſont pas marchādiſes,
Qui doiuent en acquit, par le Sort eſtre priſes:
Et les rudes Fermiers à cet Impoſt commis,
Des Muſes auſſi peu que des Vertus amis,
N'ont point encore fait cette grace aux Poëtes,
D'accepter en paymēt leurs Lauriers pour leurs teſtes:
Les Rois meſme, Marquis, & les Heros vainqueurs,
Ne r'acheteront point leur vie auec les leurs.
Comme Homere mourut, auſſi mourut Achile:
Sous le ciſeau meurtrier tout eſt foible & fragile;
Et la fatale main, ſous laquelle nos jours,
Sur les cercles du Temps ont leur trame & leur cours;
N'a non plus de reſpect pour l'or que pour l'étoupe,
Et ſans diſtinction l'vn comme l'autre coupe.
Auiſons donc, Marquis, puis que rien icy bas,
Ne ſe peut affranchir de la loy du trépas;
Quelle route pourra, d'vne courſe mortelle,
Nous conduire au repos d'vne vie eternelle.
Sur le ſoir pour le moins, tendons à cette fin,
Où deuoient tous nos pas tendre dés le matin.
Ne nous amuſons plus à ces fauſſes figures,
A ces fantômes creux, qui diuers de poſtures,
D'apparences diuers, à nos yeux ſe font voir,
Pour nous en faire accroire, & pour nous déceuoir.
Vous auez d'vne part l'extrauagante Idole,
De tout fantaſque Eſprit, de toute teſte fole;
La bizarre Fortune, à qui de tous coſtez,
Sacrifices, parfums, bouquets, ſont preſentez.
La trompeuſe,en paſſant, reçoit ce qu'on luy donne;
A l'vn montrant vn Sceptre, à l'autre vne Couronne:
Offrant à celuy-cy du bien & de l'honneur;
Et flatant celuy-là de quelque autre bonheur.
Auec emportement tous vont apres ſa Rouë,
D'où jaillit au hazard, l'or aueque la bouë;
Et qui par fois pouſſant les plus haſtez à bas,
A l'vn caſſe la teſte, à l'autre rompt les bras;

Et les laiſſe en paſſant, le long de ſon orniere,
Ou de fange couuers, ou chargez de pouſſiere.
D'autre-part, vous auez le Luxe ambitieux,
Baſteleur à tromper les cœurs comme les yeux,
Qui de ſon faux Theatre en diuerſes manieres,
Tantoſt par les façons, tantoſt par les matieres,
Arreſte les Paſſans; & retient leurs eſprits,
Du pompeux appareil de la Scene ſurpris.
Les Demons Intendans des friuoles Delices,
Folaſtres Inuenteurs de pareils artifices,
Abuſent de leur part, en mille autres façons,
Des Troupeaux de Niais pris à leurs hameçons,
Qui ſous l'appas ſuccré d'vne douce impoſture,
Ne laiſſent à leur gouſt, que de la pourriture.
Défaites-vous, Marquis, de ces illuſions,
Ménagez mieux le Temps, & les occaſions;
Le Temps court, & iamais ſur ſes pas ne retourne;
L'Occaſion le ſuit, & iamais ne ſejourne:
Et d'vn petit moment ménagé bien ou mal,
De noſtre Eternité ſe fait le nœud fatal.
Voyez comme à leur fin toutes choſes ſe rendent;
Sans arreſt vers la Mer les Riuieres deſcendent:
Le feu fut il nourry du plus fin Calambour,
Monte à ſon Element ſans chercher de détour:
Et les Marbres qui ſont éleuez en Colonnes,
En Corniches taillez, ciſelez en Couronnes,
Dãs quelque hõneur qu'ils ſoiẽt, ſur les Palais des Rois,
Vers leur centre commun, pouſſent de tout leur poids.
Allons ainſi, Marquis, à noſtre commun centre,
Au Principe eternel, d'où tout vient, où tout r'entre:
Nous pourrons là cueillir toûjours à pleines mains,
Les Biens que nous n'auons icy bas que par grains;
Qui naiſſent en Avril, qui meurent en Autonne;
Et que le Temps rauit au moment qu'il les donne.
Là rien ne peut vieillir, rien ne peut s'effacer;
La fleur y donne place à ſon fruit ſans paſſer:

Le jour n'y trouue point de nuit qui le noirciſſe;
Ny le Printemps d'Hyuer, qui ſes graces terniſſe,
Et le Beau toûjours pur, comme toûjours égal,
N'y connoiſt point les traits du declin ny du mal.
Il n'en eſt pas de meſme en ce lieu d'inconſtance,
Où le Bon ny le Beau n'ont point de conſiſtance;
Où iamais nous n'auons deux jours qui ſoiẽt pareils;
Où le broüillas éteint les plus brillans Soleils;
Et nos plus belles fleurs ſont dés leurs matinées,
Ou détruites du vent, ou par le froid fanées.
Vous n'eſtes plus celuy que la Meuſe autrefois,
Vit l'épée à la main, ſur les champs Hollandois,
En deſordre pouſſer les troupes bazanées,
Que l'Eſpagne enuoya du ſein des Pyrenées.
Vous n'eſtes plus celuy que vous vit ſur ſes bords,
Le Tar épouuanté de la foule des Morts,
Quand LOVIS chaſtia d'vne Arme foudroyante,
La Rebelle Cité, Mere de Bradamante.
En ce temps là, le Dieu des belliqueux exploits,
Vous touchant à la main, vous emporta les doits;
Et Bellonne ſa Sœur, fiere & rude Maiſtreſſe,
S'approchant bruſquement, pour vous faire careſſe,
Vous laiſſa ſur la jouë vn gage de faueur,
Dont l'empreinte vous fait encore de l'honneur;
Mais ce tẽps-là, Marquis, n'eſt plus que dãs l'Hiſtoire,
Et ne peut reuenir, que ſur noſtre memoire.
Olimpe, comme vous, n'eſt plus ce qu'elle eſtoit,
Lors que dans tous les yeux l'éclair elle portoit;
Et que prenant par tout, droit & titre de Reyne,
Elle mettoit Heros & Sages à la chaiſne.
Déja ſes yeux ternis reſſemblent au Soleil,
Quand la Nuit le prepare à ſe rendre au Sommeil:
Sa taille ſi bien priſe, & ſi bien meſurée,
S'eſt, ie ne ſçay comment, perduë ou retirée:
Et les rides qui ſont les foſſes des Amours,
Sur ſon teint jauniſſant ſe creuſent tous les jours.

Amaranthe eſt encor jeune, fiere, hautaine,
Nulle Ame n'eſt fermée, à l'Amour qui la meine;
Et par tout où ce Guide, au flambeau la conduit,
De cœurs pris & liez vne chaiſne la ſuit.
Mais attendez vn peu que ſon heure décline,
Vers le dernier tournant qui nos courſes termine;
Vous luy verrez tomber cette éclatante fleur,
Dont l'Avril de ſon âge entretient la fraiſcheur;
Vous verrez s'éclipſer les flateuſes lumieres,
Qui d'aiguillons de feu couronnent ſes paupieres;
Et toſt apres la cire en larmes coulera,
De l'amoureux flambeau qui dans ſes yeux mourra.
I'ay changé comme vous; & cette riche ſource,
D'où mes Vers deſcendoient d'vne ſi promte courſe,
Et traiſnoient en roulant, d'vn bruit harmonieux,
Perles, Or, Diamans, & Rubis auec eux;
Maintenant demy ſeche, & demy limonneuſe,
Ne me fournit qu'vne eau peſante & pareſſeuſe,
Qui coule goute à goute, & ne traiſne en coulant,
Que peu de joncs chargez d'vn ſable froid & lent.
Ma Couronne commence à perdre ſa verdure;
La feüille n'en eſt plus ſi fraiſche ny ſi pure;
Ma Lyre d'étenduë & ſourde ſous mes doits,
N'eſt plus comme deuant, d'accord auec ma voix:
Et le feu qui ſembloit de mon eſprit s'épandre,
Amorty par les ans, eſt reduit à la cendre.
Tout vieillit donc, Marquis, tout finit icy bas;
Le jour a ſon déclin, la vie a ſon trépas:
Et ſans nous amuſer au flux de cette vie,
Apres de faux plaiſirs, de vrais regrets ſuiuie;
Nous en deuons ſi bien, les reſtes diſpenſer,
Qu'ils nous portent à celle où rien ne doit paſſer.



IEV POETIQVE,

A MONSIEVR

DES YVETEAVX,

Conſeiller d Eſtat.

ENTRETIEN XVI.

Il fait la Deſcription du lieu où il paſſe l'Automne, & luy rend conte des diuertiſſemens qu'il y prend.

LE Paſſy d'où ie vous écris,
Au pied d'vn Eſpalier de Poires d'ambre gris,
N'eſt qu'à deux pas du lit, où la Royale Seine
Aux yeux de Paris ſe promeine.
Auſſi voit on d'icy, ſur la lice des eaux,
Paſſer à tout moment des files de vaiſſeaux;
On entend l'Echo du riuage,
Qui ſe plaiſt à répondre au bruit de l'attelage;
Et du matin, de cent voix réueiller
Les vents, qui ſous les Bois couchez pour ſommeiller,
Se leuent en colere, & font fremir la plaine,
Par tout où paſſe leur haleine.
A gauche d'autre part, ſous les arbres du Cours,
On voit à la fraiſcheur voltiger les Amours:
On les entend faire du bruit de l'aiſle,
Quand ſur le ſoir quelque Eſtoile nouuelle,

Vient

Vient r'allumer la pointe de leurs dars,
Du feu qu'épandent ſes regards.
D'autrefois on les voit étaler leur plumage,
Montez comme Cocqs de bagage,
Sur le faiſte vouté des Carroſſes dorez,
Qui vers Auteüil auec pompe tirez,
De plus d'éclairs font briller leur orniere,
Qu'il n'en tombe du Char, qui porte la lumiere.
On les voit là, ſur l'herbe deſcendus,
Aller comme à cheual, ſur leurs arcs détendus;
Leurs fleches leur ſeruent de gaules;
Ils voltigent au tour des Saules:
Les Zephirs volant apres eux,
Sautent à l'or de leurs cheueux:
Et de la Riuiere prochaine,
Les Nymphes du train de la Seine,
A petit bruit, nageant entre deux eaux,
Suiuent l'éclat de leurs flambeaux.
De là, parfois d'vne rapide courſe,
Tirant vers la fameuſe ſource,
Où l'on voit en toute ſaiſon,
Tant de corps langoureux chercher leur gueriſon,
Ils vont d'vne brûlante haleine,
Mettre le feu dans la fontaine;
Et quiconque y vient apres eux,
Surpris de ces humides feux,
En les beuuant, boit vne maladie,
A quoy nulle eau ne remedie.
A main droite l'on voit le ſuperbe Meudon,
Hautain de ſa richeſſe, autant que de ſon nom;
Qui de la peſanteur de ſa lourde terraſſe
Epouuante le Fleuue, & la plaine menace.
Ces Architectes ſi hardis,
Qui la premiere Tour entreprirent jadis,
Formerent-ils iamais leurs Plans ſur des penſées,
Plus vaſtes & plus-exhauſſées,

Q. e ceux, qui pour baſtir ce Mole ſourcilieux,
Laiſſerent vents & nuages ſous eux.
Sous le pied verdoyant, qu'auance la Colline,
Vers le Pont, ſous lequel l'onde en paſſant s'incline;
Cent logis ſomptueux, richement trauaillez,
Et couronnez de toits d'ardoiſes écaillez,
Semblent monter en l'air, pour étaler au Fleuue,
De leur ambition quelque hautaine preuue:
Mais tout hautains, tout ſomptueux qu'ils ſont,
Ils ſoûmettent l'orgueil de leur ſuperbe front,
A celuy de l'auguſte & magnanime Frere,
Du plus grand Roy, qui ſoit, de l'Hidaſpe à l'Ibere.
Là toûjours la Terre fleurit;
A toute heure le Iour y rit;
La Nuit meſme, quand elle y paſſe,
Affecte d'auoir de la grace:
Et l'Hyuer ſi mutin, ſi turbulent ailleurs,
Reſpecte là les moindres fleurs.
Et tout cela ſe fait, pour l'amour de Philippe,
Dont l'eſprit obligeant, tout nuage diſſipe;
Et qui depuis qu'il fut par les Graces nourry,
Pres d'elles demeuré, leur conſtant Fauory;
S'eſt fait par leur adreſſe, adroit en l'Art de plaire;
A ſous elles appris tous les airs de bien faire:
Et trouué le ſecret, ſi rare & ſi charmant,
De joindre au doux l'auguſte,& l'agreable au grand.
Plus bas on void dans vne plaine verte,
Vne fois tous les ans de jauelles couuerte,
Les eaux d'Iſſi, qui ſemblent s'éleuer,
Pour rafraiſchir le jour, & les vents abreuer.
Non loin de là, ſe découure la Barre,
Où par vn ſentiment auſſi juſte que rare,
On voit gemir Ormes, Charmes, Tillots;
On voit pleurer les Nymphes à grands flots;
Et les fleurs ſe liurer à la melancolie,
Depuis que la ſage Iulie,

Et le Braue ſçauant, que luy ſoûmit l'Amour,
Ont abandonné ce ſejour.
Mais à tout prendre, il n'eſt rien qui me plaiſe,
Comme la ſolitude, où ie reſve à mon aiſe,
Tantoſt au murmure des eaux;
Tantoſt à l'ombre des Ormeaux,
Qui de leurs bras feüillus font vne Gallerie,
Où ſans Tableaux & ſans Tapiſſerie,
En traits formez d'eſprit, & d'eſprit colorez,
Ie voy de tous les Temps, les exploits figurez.
Le Baſtiment n'eſt pas de ces hauts Edifices,
De rapines meublez, fondez en injuſtices;
Où le luxe inſolent met des Païs en Parcs,
Des Fleuues en Canaux, & des Monts en Rampars.
On n'y voit point le ſang des Races deuorées,
En Eſtrades d'yuoire, en Alcoves dorées;
On n'y void point l'eſpoir des Peuples ruinez,
En meubles ſuperflus, du Leuant amenez:
On n'y void rien des autres artifices,
Qui ſeruent de matiere aux bizarres Delices:
Mais on y void la mediocrité,
Priſe au compas de l'exacte Equité;
La bonne Foy, la conſcience pure
De toute honte & de toute ſoüillure:
Richeſſe rare en ce temps peruerty,
Où le ſale gain d'vn Party
Donne plus de credit, que la Vertu n'en donne;
A quelque Preux qu'elle couronne.
Les Graces ſont icy modeſtes & ſans fard;
Elles n'y prennent rien de l'Art:
Et par tout où marche Chriſtine,
Qui les égale en taille, & les égale en mine,
Elles vont deuant elle, & ſement ſon chemin,
De force Tubereuſe, & de force Iaſmin.
Le Soleil meſme eſt complaiſant pour elle;
Et par les mains de l'Aurore nouuelle,

Dés que le jour commence à se dorer,
Il fait ses fruits & ses fleurs colorer.
Ce matin ie l'ay veuë, en son habit de feste,
La guirlande au tour de la teste,
Les yeux brillans, le front serain,
De longs pinceaux de laque & de pourpre à la main,
Donner couleur à la Grenade,
Qui met en feu toute vne palissade.
En mesme temps & des mesmes pinceaux,
Coulant le long des arbrisseaux,
Qui font à la muraille vne riche parure,
De fruits diuers & d'égale verdure,
Elle teignoit en rouge le Brignon,
Qui de Pomone fut autrefois le mignon :
Elle donnoit vn éclat au Pauie,
Dont la Rose eust eu de l'enuie:
Et puis couchant vn vernis délicat,
Sur la claire peau du Muscat,
Elle peignoit d'vne mignarde touche,
L'Amadore & la Moüillebouche.
A chaque trait qu'elle faisoit,
Vn Zephir l'ouurage baisoit,
Et d'vne haleine parfumée,
De l'esprit des fleurs animée,
Il adjoustoit à la couleur,
L'agrément de la bonne odeur.
Tandis que du prochain Bocage,
Les Oyseaux éueillez, sembloient de leur ramage,
A voix haute inuiter Christine à receuoir,
L'Aurore qui la vouloit voir,
Apres auoir mis pour luy plaire,
Sans que Cefale ait osé l'en distraire,
Tout ce qu'elle portoit de plus viues couleurs,
A peindre ses fruits & ses fleurs.
Ie pourrois, Vauquelin, le reste vous déduire,
Mais vostre tour est de m'instruire;

Et mon desir, eſt de ſçauoir comment,
Cet Autonne ſe paſſe au riuage Normand.
  Voſtre agreable Chaſſereſſe,
Qu'à ſi grand tort vous taxez de vieilleſſe,
Quoy qu'elle n'ait de l'arriere-ſaiſon,
Que le bon ſens & la fine raiſon,
Va-t'elle toûjours ſur le ſable,
D'vn arc à traits plombez, aux Ramiers redoutable,
Le long des bords, d'écume blanchiſſans,
Faire des meurtres innocens?
Ne s'eſt-il point rendu d'arreſt ſur la querelle,
Des Nymphes de la Mer, & d'elle?
Ces jalouſes Dames des eaux,
N'aiment pas qu'à leur veuë, & parmy leurs roſeaux,
A leurs Tritons, les Dames de la terre,
Du feu de leurs regards, aillent faire la guerre.
Qu'elle laiſſe Thetis, & ſon moëte Element,
A l'Aquilon, ſon frenetique Amant;
Et qu'elle quitte les conqueſtes,
Qui ſont à faire au Païs des tempeſtes,
Aux Miniſtres fougueux des neigeuſes Saiſons,
Qu'Eole tient dans ſes priſons.
  Mandez-moy, ſi le Fleuue d'Orne
Parle encore auſſi haut, leue auſſi haut la corne,
Qu'il faiſoit autrefois, quand vos nobles Ayeux,
Poëtes inſpirez des Cieux,
Tenoient rang vis à vis d'Horace,
Au lieu le plus beau de Parnaſſe.
  Mais vn jet d'eau, qui ſemble en s'éleuant,
Faire effort contre l'air, & ſe plaindre du Vent,
De ſon bruit à finir m'inuite;
Et veut que ſans delay, pour le voir, ie vous quite.

Fin du premier Liure.



ENTRETIENS POËTIQVES,

LIVRE SECOND.

MIROIR FIDELLE, A MADAME LA COMTESSE DE LA SVZE.

ENTRETIEN I.

Il prend occaſion de la mort de Madame la Ducheſſe de Leſdiguieres, & d'autres Perſonnes illuſtres, de luy repreſenter la neceſſité de la Mort, & l'inconſtance des choſes humaines: & de l'auertir de penſer à ſon Salut.



Vovs, illuſtre Iris, à qui les Sœurs ſçauantes,
Des Sources, & des Bois du Parnaſſe Intendantes,
Ont inſpiré ces airs, ſi charmans & ſi doux,
Qui ſur la Seine ont fait tant de Cignes jaloux;

Cleon touché des maux de ce temps lamentable,
Ecrit ſur vn Cercueil, qui luy tient lieu de Table,
Entre deux Flambeaux noirs, de larmes degoutans,
Ce charitable Auis ſur les maux de ce Temps.

Prenez le deüil, Iris, renfermez voſtre Lyre:
Ie l'auouë, on ne peut l'oüir qu'on ne l'admire:
Et les doits du Thebain, qui fit danſer les Bois,
Ne ſceurent pas mieux l'art de charmer que vos doits,
Mais en vne Saiſon, où regne l'infortune,
La plus douce Muſique eſt la plus importune:
Et le Concert que font les Cloches dans nos Tours,
Rend les Cignes muets, & chaſſe les Amours.
On n'entend plus par tout que ces Bronzes funebres,
A toute heure annoncer d'eternelles tenebres:
On ne voit plus par tout, que funebres flambeaux,
Conduire les Viuans & les Morts aux Tombeaux.

Il n'eſt point aujourd'huy de maiſon qui ne pleure;
Auſſi n'en eſt-il point, Iris, où l'on ne meure.
Le deüil eſt general; & ſa triſte couleur,
Des corps les plus parez, a fait tomber la fleur.
Les Palais de triſteſſe & de tenebres ſombres,
Ne ſemblent habitez que de Familles d'Ombres:
Et dans les meſmes lieux, où d'vn riche appareil,
Mille Chars plus dorez, que celuy du Soleil,
Auec pompe traiſnoient des Eſtoiles viuantes,
Des feux de leur Eſprit & de leurs yeux brillantes,
On ne voit que l'horreur, on n'entend que le bruit,
De mille Chars plus noirs, que celuy de la Nuit.

Auſſi la Parque, Iris, ſans ménager perſonne,
Et le meur, & le vert également moiſſonne:
Et ſans diſtinction de naiſſance & de rangs,
Elle abbat de ſa Faux les Petits & les Grands.
Pitoyable moiſſon, où tombent en jauelles,
Les mortelles Grandeurs, & les Beautez mortelles!
Où Sceptres, Etendars, Diadémes, Cordons,
Riches de leur matiere, orgueilleux de leurs noms,

En gerbes ramassez, mis dans la Sepulture,
Sans iamais regermer, s'en vont en pourriture!
La recolte se fait par tout & chaque iour;
La Mort regne au Village, elle regne à la Cour:
Et ces Lits balustrez, & couronnez d'aigretes,
Où les Soucys rongeans font de nuit leurs retraites;
Ces Lambris cizelez, où les Soins font leurs nids,
Où volent les Chagrins, comme Chauuesouris,
Non plus que les Hameaux, n'ont ny Portier ny Garde,
Qui le droit & le coup de la Parque retarde.
Quel spectacle! de voir sur de funestes Chars,
Les Femmes, les Maris, les Ieunes, les Vieillars,
Les Artisans, les Roys, les Charlatans, les Sages,
Toute sorte d'estats, de sexes, de visages;
Et la Mort au dessus, la faux noire à la main,
Qui traisne en herbe, en graine, en fleur, le Genre hu-[main.
Quel Theatre! de voir dans la Caue fatale,
Où sans ordre, & sans choix, cette moisson s'étale,
Les restes des Viuans à monceaux entassez,
Et comme paille seche, au hazart amassez,
Contemplez-les, Iris, & voyez quelle place,
Vous donnera la Mort, dans cette obscure masse,
Soit au rang des Beautez, soit au rang des Esprits,
Qui parmy les Humains, furent de quelque prix.
Mais y pourriez-vous bien connoistre à queique mar-[que,
Ce qui iadis fut Laure, & ce qui fut Petrarque?
Et quand vostre Amarille auec vous y sera,
Quel œil assez perçant vous y distinguera?
Qui pourra déméler ses os & vostre crane,
Soit du crane d'Agnez, soit des os de Diane?
D'Agnes qui triompha du Vainqueur des Anglois,
De Diane qu'aima le second des Valois.
Est-il croyable, Iris, que cette pourriture,
Ait autrefois esté la fleur de la Nature?
Que les troubles du Monde, & les embrasemens,
Soient nez de cette cendre, & de ces ossemens?

Et

Et que ce froid amas de bouë & de poussiere,
Concurrant du Soleil, riual de sa lumiere,
Soit par ses jours serains, soit par ses mauuais jours,
Ait fait & le Printemps, & l'Hyuer dans les Cours?
Mais pourquoy déterrer de vieux nõs de l'Histoire?
Il en est trop, Iris, de plus fraische memoire:
Encore maintenant on meurt comme autrefois;
La Nature n'a rien relasché de ses droits:
Et la Parque, en ce temps, est la seule Partie,
Contre qui la Grandeur n'a point de garantie.
Le Cedre le plus haut, & le plus fort de bras,
Non moins que le Roseau sous elle tombe à bas;
Et sa gloire est de voir, que tout ce qu'elle croule,
Soit Cabanne ou Palais, également s'éboule.
Du sein de la Grandeur, aux yeux de la Vertu,
Le glorieux Pompone en vient d'estre abbatu:
Et pour l'en garentir, les Muses desolées,
L'Innocence, la Foy, la Paix écheuelées,
Le Siecle, le Public, la Iustice, & les Loix,
En vain ont allegué son merite & leurs Droits.
Qu'y ferions-nous, Iris? la Mort est vne Huissiere,
Inflexible au merite, au droit. a la priere.
La Pourpre, & le Mortier des Princes de Thémis,
Luy sont, comme les fers des Coupables soûmis:
Et l'empire absolu de sa verge fatale
Qui range tout le monde, & tout le monde égale,
Appelle sans répit au Parquet eternel,
Et Peuple & Magistrat, & Iuge & Criminel.
Le rang de Mareschal, le Duché de Cardone,
N'ont pas fait Hodancourt plus heureux que Põpone.
L'Ibere, le Lombard, le Flamand, le Germain,
Sçauent ce que valloient & son cœur & sa main.
Le Pô Fleuue regnant, que le Peuplier couronne,
De ses exploits encore & de son nom resonne:
Encore tous les jours, dans le Salon marin,
Ses Nimphes vont chanter ce qu'il fit à Thurin.

Des Alpes, comme vn foudre, il vint aux Pyrenées.
Les Tours de la Castille en furent étonnées:
Vingt fois le long de l'Ebre, & le long de ces bords,
Ou Tarragone étend ses ramparts & ses ports,
Il força la Fortune & le Demon d'Espagne,
A ployer leur orgueil, à quitter la Campagne:
Vingt fois leurs Escadrons deuant luy fugitifs,
Luy laisserent leurs Chefs, & leurs Drapeaux captifs.
Mais le Heros Guerrier, non plus que le Paisible,
N'a pû parer au coup de la Faux inuisible:
Elle a sans feu, sans fer, sans poudre executé,
Ce qu'en vain, cent Cantons, cent fois auoient tenté.
Peut-estre croirez-vous, que cette Impitoyable,
Si dure à la Grandeur, soit aux Graces ployable.
Vous le croiriez en vain, l'Esprit & la Beauté,
La Grace, la Vertu, n'ont point d'immunité:
Et tous les jours la Rose & l'Anemone meurent,
Au lieu que le chardon & la ronce demeurent.
Victoire, vous viuriez; & vos yeux, de leur jour,
Eclaireroient encor tous les yeux de la Cour:
Vostre mort auancée, & plainte de la France,
Ne feroit pas pleurer le Rhosne & la Durance:
Et vostre sage Mere auant vous n'auroit pas,
Sans dispense suby la rigueur du trépas;
Si l'Esprit, la Vertu, la Beauté, la Fortune,
Estoient des droits receus contre la Loy commune.
Deja jusqu'à dix fois la Lune renaissant,
De feux renouuellez a remply son Croissant,
Depuis que d'vne sourde & muette tristesse,
Nous regrettons la mort d'vne aimable Duchesse.
Le Ciel auoit en elle assemblé les tresors,
Qui font les beaux Esprits, & formẽt les beaux corps:
Elle fut douce & forte, habile & bienfaisante:
Elle fut d'vn cœur haut, d'vne Ame intelligente:
Et long-temps sur l'Iser, sur la Seine long-temps,
Receut de tous costez des fleurs & de l'encens,

Tout cela maintenant, n'eſt plus dans vne biere,
Qu'vne cendre ſans feu, qu'vne ombre ſans lumiere,
Son corps jadis ſi beau, par vn éttange ſort,
Se fletrit, ſe ſecha, ſix mois auant ſa mort,
De leurs larmes en vain les Graces l'arroſerent,
En vain de leurs bandeaux les Amours l'eſſuyerent;
Ny larmes, ny bandeaux, n'adoucirent ſon mal;
Tout ſecours luy fut vain contre le coup fatal:
Et la Parque, à ſon heure, arriuant pour la prendre,
N'en trouua ſous le Dais, que le nom & la cendre.
Voyez que c'eſt, Iris, de cette tendre fleur,
Où ſe cache l'Amour,quand il veut prendre vn cœur.
Elle naiſt au Printemps, au leuer de l'Aurore;
La Ieuneſſe la pare, & la Grace la dore;
Mille cœurs emplumez, auſſi legers que vains,
Charmez de ſon éclat, y volent par eſſains.
Les moins precipitez, de reſpect ou de crainte,
Battent l'aiſle de loin, & font oüir leur plainte:
Les autres plus hardis, voltigeant à l'entour,
S'empeſtrent follement dans les rets de l'Amour.
Ce petit jeu ſe paſſe auec la matinée;
Si-toſt que la Fleur ſeche, elle eſt abandonnée;
Tous ces vains Papillons, qui du teint amorcez,
Au tour d'elle s'eſtoient en foule ramaſſez,
Cherchent fortune ailleurs; & vont où les appelle
L'attrait d'vne jeuneſſe ou plus fraiſche, ou plus belle.
Bien dauantage, Iris, ſoit juſtice ou deſtin,
La plus-part de ces Fleurs ne durent qu'vn matin.
Vne importune pluye, vn vent froid qui les touche,
Les fait tomber deuant que le Soleil ſe couche.
La mort qui n'entend point à calculer les ans,
Couppe les cheueux blons, auſſi bien que les blancs;
Nous voyons tous les jours tomber ſemblables teſtes,
Sous ſes cruelles mains à couper toûjours preſtes.
Et comme quand vn Orme abbatu par le fer,
De ſon poids & du coup, tombe du haut de l'air,

Mille Oyſeaux differens de plume & de ramage,
Qui logeoient à l'abry de ſon jeune feüillage,
S'enuolent à ſa chute, & plaignent auec bruit,
Leur démenagement, & leur Palais détruit.
De meſme voyons-nous, qu'à la mort d'vne Belle,
Cent volages Amours, qui nichoient au tour d'elle,
S'écartent en deſordre, & vont ailleurs chercher,
Sans plus longue remiſe, où paiſtre, & ſe percher;
Tout preſts d'en faire autant, dés que la faux mortelle
Fera tomber ſous eux, cette Beauté nouuelle.
Vous le ſçauez, Iris, auſſi-toſt qu'à la Cour,
Quelque Grace naiſſante étale vn nouueau jour,
Vn amour Oyſeleur, de ſon ſifflet appelle,
Mille vains Pretendans à voler apres elle.
D'or, de pourpre, d'azur, les vns ſont éclatans,
Les autres font valoir la douceur de leurs chants;
Et d'autres Babillars, Perroquets de Ruelles,
Sanſonnets de Reduits, luy content des nouuelles.
Preſque tous contrefont cet Oyſeau ſans pareil,
Qui d'vn feu lent & pur ſe conſume au Soleil;
Et tandis que ceux-là vainement ſe conſument,
Plus vainement encor les autres la parfument.
Mais quand elle eſt à terme, & que l'arreſt du ſort,
L'appelle à rendre compte, & l'aſſigne à la Mort;
Voit-on que ces Galans entre eux prennent querelle,
Sur l'honneur de répondre & de payer pour elle?
Et ne les voit-on pas ailleurs le meſme jour,
Pipez d'autres appas, ſifflez d'vn autre Amour,
Aller auecque pompe étaler leur plumage,
Et faire vn vain debit d'vn ennuyeux ramage;
Tandis qu'à ce beau corps autrefois adoré,
Et ſous la tombe alors par les vers deuoré,
A peine arriue-t'il vne ſeule étincelle,
D'vne amour qu'ils juroient deuoir eſtre eternelle?
Dequoy luy ſert alors, d'auoir flatté ſes ſens,
De tant de vaines fleurs, de tant de faux encens?

Et dequoy d'auoir fait l'imaginaire Idole,
Aux mines, aux façons de leur culte friuole?
Peut-eſtre que ſes os de ces fleurs embaumez,
Ne ſeront ny du temps, ny des vers conſumez;
Et cet encens fera que dans la Sepulture,
Sa chair rende de l'ambre au lieu de pourriture.
Ne vous y trompez pas, les Dieux des Cabinets,
De Stances couronnez, parfumez de Sonnets,
Malades, ſur la terre auecque nous languiſſent;
Et morts, auecque nous ſous la terre pourriſſent.
Choſe étrange, & qui doit apprendre à la Beauté,
A ne ſe pas donner de la Diuinité!
Encor apres ſa mort la Roſe eſt parfumée;
La poudre du Iaſmin eſt encor eſtimée,
La Fleur de l'Oranger eſt douce en expirant,
Sa cendre meſme plaiſt par l'odeur qu'elle rend;
Et ce qu'on doit conter au nombre des merueilles,
Il eſt des corps pourris dont il ſort des Abeilles.
Vos ſemblables, Iris, ont bien vn autre ſort;
Elles ſont en horreur dés le jour de leur mort:
Et la fleur de leurs Corps changez en pourriture,
Ne laiſſe rien de ſoy que l'ombre à la Nature.
Prenez-y garde, Iris, cet exemple eſt pour vous:
Ne vous promettez pas d'auoir le ſort plus doux,
Toſt ou tard vous ſuiurez; & la rigueur des Parques,
Qui ne reſpecte pas les Palmes des Monarques,
N'aura point de reſpect pour ces Lauriers ſi vers,
Qu'a mis ſur voſtre front le Demon des beaux Vers.
Sapho jadis en fut comme vous couronnée,
Comme vous Cornelie en eut la teſte ornée,
La Grecque & la Romaine illuſtres comme vous,
Acquirent des Amans, & firent des Ialoux:
Mais leurs voix qui le chant des Cignes égalerent,
Leurs Lyres que les flots & les vents reſpecterent,
Iamais ne pûrent faire vn aſſez doux accort,
Pour toucher de pitié l'oreille de la Mort.

La Sireine qui fait l'eternelle harmonie,
De la Sphere ſujete à Venus Vranie,
Vous inſpire elle-meſme, & vous dicte ces Vers,
Qui ſont l'ame des voix, qui ſont l'eſprit des airs,
Vn Amour concertant ſous vous les fait redire,
A ſon Arc qu'il accorde aux tons de voſtre Lyre,
Il les fait repeter aux Cignes qu'il inſtruit,
A chanter en volant par le frais de la Nuit.
Mais, Iris, ny l'Amour, ny l'aimable Sirene,
Qui d'eſprits lumineux anime voſtre veine;
Ny les Cignes chanteurs, ne feront point d'effort,
Ponr chaſſer loin de vous les Oyſeaux de la Mort.
Cette Aigle, voſtre Garde & voſtre Domeſtique,
De vos Peres Heros, la compagne heroïque,
En vain vous cachera ſous les nombreux Lauriers,
Qui luy ſont demeurez de leurs geſtes guerriers :
En vain par deſſus vous elle étendra les aiſles;
Ces funeſtes Oyſeaux vous rauiront ſous elles.
Voſtre grand Admiral, ſi puiſſant ſur les eaux,
Pour les fuir, n'eut point d'aſſez legers vaiſſeaux;
Quoy que les Aquilons miniſtres de ſes voiles,
Egalaſſent leur courſe à celle des Eſtoiles.
Ce que l'Eſprit, la Gloire, & les Vers ne pourront;
La Grace & la Beauté, peut-eſtre le feront.
Les cloches dont le bruit plaint la mort d'Aretine,
Qui de taille & de port nous fut vne Heroïne,
Font entendre aſſez haut, que iamais la Beauté,
De la commune Loy n'aura d'immunité.
La Cour qu'elle aſſeruit, les Grands qui l'adorerent,
Les Captifs qui leurs fers apres elle traiſnerent,
Ont-ils payé pour elle? ont-ils gagné du Sort,
Vn moment de répit pour differer ſa mort?
Elle n'eſt plus, Iris, & le titre de Belle,
Qui ne la rendit pas meilleure ou moins mortelle,
Ne la fera iamais reuiure vne autre fois,
Pour mettre vne autre Cour ſous le joug de ſes loix.

Tous les ſoirs, le Soleil éteint par les tenebres,
Et comme enſeuely ſous de grands draps funebres,
Renaiſt tous les matins, auſſi jeune, auſſi beau,
Qu'il ſe fit voir aux yeux du Monde encor nouueau:
La Lune a tous les mois vne pareille grace,
Sa jeuneſſe reuient, ſa vieilleſſe ſe paſſe:
Tous les ans le Zephir reſſuſcite les Fleurs:
Et l'Aube, tous les jours rend la vie aux couleurs.
Il n'eſt pourtāt, il n'eſt qu'vn Printēps pour les Belles;
Leurs jours sōt d'vn momēt, leurs nuits sōt eternelles:
Et celuy qui les montre, & les cache à ſon choix,
Ne leur ouure iamais la Scene qu'vne fois.

Le Soleil qui diſſout les neiges ſurannées,
Du front de l'Apennin, du front des Pyrenées;
Auec tous ſes rayons, aueque tous ſes feux,
Iamais ne diſſoudra celle de vos cheueux,
Quand la triſte blancheur de la froide vieilleſſe,
S'épandra malgré vous le long de voſtre treſſe:
Et vos jours, à leur tour vne fois écoulez,
D'aucun Aſtre iamais ne ſeront rappellez.

Depuis que le Ciel roule, & que les feux qu'il porte,
Ont paſſé ſur la Terre, où Cleopatre eſt morte,
Iamais il n'a manqué tous les ans vne fois,
De redonner la vie, & la jeuneſſe aux Bois:
Il a remis l'eſprit dans le ſein des Campagnes:
Il a fait reuerdir la teſte des Montagnes:
Et iamais il n'a pû parmy tant de grands Morts,
Rétablir vne Belle, & r'animer ſon corps.

Allez au Cours, Iris, allez aux Tuilleries,
Voyez leurs promenoirs, voyez leurs Galeries;
Et cherchez dans ces lieux, ſi vous y trouuerez,
Les Beautez dont jadis ils furent éclairez.
Des Fleurs de la Fortune, & du Temps couronnées,
Elles ont là regné durant quelques journées,
Pareilles en leur pompe, à ces Flambeaux trompeurs,
Qui ſortis de la Terre, & nourris de vapeurs,

Paroissent des Soleils dans la nuë enflamée,
Et s'écoulent en pluye, ou s'en vont en fumée.
Leur mort desabusa les cœurs & les Esprits,
Qui de leur faux éclat par les yeux s'estoient pris.
Tout ce train fastueux de bruit & de lumiere,
Les quitta sur la fin d'vne courte carriere:
Et rien n'en demeura, pour honorer leur deüil,
Que la fumée en l'air, & la cendre au cercueil:
Tandis que de leurs corps leurs Ames déchargées,
Conduites deuant Dieu, pour en estre jugées,
Pour escorte n'auoient que le Bien & le Mal,
Dont toute Ame est suiuie au dernier Tribunal.
Escorte heureuse aux Bons, aux Meschans redoutable,
Et non moins aux Meschans, qu'aux Bons inéuitable.
Le Bien libre, éclatant, & déja couronné,
Par vn Guide celeste auec l'Ame est mené.
Le Mal suit, cõme vne Ombre informe & mõstrueuse,
Traisné par vn Demon d'vne figure affreuse:
D'autres vont à l'entour, plus terribles alors,
Qu'ils n'estoient autrefois agreables au Corps.
Iris, il est ainsi, l'Amour, le Ieu, la Pompe,
Sont Demons déguisez d'vn masque qui nous trõpe:
La mine en est flateuse, & les traits en sont doux:
Mais le dedans est plein de fiel & de courroux.
Et quand l'Acte dernier conclut la Comedie,
De cette mensongere & fabuleuse vie,
Ces Demons Basteleurs alors se reuestans,
Du Bourreau qu'ils auoient dépoüillé pour vn temps,
Seruent à leurs Suiuans de Ministres de peine:
Allument leurs buchers du feu de leur haleine:
Et leur font là payer d'vn eternel tourment,
L'vsage amer & court des plaisirs d'vn moment.
Disposez-vous, Iris, à ce dernier voyage;
Pensez-y quelquefois, dressez vostre équipage.
Ie ne vous parle point de cheuaux, de mulets,
De Pages, d'Escuyers, de juppes, de collets,

De Meubles enuoyez des Terres inconnuës,
De ſuperfluitez par cent perils venuës.
Tout ce riche embaras dont ſe chargent les Grands,
Pour ſignaler leurs noms, pour diſtinguer leurs rangs,
N'ira pas auec vous juſqu'à la ſepulture:
Chacun eſt là remis au droit de la Nature:
Et de ce Droit commun l'indiſpenſable Loy,
Qui ne diſtingue point l'Eſclaue, ny le Roy,
Au delà du Tombeau, ne laiſſe aucune marque,
De baſſeſſe au Sujet, de grandeur au Monarque.
Aretine eſt allée au diuin Tribunal,
Sans Couronne, ſans Dais, & ſans manteau Ducal:
Les Ames à la mort montant là toutes nuës,
N'y ſont qu'à la couleur de leurs œuures connuës:
Et les ſeules Vertus, qui vous y meneront,
Feront là voſtre gloire, & vous couronneront.





CONSOLATION A EVDOXE.

ENTRETIEN II.

Il la consôle de sa mauuaise fortune ; & par diuers exemples tirez de la Nature, de la Fable, & de l'Histoire, il luy montre que de tout temps, la Beauté, la Vertu, & la Grandeur mesme, ont esté maltraittées de la Calomnie & de la Fortune.

A L'ombre des Peupliers, qui le long de la Seine,
Font de leurs bras feüillus vne mobile Scene,
Eudoxe, en qui le Ciel assembla les tresors,
Qui font valoir l'esprit, & qui parent le corps;
Se plaignoit à Cleon de la fatale enuie,
Qui s'estoit attachée à la fleur de sa vie:
Et maudissoit le Sort, qui de ses plus beaux jours,
De pluye & de broüillas auoit troublé le cours.
Vn deüil noble & modeste estoit sur son visage,
Ce qu'est sur le Soleil vn lumineux nuage:
Les plaintes en sa bouche auoient de l'agrément;
La grace à sa douleur donnoit de l'ornement;
Et de ses yeux trempez les larmes épanduës,
Pareilles à ces grains de lumieres fonduës,
Que l'Aurore au matin répand en se leuant,
Emouuoient à pitié les peupliers & le vent.

Les peupliers la plaignoient du bruit de leur feüillage;
Et le vent de regret en battoit le riuage.
Cleon qui connoissoit son cœur & sa vertu,
Afin de releuer son esprit abbatu,
Iustifioit le Ciel, excusoit la Fortune:
Alleguoit des humains la misere commune:
Luy faisoit obseruer, que la Vertu iamais
N'eut auec le Malheur vne durable paix:
Et luy representoit des Grandes de l'Histoire,
L'image encor souffrante, & la triste memoire.
Eudoxe, disoit-il, vous accusez à tort,
Les Astres & le Ciel de vostre mauuais sort.
Le Ciel ne peut mal faire à son plus rare ouurage:
Nul Astre ne peut nuire à sa plus belle image:
La bonté ne fait point la guerre à la bonté:
Vn lys ne fut iamais par des lys mal-traité:
Et iamais on ne vit tomber le feu des roses,
Pour consumer les fleurs autour d'elles écloses.
Les Astres comme vous, sont doux & bien-faisans:
Leurs yeux comme vos yeux, sont chastes & luisans:
Et s'il n'est des clartez à des clartez contraires;
Si les Beautez ne sont des Beautez aduersaires,
Ces celestes Beautez, ses lumineuses Sœurs,
Ne se peuuent, Eudoxe, accuser de vos pleurs.
Leur fortune en ce point à la vostre est égale;
L'aduersité leur est adherente & fatale.
Combien tous les matins, & combien tous les soirs,
De broüillas tenebreux, & de nuages noirs,
Effacent leur éclat, obscurcissent leur gloire,
Les font mesme pleurer sur leurs Trônes d'yuoire?
Vne fois tous les mois la Lune perd son teint,
Son visage decline, & son lustre s'éteint:
Et soit fievre ou langueur, le mal qui la possede,
Depuis vn si long temps n'a point eu de remede.
Cet autre Corps si beau, qui voit tout, qui fait tout;
Qui pare l'Vniuers de l'vn à l'autre bout;

Ce Pere des beautez, ce Pere des lumieres;
Ce riche Createur des plus riches matieres;
Le Soleil n'eſt pas né pour eſtre plus heureux:
Souuent dés le matin malade & langoureux,
Il tombe en défaillance étouffé d'vn nuage;
Et perd de ſes rayons la vigueur & l'vſage.
La dignité, le rang, l'Ange qui le conduit,
Ne luy ſçauroient ſauuer vne mauuaiſe nuit.
Il a, tout beau qu'il eſt, fort peu de belles heures;
Le bon temps n'entre pas en toutes ſes demeures.
Et quelque or qui reluiſe en ſes douze maiſons,
Qu'il change au changement des mois & des ſaiſons;
Malade en la pluſpart, au milieu des dorures,
Il ſouffre des chaleurs, il ſouffre des froidures:
Et de ſes yeux battus d'importunes vapeurs,
Souuent il ne nous vient que de l'ombre & despleurs.
Mais quoy? c'eſt le deſtin des choſes les plus belles!
Il ſemble qu'il ne ſoit de tourmens que pour elles.
Cet autre bas Soleil, precieux aux humains;
Ce metal qui fait tout ſans eſprit & ſans mains;
Cet Or que des rayons ſi puiſſans enuironnent;
Qui couronne les Rois, & que les Rois couronnent;
Déchiré par les mains de ſes propres Amans,
Souffre des criminels les plus rudes tourmens.
A peine eſt-il bien né, qu'il eſt mis ſur l'enclume;
Que le marteau le bat; que le feu le conſume;
Et que couru de tous, il eſt juſques au cœur,
Iaune de ſon ſupplice, & glacé de ſa peur.
Ces precieux boutons de lumiere endurcie,
Où la beauté du Ciel eſt peinte & racourcie;
La noble & chaſte Perle, & le beau Diamant,
Ont auſſi bien que l'Or à ſouffrir le tourment.
La Perle ſous les flots ſupporte l'amertume,
De tout vn Element de tempeſte & d'écume.
Et comme ſi c'eſtoit vn feu pris dans les Cieux,
Qui rend le Diamant ſuperbe & precieux;

Cet illuſtre Innocent lié par la Nature,
Sur le dos d'vn rocher ſterile & ſans verdure,
Eſt reduit au deſtin de ce fameux Voleur,
Qui déroba ce feu ſi fertile en malheur,
Dont la noire fumée attira ſur la terre,
Les fievres & la mort, les crimes & la guerre.
Tout ce que nous voyons de beau dans l'Vniuers,
Eſt ainſi tourmenté de ſupplices diuers.
La Reyne des Iardins, cette fleur ſi pompeuſe,
Eſt comme vous, Eudoxe, illuſtre & malheureuſe.
Elle a le front auguſte, & l'eſprit parfumé;
D'vne pourpre ſans fard ſon teint eſt allumé;
Et les rayons dorez dont elle eſt couronnée,
Font bien voir qu'à regner elle eſtoit deſtinée.
Ses parfums cependant, ſa pourpre & ſa beauté,
Luy ſont de foibles droits contre l'aduerſité.
Elle eſt plus que la Ruë expoſée aux rapines,
Aux injures du vent, aux pointes des épines:
Et ſon trône ſe voit piqué de tous coſtez,
Des traits que la Fortune a contre elle jettez,
Tel eſt l'injuſte ſort de cette fleur ſi belle,
Qui fait l'honneur des fleurs en la ſaiſon nouuelle;
Dont les feux ſont ſi purs & de ſi bonne odeur;
Et qui joint comme vous la grace à la pudeur.
Sa grace à l'impoſture eſt pourtant expoſée;
Elle eſt d'affeterie & de luxe accuſée:
De ſes feux innocens l'honneur eſt ſoupçonné:
Les traits dont on luy voit le corps enuironné,
Ces inflexibles traits du Sort qui la trauerſe,
Sont crus eſtre les traits de l'Amour qui la perce.
Le Soucy jauniſſant eſt il moins malheureux?
Ne prent-on pas ſon teint pour vn teint d'amoureux?
Quoy que d'vn noble inſtinct & d'vn feu sãs matiere,
Son eſprit lumineux n'aime que la lumiere.
Ces beaux & nobles Corps, ces Corps ſi bienfaiſans,
Les Aſtres ne ſont pas libres des médiſans.

Dit-on pas que Cefale eſt aimé de l'Aurore,
Que c'eſt pour ce mignon que ſa teſte elle dore,
Et que tous les matins en r'allumant le jour,
Elle joint à ſon feu le feu de ſon amour?
La fable eſt auſſi vaine, & n'eſt pas moins publique,
Qui nous feint que la Lune aime vn melanconque:
Et qu'elle paroiſt vuide, ou pleine de clarté,
Qu'elle s'éuanoüit, ou reprend ſa beauté,
Selon que la douleur du trait qui la tourmente.
Luy fait venir la fievre, ou plus forte, ou plus lente.
Il n'eſt Aſtre de marque en tout le Firmament,
Qui n'ait receu de nous vn pareil traittement.
On leur donne des noms & des faces de beſtes:
De plumes & de poil on profane leurs teſtes.
Les vns ont décrié la vertu de leurs rais:
Les autres en ont fait de monſtrueux portraits:
Et tous les jours encor mille vapeurs obſcures,
Eteignent leur lumiere, & changent leurs figures.
La médiſance donc, la peine & le malheur,
Sont le ſort general des choſes de valeur.
Vn ſemblable deſtin, ſi vous m'en daignez croire,
Vous eſt, parfaite Eudoxe, vn beau ſujet de gloire.
Et quoy que vous ſouffriez, encore vaut-il mieux,
Souffrir comme le font les Aſtres dans les Cieux,
La Palme ſous le vent, la Perle dans l'écume,
La Roſe ſur l'épine, & l'argent ſur l'enclume;
Que d'eſtre en la Nature vn membre rebuté,
Vne piece ſans art, vn corps ſans dignité.
L'Hiſtoire eſt vn theatre où des Beautez ſouffrantes,
A chaque page on voit les Ombres gemiſſantes.
Là le fer à la gorge, & le regret au cœur,
Lucrece de ſon ſang laue ſon deſ-honneur.
Là d'vn dépit meſlé de luxe & de colere,
Cleopatre à ſa mort incite vne vipere.
Là pour executer par vn nouueau tourment,
De ſon cruel Mary le cruel teſtament,

Monime meurt aux yeux des Graces & des Muſes,
Meurt aux yeux des Vertus de ſon malheur confuſes;
Et pour brauer la Mort, de ſon royal bandeau,
Se fait pour s'étrangler vn ſuperbe cordeau.
Là meſme Mariamne auſſi chaſte que belle,
Par vn Mary jaloux traittée en criminelle,
Sans reſpect de ſon nom, ſans reſpect de ſon rang,
Subit la cruauté d'vn Tribunal de ſang:
Et ce modeſte orgueil, cette grace hautaine,
Ces yeux des autres yeux le plaiſir & la peine,
Ce viſage où l'Amour regnoit ſous la Vertu,
Ce Chef-d'œuure ſans pair ſous le fer abbatu,
Eſt par l'injuſte arreſt d'vn Eſpoux tyrannique,
De la main d'vn Bourreau la victime tragique.
D'autres dans les rigueurs d'vne obſcure priſon,
Ont paſſé les beaux jours de leur belle ſaiſon.
Il coula de leurs yeux des fontaines de larmes:
Il en tomba des feux accompagnez de charmes:
Et leurs fers cependant ne furent point fondus,
Ny des feux, ny des pleurs de leurs yeux épandus.
La voix me manqueroit, Eudoxe, & la memoire,
Plûtoſt que ie n'aurois recueilly de l'Hiſtoire,
Tous les traits qu'autrefois la Fortune a jettez.
Soit contre les Vertus, ſoit contre les Beautez.
Le nombre en eſt trop grand; & dãs toutes les pages,
Il coule ſang ou pleurs de leurs paſles Images.
Voſtre merite, Eudoxe, eſtant égal au leur,
Pourriez vous refuſer d'entrer en leur malheur;
Et d'en ſouffrir au moins la part que vous deſtine,
Celuy qui ſous la fleur a fait naiſtre l'épine?
Il vous a fait des biens & grands & precieux;
Des biẽs qu'il ne fait voir que par grains ſous les Cieux:
Auec profuſion il vous en a comblée:
Autour de vous ſa grace eſt toute raſſemblée:
Et voulant faire en vous vn chef-d'œuure de prix,
Parfait au gré des yeux comme au gré des eſprits;

Pour vous faire, il choisit des ames les plus belles,
Et des corps les plus beaux les plus nobles modelles.
Au contraire, vos maux & legers & petits,
Sont de ceux qui nous sont en commun départis;
Qui d'vne pante égale & d'vne égale course,
Depuis que le Serpent infecta nostre Source,
Débordent sans respect de degrez ny de rangs,
Sur les testes du Peuple, & sur celles des Grands.
Nul estat ne s'en sauue; & contre ce deluge,
Sur les plus hautes tours il n'est point de refuge.
Ces Colosses fameux que la Fortune a faits,
Que la Fortune a peints & dorez à grands frais,
Bien qu'ils soient éleuez sur de hautes colonnes;
Bien qu'ils soiēt à couuert sous de grādes couronnes;
Comme les plus petits, haut & bas inondez,
Et battus de torrens autour d'eux débordez,
De leur vaine grandeur n'ont point d'autre auantage,
Que d'estre de plus haut exposez à l'orage;
De tomber auec bruit, & laisser en tombant,
Vne plus riche poudre à la mercy du vent.
Le Vulgaire abusé croit les hautes Fortunes,
Libres du commun joug, franches des loix cōmunes.
Il ne sçait estimer que l'éclat & le son;
Et ne distingue point le grand d'auec le bon.
Il donne son encens & ses vœux à la pompe;
Et cette pompe n'est qu'vn Spectre qui le trompe;
Qu'vn phantôme fardé, qui cache ses tourmens,
Sous la fausse lueur de ses faux ornemens.
Eudoxe, il est ainsi, cette fatale Roüe,
Où du sort des humains la Fortune se joüe,
Herissée au dessus, herissée au dessous,
Ne manque en nul endroit de crochets ny de cloux.
Les vns sont precieux & brillent de lumiere;
Les autres sont obscurs, & de vile matiere;
Mais obscurs & brillans piquent également:
Et quoy que le jeu porte, or, fer, ou diamant,
Diamant,

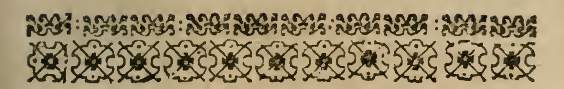
Diamant, or, & fer, en ce jeu d'auanture,
Font à quiconque y touche vne égale bleſſure.
Il eſt des malheureux, dans les plus grands Palais,
Il en eſt ſur le Trône, il en eſt ſous le Dais:
Il eſt des Patiens à qui dans les Balluſtres,
Il vient des maux de prix, & des geſnes illuſtres.
De leurs propres liens on les voit amoureux:
On voit leurs échaffaux éclater autour d'eux;
Et perſonne ne voit leurs ames déchirées,
Saigner de tous coſtez ſous leurs chaiſnes dorées.
Elles ſaignent, Eudoxe, & de leur cœur fendu,
On verroit leur eſprit goute à goute épandu:
On verroit de leur ſang leurs Couronnes moüillées;
On en verroit leur Pourpre & leurs perles ſoüillées;
S'il eſtoit des conduits entre l'ame & le corps,
Par où le ſang coulaſt de l'eſprit au dehors.
Mais ſans qu'il ſoit beſoin d'enuoyer ma memoire,
En chercher bien auant des preuues dans l'Hiſtoire:
Et ſans vous effrayer de phantómes venus,
Ou d'étranges païs, ou de temps inconnus.
Le Louure eſt à nos yeux de la grandeur humaine,
Et des peines des Grands vne pompeuſe Scene.
La Grace & la Vertu, la Gloire & la Beauté,
N'ont pû là ſe munir contre l'Aduerſité.
Sa longue & dure main qui n'épargne perſonne,
Sur le Tróne ſouuent, ſouuent ſous la Couronne,
A piqué de nos Lys les glorieuſes fleurs;
Elle en a fait couler le ſang auec les pleurs.
Loüiſe cette Reyne & ſi belle & ſi ſage,
Qui fit de tant de cœurs le ſecret eſclauage;
Se crût eſtre elle-meſme eſclaue dés le jour,
Que l'Hymen la voulut couronner ſans l'Amour.
Son Eſprit fut geſné dans la Couche Royale;
La Couronne luy fut vne chaiſne fatale;
Le Louure vne priſon, le Tróne vn échaffaut,
Erigé pour montrer ſon tourment de plus haut.

Elle y mourut auſſi d'vn long regret ſechée:
Comme vne belle fleur de ſa tige arrachée,
Qui miſe dans vn pot d'agate ou de vermeil,
Regrette ſon terroir, regrette le Soleil:
Et quelque éclat qu'elle ait dans ſa priſon dorée,
Seche enfin de l'ennuy d'en eſtre ſeparée.
Cette autre belle Fleur de l'Arbre des Valois,
En qui mourut le nom de tant de braues Rois;
Marguerite pour qui tant de lauriers fleurirent;
Pour qui tant de bouquets chez les Muſes ſe firent;
Vit bouquets & lauriers ſur ſa teſte ſecher:
Vit par vn coup fatal les Lys s'en détacher:
Et le Cercle Royal dont l'auoit couronnée,
En tumulte & ſans ordre vn trop prompt Hymenée,
Rompu du meſme coup, deuant ſes pieds tombant,
La laiſſa comme vn tronc dégradé par le vent.
Eſpouſe ſans Eſpoux, & Reyne ſans Royaume,
Vaine ombre du paſſé, grand & noble phantôme;
Elle traina depuis les reſtes de ſon ſort;
Et vit juſqu'à ſon Nom mourir auant ſa mort.
Mais quelle aduerſité ſe peut trouuer égale,
Au malheur qu'a ſouffert ſa fameuſe Riuale?
Ce fut vn compoſé de grace & de vertu,
Auſſi rare, auſſi grand que ſiecle aucun ait eu.
L'Arne nous l'enuoya plus feconde & plus belle,
Que l'Aſtre qui preſide à la ſaiſon nouuelle.
Sa clarté fit fleurir la tige de nos Lys,
Qu'vne Eſtoile maligne auoit preſque abolis:
Et de leurs rejettons qui ſous ſa main germerent,
Le Tage, la Tamiſe, & le Pô ſe parerent.
Le Sort des Nations ſe forma de ſes loix:
Son Sang & ſes Portraits regnerent ſur les Rois:
Et pour ſe faire encor au cœur de cet Empire,
Vn regne ſomptueux de marbre & de porphyre,
Et laiſſer de ſa gloire & de ſa dignité,
Vne ſuperbe montre à la Poſterité,

Elle applanit des monts, épuisa des carrieres;
Sur des canaux voûtez suspendit des riuieres;
Fit rouler dans Paris ces liquides tresors,
Que la Seine étonnée admire de ses bors;
Et d'vn Louure second aux frais de la Nature,
Et par les mains des Arts éleua la structure.
Mais quoy? les plus grãds biẽs sont icy les plus cours:
Son Estoile déchut, & prit vn autre cours:
Et par son changement, changea de la Princesse,
La bonace en tempeste, & la joye en tristesse,
Depuis, nous l'auons veuë en son éloignement,
De cent funestes bruits plus funeste argument,
Et celebre joüet du Sort & de l'orage,
Errer de mer en mer, de riuage en riuage:
Estre à toute l'Europe vn spectacle de deüil,
Sans pouuoir rencontrer le calme qu'au cercueil;
Ny laisser apres soy, de sa premiere gloire,
Qu'vn grand titre à remplir vne tragique Histoire.
Eudoxe, il se voit donc des malheureux par tout:
Le Monde en est peuplé de l'vn à l'autre bout.
Le cedre & le roseau, la fougere, & la palme,
Ont en commun l'orage, ont en commun le calme:
Les Barques sur la mer, & les plus grands vaisseaux,
Souffrent également & des vents & des eaux:
Et des Palais hautains les orgueilleuses testes,
Sont comme les hameaux sujettes aux tempestes.
Ce n'est pas vn hazard, c'est vne juste loy,
Egale pour l'Esclaue, égale pour le Roy.
Nous deuons nous soûmettre à cette loy commune,
Sans charger de nos maux ce Spectre de Fortune,
Qui n'estqu'vn nõ sãs corps,&qu'vn phãtóme errant,
Que la Fable a formé de fumée & de vent.
La Vertu, sage Eudoxe, est comme vne Statuë,
Dont l'étoffe veut estre éprouuée & battuë.
Plus on la fait souffrir, & plus on l'embellit:
Le feu la purifie, & le fer la polit;

Elle reçoit ſon prix de la main qui l'agite;
Et c'eſt de ſon tourment que ſe fait ſon merite.
Ainſi parla Cleon, l'Echo luy répondit:
Et de l'eſprit d'Eudoxe vn rayon s'épandit;
Qui ſembla de ſon deüil diſſiper le nuage,
Et rendre auec le jour la joye a ſon viſage.





DE LA COVR,

A MADAME LA DVCHESSE
DE SCHOMBERG.

ENTRETIEN III.

La Cour representée dans cette Poësie, n'est pas vne Cour particuliere : elle est de toutes les Nations & de tous les Siecles. Il y a eu de Saints Papes, de Saints Empereurs, & de Saints Rois; Mais il n'y eut iamais de Cour Sainte, qu'en souhait & en idée. Et afin que le Lecteur ne s'attribuë point le droit de descendre du general au specifique, & de faire les applications particulieres; il sçaura que ce qui est dit icy en François, des déguisemens & des artifices, des chutes & des malheurs, de l'ambition & de l'auarice, de l'indeuotion & des autres vices des Gens de Cour, Lucien l'a dit en Grec, Pierre de Blois en Latin, Gueuarre en Espagnol, & le Guarini en Italien.

VOus voila donc au port, genereuse Duchesse,
Des vents cóme des flots vostre Estoile maistresse,
A fait tomber les vents, a fait taire les flots,
Et malgré leur fureur vous a mise en repos.
Ils ont beau murmurer, beau faire à la Fortune
Contre vostre retraite vne plainte commune:

Il eſt doux au Pilote arriué dans le port,
D'oüir des flots émeus le tumulte & l'effort;
Et de voir à ſes pieds fermes ſur le riuage,
Creuer en écumant les Enfans de l'orage.
Ainſi, ſage Ducheſſe, il vous doit eſtre doux,
Apres tant de complots des vagues contre vous,
De vous voir des perils de la Cour retirée:
Et d'vn calme certain deſormais aſſeurée,
Sur le pas des Vertus fournir en paix le cours,
Que le Maiſtre des Temps a preſcrit à vos jours.
Cette grace n'eſt pas vne commune grace,
Soit petite Chaloupe, ou grand Vaiſſeau qui paſſe,
Le Golfe dangereux de ce faux Element;
Grands & petits y ſont naufrage également:
Et les maſts les plus hauts, les plus ſuperbes hunes,
N'ont pas vn autre Nort, n'ont pas d'autres Fortunes,
Que les moindres Eſquifs, qui ſans voiles flotans,
Sont le commun joüet des vagues & des vents.
Quoy que vous en ſçachiez, Ducheſſe bonne & ſage,
Encore pouuez-vous en ſçauoir dauantage.
Et pour vous exciter à rendre ſur le bord,
Vos offrandes à Dieu, qui vous a miſe au port,
Ie veux en peu de traits, mais de traits ſans figure,
Vous faire de la Cour, la fidele Peinture.
La Cour eſt vn Climat, où iamais il ne luit;
Où l'Erreur entretient vne eternelle nuit:
Et tout ce qu'on y voit de trompeuſe lumiere,
Reflechy du dehors d'vne creuſe matiere,
Impoſe aux yeux, nō moins qu'il impoſe aux Eſprits,
De ſon luſtre abuſez, auſſi-toſt que ſurpris.
Auſſi, rien n'y paroiſt en ſa propre figure;
On n'y reconnoit point les traits de la Nature.
Tout s'y meut par reſſort, tout s'y fait auec art;
Iuſqu'aux yeux, juſqu'aux voix, tout eſt gaſté de fard;
Et par vn ſcandaleux, quoy que public vſage,
Pour cent maſques à peine on y voit vn viſage.

Les Vieillards ont les leurs comme les jeunes Gens:
Et les petits s'en font, comme s'en font les Grands.
Les traits en ſont changeans, les mines differentes;
Les couleurs de faux jours fauſſement apparentes;
Et ſelon les deſſeins, les temps & les ſujets,
Ils ſont noirs ou ſerains, ils ſont triſtes ou gais.
Les feintes amitiez, & les fauſſes tendreſſes,
La loüange ajoutée aux malignes careſſes,
Les petits ſoins rendus auec empreſſement,
L'indigne flaterie, & le trompeur ſerment,
Et ſemblables couleurs, à force plaſtre vnies,
Et d'vn luſtre apparent, par la Ruſe vernies,
Sont les materiaux dont à la Cour ſe font,
Ces maſques de l'Eſprit, de la bouche, & du front:
Dans les affreux Deſers, où la brûlante Afrique,
Nourrit de ſes Lyons la Race famelique,
Où l'eſprit des Dragons corrompt l'air & le jour;
Vit-on plus en peril, qu'on ne vit à la Cour?
Au moins dans ces Deſers, le Lyon ſanguinaire,
Ne ſçait point de l'Agneau la douceur contrefaire:
Le Tigre tauelé n'imite point la voix,
Du Cerf au front branchu, qui brame dans nos Bois:
Et iamais on n'y vit la Panthere inhumaine,
Prendre de la Brebis la figure & la laine.
Mais, Ducheſſe, à la Cour le Lyon fait l'Agneau,
Le Tigre prend du Cerf & la voix & la peau:
Le Vautour déguiſé d'ongle, de bec, & d'aiſle,
Fait tantoſt le Pigeon, tantoſt la Tourterelle:
Et le Griffon ſanglant du butin qu'il a pris,
S'eſſuye & contrefait l'Oyſeau de Paradis.
Dans ce déguiſement, quelle Sageſſe humaine,
Si Dieu ne la conduit, ne ſe trouuera vaine?
Qui ſe pourra ſauuer des ongles & des dents,
De ces Agneaux Lyons & Tigres au dedans;
De ces Griffons parez de plumes empruntées,
Déguiſez de façons & de mœurs imitées?

Auſſi comme en vn Bois aſſiegé de Voleurs,
On n'entend à la Cour, que bruits & que clameurs,
Soit de gens dépoüillez, ſoit de gens qui dépoüillent,
Et ſans pitié, du ſang des dépoüillez ſe foüillent.
On n'y voit que butin funeſte & déchiré,
Enuié par les vns, par les autres pleuré:
Que débris qu'en tombant les innocens fourniſſent,
Aux plans ambitieux des meſchans qui baſtiſſent.
Là, par vn art étrange, autrepart inconnu,
Que l'vſage a toûjours dans la Cour maintenu;
Du débris demeuré des Maiſons renuerſées,
Il s'en fait chaque jour, d'autres plus exhauſſées:
Et celles qui ſe font de ſemblables débris,
Sans ordre raſſemblé, ſans liaiſon repris,
Détruites à leur tour, ſeruent à la ſtructure,
D'autres, à qui ſe garde vne meſme auanture.
Auſſi, noble Ducheſſe, il n'eſt rien dans la Cour,
Qui ſe puiſſe aſſeurer d'y ſubſiſter vn jour.
Il y regne des vents dont le ſeul exercice,
Eſt de faire tomber haut & bas édifice:
D'abattre également & Cedres & Buiſſons:
D'arracher ſoit en fleur, ſoit en fruit, les moiſſons:
Et meſler ſans reſpect d'étoffe riche ou vile,
Les Coloſſes dorez aux figures d'argile.
La Fortune qui met au hazard & ſans choix,
En œuure tout plaſtras, toute terre, & tout bois;
Et qui ſe plaiſt à faire auec vn tour de Roüe,
Vne Idole d'honneur, d'vne maſſe de boüe;
Moula-t'elle iamais de Coloſſe plus vain,
Plus éleué de baze, & de corps plus hautain,
Que ce fameux Toſcan, dont l'effroyable maſſe,
A peine dans la Cour à d'autres laiſſoit place?
Celuy de Babilonne autrefois ſi vanté,
Eſtoit moins haut de taille, eſtoit moins bien planté;
Il ſembloit que l'on euſt épuiſé la Nature,
Afin d'auoir dequoy fournir à ſa parure;

Sa

Sa baze paroissoit de hauteur & de poids,
Se deuoir égaler au Trône de nos Rois:
Et la Cour a ses pieds tous les jours en offrandes,
Entassoit a monceaux l'encens & les guirlandes.
Ce Colosse si fier, si haut, si spacieux,
Qui sembloit de son front vouloir toucher les Cieux;
Frapé d'vn coup de vent, & déchu de sa place,
D'vn funeste joüet, reput la populace.
Sa reste démolie, & ses bras ruinez,
De funestes cordeaux par les places traisnez,
Et pourris à la fin, reprirent dans l'orniere,
Leur premiere bassesse, & leur forme premiere.
  Mais à quoy bon citer ces pieces de hazard,
Que la Fortune fait sans conseil & sans art?
Les Oints mesme de Dieu, quand de dessus leur teste,
Dieu retirant sa main, les liure à la tempeste,
Sujets comme tout autre, aux attaques du vent,
Tiennent moins contre luy que le sable mouuant.
  La France de ses bords a veu la Tragedie,
Qui d'vn tissu sanglant par les Demons ourdie,
S'est faite du meilleur & du plus doux des Rois,
Par le fer inhumain d'vn parricide Anglois.
De son front tout d'vn coup, trois Courõnes tõberent,
Et son coû sans deffence à la hache laisserent.
Au Palais de Vital, ses Ayeux assemblez,
D'vn acte si cruel dans le marbre troublez,
Semblerent détourner les yeux & le visage,
Et vouloir s'éleuer pour venger cet outrage.
La Tamise en eut peur, & ses flots murmurans,
D'vn flux precipité sous leurs riues courans,
En desordre à la Mer la nouuelle en porterent;
Et leur rapport finy, de regret se noyerent:
Et longtemps auec bruit, tous les Havres du Nort,
Fremirent de l'horreur de cette étrange mort.
  D'vn Roy si malheureux, l'Ayeule malheureuse,
Quoy qu'elle fust sçauante, aimable, genereuse,

N'eut pas le vent plusdoux, ny le tẽps moins mauuais;
Et iamais ſon deſtin ne luy donna de paix.
Du Trône des François ſoudainement déchuë,
Quelque faueur du Ciel qu'y montant elle eut euë,
Il luy falut r'entrer, quittant la Cour des Lys,
Dans l'Hyuer eternel de ſon triſte Païs;
Plus triſte à ſon égard, pour la longue tourmente,
Que prepara contre elle vne Ligue inſolente,
Que pour la longue neige, & pour les longs frimas,
Qui d'vn Ciel engourdy tombent ſur ces climats.
La ſouuent fugitiue, & ſouuent priſonniere,
Mais forte dans la fuite, & dans les chaiſnes fiere,
Elle eut à ſuporter toutes les cruautez,
Où la firent paſſer ſes Sujets reuoltez.
Enfin abandonnée au gré de ſa Riuale,
De cette Elizabet à tant d'Ames fatale,
On la vit ſous la main d'vn infame Bourreau,
Laiſſer tout ce qu'alors le Monde auoit de beau.
En vain pour la ſauuer les Graces conſpirerent;
Leurs voiles ſur ſa gorge en vain elles jetterent;
Les yeux de l'Inhumain n'en furent point touchez:
Leurs voiles & ſon cou d'vn meſme acier tranchez,
Dans le ſang qui jallit leurs couleurs confondirent;
Et les Graces ſur elle en pleurs s'éuanoüirent.
Mais il s'eſt aſſez veu d'exemples en nos jours,
Du peu de fermeté qui regne dans les Cours:
Et ſans aller plus loin, cette belle Aſterie,
La merueille de l'Arn, l'honneur de l'Etrurie,
Mere de tant de Roys, Reyne de tant de Cœurs,
Qui porta ſes vertus plus haut que ſes grandeurs;
Quoy qu'au deſſus du vent, elle parut montée,
Fut-elle pour cela du vent plus reſpectée?
Quoy que le Diadéme éleué ſur ſon front,
Fut de ceux qui broüillas & nuages deffont,
Fut-elle pour cela moins ſujete aux nuages?
Son front en fut-il moins attaqué des orages

Quelque rang qu'elle tinst, contrainte assez souuent,
De sortir de sa place, & la ceder au vent;
Nous l'auons veuë errer, ainsi qu'erre vn Planete,
Qui n'ayant point d'arrest, & manquant de retraite,
Confus de son éclipse, & vers la nuit panchant,
Sans couronne & sans lustre arriue à son couchant;
De mesme auons-nous veu sur la terre & sur l'onde,
Cette grande Princesse errante & vagabonde,
Sans demeure asseurée & sans port arresté,
Suiure de son destin l'Ascendant démonté;
Perdre de sa grandeur, chaque jour quelque marque;
Et ne laisser enfin pour dépoüille à la Parque,
De tant de dignitez, & de tant de tresors,
Qu'vn grand nõ sans sujet, & qu'vne ombre sãs corps.

Apres les mauuais temps qu'a veus vostre Maistresse,
Ne vous étonnez pas, vertueuse Duchesse,
Que sans auoir égard à la fleur de vos ans,
Sans respect des Amours declarez vos suiuans,
Et sans considerer ces Graces si pudiques,
Déja de vostre train, déja vos domestiques,
Vn vent funeste aux fleurs, & des Graces jaloux,
Se soit si rudement éleué contre vous.

De quelque noble feu que la Rose s'allume,
De quelque doux esprit que l'Oeillet se parfume,
Et la Rose & l'Oeillet, soit au front du Printemps,
Soit sur le sein de Flore, ont à craindre les vents.
Et les Graces iamais, ny les Amours leurs freres,
N'ont pû charmer ces vents, ou jaloux, ou coleres.

En cela pour le moins vous eustes le bonheur,
De faire dans le trouble éclater vostre cœur;
Et par vne merueille à la Cour bien nouuelle,
On y vit vne fleur aussi tendre que belle,
Plus forte que les vents qui font ployer les Pins,
Et de la teste au pied, font trembler les Sapins.

Au bruit que l'on en fit, les Nimphes de la Seine,
La coëffure en desordre, & toutes hors d'haleine,

Monterent ſur leur riue, & de leurs longs ſoûpirs,
Secondez de leurs flots, imitez des zephirs,
Pleurerent les Vertus auec vous rejettées,
Regreterent en vous les Graces maltraitées;
Et jusqu'au grand Salon, en coquille voûté,
De perles, de corail, & de nacre encrouſté,
Où le vieil Ocean Surintendant de l'Onde,
Regale chaque jour tous les Fleuues du Monde,
Elles furent crier, contre le mauuais vent,
Qui ſans les reſpecter ſur leurs bords s'éleuant,
Leur auoit arraché d'vne jalouſe haleine
La plus aimable Fleur, qui regnaſt ſur leur plaine.
D'autre-part à ce bruit, la Loire au lit d'argent,
Dépeſcha vers la Seine, vn Zephir diligent,
Pour vous ſeruir d'eſcorte, & de là vous conduire,
Vers l'heureuſe contrée, où s'étend ſon Empire.
Ses Filles pour vous voir, monterent ſur leurs bords,
Le jonc vert aux cheueux, la gaze ſur le corps,
Et telle qu'on les voit, quand auec Galatée
Au Cercle chez Thetis, leur Mere eſt inuitée.
Leurs yeux furent ſur vous attachez tout le jour,
Tantoſt auec reſpect, tantoſt auec amour:
Et par tout où vos pas, quelque trace laiſſerent,
Toute ſorte de fleurs par bouquets s'éleuerent.
La Cour vaine & trompeuſe, a toûjours ajoûté,
L'infame ſeruitude, à l'infidelité:
Et là ſans reſpecter les teſtes couronnées,
Toutes teſtes ſont d'or ou de fer enchaiſnées.
Ces priſonniers errans, ces malheureux Forçats,
Qui les chaiſnes aux pieds, & les rames aux bras,
Sont toûjours en priſon & toûjours en voyage,
Sous les coups du Comite, & ſous ceux de l'orage,
Ont vn joug plus leger, & des fers moins peſans,
Que ceux que la Fortune attache aux Courtiſans.
La Cour eſt, ie l'auouë, vne Galere peinte,
De rubans, de feſtons, de clinquans elle eſt ceinte;

La chiourme en eſt riche, & les bans precieux;
Les Forçats, de leurs rangs s'y tiennent glorieux;
Leurs rames ſont d'yuoire & de bouquets parées;
Leurs chaiſnes font grand bruit,& ſont toutes dorées:
Mais tant d'atours ſi beaux, ſi pompeux, ſi luiſans,
Soulagent-ils en rien le joug des Courtiſans?
Et pour eſtre à nos yeux ſi parez & ſi braues,
En ſont-ils moins captifs, en ſont ils moins eſclaues?
Les chaiſnes des Forçats n'attachẽt que leurs pieds:
L'eſprit, le ſens, le cœur à la Cour ſont liez:
Il n'eſt pas juſqu'au ſoufle, & juſques au langage,
Quoy que ſi libre ailleurs, quoy qu'ailleurs ſi volage,
Qui n'ait là ſes liens tiſſus de nœuds diuers,
Soit d'intereſts connus, ſoit d'intereſts couuers:
Perſonne là ne vit, ne ſe meut, ne reſpire,
Qu'aueque dépendance, & ſous vn rude empire.
On n'y reconnoit point la liberté du choix,
Tout s'y remuë au gré, tout s'y fait par les loix,
De certains glorieux & ſuperbes Comites,
Qui ſans diſtinction de rangs ny de merites,
Oſent mettre le pied ſur les fronts couronnez,
Et traiſner apres eux les Princes enchaiſnez.
Le premier eſt l'Amour, qui bien qu'en apparence,
Il ſoit toûjours enfant de taille & d'innocence;
A l'inhumanité des plus cruels Bourreaux;
Inuente tous les jours des ſupplices nouueaux:
Fait aller les Forçats, qu'il a mis à la rame,
Tantoſt auec le fer, tantoſt auec la flame:
Les bat de ſon flambeau, les pique de ſes dars,
Et les lie à leurs bancs des cordes de ſes Arcs.
L'Ambition ſuccede à l'Amour tyrannique:
Elle eſt de tous les Grands la torture publique;
Leurs rames, leurs liens, & leurs chaiſnes ſe font,
De tout ce qui leur pare, ou les mains, ou le front,
Et non moins que leur frõt,leurs mains ſont vlcerées,
Des ſecrets aiguillons de leurs charges dorées.

Comme l'Ambition, l'Auarice a ſes bancs,
Et ſes Forçats diuers d'offices & de rangs,
Qui toûjours alterez & toûjours fameliques,
Ne peuuent ſe remplir des Fontaines publiques.
Outre la rame aux mains, & les charges au dos,
Qui de jour & de nuit leur oſtent le repos,
L'inhumaine Auarice à piquer toûjours preſte,
Leur met des aiguillons au cœur & dans la teſte;
Et de ces aiguillons, qui teignent de leur ſang,
Leu rs chaiſnes,leursfardeaux,leurs rames &leurbanc,
Les malheureux qu'ils ſont, les piqueures cheriſſent,
Et de faux lenitifs la peine en adouciſſent.
Le metal leur en plaiſt ; & ſa ſeule lueur,
Eſſuye aſſez leur ſang, ſeche aſſez leur ſueur:
Et les conſole aſſez, ſoit des aſpres morſures,
Que le ver de leur Ame ajoûte à leurs bleſſures;
Soit de mille rebuts, qu'il leur faut endurer,
Pour mouler leur Fortune, & la faire dorer.

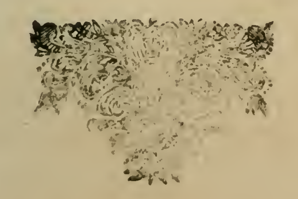
Mais ſans que l'Auarice en tourmens inuentiue,
Et ſans tréue, ſans paix, à leur nuire attentiue,
Mette en œuure ſur eux ſes ſecrets inhumains,
Les cruels, pour leur peine, ont aſſez de leurs mains.
L'vn de l'autre Brigan, l'vn de l'autre Corſaire,
Quelque petit butin qui ſe preſente à faire,
On les voit l'vn ſur l'autre, à la proye échauffez,
Egorgez égorgeans, étouffans étouffez,
S'arracher tour à tour d'vne main violente,
Auec l'habit rompu, la chair viue & tremblante.

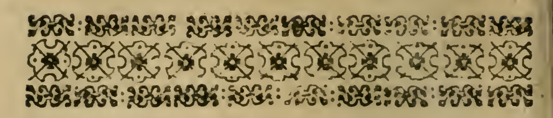
Encore maintenant, comme du temps paſſé,
La Cour ſe peut nommer vn Monde renuerſé.
La Nature par tout ſi juſtement rangée,
Ne s'y reconnoit point, tant on l'y voit changée.
Là, comme ſi le jour roturier deuenu,
A peine meritoit d'eſtre des Grands connu,
Ses plus riches rayons ſont laiſſez aux ſouſpantes;
Les Alcoues n'en ont que des lueurs mourantes:

Et le Soleil chassé de l'Estrade & du Dais,
Va faire ses presens au quartier des Valets.
Chose étrange & bizarre, obligeante Duchesse,
Ces vains adorateurs de la vaine Richesse,
Qui par tout veulent voir luire l'or à leurs yeux,
L'or qui n'est que le marc de la clarté des Cieux,
Ne sçauroient suporter ce Globe de lumiere,
Qui de tous les metaux est la Source premiere.
Diray je qu'on fait tout de trauers à la Cour?
Qu'on s'y leue de nuit, qu'on s'y couche de jour?
Que les Hommes menteurs jusque dans leur vesture,
Ne sont du haut en bas qu'abus & qu'imposture?
Vne juppe aujourd'huy jusqu'au genoüil leur pend;
Vne aisle de moulin sur leur soulier s'étend;
Sous des cheueux d'emprunt leur visage se cache;
Leur marcher est rompu d'vne double rondache:
Et i'attens que demain, si la mode y consent,
Leurs mains prendront la botte, & quitteront le gand;
Leurs testes se verront de leurs chausses coëffées;
Leurs jambes de leur poil se verront étoffées;
Et leurs talons bien-tost laissant les éperons,
Comme ceux de Mercure auront des aislerons.
Tous ces maux que ie côte, & tous ceux que ie laisse,
Se trouueront legers, vertueuse Duchesse,
Si nous les comparons auec l'Impieté,
Dont l'air fut à la Cour de tout temps infecté.
La Foy, les Sacremens, la Loy, les Euangiles,
Ne sont au Courtisan que fables inutiles.
Le Palais est son Temple, & les Dais sont ses Cieux;
Il porte là son culte, il trouue là ses Dieux;
Mais des Dieux comme luy sujets à pourriture,
Quoy qu'au dehors brillans & couuerts de dorure.
Aussi pourueu qu'il ait son Paradis chez eux,
Sans pretendre plus haut, il se tient bienheureux.
Et tout ce qu'on luy dit du celeste Royaume,
Ne passe en son esprit que pour vn vain phantôme,

Qui le touche aussi peu que tout ce qu'il entend,
Du Royaume d'Alcine, ou du Palais d'Atlant;
Et de tous ces Païs, que les faiseurs de songes
Ont bastis à credit sur le fonds des mensonges.
De tout temps on l'a dit, il fut vray de tout temps,
La Pieté n'est pas de la suite des Grands,
Et la premiere fois que pour estre connuë,
Elle prit d'vn beau feu la forme dans la nuë,
Ce fut dans le Desert, & non pas dans la Cour,
Que ce feu merueilleux se découurit au jour.
Encor ne fut-ce pas au faiste d'vne Palme,
Que se prit de ce feu la flame pure & calme;
Ce ne fut pas au bras, ny d'vn Pin sourcilleux,
Ny d'vn Cedre de corps & de teste orgueilleux;
Ce fut à la blancheur d'vne épine rampante
Que sans vent s'alluma son ardeur innocente.
La Pieté naist donc, non pas dans vn Hostel,
Où l'Homme se croit estre au dessus du Mortel,
Non pas dans vn Palais, où la foule importune,
D'vn tas d'ambitieux adore la Fortune,
Mais dans vn lieu secret, & du monde écarté,
Où la pure Innocence, & l'humble Pauureté,
Austeres dans la vie, & dans l'habit modestes,
Preparent la matiere à ses ardeurs celestes.
Il est vray que le Ciel fait grace quelquefois:
Il a des feux d'élite, & des Ames de choix:
Il sçait nourrir le Lys au milieu des épines;
Il sçait produire l'Or dans le limon des mines;
Et jadis son Esprit, à tout faire puissant,
Tira d'vne Fournaise vn air rafraischissant;
Et fit pour trois Enfans, du feu de Babilonne,
Vne Pourpre innocente, vne illustre Couronne.
Le mesme Esprit peut bien suspendre l'action,
De l'air qui dans la Cour a mis l'infection;
Et munir contre luy, quelques Ames de marque,
Comme l'est aujourd'huy nostre jeune Monarque:

Comme le ſont encor deux Aſtres que la Cour,
A receus du climat où va mourir le Iour:
Deux Reynes qui toûjours ſeruiront de Modelles
Aux pieuſes non moins qu'aux ſages & qu'aux Belles:
Et qu'on mettra toûjours au rang de ces grands Feux,
Qui ſont en tout Païs ſerains & lumineux.
Le priuilege eſt rare, & de peu de perſonnes,
Qui n'ont point ſous le Ciel d'aſſez dignes Courõnes,
Semblables à ce Fleuue en Grece ſi vanté,
Qui ialoux de ſon onde & de ſa pureté,
Paſſe à trauers la Mer, ſans prendre d'amertume,
Et ſans charger ſes flots de grauier ny d'écume.
Mais ce Fleuue eſt vnique, il n'a point de pareil,
Depuis l'Inde où commence à naiſtre le Soleil,
Iuſqu'à cet Eſpagnol, dont la vague dorée,
Par honneur l'accompagne en ſa couche azurée.
Et le nombre eſt petit, de ceux qui comme vous,
Fauoriſez du Ciel, d'vn eſprit fort & doux,
Peuuent viure à la Cour, ſans ſe tacher des vices,
Enfans de la Grandeur, & Suiuans des Delices.





CARTE DE LA COVR.

ENTRETIEN IV.

Cette Carte est nouuelle & singuliere : Mais la Cour representée en cette Carte n'est ny singuliere, ny nouuelle. Ceux qui ont quelque connoissance des Cours étrangeres, ou qui ont veu les anciennes dans l'Histoire, pourront témoigner qu'on n'a voulu faire icy le Plan d'aucune Cour en particulier. L'ancien Vers Latin qui chasse de la Cour ceux qui veulent estre Deuots, les chasse aussi bien des Cours Chrestiennes que des Infideles : aussi bien des Ecclesiastiques que des Seculieres. Et puis que la Volupté, le Luxe, l'Ambition, & les autres Vices des Courtisans sont les vices de toutes les Cours ; on ne sçauroit dire que la peinture de leurs Logis qui se voit icy, soit vne censure particuliere d'aucune Cour ; Si bien que c'est vne instruction generale, pour tous ceux qui ont à viure à la Cour, où il est aussi necessaire, & plus difficile de bien viure, que par tout ailleurs.

TELERIE, en ce temps que vos jeune s années,
Au gré de la Fortune & des Graces tournées,
Vous font autour d'vn Cercle de clarté,
Vn tissu de felicité:

Et que de voſtre ſage Pere,
L'Eſtoile auec éclat luit ſur noſtre Hemiſphere:
Souffrez qu'au lieu de l'encens & des fleurs,
Dont vous parfume vn peuple de Flateurs,
D'vne adreſſe ſoigneuſe, & d'vne main fidelle,
Ie vous trace en ces Vers vne Carte nouuelle,
Sur laquelle reglant tous vos pas à la Cour,
Vous puiſſiez tenir ſans détour,
Les droits ſentiers qui menent àla vie,
Que le Ciel, au deſſus du Temps & de l'Enuie,
Reſerue à ceux, que les proſperitez,
Du train de la Vertu n'auront point écartez.
La Cour eſt vn Païs de plaiſirs & de peines;
D'incertaines douceurs, d'amertumes certaines:
Là, les vrais maux & les faux biens,
Sont vnis de ſecrets liens:
On ne peut là cueillir, que ſur des precipices,
La trompeuſe moiſſon des friuoles delices:
On ne peut là monter qu'en deſcendant:
On n'y peut gagner qu'en perdant.
Pour y joüir de la fumée,
Que donne à ſes Suiuans la vaine Renommée;
Pour y faire vn moment de lueur & de bruit,
Il faut ſuer le jour, il faut trembler la nuit:
Pour attirer ſur ſoy les yeux de la Fortune,
Amante, aux ſots, comme aux ſages commune;
Il faut ramper deuant elle à genoux;
Il faut baiſer ſes pieds, & ployer ſous ſes coups.
Sous l'émail le plus gay des plaines les plus vertes,
Des herbes malignes couuertes,
De leurs contagieux poiſons,
Corrompent les preſens des plus belles Saiſons:
Et ſouuent où l'on croit cueillir vne Anemone;
Où l'on croit prendre vn fruit dãs le ſein de Pomone;
On met la main ſur des ſerpens,
Qui ſous les fleurs en cachette rampans,

Sans delay font payer, auecque leur morsure,
D'vn supplice réel, vn plaisir en figure.
Dans vn Païs si dangereux,
Qui sera le Sage ou l'Heureux,
Qui n'en connoissant point la Carte,
Dés la frontiere ne s'écarte,
Si quelque Guide adroit & des routes instruit,
De bonne foy ne le conduit?
Avez donc, Telerie, agreable l'adresse,
Que ie donne à vostre jeunesse;
Et suiuez constamment de l'œil & de l'esprit,
Les sentiers qui vous sont marquez dans cet écrit.
La Nature & la Foy veulent que dés l'entrée
De cette perilleuse & plaisante Contrée,
Sur leur rapport, vous teniez assuré,
Que ce Païs si beau, si pompeux, si paré,
A vous, comme à tout autre, est vn lieu de passage;
Où vous auez à faire, ou court, ou long voyage,
Selon le temps qui vous est limité,
Par le Maistre des Temps, & de l'Eternité.
Cherchez aueque soin, voyez parmy les traces,
De tant de glorieuses Races;
S'il est là demeuré quelqu'vn de ces Grands Rois,
Qui pousserent si loin le bruit de leurs exploits.
S'il est là demeuré quelqu'vne de ces Reynes,
Qui mirẽt tãt de cœurs, tãt d'esprits sous leurs chaînes;
Qui virent tant d'Amours, comme Insectes volans,
Courir à la lueur de leurs regards brûlans.
Mais sans aller chercher plus auant dans l'Histoire,
Celles dont nostre temps a perdu la memoire:
Sans nommer la d'Estampe, & la Valentinois,
Qui le Pere & le Fils soûmirent à leurs loix:
La charmante Vernëuil, & la belle d'Estrée,
Reynes du plus grand Roy qu'ait veu cette Contrée,
Ne sont plus que dans des Portraits,
Dont la poudre & les ans ont corrompu les traits.

Les vieux Ormes des Tuilleries,
Iadis les Confidens de leurs Galanteries,
Ont veu ſoixante fois leur teſte refleurir;
Autant de fois ont veu leur feüillage mourir,
Depuis que la noire Fourriere,
Qui prepare à chacun ſa demeure derniere,
D'vne couleur mortelle à toute autre couleur,
Sous le marbre fatal leur a marqué la leur.
Voyez donc, ſage Telerie,
Comme il vous faut conduire en vne Hoſtellerie.
Où, ſelon que le veut le Sort du Genre humain,
Vous entrez aujourd'huy, pour en ſortir demain.
Que voſtre premier ſoin, de quoy que l'on vous flate;
De quelque or qu'à vos yeux le logement éclate;
Soit de vous tenir libre; & de vous auertir,
Que toſt ou tard, il vous faudra partir:
Que dans vne immuable & celeſte Contrée,
Où la Nuit, & la Mort n'eurent iamais d'entrée,
Vne Cour vous attend, où de pompeux Hoſtels,
Deſtinez à loger des Princes immortels,
Luiſent d'eternelles matieres,
Dont il ne vient dans nos minieres,
Que cette craſſe lourde, & ce marc precieux,
Dont les Auares font leurs Dieux.
La route qui conduit à cette Cour celeſte,
N'a rien de perilleux, moins encor de funeſte:
Vous n'aurez ny torrens, ny mers à trauerſer,
Ny precipices à paſſer:
Et quand il vous faudroit aller par ces Montagnes,
Qui de Fleuues de ſoulfre inondent les campagnes,
Par ce Veſuue, & par ce Mont-Gibel,
Qui ſont les ſouſpiraux du Bucher eternel;
Les plaiſirs ſont ſi grands, & la gloire eſt ſi pure,
Qu'on a dans ces Palais de diuine ſtructure,
Qu'il n'eſt point de peril, point de peine à ſouffrir,
A quoy, pour aller là, vous ne dûſſiez courir.

La ſeule loy pourtant qui vous eſt impoſée,
Eſt de marcher toûjours en Perſonne auiſée;
Loin des chemins fangeux, où ſe pourroit gaſter,
L'habit qu'il vous faut là, ſans ſoüillure porter.
Il n'y va que des Tourterelles,
Des Ames pures & fidelles;
Que des Ermines, des Eſprits,
Dont la blancheur s'égale à la blancheur des Lys.
Les Eſprits de Vautour, qui de chair ſe nourriſſent,
Et dans leurs ordures pourriſſent,
Dans de ſales cachots confinez à l'écart,
A ce lieu de bonheur iamais n'auront de part.
Vous aurez en tout âge vne Ame toûjours pure,
De toute mortelle ſoüillure;
Si vous pouuez vous obliger au ſoin,
De porter vos pas toûjours loin,
De certaines Maiſons fatales,
Qui paroiſſent d'abord auguſtes & Royales;
Et ne ſont en effet, que Giſtes malheureux,
Non moins aux vrais plaiſirs, qu'aux Vertus dãgereux.
L'Artifice à l'entrée aueque l'Impoſture,
Loge dans vn Chaſteau d'étrange architecture.
Là, de la cime au fondement,
Tout porte à faux, tout ſe dément.
En vain la face en eſt éclatante & pompeuſe,
Son éclat ébloüir, & ſa pompe eſt trompeuſe:
Par tout le feint s'y void pour le vray ſuppoſé:
Pierres, marbres, metaux, tout eſt là déguiſé:
Et tout ce qui ſe fait ailleurs par la Nature,
Eſt là l'effet de la Peinture.
Les Hoſtes de ce Logement,
Raffinez en déguiſement,
Autant de fois y changent de viſage,
Qu'ils y changent de perſonnage:
Et les Grands comme les Petits,
Toûjours maſquez & toûjours traueſtis,

Dans le plus ſerieux des plus hautes affaires,
Comediens jurez, perpetuels Fauſſaires,
Depuis le front juſques au cœur,
Ne ſont que plaſtre & que couleur.
Auſſi publiquement on y fait marchandiſe,
De maſques plus menteurs, qu'il n'en viẽt de Veniſe:
On y tient de pleins Cabinets,
De fauſſe bienveillance, & de plus faux bienfaits:
Et comme tout s'y dit, tout s'y voit en figure,
La voix meſme a là ſa teinture;
Et juſques au moindre regard,
Rien ne s'y fait qu'aueque fard.
Les Profeſſeurs en Alchimie
Tiennent là leur Academie:
La Nation des Baſteleurs,
La Communauté des Mouleurs,
Les Vendeurs de Pommade,& les Faiſeurs de plaſtre,
Les Tailleurs d'habits de Theatre,
Et tous les Corps des Charlatans,
Habiterent là de tout temps.
Pour vous faire fuir ce lieu de tromperie,
Il vous ſuffira Telerie,
D'apprendre que la bonne-Foy,
Du veritable Honneur fait le plus pur alloy:
Que le plus doux concert, la plus juſte harmonie,
Eſt celle de la langue auec l'Eſprit vnie:
Que de la ſouueraine & diuine Beauté,
Le premier trait nous vient auec la Verité:
Que le Menſonge eſt vne tache,
Que nulle pommade ne cache:
Et que la Piperie eſt de l'art des Valets,
Et des Ioüeurs de Gobelets.
La folle Vanité, d'enflure toûjours pleine,
Toûjours vuide de ſens, loge apres dans la plaine.
Le Vent regne en toute ſaiſon,
Haut & bas dans cette Maiſon:

Mille Giroüettes dorées,
A tourner toûjours preparées,
D'vn bruit aigre & confus, qui ſuit leur mouuement,
Font retentir le baſtiment.
Il ne s'y voit ny baſe, ny colonne,
Qui ne ſoit creuſe, & ne reſonne:
Tous les Marbres, pour peu qu'on y porte la main,
Se font oüir, comme ailleurs fait l'airain.
Il n'eſt pas juſqu'aux troncs, il n'eſt pas juſqu'aux ro-
Qui n'y ſoient ou tambours ou cloches: [ches,
Le plus bas ſouffle y deuient haute voix:
L'herbe eſt langue aux Iardins, la feüille l'eſt aux Bois:
Et les Salons, les Chambres, les Portiques,
En parole, non moins qu'en couleur, magnifiques,
Par l'importun babil de leurs diuers Echos,
En chaſſent bien loin le repos.
Tandis que tant de bruits, les teſtes étourdiſſent,
De fumée à longs traits les cerueaux ſe rempliſſent;
Elles ſe font muſque de l'encens,
Tantoſt plus fort, tantoſt plus doux aux ſens:
On ne voit là que Caſſoletes,
Pleines d'eſprits d'œillets, d'extraits de violetes:
On n'y voit que ſachets farcis,
De gomme d'Arabie, & de poudres de prix:
Matieres à nourrir les fumeuſes migraines,
Des teſtes vuides & mal ſaines.
Il s'y voit des Iardins, qui ſemblent des Tableaux,
Tant le vert en eſt gay, tant les fruits en ſont beaux:
Mais tout ce fruit, toute cette verdure,
N'eſt que tromperie & qu'enflure:
La montre du vert déceuant,
Se change ſous le premier vent:
Et le fruit impoſteur, auſſi-toſt qu'on y touche,
Deuient cendre en la main, & ſoulfre dans la bouche.
On entend là force Grillons,
On y voit force Papillons:

Les

Les vns rauis de leur muſique vaine,
A ſe chanter ſe mettent hors d'haleine:
Et les autres, pareils à de volantes fleurs,
Du luſtre & de l'éclat étourdis amateurs,
Tournent ſans choix, leur eſprit & leur aiſle,
Par tout où leur paroiſt quelque lueur nouuelle.
L'auanture du Grec autrefois ſi vanté,
Qui deuint amoureux de ſa propre beauté,
Plus d'vne fois le jour eſt là renouuellée,
Par quelque teſte éceruelée,
Qui ſans riual, & ſans ſujet s'aimant,
De ſoy-meſme ſe fait la joye & le tourment.
Par fois ſur les baſſins, par fois ſur les riuages,
Où le criſtal coulant ſert de fond aux images,
Ces bizarres Amans d'eux-meſmes affollez
De l'eſprit & des yeux à leurs ombres collez,
Vn vain tribut de vœux, ſans ſuccés leur adreſſent;
Du geſte, de la voix, du regard les careſſent.
Le Zephir enjoüé de leurs plaintes ſe rit,
Et pour s'en diuertir, à l'Echo les redit.
Là cependant les vns, de feux ſecrets languiſſent;
Les autres de ſoucy jauniſſent;
Et tous, ſans mouuement, ſur les ruiſſeaux panchez,
Paroiſſent, tant ils ſont à ſe plaire attachez,
Des Ombres, qui ſur le riuage,
A d'autres Ombres font hommage.
La Vanité Dame de cet Hoſtel,
D'vne Eſtrade ſuperbe éleuée en autel,
Tous les matins reçoit de cent guirlandes,
Et d'autant de bouquets les legeres offrandes.
Tour à tour cent Flateurs l'encenſoir à la main,
De menſonges muſquez, de fables douces plein,
Luy preſentent les ſacrifices,
De leurs vœux, & de leurs ſeruices;
Tandis qu'à peine ſon orgueil,
Luy permet de payer leur culte d'vn clin d'œil.

Autour d'elle, au lieu de peintures,
Des Miroirs enrichis de brillantes bordures,
Luy font d'autres muets Flateurs,
Qui sans voix, à son gré menteurs,
La changent à ses yeux, sans rien changer en elle;
De vieille, la font jeune; & de vilaine, belle.
Ie passe ses habillemens;
Ie ne dis rien de ses ajustemens;
Ie ne parle point des Boutiques,
Où des peuples entiers d'Artisans domestiques,
Trauaillent sans repos les nuits comme les jours,
A luy preparer des atours.
La Mode bizarre & changeante,
De tout ce grand peuple Intendante,
Des caprices de son cerueau,
A toute heure fournit quelque dessein nouueau.
Par fois la robe, & d'autre fois la jupe,
Toute la nuit sa resverie occupe:
Aujourd'huy la couleur, & demain la façon,
Luy sera le sujet d'vne longue leçon.
Cependant pour agir, selon qu'elle consulte,
Tout est en feu, tout en tumulte;
Et le trauail suiuy de l'embarras,
Fait cent testes gemir, & suer deux cent bras.
Pres de la Vanité le Luxe a sa demeure:
De l'vne à l'autre on va, sans détour, à toute heure:
Vn petit Bois qui n'a que de l'ombre pour fruit,
Par vne sombre allée à couuert y conduit.
Tous les tresors de l'Art, tous ceux de la Nature,
Sont en Materiaux, sont en Architecture,
Dans cet orgueilleux bastiment,
Où tout luit jusqu'au fondement.
Des Môtagnes de Marbre ont fourny leurs entrailles,
A la structure des murailles:
Et des Minieres d'or, des troupeaux d'Elefans,
Aux lambris ont fourny leurs veines & leurs dents,

Les richeſſes du Nil, & celles de l'Hydaſpe,
Y luiſent en paué de Porphire & de Iaſpe:
Et le butin de l'Inde où commencent les Iours,
La dépoüille de celle où ſe borne leur cours,
Dans les Salons, dans les Chambres éclate,
En Buffets de Vermeil, en Cabinets d'Agate.
L'appareil de l'Ameublement,
Cette pompe en rien ne dément:
La richeſſe & l'art s'y confondent,
Et les façons aux étofes répondent.
Diray-ie qu'en cette Maiſon,
Tout ſe trouue hors de ſaiſon?
Et ſoit deſordre ou priuilege,
L'Hyuer y void des fleurs, & l'Eſté de la neige?
Diray-je que pour y fournir,
A des repas qu'vne heure doit finir,
On fait venir des mets d'vn autre Pole;
On épuiſe les Mers, la Campagne on deſole;
On deffait par la flâme, on détruit par le fer,
Les Nations des Bois, & les Peuples de l'Air?
Diray-je qu'on y void des Deſers domeſtiques,
Des Païs en Iardins, des Forefts en Portiques;
Et des Carrieres en Rondeaux,
Pour receuoir des Fleuues en jets d'Eaux?
Choſe étrange à conter, & plus étrange à croire!
Qu'vn corps de quatre pieds oſe affecter la gloire,
De remuer les fondemens,
Et l'aſſiete des Elemens;
D'offuſquer l'Air des entrepriſes foles,
De ſes immenſes Tours, de ſes ſuperbes Moles;
Pour donner à ſa vanité,
Vn eſpace moins limité!
Que pour eſtre tout ſeul au large dans le Monde,
Ses logis, à l'étroit mettent la terre & l'onde;
Et que ſa fin au bout de tant de frais,
Soit de pourrir entre deux ais!

Autant que vous pouuez desirer d'estre heureuse,
Vous deuez, Telerie, autant estre soigneuse,
D'éuiter en toutes saisons,
L'vne & l'autre de ces Maisons.
Pourriez-vous bien auoir la pitoyable enuie,
De mettre tout le fruit d'vne si belle vie,
A vous charger de rubans & de nœus?
A consulter sur des coins de cheueux?
A vous tenir jour & nuit occupée,
De soins que se pourroit donner vne Poupée?
Si quelques soins pouuoient estre du choix,
Des testes de plastre & de bois.
Penseriez-vous qu'vne aulne de guipure,
D'vn raisonnable Esprit fust la digne parure?
Et que trois onces de filet,
Auec art tortillé sur le tour d'vn collet,
Vous dûssent conduire à la gloire,
Des Heroïnes de l'Histoire?
D'autres Estoiles, d'autres feux,
Que des mousches, & que des nœus,
Doiuent faire le Diadéme,
D'vn front purifié par les eaux du Baptesme.
N'est-il pas, d'autre part, aussi cruel que vain,
D'épuiser de trauail vn tiers du Genre Humain;
De consumer les Siecles & les Races,
En Tours, en Dômes, en Terraces;
Et mesler dans vn bastiment,
Le sang des Peuples au ciment;
Pour faire vne ombre precieuse,
A quelque teste ambitieuse,
Qui n'estoit qu'ordure deuant,
Que la Faueur l'eust mise au vent;
Et que la Fortune abusée,
De ses couleurs l'eust déguisée?
Mais est-il de la Loy, qui veut que le Chrestien,
A son Frere indigent fasse part de son bien,

De s'engraiſſer d'Oyſeaux venus d'vn Ciel étrange;
De Poiſſons habitans de l'Oronte ou du Gange;
De Monſtres renommez par les morts des Chaſſeurs,
Et les naufrages des Peſcheurs,
De diſſoudre en ragouſts, de reduire en gelée,
La Perle auec l'Ambre meſlée;
Et de laiſſer encore à des Laquais,
De quoy faire d'autres banquets:
Tandis qu'on void mourir les Communes entieres,
Le long des grands chemins deuenus cimetieres:
Que les Meres ſur leurs enfans,
Expirent l'herbe entre les dents:
Que les arbres meſmes gemiſſent,
Sous leſquels, de beſoin, les Familles periſſent?
Eſt-il de cette ſainte, & charitable Loy,
De porter en bijoux le reuenu d'vn Roy,
Tandis que la Campagne en friche,
Ne preſte rien au pauure, & ne rend rien au riche?
Mais à quoy bon chercher hors de voſtre Maiſon,
Du conſeil, & de la raiſon?
Depuis que la Faueur par la Vertu conduite,
De voſtre ſage Pere a ſuiuy le merite;
La Modeſtie & la Frugalité,
Ne l'ont point encore quitté.
La meſure qu'il tient en ſa forme de vie,
N'arreſte point les yeux, n'attire point l'enuie:
Rien que de ſimple dans ſon train;
Dans ſa Famille rien de vain;
Et ce qu'vn Emporté chercheroit dans la montre,
Son Eſprit retenu dans l'ordre le rencontre.
Auſſi ne void-on pas en dorures chez luy,
Le ſang & la ſueur d'autruy.
On n'y void point le butin des Prouinces,
En meubles enuiez des Princes:
Moins encore y void-on le ſale gain des Preſts,
En Bagatelles de grands frais.

Tout ſon éclat, & toute ſa dépenſe,
Sont d'eſprit, & d'intelligence:
Et le bon Sens joint au bon Sentiment,
Eſt ſa ſuite par tout, & ſon ameublement.
Que c'eſt vne Vertu bien haute & peu commune,
D'eſtre ſi continent aupres de la Fortune,
Qui tente plus, qui donne plus d'amour,
Que toutes les Beautez qu'on adore à la Cour!
Rome nous vante en vain ſon illuſtre Fabrice,
Pour vn Sage purgé de Luxe & d'Auarice.
Il fut ſobre en vn temps, que les Seigneurs Romains
Beſchoient la terre de leurs mains;
Et que tout leur regal, apres vne Bataille,
Eſtoit d'vne citroüille, & d'vne gouſſe d'aille.
Mais d'eſtre temperant, où l'or coule à ruiſſeaux,
Et ſe peut puiſer à pleins ſeaux;
De ne ſe laiſſer point entraiſner par la foule,
Qui ſe precipite où l'or coule;
Et de ſe garantir de la corruption,
Qui vient du Luxe & de l'Ambition,
Où des gens inconnus, qu'vn ſoudain coup de roüe,
A leuez de l'orniere & tirez de la boüe,
Ont comme le Soleil, à changer de Maiſons,
Autant de fois que de Saiſons;
Où des Valets ſortis de la Cour des Cuiſines,
Plus riches que les Rois chez qui naiſſent les Mines;
En treſors ſuperflus, en meubles ſomptueux,
Ont le Mexique & le Perou chez eux:
C'eſt porter plus loin la Sageſſe,
Qu'elle ne fut iamais à Rome & dans la Grece:
C'eſt donner des Patrons à la Poſterité,
Qu'on n'a pas de l'Antiquité.
Le celebre Palais de la Galanterie,
Qui ſuit l'Hoſtel du Luxe, eſt celuy, Telerie,
Qu'il faut fuir aueque plus de ſoin;
Et qu'il eſt dangereux de voir meſme de loin.

L'air en eſt infecté, l'ombre en eſt peſtilente:
Les vents y ſont ſoulfrez, & la terre puante:
Et la plus ſeraine clarté,
Pour peu qu'elle en approche, y perd ſa pureté.
Aux feneſtres pourtant, & ſur le frontiſpice,
De ce dangereux Edifice,
On ne void que feſtons, & que chapeaux de fleurs,
Que bouquets de toutes couleurs:
Et dans vn Eſcuſſon qui regne ſur la porte,
Et qu'auec vn Satyre vne Sirene porte,
Deux flambeaux paſſez en ſautoir,
De la Reyne du lieu la puiſſance font voir.
Tout le Palais n'eſt que boüe époiſſie,
Et par le temps, comme Marbre durcie:
Mais aueque tant d'art le tout eſt composé,
Et de tant de couleurs, de tant d'or déguiſé;
Qu'il n'eſt point ailleurs de ſtructure,
Ou plus rare en Architecture;
Ou plus riche en ces ornemens,
Qui ſont l'ame & l'eſprit des plus beaux Baſtimens.
Dans les voûtes & ſur les friſes,
Il ne ſe void qu'amoureuſes Deuiſes,
Que Chiffres & cœurs enlacez,
Et de traits brûlans trauerſez.
L'aiguille n'a tracé dans les Tapiſſeries,
Ny le pinceau le long des Galeries,
Que les diuers euenemens,
Que la Grece menteuſe attribuë aux Amans.
Ce qui ſe lit dans les Metamorphoſes
Du changement de la couleur des Roſes:
La Fable des premiers Roſeaux,
Qui ſous les bras de Pan naquirent pres des eaux:
Celles des Fleurs, celles des Plantes,
Qui furent autrefois des fameuſes Amantes;
Y ſont à ceux qui font là leur ſejour,
Des argumens & des leçons d'amour.

La montre des Iardins répond à l'impoſture,
De la trompeuſe Architecture.
Tout ce qu'elle promet de beau,
N'a de beauté qu'vne apparente peau.
Le gouſt ſoulfré que retiennent encore,
Les fruits qu'on void ſur le Lac de Gomorrhe,
Eſt naturel à tout le fruit,
Qui dans ces Iardins ſe produit,
D'vn terroir ſec & meſlé de bitume,
Qui toûjours brûle, ou toûjours fume.
Comme ſi c'eſtoit peu de la mauuaiſe odeur;
Rien n'y vient qui ne ſoit venimeux juſqu'au cœur:
Et du faiſte juſqu'aux racines,
Les arbres les plus beaux y ſont armez d'épines.
On n'y void pas, comme par tout ailleurs,
L'Innocence alliée aux Fleurs:
Elles y ſont toutes empoiſonnées,
Et d'aiguillons toutes enuironnées;
Mais d'aiguillons qui piquent en brûlant;
Et qui portent au cœur vn feu ſecret & lent,
Qui de veine en veine ſerpente,
Et fait de tout le ſang, vne flame coulante.
Le centre du Parterre eſt vn large Rondeau,
Qui par diuers conduits, au loin répand ſon eau.
Elle n'eſt, ny tribut des prochaines collines,
Ny reuenu des montagnes voiſines:
Elle eſt des pleurs, de ces Foux malheureux,
Que le monde appelle Amoureux.
La Fontaine en tout temps ſe void enuironnée,
De cette Nation à pleurer deſtinée:
Et l'eau qui de leurs yeux à longs filets deſcend,
A petit bruit dans le Rondeau ſe rend.
Certains Enfans aiſlez, qui ſe plaiſent aux larmes,
Laiſſant au bord leurs flambeaux & leurs armes,
S'ébatent là quelquefois à nager,
Et d'autre fois à ſe plonger.

L'eau

L'eau qui leur ſert de bain, leur ſert encore à boire:
Ils aiment d'en puiſer dans leur carquois d'yuoire:
Mais juſqu'à s'enyurer, en vain ils en boiroient;
Iamais pourtant ils ne s'en ſoûleroient.
Deux carreaux de Soucys, deux autres de Penſées,
Brulantes quelquefois, & d'autrefois glacées,
De bordures de houx alentour heriſſez,
Et juſques au Baſſin pouſſez,
Sont arroſez des eaux de la Fontaine,
A rais de bord de larmes toûjours pleine.
Ces Soucys ne ſont pas de ces Soucys dorez,
Des cheueux de Clitie encore colorez,
Dont auec tant de ſoin, chez nous Flore ſe pare,
Quand pour la viſiter le Soleil ſe prepare.
Ceux-là mis ſur la teſte, ou portez ſur le ſein,
Y laiſſent le venin dont leur eſprit eſt plein:
Il n'eſt point de cerueau ſi fort qui ne ſe rende,
Aux vertiges que cauſe vne telle guirlande:
Il n'eſt point de cœur ſi bien fait,
Qui ne ſoit entamé d'vn ſemblable bouquet.
A ces Soucys piquans ſi l'on joint les Penſées,
Triſtes, noires, embarraſſées,
Que les Amours Iardiniers de ce Clos,
Soit de jour, ſoit de nuit, cultiuent ſans repos:
Si l'on joint la Melancolie,
D'où par boutons ſe produit la Folie:
Si l'on joint les chagrins, les ennuis, les regrets,
Qui viennent là, ſans ſoin, comme ſans frais:
Vous jugerez aſſez, s'il eſt de la prudence,
Pour ne point alleguer icy la conſcience,
De s'expoſer aux peines dont l'Amour,
Tourmente ſans pitié ceux qui ſuiuent ſa Cour.
Cependant au mépris de la prudence humaine,
Cette Cour fut toûjours, & ſera toûjours pleine.
On n'y diſtingue point les âges ny les rangs:
On y void les vieillars meſlez aux jeunes gens;

Et juſques dans les Galeries,
Iuſqu'à la Baſſe-cour, juſques aux Eſcuries,
Le logis eſt toûjours ſi plein de ſuruenans,
Que ſouuent on y void les Riches & les Grands,
Faute de mieux, coucher ſous les Soupantes,
Et dans les Cabinets reſeruez aux Suiuantes.
Mais cette Fontaine de pleurs,
Ces Carreaux d'épineuſes fleurs,
Et ces fruits infectez de bitume & de ſoulfre,
Ne font pas tout le mal qu'en ce Palais on ſouffre.
De deux ruiſſeaux que le baſſin répand,
L'vn à vingt pas de là par ſa pante ſe rend,
Sur le cercle denté d'vne machine ronde,
Qui ſe meut haut & bas, à la chute de l'onde.
On void là les Amans entraiſnez quelquefois,
Car les Amans ſont gens de peu de poids,
Par le courant de l'eau, tomber ſur cette Roüe,
Qui les porte en tournant dans vn foſſé de boüe,
D'où releuez auſſi legerement,
Et replongez d'vn meſme mouuement,
Plongez, & releuez, ne vont par leur torture,
Que de l'ordure au vent, & du vent à l'ordure.
L'autre Ruiſſeau qui coule aueque moins de bruit,
Eſt dans vne Forge conduit,
Où des Amours de mine affreuſe,
De peau noire & brûlée, & de teſte craſſeuſe,
Trauaillent à forger des fers,
D'étoffe & de façon diuers.
Entre leurs marteaux & l'enclume,
L'air d'alentour d'étincelles s'allume,
Tandis qu'à longs traits les Soûpirs,
Vents tout autres que les Zephirs,
Donnent vie & force à la braiſe,
Dont ſe nourrit le feu de la fournaiſe.
Des fers que font ces Amours forgerons,
Les vns ſont courts, les autres longs.

La matiere en eſt differente;
Il en eſt de legere, il en eſt de peſante;
Les vns ſous la lime polis,
Sont de dorures embellis;
Et les autres chargez de craſſe,
N'ont que la rudeſſe & la maſſe.
Mais les obſcurs & les luiſans,
Les legers comme les peſans,
Et les polis auſſi bien que les rudes,
Font du tourment, & ſont des ſeruitudes.
Qui que ce ſoit, qui s'en charge vne fois,
Ne le fait point ſans gemir ſous leurs poids;
Et ſans que ſon ame ſerrée,
Et de leur étrainte vlcerée,
Verſe ſon ſang par les conduits du cœur,
Entre la honte & la douleur.
Non loin de là, des Loges détachées,
Et dans vn coin à l'écart retranchées,
Sont des Foux de cette maiſon,
Ou la demeure, ou la priſon.
Là ſont les vains Amans de l'Aube & de la Lune;
Ces Galans à grande fortune;
Ces Cephales bourrus, ces creux Endymions,
Qui juſques dans le Ciel portent leurs paſſions.
On les void là, quand les Eſtoiles,
A la Nuit ont laiſſé leurs voiles,
Les bras tendus & les yeux arreſtez,
Sur ces lumineuſes Beautez,
Leur conter leur amour, les traitter de Maiſtreſſes;
Leur adreſſer cent badines careſſes;
Et leur faire porter leurs poulets par les Vents,
Leurs Courriers & leurs Confidents.
D'autres encore plus fantaſques,
Iour & nuit à genoux deuant de ſales maſques,
Les noirciſſent d'encens, les couronnent de fleurs,
Qu'ils ſechent de baiſers, & qu'ils moüillẽt de pleurs.

D'autres ceruelles auſſi creuſes,
De leurs Singes ſont amoureuſes;
Et pour juſtifier leur choix,
Habillent ces Singes en Roys.
D'autres y ſont paſſionnées,
Pour des cruches enfarinées,
Qui nettes de cheueux, comme vuides de ſens,
Ne ſont que perruque & rubans.
Hercule en ce lieu là, ſouffleté par Omfale,
Tantoſt d'vn éuentail, tantoſt d'vne ſandale,
Chargé d'vne quenoüille d'or,
Et coiffé d'vn Appretador,
Fait rouler le fuſeau qu'il a pris en la place,
De ſa lourde & ſanglante Maſſe.
Là les Renauds & les Rolans,
Plus effeminez que Galans,
La treſſe ſur la cheuelure,
Et le miroir à la ceinture,
De goutes de baume arroſez,
Et juſqu'à la voix déguiſez,
Se ſont rangez ſous leurs Amantes,
Aux miniſteres des Seruantes.
On void là meſme Salomon,
Et d'autres Sages de grand nom,
Se voüer à des Dieux de plaſtre,
D'vn culte impie, & d'vn geſte idolaſtre,
Que leur Amour a figurez,
Et leurs Maiſtreſſes ont parez.
L'Appartement qui ſuit eſt de la Ialouſie,
Voiſine de la Freneſie:
Il prend ſes jours de tout coſté,
Soit du Soleil d'Hyuer, ſoit du Soleil d'Eſté:
Et de telle fabrique en eſt l'architecture,
Qu'il a pour chaque vent vne large ouuerture.
Mais les faux jours y font plus d'effet que les vrais;
Et les vents de trauerſe, y vont plus que les draits.

Pres de chaque feneſtre, & de chaque vedette,
Vn pied tournant ſouſtient vne lunette,
A laquelle vn Soupçon commis à voir de loin,
Attaché de l'œil & du ſoin,
Auſſi-toſt que quelqu'vn s'approche,
En donne auis d'vn coup de cloche.
D'autre part le logis de tant d'art eſt conſtruit,
Qu'afin de receuoir & de rendre le bruit;
Des niches au dehors en coquilles dreſſées,
Et de longs tuyaux trauerſées,
Iuſques au cabinet, par de ſecrets détours,
Portent les moindres voix, & les ſons les plus ſours.
Les portes & les auenuës,
Par des Eſpions ſont tenuës,
Qui ſoupçonnent juſqu'aux roſeaux;
Iuſqu'au murmure des ruiſſeaux;
Qui foüillent auec deffiance,
Iuſqu'aux Ombres, juſqu'au Silence:
Et pourſuiuent juſques aux voix,
Des Echos qui ſortent des Bois.
La paſle & ſeche Ialouſie,
Toûjours de froid, toûjours de peur ſaiſie,
Ingenieuſe à ſon tourment,
Tantoſt preſte l'oreille au vent;
Tantoſt la teſte à la feneſtre,
D'auſſi loin qu'elle void pareſtre,
Soit obſcure ou noire vapeur,
Soit corps réel, ou corps trompeur,
Elle l'altere & le fait croiſtre au double,
Par le ſurcroit qu'elle y met de ſon trouble:
Et d'vn peu de pouſſiere, ou de broüillas roulant,
Son fantaſque cerueau fait vn Dragon volant.
Les ordinaires exercices,
Dont la cruelle fait en tout temps ſes delices;
Sont de filer de funeſtes cordeaux;
D'appreſter des poiſons, d'aiguiſer des couſteaux.

Afin de la porter aux tragiques vſages,
De ces ſanguinaires ouurages,
Il ne luy faut qu'vn regard ſans deſſein,
Qu'vn billet innocent, qu'vn mouuement de main:
Et pour vn Madrigal, pour vne ſerenade,
Pour vn projet de promenade,
Sans diſtinguer, âge, ſexe, ny rang;
On la verra courir au ſang;
Et maſſacrer d'vne main de Megere,
Le Pere ſur le Fils, la Fille ſur la Mere.
Chez elle auſſi l'on ne void qu'oſſemens,
Des Amantes & des Amans,
Executez par les Furies
Commiſes à ſes Barbaries;
On n'entend là, dans le calme des nuits,
Que les ſifflemens & les bruits,
De leurs Ombres infortunées,
Et de tout autres fers que deuant enchaiſnées.
Le Deſeſpoir loge à l'extremité,
Dans vn Bois des Corbeaux, & des Loups frequenté;
Sous lequel vne affreuſe & puante voirie,
Termine le Palais de la Galanterie.
On y void des corps nus & ſechez par les ans,
Aux arbres attachez, branler au gré des vents;
Et par leur mouuement, dans l'air encore épandre,
De leurs amours éteints, la triſte & froide cendre.
On y void les tombeaux de cent infortunez,
Détruits auant que d'eſtre, & morts ſans eſtre nez.
Pres d'eux on void les os de leurs barbares Meres,
Qui pour cacher leurs adulteres,
Ont bû le parricide, ou receu dans leurs flançs,
Le cruel aiguillon fatal à leurs Enfans;
Et par vn contrecoup d'erreur ou de juſtice,
Dans l'eſſay de leur crime ont trouué leur ſupplice.
Là meſmes il s'éleue vn Rocher eſcarpé,
Sec & nu par la teſte, & par le flanc coupé,

Pareil en toute chose, au blanc Rocher de Grece,
D'où tantost le dépit, & tantost la tristesse,
Iadis precipitoient les malheureux Amans,
Qui ne pouuoient ailleurs guerir de leurs tourmens.
On ne void alentour, que restes de coëffures,
Qu'habillemens rompus, que bouts de cheuelures,
Que tristes lambeaux demeurez,
Des malades desesperez,
Qui de cet affreux precipice,
Sans retenuë allant de vice en vice,
Sont tombez dans l'extremité,
De l'Infamie, & de la Pauureté.
Ie laisse le tableau de ces sales Estuues,
Où dans de moëtes fours, & dans de chaudes cuues,
On ne void que des corps en sueur distilez,
Vermoulus d'vne part, & de l'autre pelez:
Que des spectres rongez d'vlceres,
A qui le fer & les cauteres,
N'ont laissé que des os de siroines couuers,
Pour le cercueil & pour les vers.
Cette Peinture, Telerie,
Est celle du Palais de la Galanterie:
Et si mes vœux sont exaucez,
Si vous suiuez les pas que l'on vons a tracez,
Si vous prenez l'adresse & la conduite,
Des Vertus qui toûjours vous ont si bien instruite;
Iamais vous ne verrez cet infame Palais,
Que dans l'ébauchement qu'icy ie vous en fais.
Outre que vous auez des patrons domestiques,
Illustres entre les Pudiques:
On ne manque pas à la Cour,
D'autres patrons exposez au grand jour.
Telle Artenice fut; telle encore est Iulie,
De tous les ornemens des Vertus embellie:
Telles d'autres encor, dont le Nom respecté,
D'aucun sinistre bruit iamais ne fut gasté:

Telles sur toutes sont, deux diuines Merueilles,
Deux Reynes qui n'ont point, ny n'aurõt de pareilles,
On vous alleguera vous-mesme quelque jour,
Et vous pourrez seruir d'exemple à vostre tour.
Sur le faiste d'vne Montagne,
Qui semble de son poids accabler la campagne,
Dans vn superbe & vaste bastiment,
La folle Ambition a pris son logement.
La cime sourcilleuse en va jusqu'à ces nuës,
Des Demons seulement & des Aigles connuës,
Qui portent les fourneaux où se prepare en l'air,
La mine pour la foudre, & le feu pour l'éclair.
A la hauteur de la structure,
De tout costé répond l'Architecture.
On y void au dehors, aussi bien qu'au dedans,
Des pieces qu'on diroit faites par des Geans.
Les Terrasses y sont des Montagnes entieres;
Les Pilastres, les Murs, les Voûtes des Carrieres.
Tout y suit les projets, tout y tient de l'Esprit,
Du fastueux Nembrot, qui jadis l'entreprit,
Sur les desseins qui luy resterent,
Quand les Peuples se diuiserent;
Et les Entrepreneurs de la fameuse Tour,
Qui deuoit jusqu'au Ciel aller prendre le jour;
Confus du chastiment qui changea leur langage,
Abandonnerent leur ouurage.
Il ne loge là que des Gens,
Qui de pretention & d'estime sont grands;
Qui ne resvent que des Royaumes;
Que des conquestes en fantômes:
Et chaque jour ont autour du cerueau,
Quelque Diademe nouueau.
Leurs exercices ordinaires,
Sont de dresser des Plans imaginaires;
De bastir des Chasteaux en l'air;
De mettre des vaisseaux en esprit sur la Mer;

De ſe preparer des Theatres,
Pour s'expoſer aux yeux des Peuples idolatres.
  Il en eſt d'aſſez foux, d'aſſez preſomptueux,
De ſe former vn Ciel & des Temples chez eux.
Là ces Diuinitez fantaſques,
Sous de riches habits, & ſous d'illuſtres maſques,
Aiment à tromper les Mortels,
Qui portent leur encens aux pieds de leurs Autels.
Mais la Grauelle & la Colique,
Sans prendre part à cette erreur publique,
Sous l'ornement trompeur, & ſous le maſque vain,
Sçauent bien diſtinguer ce qu'elles ont d'humain:
Et par vne réelle & ſecrete torture,
Les payer de leur impoſture,
Ne fait-il pas beau voir ces Dieux de l'Vniuers,
Les mains & les pieds de trauers,
Au milieu d'vne Baluſtrade,
Cloüez par la douleur ſur vn Lit de parade,
Accompagner de cris & de contorſions,
Les offrandes des Nations:
Et meſler l'odeur des emplaſtres,
A l'encens de leurs Idolaſtres?
  La Fortune peut tout, & regne abſolument,
Dans ce ſuperbe logement.
Qui que l'on ſoit, quoy que l'on ſçache,
On n'eſt là bien venu qu'auecque ſon attache:
Et ſans iamais agir par aduis, ny de choix,
Elle y donne au hazard les rangs, & les emplois.
Le plus commun pour elle, & le plus ordinaire,
Eſt d'abattre & baſtir, eſt de faire & deffaire:
Et ie ne trouue pas facile à deuiner,
Ce qu'elle ſçait le mieux, baſtir ou ruiner.
  Quelquefois d'vn amas d'argile,
Ou de boüe encore plus vile,
Elle ſe plaiſt à former vn Palais,
Qu'elle embellit, qu'elle meuble à grands frais:

Et du ſoir au matin, lors que l'humeur luy change,
Elle reduit le tout à ſa premiere fange.
Pour faire d'autre fois montre de ſon pouuoir,
Sans conſulter ny raiſon, ny deuoir,
Elle charge vn Faquin tiré des Eſcuries,
De titres & de Seigneuries:
Dans les Conſeils & dans les Camps,
Elle le met à la teſte des Grands:
Et deux momens apres, ſoit honte ou repentance,
D'eſtre venuë à cette extrauagance,
Elle deffait ce bizarre Heros,
Et luy remet la fourche ſur le dos.
Vn de ſes jeux eſt de mouler des Boſſes,
Et remplit les Paruis & les Cours de Coloſſes.
Elle en fait de plaſtras pilé,
Auec la bouë & le chaume meſlé;
Et quoy qu'ils ſoient d'obſcure & de baſſe matiere,
Quoy que la forme en ſoit irreguliere,
Les déguiſemens qu'elle y met,
Les baſes d'argent qu'elle y fait,
Et les menſonges des peintures,
Auec art ajouſtez à l'éclat des dorures,
Arreſtent les regards, rempliſſent les eſprits,
De leur vaine montre ſurpris.
Mais tantoſt vn coup de tonnerre,
Tantoſt vn tremblement de terre,
Ou l'inſulte de quelque Vent,
De leurs baſes les enleuant,
Les rejette dans la pouſſiere,
De leur origine premiere:
Et là par fois de nouueau ramaſſez,
Et dans d'autres moules paſſez,
De Dieux qu'ils paroiſſoient de hauteur & de mine,
Ils deuiennent enfin des meubles de cuiſine.
Semblables accidens abbatent tous les jours,
Des plus grandes Maiſons les Dômes & les Tours.

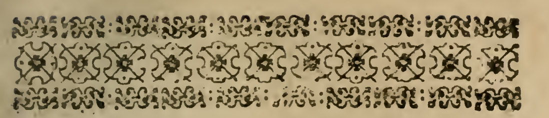
La Terre quelquefois entr'ouurant ses entrailles,
Auec les fondemens deuore les murailles:
Et d'autrefois des Cieux, de colere fendus,
Le tourbillon, l'éclair, le foudre descendus,
Détruisent jusqu'à l'ombre, & jusques à la place,
Des Moles éleuez auec le plus d'audace.
Mais sans qu'il tombe rien des Cieux,
Sur ces Logis audacieux;
L'Emulation, & l'Enuie,
Dont par tout & toûjours la Grandeur est suiuie,
Y font autant que les Vents détachez,
Et que les feux sur leurs faistes laschez.
Ces tonnerres d'airain, ces bruyantes machines,
Qui versent tant de sang, qui font tant de ruines,
Ne vont que par la force, & de l'impression,
Que leur donnent l'Enuie & l'Emulation.
Et la Guerre qui tout consume,
De leurs mains prend le feu, dont elle les allume.
Les attaches du sang sont là sans fermeté;
On n'y respecte point le droit de Parenté;
Et les Amitiez méconnuës,
Pour phantômes y sont tenuës.
Dans la concurrence des rangs,
Les Enfans, de l'épaule y poussent leurs Parens;
Et les Parens, pour conseruer leur place,
Du talon y poussent leur Race.
La Discorde qui regne entr'eux,
Leur brûle les flancs de ses feux:
Et pour tout lien ne leur laisse,
Que les viperes de sa tresse.
Déchirez jour & nuit de ces liens mordans,
Et le cœur vlceré du venin de leurs dents,
Ils dorment aussi peu, qu'on fait dans la Galere,
Aux cris & sous les coups d'vn Comite colere.
Le Balustre, le Dais, l'Alcoue sont des lieux,
Où les plus éleuez ne dorment gueres mieux.

C'eſt là que le ſoucy, le ſoin, & la triſteſſe,
Et cent autres Oyſeaux d'auſſi mauuaiſe eſpece,
Les vns dans le duuet nichez,
Les autres ſur le Lit perchez,
D'autres cachez dans les moulures,
De leur bruit & de leurs piqueures,
Chaſſent loin le Sommeil & la tranquilité,
Les Nourriciers de la ſanté.
Tous ces chagrins mordãs à la Grãdeur accourent,
Et pour la déchirer de toutes parts l'entourent;
Comme font les Oyſeaux, quãd de tout vn grand Bois,
Accourant à la triſte voix,
Dont la Choüette les appelle;
L'vn la picque du bec, l'autre la bat de l'aiſle:
Et ceux-là meſme qui ſont pris,
Ne pouuant l'approcher, l'agaſſent de leurs cris.
Combien d'ailleurs ſe foure-t'il d'épines,
Dans les étoffes les plus fines?
Combien s'engendre-t'il de vers,
Dans les draps éclatans dont les Grands ſont couuers?
Ces reptiles malins, ne reſpectent perſonne;
Ils cherchent à ronger juſques ſous la Couronne:
Ils percent l'or comme le bois;
Et le Baume ſacré n'en defend point les Roys.
Sur ce Plan, jugez, Telerie,
S'il eſt juſte que ie vous prie,
Qu'autant que vous aimez l'innocence & la Paix,
Vous vous gardiez d'entrer iamais,
Dans cette Region venteuſe,
Par le trouble & le crime également fameuſe.
Conſiderez à quelle ambition
Vous doit appeller l'Onction,
Du Sang diuin meſlé parmy le Creſme,
Que vous receuſtes au Bapteſme.
Les Trônes qui ſont mis par tant de vains Mortels,
En parallelle des Autels;

Les Sceptres qui sont crus, sur la terre & sur l'onde,
Les timons gouuerneurs du grād Vaisseau du Monde;
Les Empires du Gange à l'Ibere étendus;
Tous les Tresors en vn Tresor fondus;
Tout cela n'est qu'vne étincelle,
N'est qu'vn rayon de la Gloire eternelle.
Vous estes appellée à cette Eternité,
Où chaque Ame a sa Cour, comme sa Royauté:
Où les moindres lueurs dont les Saints se courōnent,
Effacent le Soleil & les Astres étonnent.
Tournez donc là vos soins, portez là vostre cœur.
Ne perdez pas pour l'ombre d'vne fleur,
Pour l'imposture d'vn atome,
La joüissance d'vn Royaume.
Sur tout, pour vous garder sans attache à la Cour,
Ayez toûjours les yeux sur vostre dernier jour:
Souuenez-vous que dans ce court espace,
Où l'Image du Monde passe,
L'herbe qu'vne heure fait fleurir,
Vne autre heure la fait mourir.
Le nuage doré qu'vn vent propice éleue,
Vn autre vent l'obscurcit & le creue:
Et le Vaisseau contre vn roc échoüé,
Apres auoir sur les vagues joüé,
Deuient luy-mesme de l'orage,
Le joüet apres son naufrage.
Songez encor, que tout ce qu'ont de fleur,
Le Bien, la Gloire, la Grandeur,
Est la fleur d'vne matinée,
Que le mesme Soleil void éclose & fanée.
Que l'Abeille qui fait le rayon du plaisir,
Apres auoir chatoüillé le desir,
Deuient au sein d'vne Ame molle,
Vn Vautour deuorant, qui iamais ne s'enuole,
Tant qu'il y reste, ou regret à tirer,
Ou Conscience à déchirer.

Que le plaisir luy-mesme enfin n'est qu'vne goutte,
Qui seche sur la langue, au moment qu'on le gouste;
Et qui par vne fausse & trompeuse douceur,
Porte l'absinthe & la mort dans le cœur.
Ainsi par la Raison & la Foy gouuernée,
Et dans les droits sentiers de la Vertu menée,
Suiuant toûjours le Plan que ie viens de tracer,
Vous pourrez sans peril & seurement passer,
De l'ombre & des couleurs d'vne Cour temporelle,
Aux solides Grandeurs d'vne Cour Eternelle.





SECRET DE LONGVE VIE,

A MADAME LA MARQVISE DE LEVVILLE.

ENTRETIEN V.

Il luy represente le vray Secret de conseruer la santé de son esprit & de son corps ; & l'auertit des choses qu'elle doit éuiter, & des remedes dont elle doit vser, pour auoir vne vie longue & tranquille.

MARQVISE aussi sage qu'illustre,
Digne du Dais & du Balustre.
Si iamais la sincerité,
La bonne foy, la probité,
L'honneur, la vertu, la franchise,
Ont merité qu'vne Marquise
Eust droit de Balustre & de Dais,
Et de Fauteüil dans le Palais.
Professeur d'vne Medecine
Aussi delicate que fine,
Qui fait par de rares secrets
Des merueilles à peu de frais.

De la part des Graces Regentes,
Et de noſtre Eſcole Intendentes,
Ie viens auiourd'huy deputé
Directeur de voſtre ſanté,
Vous inſtruire d'vne methode,
Aiſée, agreable, commode,
Par laquelle malgré le temps
Auant-coureur des mauuais Ans,
Vous pourrez auoir vne vie
En tout âge digne d'enuie.
Le Secret pour vous bien porter,
Sans deſormais vous tourmenter,
A prendre Sené, ny Rubarbe,
De vos Docteurs à longue barbe,
C'eſt de bien purger voſtre cœur,
De toute teinture d'aigreur;
De tout chagrin qui rend la bile,
Ou plus aduſte, ou plus mobile:
Et de tout ſoin vieil ou nouueau,
Qui peut échauffer le cerueau.
Il n'eſt point de climat au Monde,
Où la terre ne ſoit feconde,
En moiſſons de mauuais Soucis,
Qui mal ménagez, & mal pris,
Quelque ſucre que l'on y mette,
Ont vne amertume ſecrete,
Qui ſe répandant par les Sens,
Corrompt la fleur des ieunes Ans,
Et fait venir auant l'Automne,
Le blanc dont l'Hyuer ſe couronne.
Cette triſte & funeſte fleur,
N'eſt pas d'vne ſeule couleur;
Elle eſt paſle, iaune, ou changeante,
Comme l'eſt la main qui la plante;
Et ſelon que ſes iours diuers,
Sont ou plus clairs, ou plus couuers.

Dans

Dans l'ame auec elle ſe gliſſe,
Ou l'infame & iaune Auarice;
Ou le paſle & fievreux Amour,
Qui bruſle de nuit & de iour;
Ou cette obſcure freneſie,
Que nous appellons Ialouſie.
Donc auec ſoin vous les fuyrez,
Fuſſent-ils pour vous plus dorez,
Que le premier que vit la plaine,
S'éclore du Corps de Climene.
Laiſſez les veilles aux Eſprits,
Du genre des Chauueſouris:
Laiſſez les aux noires Furies,
Meres des noires réveries,
Qui ne dorment pas vn moment,
Au continuel ſifflement,
Que font ſur leur front ſans coëffure,
Les Serpens de leur cheuelure.
On peut ſe diuertir au ieu,
Pourueu qu'on n'en prenne que peu;
Et que l'on ſe garde d'en faire,
Vne nourriture ordinaire.
Prime & Piquet perpetuels,
Poiure & ragouſts continuels,
Conſumant d'vne ardeur égale,
L'Eſprit de l'humeur radicale;
Et d'vn égal déreglement,
Détruiſant le temperament,
Les fiévres tierces & les quartes.
Viennent apres l'abus des Cartes,
Comme apres l'excez des ragouſts,
Les maux des pieds, ceux des genoux,
Les Grauelles, les Sciatiques,
Et pareils Bourreaux domeſtiques,
Par la Nature ſont laſchez
Pour chaſtier les Débauchez.

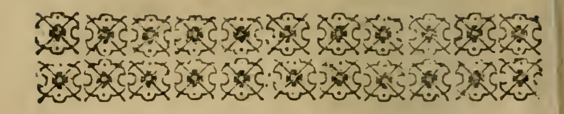
Eſt-il rien de moins ſalutaire,
Que d'eſtre toûjours ſedentaire,
Et dans vn fauteüil de veloux,
Eſtre expoſée aux meſmes cloux,
Que les Malheureux dont ſe ioüe,
La Fortune auecque ſa Roüe?
Quels eſprits peut porter au cœur,
Vn air groſſi de la vapeur
De douze chandelles bruſlantes,
De douze joüeuſes ardentes,
Et d'autant de joüeurs fiefez,
Qui de conuoitiſe échauffez,
Meſlent en commun les fumées,
De leurs Paſſions allumées?
Pour guerir les obſtructions,
Que cauſent ces infections,
Vous prendrez toutes les ſemaines,
Six dragmes du Bois de Vincennes,
Sur autant de feüilles de Cours,
Teintes aux rayons des beaux iours;
Pourueu qu'il s'en trouue de pures,
Des contagieuſes morſures,
De certains Inſectes volans,
Armez d'aiguillons & de dents,
Qu'en vulgaire Amours on apelle;
Eſpece maligne & cruelle,
Dont la piqueure & le poiſon,
Sont à craindre en toute Saiſon.
Deux liures d'air pris ſur la Plaine,
Voiſine du Lit de la Seine.
Ou pris ſur la cime du Mont,
Où Boulogne éleue le front;
Et mis en Conſerue liquide,
Auec peu de ce frais humide,
Qui tombe au coucher du Soleil,
Vous feront vn plus doux Sommeil,

Que tous les Extraits chimeriques,
Des Chercheurs d'Essences chimiques,
Tournez l'esprit, jettez les yeux,
Ou sur la Terre, ou vers les Cieux;
Toutes ces Beautez vegetables,
Vos Riuales & vos Semblables,
Les Fauorites du Printemps,
Et les Filles des jeunes Ans:
Toutes ces Beautez éclatantes,
Du Monde celeste habitantes,
Qui sont Illustres comme vous,
Et comme vous ont l'esprit doux,
Toûjours fraisches, toûjours seraines,
Et sans remedes toûjours saines,
Ne doiuent leur temperament,
Qu'au grand air, & qu'au mouuement.
L'Oranger qui meurt dans la Serre,
Se porte bien en pleine terre:
Et le Myrthe frais en plein vent,
Sous le couuert est languissant.
Les Tubereuses r'enfermées,
Moins belles & moins parfumées,
Par leur tristesse & leur pasleur,
Semblent exprimer leur douleur.
Les Nimphes des eaux croupissantes,
Toûjours sales, toûjours pesantes,
Infectent le tour de leurs lits,
Des vapeurs de leurs corps pourris.
Mais celles qui dans vne eau viue,
S'égayant le long de leur riue,
Prennent librement les détours,
Que l'assiete donne à leur cours;
En toute saison toûjours belles,
En tout âge toûjours nouuelles,
Se font suiure par les Zephirs,
Qui semblent de leurs chauds soûpirs,

Et du battement de leurs aisles,
Montrer l'amour qu'ils ont pour elles.
L'Astre Pere de la Santé,
Comme Pere de la Beauté,
Le Soleil, par qui toutes choses
Du sein de la Nature écloses,
Ont la vie & le sentiment,
Ont l'enbonpoint & l'agrément,
Quelques riches, quelques pompeuses,
Que soient ses Maisons lumineuses,
Iamais ny l'Hyuer, ny l'Esté,
Dans vn siege d'or arresté,
N'y languit aueque les Heures,
Les Concierges de ces Demeures:
Il se maintient, marchant toûjours,
De mesme train, de mesme cours,
Le long de ces vastes Allées,
De feux celestes étoilées,
Où le dispensateur des Temps,
A marqué les Mois & les Ans,
Comme luy, sa belle Germaine,
Qui toute la nuit se promene,
Dans vn Char émaillé d'argent,
Au dessus des routes du Vent,
Se remet par la promenade,
Quand de quelque éclipse malade,
Elle perd le jour & le teint,
De son pasle front qui s'éteint.
Ainsi, Marquise, si vous faites
Ce que font ces brillans Planetes,
Comme vous, depuis si longtemps,
Si bienfaits & si bienfaisans:
Si comme les Fleurs dont l'Aurore,
Peuple le Royaume de Flore,
Vous sçauez vous nourrir d'vn air,
Epuré, lumineux & clair,

Voſtre ſanté toûjours entiere,
Vos yeux toûjours pleins de lumiere,
Voſtre viſage toûjours frais,
Vos deſirs toûjours ſatisfaits,
Voſtre douceur toûjours égale,
Voſtre bonté toûjours loyale,
Voſtre cœur toûjours obligeant,
Voſtre Eſprit toûjours engageant,
Vous feront vne deſtinée,
Auſſi longue, auſſi fortunée,
Que voſtre merite le veut,
Et que voſtre Etoile le peut.





L'HYVER,

A MESDEMOISELLES DE RICHELIEV.

ENTRETIEN VI.

Il fait vne description de l'Hyuer, & des changemens qu'il a faits dans le petit Luxembourg : Il parle en passant par occasion de la grandeur du Cardinal de Richelieu ; & montre que les grandes Ames sont au dessus de la vanité, dont les Ames du commun sont touchées.

NYMPHES d'vn Nom le plus grand que la Gloire,
Depuis long-temps ait commis à l'Histoire,
De quelle Region de la Terre ou de l'Air,
Vous peut estre venu cet insolent Hyuer,
Qui sans se r'adoucir deuant vostre Duchesse,
De ces lieux enchantez, agreable Maistresse;
Sans respecter l'Astre du grand Armand,
Qui du Ciel des Heros luit sur ce bastiment,
Regne chez vous, aussi chargé de neige,
Que s'il estoit dans la Nouerge;
Ou dans quelqu'vn de ces tristes climas,
Où le Ciel noir & froid, ne fait que des frimas?
Depuis qu'il est entré, l'outrageuse froidure,
A dépoüillé vos Arbres de verdure;

Le rire de leur fcüille en larmes s'eſt changé:
Leur corps de glaçons s'eſt chargé:
Ieunes & vieux ont la teſte chenuë,
Les bras roides, l'écorce nuë:
Et les vertes Diuinitez,
A qui ſont des Iardins commiſes les beautez;
Auparauant toûjours ſi bien parées,
Dans leurs troncs maintenant à l'abry reſerrées,
Semblent dans ces logis de bois,
Auoir perdu juſqu'à la voix.
 La Paliſſade où Fillerie,
Nymphe autrefois ſi belle & ſi cherie,
Laiſſa de ſes cheueux les filets ondoyans,
Changez en ſions verdoyans;
Contre la Loy, contre ſon priuilege,
Quoy que jeune, eſt blanche de neige:
Et ce qui luy reſte de vert,
Dans ſes propres détours cherche envain du couuert,
 Grands & petits Ciprés, tondus en Piramides;
Sont ou courbez de glace, ou de broüillas humides:
Le Soleil engourdy ne peut les eſſuyer;
Bien moins encor les peut-il appuyer;
Ses rayons émouſſez & ternis de froidure,
Sont moins que rayons en peinture:
Tout ce qui receuoit l'eſprit de leur chaleur,
Tout ce qu'ils mettoient en couleur,
Priué de leur fecond & lumineux commerce,
Ou cede au vent qui le renuerſe;
Ou ſur la tige languiſſant,
Semble gemir de la rigueur qu'il ſent.
 Au lieu que de ſon nom l'Amarante hautaine,
Et de ſes pendeloques vaine,
Sa Pourpre auparauant au Soleil étaloit,
Et ſa Couronne à la ſienne égaloit;
Maintenant deffaite & mourante,
Et ſeulement Squelete d'Amarante,

Semble se plaindre, & demander raison
Des injures de la Saison.
Les esprits de cent fleurs auec elles gemissent,
Prés de leurs corps qui se fletrissent;
Les vns à la terre attachez,
Les autres dans le buy cachez:
Et tous attendent là, que la Saison nouuelle,
A de nouueaux Corps les r'appelle.
Mais, où n'a point porté son insolent effort,
Ce frenetique Enfant du Nort?
Il a gelé jusques aux veines,
Iusques au cœur de vos Fontaines:
Et dans leurs conduits n'a laissé,
Qu'vn corps pesant, immobile, & glacé.
Ces perles viues & roulantes,
Qui quelquefois, comme traits jaillissantes,
Iusques au Ciel sembloient vouloir aller,
Aueque l'or du jour leur vif argent mesler:
Et d'autrefois mollement épanduës,
Et dans leurs lits en repos étenduës,
Sembloient prendre plaisir à former vn Miroir,
Le matin au Soleil, à la Lune le soir;
D'inuisibles liens maintenant enchaisnées,
Et chez elles sans mur, sans porte emprisonnées,
Ont aussi peu de mouuement,
Qu'en a le plus lourd Element.
La Nymphe qui preside à toute la Fontaine,
Qui d'vne riche & large Porcelaine,
Fournit à vos bassins tous ces ruisseaux d'argent,
A la rigueur du froid, elle-mesme se rend.
Maintenant dans sa grotte elle s'est retirée,
Où de mousseline fourrée,
Sous vn habit tissu de menus joncs,
Et chamarré d'écailles de Poissons,
Son fond liquide à couuert elle serre,
Sous les tiedes vapeurs que luy preste la terre.
L'interieur

L'interieur de la Maiſon,
N'a pas moins à ſouffrir de cette aſpre Saiſon.
Le Iaſpe, le Criſtal, & le Porphyre en pleurent;
L'Or, l'Azur, & la Laque en meurent:
Vne froide ſueur en coule ſur le ſein,
Et des Hommes de marbre, & des Hommes d'airain:
Ces durs Enfans de la Sculpture,
Sont deuenus tendres à la froidure;
Leur poil en paroiſt heriſſé,
Et leur front de rides pliſſé.
Dans les Tableaux, les couleurs défleuriſſent,
Et les figures s'engourdiſſent:
Tout ce qu'on y voyoit de pront & d'agiſſant,
Y deui nt lourd & languiſſant.
Icy le Villageois faucheur de la prairie,
D'vn païs de tapiſſerie,
Par l'excés du froid morfondu,
Demeure le corps roide & le bras étendu.
Là le Veneur chaſſant dans vne plaine,
Soit de peinture, ſoit de laine,
Auec ſes chiens & la beſte gelé,
Paroiſt ſur la terre collé.
Dans ce rare tableau de l'Europe rauie,
L'Animal rauiſſeur qui ſembloit auoir vie,
Tant il auoit le front hautain,
Le regard vif & de feu plein,
Etourdy, languiſſant, & morne,
Ne remuë à preſent ny le pied, ny la corne.
Les fleurs & les feſtons dont il eſtoit couuert,
Perdent leur éclat & leur vert:
L'Europe toute preſte à monter ſur ſa croupe,
Reſte immobile auec ſa belle troupe:
Et l'Amour qui déja faiſoit ſigne au Taureau,
De ſuiure auec ſa proye, & de ſauter dans l'eau,
Immobile luy meſme & du corps & des aiſles,
Pour s'échauffer les mains, les tient ſous ſes aiſſelles.

Me croira t'on, Nymphes, si ie le dis,
Dans cette pesanteur des Astres engourdis,
Dans ce commun frisson de toute la Nature,
De tenebres chargée, & morte de froidure;
Vostre sage Duchesse, a seule de son cœur,
Seule de son Esprit conserué la vigueur;
Son Ame toûjours forte & toûjours agissante,
N'en est en rien plus foible ny plus lente:
Ce qu'elle a de l'Etoile & de l'Esprit d'Armand,
A bien sceu vaincre vn autre vent,
Que celuy qui gele les arbres,
Et tire la sueur des marbres.
On sçait que la vertu de cet Homme sans pair,
Victorieux par tout, soit sur terre ou sur mer,
Donna tant de renom, tant d'éclat à sa vie,
Que la Fortune mesme en conceut de l'enuie.
Il luy faschoit, que n'ayant point de part,
A ses exploits conduits auec tant d'art,
La Vertu fut sans elle, auecque la Sagesse,
Des euenemens la Maistresse:
Et que tant d'autres grands Humains,
Soit Heros Grecs, soit demy-Dieux Romains,
Ne s'estant faits qu'auec sa dépendance,
De son bras & de sa puissance,
Le seul Armand de Richelieu,
Passant sur le Heros, & sur le demy-Dieu,
Eust entrepris d'vne force nouuelle,
D'estregrãd, d'estre heureux, d'estrevainqueur sãs elle.
Ne pouuant opposer à ses nobles desseins,
Que des efforts injurieux & vains;
Elle voulut differer sa vengeance,
Iusques au temps que pour punir la France,
L'Astre qui gouuerne son sort,
De ce grand Homme eust auancé la mort.
La jalouse, aussi-tost assemblant ses machines,
Preparant ses vents & ses mines,

Penſa du grand Armand abattre la Maiſon,
Et dans ſa cheute enueloper ſon nom.
Voſtre Ducheſſe alors, auſſi forte que ſage,
Se trouuant toute ſeule oppoſée à l'orage,
Malgré les attaques des vents,
L'vn apres l'autre s'éleuans;
Malgré l'effort de la Tempeſte,
A la Fortune a tenu teſte.
Si quelque chevron détraqué
A la ſimmetrie a manqué;
Voſtre bonne & ſage Ducheſſe,
Soit par vertu, ſoit par adreſſe,
A le tout ſi bien attaché,
Que de ſa part rien ne s'eſt relâché.
Et que du grand Armand l'Eſprit & le Genie,
Entretiennent chez elle vne meſme harmonie,
Vont de meſme air, gardent le meſme train,
Que quand le Timon à la main,
Second Moteur de la Terre & de l'Onde,
Et premier Pilote du Monde,
Sous le plus juſte & le plus grand des Roys,
De l'Europe en la France, il ſoûtenoit le poids.
Auſſi rien que de grand, rien que de magnanime,
Ne s'ajuſte à ſon cœur, n'entre dans ſon eſtime:
Et ſa vertu ſans tache & ſans defaut,
Porte l'honneur plus loin, & le prend de plus haut,
Que ne firent iamais celles dont la memoire,
A le plus d'éclat dans l'Hiſtoire.
Là ſe voit la belle Iudith,
Qui d'vn coup tout vn Camp deffit:
Là Dobore vaillante & belle,
Regente du Peuple fidelle,
L'Epée au poing, le Harnois ſur le dos,
Pour mettre les ſiens en repos,
Marche à la teſte d'vne Armée,
Contre les Tyrans d'Idumée;

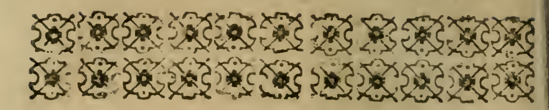
Et victorieuſe leur rompt,
Le joug des Hebreux ſur le front.
La vertu de voſtre Ducheſſe,
Eſt vne force ſans rudeſſe:
Et ce n'eſt pas aux Graces de ſon train,
D'auoir le fer au dos, & l'acier à la main.
Elle a pourtant, cette agreable Sage,
Ses conqueſtes & ſon courage :
Mais vn courage qui s'étend,
Bien loin de là les Mers où le Gange ſe rend:
Mais des conqueſtes ſalutaires,
A la paix, au repos des Vaincus neceſſaires.
Que ma pudeur icy à mon zele fait tort!
Que ie voudrois pouuoir violer vn accord,
Qui veut qu'à la Vertu ie faſſe violence,
Et l'étouffe par mon ſilence!
Encore vne Vertu qui doit porter ſon fruit,
Iuſques où le Soleil ſort du ſein de la Nuit.
Preſtez icy l'oreille, heroïque Ducheſſe,
Souffrez qu'auec reſpect ma voix ie vous adreſſe;
Et que ie vous faſſe ſçauoir,
Quelle eſt la regle du deuoir,
A quoy vous eſtes deſtinées,
Vous autres que le Ciel au bas Monde a données,
Pour l'enrichir & mieux, & pluſtoſt de vos biens,
Que le Soleil ne l'enrichit des ſiens.
Vous deuez par tout vous étendre,
Et par tout vos bienfaits épandre;
Comme la grande Mer, qui ſans diſtinction,
De Climat ny de Nation
D'vne largeſſe égale embraſſe les riuages,
Des Païs cultiuez, & des Païs ſauuages.
Les Peuples, qui de froid ſous le Nort ſont gelez,
Et ceux qui ſont de chaud ſous la Ligne brûlez:
Ceux qui ſont les premiers éclairez de l'Aurore,
Quand de ſes rais naiſſans l'hemiſphere ſe dore;

Et ceux que le Soleil, quand le soir l'obscurcit,
De ses rayons mourans vers le Tage noircit;
Tous se tournent vers vous, & vers les autres Ames,
Pareilles comme vous, à ces Globes de flames,
Qui toûjours bienfaisans, & toûjours lumineux,
Attirent les desirs des humains apres eux.
Mais aussi deuez vous, Duchesse sans seconde,
Pour l'honneur de vos jours, pour l'exẽple du Monde,
Estre bien au dessus de la timidité,
De celles, qui de peur d'entrer en vanité,
Marchent toûjours de longs voiles chargées,
De silence & de nuit sont toûjours ombragés;
Cherchent la solitude, affectent le secret,
Et souffrent le jour à regret.
La vanité iamais ne fut, sage Duchesse,
Des grandes Ames la foiblesse.
Où vit on iamais que le vent,
Au dessus des Cieux s'éleuant,
Par vn Prodige étrange à la Nature,
Causast aux Astres de l'enflure?
Les Cedres, dont les flancs du Liban sont chargez,
Se virent-ils iamais par des Mouches rongez?
Et iamais le grauier aresta-t'il la course,
De ces Fleuues regnãs, qui sont grãds dés leur source?
Voyez d'ailleurs, que ce n'est qu'en luisant,
Que le Soleil est bienfaisant:
Que le feu n'est plus feu, quand il est sous la cendre;
Qu'il luy faut de l'air pour s'étendre:
Qu'vn fleuue qui se cache est vn fleuue perdu,
Fust-il par tout le corps de la terre épandu:
Et que les Vertus inconnuës,
Et dans l'obscurité, dans le secret tenuës,
Hors du grand jour, & loin du bruit,
Sont des Plantes de peu de fruit.
Et puis n'est-il pas de la gloire,
Du grand Armand, l'honneur de nostre Histoire;

D'apprendre à tous, qu'on étend de ſon bien,
L'Empire de l'Egliſe, & le Monde Chreſtien?
Que ſa genereuſe Heritiere,
Suiuant la Charité, marchant à ſa lumiere,
Bien loin de s'attirer les regards enuieux,
Par le ſuperbe abus d'vn luxe ambitieux,
Iuſques dans vn Monde barbare,
Des ſujets à la Foy prepare;
Et fournit du ſien à la Croix,
Que l'on porte aux Syriens, aux Perſes, aux Chinois.
Nymphes, qui dans le ſein de voſtre chere Tante,
Auez le ſort ſi doux, & l'ame ſi conſtante;
Quel encens pouuez-vous brûler,
Quelle victime aux Graces immoler,
Qui de tant de bienfaits égale le merite,
Et de vos dettes vous acquite?
Les Meres Perles dans la Mer,
Sous les vents qui fondent de l'air;
Sous les flots qui roulent l'écume,
Toûjours dans la tourmente, & parmy l'amertume,
Ne laiſſent pas de fournir de leur lait,
Qui des pleurs de l'Aube ſe fait,
La nourriture aux Perles filles,
Qui ſe forment dans leurs coquilles.
Ainſi dans ſon Palais des Vertus habité,
A la Nacre argentée égal en netteté,
Voſtre Tante, à la Perle en pureté ſemblable,
Comme pour vous elle eſt en ſoins incomparable,
D'vn amoureux & tendre ſentiment,
Contribuë à voſtre aliment,
Vn extrait auſſi doux, vne eſſence auſſi pure,
Que la puiſſe fournir le ſein de la Nature:
Et malgré l'amertume & le trouble des flots,
Chez elle vous auez honneurs, biens, & repos.
Les Graces meſme, & les Muſes chez elle,
Vous font vne eſcorte fidelle;

Toſt ou tard la Fortune elle-meſme en ſera,
Et ſa vertu vous la regagnera.
Voyez pour ces bienfaits, pour cette bienueillance,
Iuſques où doit aller voſtre reconnoiſſance:
Et ſouffrez qu'acheuant, ie cede à la Saiſon,
Qui ſaiſit juſqu'à ma Raiſon;
Et de ſes glaces inhumaines,
A gelé juſqu'au feu qui couloit dans mes veines.





GVIRLANDE IMMORTELLE,

A MADEMOISELLE D'AGENOIS.

Entretien VII.

Il luy presente vne Guirlande faite de la main des Muses, & composée de fleurs du Parnasse, qui ne sont point sujetes aux injures de l'air, & sont les mesmes en toute saison.

NYMPHE au nom d'Agenois, que l'illustre Duchesse,
Qui fait du Grand Armand refleurir la Sagesse,
Soûtient de son exemple, & sur ses pas conduit,
A la Sfere eternelle où la Vertu reluit.
Aujourd'huy que pour faire honneur à vostre feste,
Les Heures ont paru la Guirlande à la teste;
Et que de ses cheueux meslez auec ses rais,
L'Aube vous a tissu de lumineux bouquets;
Permettez que des Fleurs que le Parnasse donne,
Autour de vostre front, ie fasse vne Couronne;
Elles vous pareront, vous les embellirez:
Du feu de vostre Esprit vous les purifirez:

Et malgré les Saisons aux Graces si cruelles,
Les Graces en seront sous la vostre eternelles.
La Rose la premiere offre pour estre à vous,
Vn teint noble & modeste, vn air pudique & doux:
Pour vous plaire elle s'est d'épines desarmée:
Du souffle des Zephirs elle s'est parfumée;
Et si-tost que ses feux sur vous éclateront,
Apres vous par essains les Amours voleront.
De sa robe à fond d'or, la Tulippe hautaine,
Si vous la receuez, en deuiendra plus vaine,
Que si sur le Balcon par où reuient le Iour,
L'Aurore à son leuer en faisoit son atour.
De Flore & du Printemps la Fleur auant-courriere,
Prendra de vous l'esprit, l'odeur, & la lumiere:
Et belle des beautez que vous luy donnerez,
Ne fleurira qu'autant que vous l'éclairerez.
Le Lys noble & pompeux, le noble & beau Narcisse,
L'vn de l'autre riuaux, en cet heureux office,
Feront à qui sur vous, de plus loin se verra;
A qui de plus d'argent, de plus d'or brillera:
L'vn prisera ce rang, plus que toutes les marques,
Qu'il donne & qu'il reçoit sur le frõt des Monarques:
L'autre par vn plus juste & plus beau changement,
Cessera de s'aimer, & sera vostre Amant.
Sans regret, le Iasmin cette Estoile musquée,
Verra de vostre teint sa blancheur offusquée:
Et le jaune Soucy, sans regret ostera
Son amour au Soleil, & vous le donnera.
La Violete mesme à qui la Modestie,
Fut auec la douceur, par Flore départie,
Glorieuse d'entrer dans vn si riche atour,
Voudra se faire voir, & cherchera le jour.
L'Anemone qui fut jadis vne Bergere,
Fiere de sa beauté, sur les bords de l'Ibere:
Et le beau Martagon, qui par elle outragé,
Fut au nombre des fleurs auec elle rangé;

Tirant de voſtre front vn ſurcroiſt de lumiere,
N'auront plus de regret à leur forme premiere:
Et paroiſtront au feu de ce nouuel amour,
Des rubis détachez du Char qui fait le jour.
La Ionquille, l'Oeillet, l'Iris, la Campanelle,
La Flambe qui nâquit du bucher d'vne Belle,
Et cent autres encor qui vous couronneront,
Laiſſeront le Soleil, vers vous ſe tourneront:
Et pour comble à ces Fleurs, pour vous plaire amaſſées,
Cleon ajouſtera ſes plus belles penſées.



DE LA VRAYE FOY,

A MESDEMOISELLES DE HAVCOVR.

ENTRETIEN VIII.

Il les exhorte à quitter l'erreur où elles ont esté nourries, pour prendre la Religion de leurs Peres : & leur represente par diuerses raisons & diuers exemples, que sans la vraye Foy, il n'y a point de salut. Il a plû à Dieu que l'Aisnée de ces deux illustres Personnes, ouurist les yeux à la Verité, & se fist enfin Catholique.

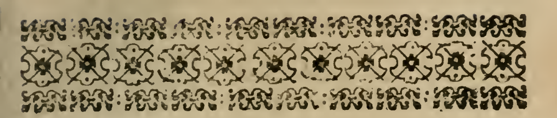
RARE couple de Sœurs, que tout le Monde admire,
Que dans la saine Foy, tout le Monde desire,
Ne verray-je iamais le jour tant souhaité,
Qui renouuelle en vous cette pure clarté,
Dont l'Ange qui preside au Sacre du Baptesme,
Sous l'eau du saint Lauoir, vous fit vn Diadéme?
Ne sera-ce jamais que ie verray vos yeux,
Dessillez aux rayons que vous offrent les Cieux,
Reconnoistre l'erreur, qui de sa nuit obscure,
Détruit en vous la Grace, & gaste la Nature?

Ie veux que dans vos Corps, ie veux qu'en vos Eſprits,
Tout ce qui peut charmer, ſans épargne ſoit mis;
Ie veux que les Vertus par les Graces menées,
Se ſoient dés voſtre enfance a vous ſuiure adonnées:
Dequoy vous ſeruira d'auoir plus de vertu,
Que les Preudes de Rome autrefois n'en ont eu?
Dequoy d'auoir l'Eſprit de celles dont la Grece,
Dans ſes Liures encor nous vante la Sageſſe?
Si tous ces ornemens ſoit d'Eſprit, ſoit de Corps,
Vous ſont comme ces fleurs dont on pare les morts?
Si vos Graces ſans foy, ſont comme les Figures,
Dont la beauté ſans vie orne les ſepultures?
Vous auez de l'éclat; les Cometes en ont,
Et jettent plus de feu que les Aſtres ne font:
Mais ſans foy, cet éclat qu'eſt-il que la fumée
D'vne vapeur volante, à ſa perte allumée?
Ie ſçay dans quelle eſtime eſt voſtre honneſteté;
Et l'éloge qu'on donne à voſtre pureté:
Mais qui ne ſçait combien au Deluge perirent,
D'Hermines que les eaux hors de l'Arche ſurprirent?
Combien il ſe perdit de Moutons innocens,
Brûlez auec les Loups, dans les funeſtes champs,
Où des Torrens de ſouffre, & des Torrens de flames,
Ne firent qu'vn Bucher de cinq Villes infames?
Pauline fut pudique, & noble comme vous:
Comme vous Zenobie eut l'eſprit haut & doux:
Menime fut conſtante, Arthemiſe fut ſage;
Saphon eut du ſçauoir, Clelie eut du courage:
Mais courage, ſçauoir, eſprit, pudicité,
Sans la foy, n'ont rien fait à leur felicité.
Ces Etoiles jadis dans le Monde adorées,
Et dans l'Hiſtoire encor maintenant honorées,
Parmy nous aujourd'huy ne ſont que de vains noms;
Ne ſont dans les Enfers que de triſtes charbons,
Que des Serpens de feu ſoufflent de leur haleine,
Et que la Mort nourrit d'vne eternelle peine.

Ayez donc d'autres ſoins, prenez vn autre but,
Que celles-là n'ont pris pour aller au Salut.
Ne vous abuſez point d'vn vain nom de Conſtantes;
Le meilleur eſt pour vous d'eſtre au rãg des Prudentes,
Eſt-il quelque Maiſon que vous ne quittaſſiez,
Eſt-il quelque Vaiſſeau d'où vous ne ſortiſſiez,
Pour vous ſauuer du feu, pour éuiter l'orage,
Pour fuir vn peril de peſte, ou de naufrage?
Fuſt-ce vn Palais des mains de quelque Atlant baſty,
De treſors, de beautez, de plaiſirs aſſorty,
Plus riche, plus pompeux, que le Palais qu'Alcine,
Fonda de jaſpe fin, couurit d'agate fine;
Fuſt-ce vn Vaiſſeau conduit par des Amours rameurs,
Bordé d'orfevrerie, & couronné de fleurs,
Comme l'eſtoit celuy qui mena Cleopatre,
Vers l'Empereur Romain qui fut ſon idolâtre:
Encor quitteriez-vous & Palais, & Vaiſſeau,
De crainte de mourir ſur la Terre, ou dans l'Eau,
Et pour vous garantir d'vn eternel ſupplice,
Vous ne ſortirez pas d'vn mauuais édifice;
Qui tombe d'vne part, de l'autre eſt découuert,
Qui n'eſt qu'vn coupe-gorge, aux aſſaſſins ouuert?
Vous ne quitterez pas pour fuir le naufrage,
Vn Vaiſſeau compoſé d'vn bizarre aſſemblage,
Qui n'a point de Nocher, ne connoit point de port,
Qui flote au gré du vent ſans Bouſſole, & ſans Nort?
Mais en quoy craindriez vous de paſſer pour legeres?
Seroit ce en reuenant à la Foy de vos Peres?
Seroit-ce en retournant à l'Egliſe, où leurs os,
Auecque leur memoire, ont vn heureux repos?
En honorant la Croix, que jadis ils planterent,
Sur l'infidelle front des Croiſſans qu'ils domterent!
Le changement eſt bon, & meme glorieux,
Quãd il no⁹ pouſſe au biẽ, quãd il no⁹ porte au mieux,
Sous la main du Sculpteur l'or change de figure;
Il reçoit des beautez qu'il n'a pas de nature;

Le Marbre en se changeant, se taille & se polit;
En se changeant, le Bois se peint & s'embellit:
C'est par le changement que la Terre est feconde:
Que le Soleil d'Avril fait refleurir le monde:
Et tout ce qu'a de beau l'vn & l'autre Element,
Ambre, Perles, Metaux, se fait par changement.
Les Cieux tout grãds qu'ils sõt, se chãgerõt eux mémes;
Les Planetes auront de nouueaux Diadémes;
Leurs Cercles enrichis de plus brillans rayons,
Seront plus lumineux que nous ne les voyons:
Et tous les autres Corps nettoyez de leur crasse,
Prendront vne autre assiete, & changeront de face.
Nous-méme, en ce temps là, diuinement changez,
Des liens de la Mort pour iamais dégagez,
De lumiere nourris, reuestus de lumiere,
Et libres des deffauts qui suiuent la matiere,
Ioüirons dans le Ciel d'vne felicité,
Qui n'aura point de fin hors de l'Eternité.
Sages & Nobles Sœurs, auisez de bonne heure,
Quelle en ce changement sera vostre demeure:
Et pensez qu'on ne peut trop tost se preparer,
A preuenir vn mal qui doit toûjours durer.





DV IEV.

ENTRETIEN IX.

Il represente les inconueniens qui accompagnent le Ieu ; la perte que l'on y fait du Temps ; le peril où l'on s'expose d'y perdre l'eternité ; & les desordres qui en arriuent : & enseigne quelles mesures & quelles circonstances il y faut garder, afin qu'il soit innocent ; & que la Santé, la Conscience, & le Bien mesme, n'en souffrent point de préjudice.

DORALIS, en ce temps que tout le Monde joue,
Et qu'ō n'entēd par tout, que le bruit de la Roue,
Que tourne à l'auanture, & d'vn branle incertain,
Le Sort dispensateur de la perte & du gain:
Souffrez qu'en peu de traits, & d'vn crayon facile,
Ie vous trace vne Regle aussi courte qu'vtile;
Sur laquelle le Ieu de methode arresté,
Et selon les Deuoirs & les Droits limité,
Retienne l'harmonie, & garde la mesure,
Que la Vertu demande, & que veut la Nature.
Ie sçay que vostre Esprit égal & moderé,
Dans le Iuste Milieu s'est toûjours resserré:
Et que vostre Raison vous rendant tout office,
D'adroite Gouuernante & sage Directrice,
En cecy, vous n'auez qu'à suiure ses auis,
Comme toûjours en tout vous les auez suiuis.

Mais chacun ne ſçait pas auec tant de juſteſſes,
Se rendre à la Raiſon, ny ſuiure ſes adreſſes.
Combien en connoiſt-on, qui ſont à redreſſer,
Sur les alignemens que ie vay vous tracer?
Et puis, quelle eſt ſur terre, ou la Preude, ou la Sage,
Qui n'ait beſoin d'auis, pour l'eſtre dauantage?
De tous les reglemens à prendre ſur le Ieu,
Le premier, Doralis, eſt de joüer fort peu.
Mais le plus court ſans doute, & le plus ſalutaire,
A qui voudra du Ieu franchement ſe deffaire,
Eſt de rompre auec luy, ſans iamais renoüer,
Pour plaiſir, ny pour gain, qui r'engage à joüer.
Il eſt certes étrange, & ie ne puis entendre,
Cõment la Mort cherchãt par tout à nous ſurprendre,
On peut de ſens raſſis, & d'vn front bien ſerain,
Ioüer ſous le couſteau de ſa funeſte main.
Quel ſi fou Criminel, aux yeux de la Iuſtice,
Au pied de l'échaffaut dreſſé pour ſon ſupplice,
Sous la main du Bourreau preſt à l'executer,
Eut la penſée au Ieu, deuant que de monter?
Il eſt vray, Doralis, la Mort inéuitable,
Et non moins qu'aux Sujets, aux Roys inexorable,
Toûjours à voſtre dos, ſoit de jour, ſoit de nuit,
Le fer haut à la main, ſans relâche vous ſuit.
Montez-vous en carroſſe? auec vous elle monte,
Sans qu'à ſon front pelé le voſtre faſſe honte.
Allez-vous chez la Reyne? elle entre auecque vous,
Sans craindre des Huiſſiers les rebuts ny les coups.
Eſtes vous de feſtin, de nopce, d'aſſemblée?
L'importune qu'elle eſt, ſans demeurer troublée,
Du bruit que fait le Luxe, & qui ſuit l'embaras,
L'horologe à la main, meſure tous vos pas.
En viſite, à l'Egliſe, en chambre, à la campagne,
Elle eſt voſtre Suiuante, elle eſt voſtre Compagne:
Et contre voſtre ſein, ſon fer ſombre tourné,
N'attend, que de fraper, le ſignal ſoit donné.

De

De quelque Baſtion que l'Arſenal vous couure;
On meurt à l'Arſenal, comme l'on meurt au Louure:
Et ſi, mille Canons feroient contre la Mort,
Rangez autour de vous, vn inutile effort;
Le maſque, le mouſchoir, les perles, les armures,
Seroient-elles ſur vous de plus fortes parures?
Et croiriez-vous pouuoir l'éuentail à la main,
Ce qu'Hercule tenta de ſa maſſuë en vain?
D'ailleurs, penſeriez-vous auoir aſſez de charmes,
Pour engourdir ſon bras, pour amollir ſes armes?
Elle eſt aueugle & ſourde; & iamais ne ſe prit,
Dans les pieges des yeux, ny dans ceux de l'Eſprit.
Voſtre Ange qui vous tient à couuert ſous ſon aiſle;
La Vertu qui s'oppoſe au coup de la Cruelle;
Les Graces qui pour vous luy preſentent le ſein,
Ne feront pas tomber le couſteau de ſa main.
Vous joüez cependant ſous ſa fatale atteinte,
Dont auec la Vertu, les Graces ſont en crainte:
Et vous auez, tandis que voſtre Ange en a peur,
Le rire ſur la bouche, & l'allegreſſe au cœur.
Vous direz, Doralis, que vous eſtes heureuſe,
Auſſi deuez-vous l'eſtre, eſtant ſi genereuſe.
La Fortune a toûjours fait cas de la grandeur,
Soit de celle de l'ame, ou de celle du cœur.
Et comme ſur la Mer elle aide le Pilote,
Qui ſans paſlir, attend la perte de la Flote;
De meſme dans le Ieu, la bizare ſe plaiſt,
A voir riſquer ſans crainte, & perdre ſans regret.
D'autre part, eſtant Femme, & quoy que l'on en die,
Aimant vne Ame douce, autant qu'vne hardie;
Elle ne peut auoir de dureté pour vous,
Dont le cœur eſt ſi tendre, & l'Eſprit eſt ſi doux:
Et toûjours croira-t'on malaiſé qu'elle éuite,
Les Graces qui par tout marchant à voſtre ſuite,
Soit de force ou de gré, luy font tomber des mains,
Le fauorable ſort qui diſpenſe les gains.

Mais voyez, Doralis, ſi toutes ſes finances,
Qui ſont tant de deſirs, qui ſont tant d'eſperances,
Quand ſes coffres ſeroient dans les voſtres vuidez,
Pourroient vous r'aquiter, du temps que vous perdez:
De ce bien ſi roulant, ſi prompt, ſi volatile,
Et des biens d'icy bas, le bien le plus vtile.
Si nous auions appris l'Art de fixer le Temps;
De donner de l'arreſt & du poix aux momens;
Si nous auions en main, auecque nos journées,
Les reſſorts inconnus dont elles ſont tournées;
Nous pourrions, Doralis, joüer en ſeureté,
Sans hazarder le fonds de noſtre Eternité.
Mais le Temps, cet Oiſeau ſi viſte & ſi volage,
Iamais ny ne fut pris, ny ne fut mis en cage.
Filets, pieges, paneaux, on a beau luy dreſſer;
Du leure & de la voix on a beau l'amorcer;
Il paſſe, Doralis, & iamais ne s'arreſte,
Ny ſur aucune main, ny ſur aucune teſte.
D'ailleurs, tous les momens à nos jours deſtinez,
Par vn ordre précis, nous eſtant aſſinez,
Comme vn mobile fonds, pour éteindre les dettes,
Que nos débordemens, que nos pechez ont faites;
Eſt-il d'vn Homme ſage, & d'vn Eſprit bien ſain,
Qui n'a point de garant, d'eſtre juſqu'à demain,
De perdre en non-valeurs, & pour des bagatelles,
Dequoy ſe r'acheter des peines eternelles?
Et perdre ſur le tour d'vne carte ou d'vn dez
Les biens que ſur ſa Foy ſon eſpoir a fondez?
De combien payriez-vous, à voſtre heure derniere,
Le pouuoir d'allonger d'vn pas voſtre Carriere?
De combien voudriez-vous acheter vn moment,
Pour reuoir voſtre compte, & faire vn plein payment?
Et ce ſont ces momens, dont la perte fatale,
A tous les deux partys des Ioüeurs eſt égale:
Heureux & malheureux, joüant ſur meſmes frais,
Perdent vn Bien qui paſſe, & ne reuient iamais.

Icy, vous me direz, que ie ſuis trop ſeuere:
Que ie parle d'vn air, & d'vn ton de vieux Pere:
Et vous charge, en ce point, de plus d'auſterité,
Que n'en peut ſupporter l'humaine infirmité.
Vous pourriez dire encor, que ces Beautez luiſantes,
Pudiques comme vous, comme vous bien-faiſantes,
Qui le Cours de la Nuit éclairent de leurs feux,
Dans leur Salon d'azur, ont leur bal & leurs jeux.
Vn autre ajouſtera, que ces Ames aiſlées,
Qui gouuernent ſur nous les Spheres étoilées,
Ont pour ſe diuertir, durant ces longs efforts,
Les concerts que leur font des Sirenes ſans corps.
Dira-t'on point encor, que ces riches Figures,
Qui brillent à nos yeux, dans ces hautes ſtructures,
Lyons, Taureaux, Beliers, Centaures & Poiſſons,
Et cent Signes diuers d'aſſiete & de façons,
Aux Eſprits directeurs de ces voûtes roulantes,
Sont comme des Eſchets de formes differentes,
Qui ſeruent quelquesfois, à leur relâchement,
Dans le train d'vn ſi juſte & ſi fort mouuement?
Ces raiſons, Doralis, ſont raiſons figurées,
Et de traits fabuleux ſur le faux colorées;
Mais ſans faire venir des couleurs de ſi loin,
Il doit ſuffire icy, d'alleguer le beſoin.
Ie l'auouë, il eſt vray, l'infirmité demande,
Qu'apres vn long effort, la Vertu ſe débande:
Et le tendre tiſſu dont ſe font les reſſors,
Qui ſeruent au concert de l'eſprit & du corps,
Ne ſe peut conſeruer, ſans quelques interualles
De mouuemens égaux & de pauſes égales.
Ces pauſes, Doralis, ont leurs temps & leurs points,
Qui veulent de meſure, aux deuoirs eſtre joints:
Et c'eſt par ces deuoirs, & ſur cette meſure,
Que la Vertu donnant le tour à la Nature,
Sans débaucher l'Eſprit, ny rompre ſes accords,
Le Ieu remet les ſens, & délaſſe le corps.

Pour atteindre à ce but, quiconque aura l'enuie,
D'alleger par le Ieu, les peines de la vie;
Le prendra comme vn sel, qui se prend sobrement;
Et n'en vsera pas jusqu'à l'accablement.
Tout excés est chargeant, dans l'vsage des choses:
On peut estre étouffé sous vn monceau de Roses:
Si le vuide incommode, aussi fait bien le plein:
On meurt de trop manger, cõme l'on meurt de faim:
Et le plus doux sommeil, cesse d'estre vn remede,
Si-tost que du besoin les bornes il excede.
Le Ieu, comme l'Estude, épuise la santé,
S'il est auec chaleur, jusqu'à l'excés porté:
Il seche les esprits, qui le long des arteres,
Aux fonctions des sens prestent leurs ministeres:
Il épaissit le sang, dont la pure vapeur,
Nourrit de la jeunesse, & le suc & la fleur:
Il change & fait tomber, longtemps auant l'Automne,
L'or subtil & frisé, dont le front se couronne:
Et par tout où rioit la Roze jointe au Lis,
Il tire des sillons jaunissans de Soucis.
Il fait encore pis; il éteint la semence,
Du bon sens, du discours, & de l'intelligence:
Et ne laisse en l'Esprit interdit & perclus,
Que des couleurs sans corps, & des termes confus.
Ces Tenans de Bureau, qui n'ont pour toute affaire,
Qu'à suiure les hazards du Ieu dans vne chaire;
Sçauans à distinguer Flux, Sequence, Fredon,
Ont à peine compris de quel genre est leur nom.
Docteurs sur le Tapis, ailleurs Mulets de somme,
Ils n'ont que l'apparence & le dehors de l'Homme;
Et reserué l'habit, la plume, & le collet,
N'ont rien, qui leur puisse estre enuié d'vn Valet.
N'aguere vn de ceux-là, stupide & ridicule,
Me demandoit, dequoy viuoit la Canicule?
Si les Iemeaux estoient de ces Saints Innocens,
Qu'Herode fit mourir en la fleur de leurs ans?

Si, comme noſtre Lune eſt de couleur d'yvoire,
Celle des Abyſſins & des Mores eſt noire,
Et d'où vint tant de Sel, dont au commencement,
Furent ſalez les flots de l'humide Element?
Cependant, Doralis, parce qu'il a l'adreſſe,
De pouſſer d'vn cornet, deux dez auec juſteſſe;
Parce qu'il ſçait du Ieu les ſecrets & les mots,
Et peut dire le paſſe & le vade à propos;
Le nom qu'il s'eſt acquis dans les Academies,
Luy donne du credit, & luy fait des Amies.
Voſtre Eſprit, Doralis, eſt comme vn beau Miroir,
Les Graces, les Vertus, ſe plaiſent à s'y voir;
Et les Muſes qui ſont auſſi chaſtes que belles,
Se plairoient bien encore à s'y voir auecque elles:
Si vous en deſirez l'éclat entretenir,
Vous n'y ſouffrirez rien, qui le puiſſe ternir:
Et vous ne l'ouurirez, qu'à de nobles Idées,
Propres à l'embellir, dignes d'eſtre gardées.
Mais voyez, Doralis, ſi ces nobles Portraits,
Qui veulent des rayons ſi brillans, & ſi nets,
Vous viendront de la courte & peſante lumiere,
D'vn Stupide, petry du marc de la Matiere;
D'vn Ignorant, qui n'a que de confus accens,
Obſcurs à la raiſon, barbares au bon ſens.
Seroit-il bien-ſeant, ſeroit-il point dommage,
Qu'au lieu de la Vertu, qu'au lieu de ſon image,
Au lieu de cent crayons de gloire colorez,
Pour voſtre inſtruction de l'Hiſtoire tirez;
Le fond de voſtre Eſprit n'euſt pour toutes peintures,
Que du rouge & du noir en bizarres figures?
Pauline, Zenobie, Artemiſe, Didon,
Et pareilles Beautez, jadis de ſi grand nom,
Dont maintenant encore au Temple de la Gloire,
On chante le merite, on benit la memoire;
Viuant en voſtre Eſprit, luy feront plus d'honneur,
Que cent Dames de pique, & cent autres de cœur.

Sur tout, deffendez vous ces veilles indiſcretes,
Au rume à la migraine, à la fievre ſujettes.
Rien n'eſt de plus mortel, à la fleur des beaux jours,
Et rien des jours neigeux n'auance plus les cours;
De ces jours importuns, où toute grace expire;
Où de leurs feux éteins, les yeux n'ont que la cire;
Et les eſprits du ſang, en catare écoulez,
Ne laiſſent que le marc dans leurs conduits gelez.
En cela, Doralis, imitez vos pareilles,
Au Ciel & ſur la Terre, elles craignent les veilles.
Tant que l'Aſtre du jour regne ſur l'Orizon,
Les plus aimables Fleurs de la belle Saiſon,
Soit parentes des Lys, ou parentes des Roſes,
La teſte déconuerte, & les feüilles écloſes,
Etalent leurs parfums & leur luſtre à nos ſens;
Et nous en font des jeux auſſi doux qu'innocens;
Tandis que les Zephirs, pour joüer auec elles,
Les battent en paſſant, des pointes de leurs aiſles.
Mais ſi-toſt que le jour donne place à la nuit,
Ces Zephirs enjoüez ceſſant de faire bruit,
Elles ferment leur ſein; & leurs teſtes baiſſées,
Se rendent au ſommeil dont elles ſont preſſées.
Les humides Beautez habitantes des eaux,
S'ébattent tout le jour, le long de leurs ruiſſeaux,
Soit auecque les joncs, qui leurs bords enuironnent,
Soit auec les glayeux, dont elles ſe couronnent.
La Perle & le Corail, l'Ambre jaune & le gris,
Et ſemblables bijoux venus de chez Thetis,
Sont de leurs petits jeux la matiere & les gages,
Tant que le jour paroiſt le long de leurs riuages:
Mais à peine meurt-il, qu'on les voit ſous les flots,
Auec elles dormans ſe donner au repos.
Iamais d'vn ſeul moment le Soleil ne differe,
De ſe jetter au lit, qu'il a ſous l'Hemiſphere,
Quand les Heures du ſoir leurs bras noirs étendant,
R'appellent vers la Mer, ſon attellage ardent.

Icy n'opposez point ces Beautez étoilées,
Qu'on voit toutes les nuits, les testes déuoilées,
Et les rayons épars, dans leur Cercle danser,
Iusqu'à ce que le jour vienne les en chasser.
La nuit est, Doralis, quand le jour les efface,
Leur jour, quand le Soleil à la Lune fait place:
Et l'on voit qu'à l'instant que l'Aube de retour,
Retouche l'Orison, des premiers traits du jour;
Dans leurs voiles d'azur aussi-tost reserrées,
Et pour se reposer, à couuert retirées,
Elles dorment autant que le souffre le cours
D'vn logement mobile, & qui roule toûjours.
En cet endroit encore, il faut que ie vous die,
Que le Ieu qui déborde est vne maladie.
Qui dissipe le temps qu'on doit à ses besoins;
Ne laisse aucun loisir pour les plus justes soins;
Et seche dans l'Esprit, & dans le cœur suprime,
Tout le suc qui nourrit l'Amitié legitime.
On renonce aux plus chers, aux plus doux entretiens,
On rompt les plus serrez, les plus fermes liens,
Le Cocher le plus prompt ne va pas assez viste,
Quand le signal du Ieu, les Ioüeuses inuite.
Et pour aller resver sur du rouge & du noir,
On laisse tout commerce, on quitte tout deuoir:
On se cache à l'Amy, le Parent on écarte,
Pour aller contester sur des feüillets de carte.
Vn cœur comme le vostre, humain, doux, genereux;
Ne met qu'au dernier rang le commerce des Ieux.
Il veut qu'en premier lieu, la Vertu soit seruie:
Et dans l'estat qu'il fait, des deuoirs de la vie,
La moitié de ses soins se donne à l'Amitié;
Et la Deuotion en a l'autre moitié.
Aussi, s'il en est crû, sur son experience,
Il n'est ny gain present, ny gain en esperance,
Qui vaille à beaucoup prés, ce que vaut l'entretien,
D'vn Amy serieux, discret, homme de bien:

Il n'eſt point de plaiſir, dont le gouſt ne s'aigriſſe,
Si nous le comparons au gouſt d'vn bon office.
Mais ce gouſt, Doralis, n'eſt que de peu de gens,
Qui purgez de la craſſe & des abus des ſens,
Iugent tout autrement que ne fait la Commune;
Donnent à la Vertu, le pas ſur la Fortune:
Et ſe ſatisfont plus de l'Eſprit & du cœur,
Que de tout l'attirail que traiſne la Grandeur.
Adjouſteray-je icy, que le droit des Iournées,
Au ſeruice de Dieu par ſes Loix aſſinées,
Demande que nos Cœurs, nos Eſprits, & nos mains,
Quittent les vains emplois, & s'en donnent de ſaints?
Sur tout, quād les Autels, quād les parois des Tēples,
Pour émouuoir nos cœurs, par de triſtes exemples,
Et pour nous exciter à vaincre noſtre orgueil,
Se deffont de leur pompe, & ſe couurent de dueil:
Quand les funebres ſons de nos cloches lamentent,
La mort du Dieu Sauueur, que les Croix repreſentent;
Et que ſon ſacré ſang à nos yeux épanché,
Tombe ſur noſtre mort, & ſur noſtre peché.
Quelle Ame, ſi ce n'eſt vne Ame de Tartare,
Ou de quelqu'autre trempe encore plus barbare,
A la voix de ce ſang, qu'elle verroit couler,
Pourroit le bruit des dez, & des cartes meſler?
Il eſt encor des temps de rigueur & de peine,
Où les Ieux ſont cruels, la Ioye eſt inhumaine.
Ces temps ſont, quand le Ciel irrité contre nous,
Prend ſes yeux de menace, & ſa voix de couroux.
Quand les Executeurs de ſa Iuſtice outrée,
Deſcendus en fureur de leur triſte Contrée,
Tantoſt ſement en l'air des charbons peſtilens,
Qui ſans diſtinction brûlent petits & grands:
Tantoſt laſchant le frein qui bride les Riuieres,
Font des Bourgs abyſmez de flotans Cimétieres:
Et tantoſt font rouler ſous leurs Fleaux redoublez,
Le ſang des Nations dans les Eſtats troublez.

Qui

Qui joüra, s'il eſt ſage, à la lueur funeſte,
Des feux noirs & fievreux dont s'allume la peſte?
Qui joüra, s'il eſt ſobre, au bruit que font les Fleaux,
Dont le Ciel offenſé, bat la terre & les eaux?
Qui joüra, s'il eſt Homme, aux cris des miſerables,
Ecraſez ſous le poids de ces fleaux effroyables,
Qui font voler en l'air, des Peuples moiſſonnez,
Et les membres moulus, & les Chefs tronçonnez.
Le Monde eſt ébranlé, la Nature s'effraye,
Tout brule d'vne part, de l'autre tout ſe naye;
Le fracas, le débris, la clameur des mourans,
Ou du feu deuorez, ou traiſnez des Courans,
N'offrent de tous coſtez que d'affreuſes images,
D'embrazemens meſlez auecque des naufrages:
De concert cependant, le cornet à la main,
Trois Fripons, outrageux à tout le Genre Humain,
Ioüront le prix du ſang des malheureux qui meurent,
Et ſe riront des pleurs des autres qui demeurent.
Le Ieu doit eſtre net de tous déreglemens,
Soit de mauuaiſe foy, ſoit de mauuais ſermens.
Il ſe voit, Doralis, certains Filoux de Chambre,
Munis de longs canons, couuerts de poudre d'ambre,
Qui les Cartes aux mains, au lieu d'armes à feu,
Détrouſſent leurs amis engagez dans le Ieu.
Vos mouchoirs, vos mãchons, vos perles, voſtre ſoye,
Ne ſont pas en peril, de deuenir leur proye.
Ils en veulent à l'Or, & non pas aux filets,
Dont Veniſe & Raguſe ont tiſſu vos colets.
Loin de vous, Doralis, les doits de ces Harpies;
Plus loin de vous encor l'haleine des Impies,
De ces Eſprits d'horreur & de rage emportez,
Du ſouffle du Dragon, de ſon fiel empeſtez,
Qui des ſermens affreux que leurs bouches vomiſſent,
Infectent l'air au loin, & le jour obſcurciſſent.
Au lieu de la Fortune Intendante des Ieux,
Vous verriez, ſi le Ciel vous deſſilloit les yeux,

Vne Furie ardente, & de venin liuide,
Qui ſur la table aſſiſe, à leurs Sabats preſide.
Vous luy verriez meſler leurs Cartes & leurs Dez,
Soüillez de ſon écume, & de ſa dent marquez,
Et leur mettre à la main, vne Corne infernale,
Aux Perdans, aux Gagnans également fatale;
Tandis que de concert, par de longs ſifflemens,
Les ſerpens de ſon front ſuiuent leurs juremens.
N'ayez donc point de part auecque ces Athées;
Des Eſtoiles ſeroient de leur ſouffle infectées:
Et de la ſeule horreur de leurs impietez,
Trois fois nous auons veu les Fleuues irritez,
Victorieux des Ponts, des Digues, des Chauſſées,
Entraiſner en grondant les maiſons renuerſées;
Et porter à la Mer, auecque leur débris,
Les pleurs de la Campagne, & le ſang de Paris.
On doit regler encor les ſommes que l'on joüe;
Et ne pas expoſer ſur le cours d'vne Roüe,
Qui ſe tourne auſſi viſte à la perte qu'au gain,
Le fonds de l'auenir, l'eſpoir du lendemain.
Qu'inſenſé, Doralis, eſt celuy qui luy fie,
Le ſoin de ſa fortune, & celuy de ſa vie:
Et ſe fait, pour aller pauure dans le Cercueil,
D'vn tapis vne Mer, d'vne Carte vn écueil!
Là, bien loin de l'eſpace où regnent les orages,
Sans vagues & ſans vents, il ſe fait des naufrages.
On y void tout d'vn coup de puiſſantes Maiſons,
De puiſſans Reuenus perir auec leurs Fonds:
Et ce qui reſiſtoit aux torrens de la Guerre,
Aux tempeſtes de l'air, aux tremblemens de terre,
Sans laiſſer de pouſſiere, & ſans faire de bruit,
Frappé d'vn coup de Dez, s'abat & ſe détruit.
Le Ieu qui vous paroiſt ſi doux, ſi ſociable,
N'eſt qu'vne Beſte auide, ardente, inſatiable.
Et ces Monts écaillez qui nagent ſous les eaux,
Engraiſſez de poiſſons aualez par troupeaux;

Ces Monſtres habitans de la Mer de Sicile,
L'effroyable Caribde, & l'effroyable Scylle,
Pleins de voiles, de maſts, de vaiſſeaux deuorez,
Sont de petits mangeurs, auec luy comparez.
Il épuiſe d'abord les ruiſſeaux & les ſources,
Des coffres les plus pleins, des plus fecondes bourſes.
Et de là ſe jettant ſur les meubles de prix,
Il mange grands miroirs, grandes plaques, grãds lits.
Son appetit croiſſant, il ronge Argenterie,
Il conſume Tableaux, Habits, Tapiſſerie:
Emeraudes, Rubis, Turquoiſes, Diamans,
Sont les premiers joüets de ſes auares dents:
Et ſon infame faim, paſſant iuſqu'à la rage,
Il auale Cheuaux, Ecurie, Equipage.
Elle va bien plus loin; les Hoſtels, les Chaſteaux,
Les Parcs auec les Bois, les Prez auec les Eaux,
Les Terres à baſtir, & les Terres baſties,
Sont comme chãpignons dans ſon ventre englouties:
Et ſi ſa dent pouuoit mordre ſur les Eſtats,
Les Eſtats deuorez ne l'aſſouuiroient pas.
D'autre part, quelle Loy ſoit Humaine ou Diuine,
Quand le gros Ieu ſeroit ſans peril de ruine,
Permet qu'vn Homme ſaoul, mette en vn paſſetemps
Le pain, le ſang, le ſuc d'vn Peuple d'indigens?
Tandis que ſous ſes yeux, & preſque ſous ſa table,
D'vn viſage mourant, & d'vn ton lamentable,
Peres, Meres, Enfans, luy demandent en vain,
De quoy couurir leur honte, & ſoulager leur faim.
Enfin le Ieu doit eſtre épuré de l'ordure,
Qui ſoüille ſa nobleſſe, & la change en roture.
Il veut eſtre affranchy des peurs & des deſirs,
Qui meſlent leurs chardons aux fleurs de ſes plaiſirs:
Sur toute choſe il fuit l'aigreur & la diſcorde,
Et ne peut rien ſouffrir qui pique ny qui morde.
Ainſi chez la celeſte & la chaſte Vénus,
S'il faut que ſur leur foy les Poëtes ſoient crus,

Les Graces pour joüer assises aupres d'elle,
N'éleuent point la voix, ne font point de querelle.
Rien d'aigre, rien d'amer, n'altere leur douceur;
Le calme est sur leur front, cõme il est dãs leur cœur.
Pour prix, le sort du Ieu des Perles leur assine,
Qui se peschent bien loin de la vague marine,
Dans des eaux, où l'esprit des Astres distilé,
Ne souffre rien qui soit, ou bourbeux, ou salé.
Le jour est tiede & pur, qui se plaist à leur luire:
Ses rayons temperez n'ont rien qui puisse nuire:
Et s'il est des Amours spectateurs de leur Ieu,
Ce sont Amours benins qui ne font point de feu;
Ou le feu qu'ils leur font, est vn feu sans fumée,
Dont la flame est encor de chaleur desarmée.
Le bruit est, Doralis, & ce bruit n'est pas vain,
Qu'agreable en la perte, autant que dans le gain,
Vous joüez sans aigreur, comme les Graces joüent,
Et de cette vertu tous les Ioüeurs vous loüent.
Vostre air égal & doux en tous les accidens,
Retient les emportez, console les perdans:
Et cette bienseante & noble modestie,
Que vous auez d'honneur & de grace assortie,
Engage le Hazard, tout bizarre qu'il est,
A conduire souuent le Ieu comme il vous plaist.
On ne voit point pourtãt, vostre main plus ouuerte,
A recueillir vn gain, qu'à payer vne perte.
Chose de rare exemple, & qui se void fort peu!
Ce metal dominant, qui regne sur le Ieu,
Soit qu'il tire de vous quelque trait de lumiere,
Qui d'vn nouuel éclat releue sa matiere;
Soit qu'aimant le grand air, & la grande clarté,
Il se plaise à se voir chez vous en liberté;
Pour se donner à vous de tous costez se presse,
Et de vous, ne reçoit ny faueur ny caresse.
Il s'auance, il s'ingere; & sans vous presenter,
Sans luy tendre la main, afin de l'arrester;

Vous souffrez librement qu'il suiue la Fortune,
Que vous souhaiteriez estre égale & commune.
Aussi presque par tout, traité de Fugitif,
Renfermé sous le fer, & retenu Captif,
Il est libre chez vous, & rend tout le seruice,
Qu'il doit à la Vertu contraire à l'Auarice.

Il n'est rien de pareil à cette égalité,
De bonté, de douceur, de calme, d'équité;
Mais toutes ces Vertus afin d'estre éternelles,
Demandent, Doralis, des sujets dignes d'elles,
Des sujets precieux, celestes, éclatans,
Releuez au dessus de la Terre & du Temps.
Que vous sert d'estre douce, égale, juste & bonne,
Si tout cela n'accroist de rien vostre Couronne?
Et si, sur vostre conte, à l'heure de la mort,
Tant d'articles rayez, ne sont d'aucun rapport?

Les Vertus ne sont pas du rang des Vierges foles,
Qui consument leurs jours en ouurages friuoles.
Elles ont le cœur noble, & ne vont que par haut:
Le Bien qui n'est pas grand, leur est vn grand deffaut:
Leur esprit & leurs mains veulent qu'on les employe,
A mettre l'or en œuure, à trauailler en soye.
Ne leur épargnez point ce precieux employ:
Faites-les jour & nuit agir sous vostre Foy:
Plus vous leur fournirez d'or, de pourpre, d'yuoire;
Et plus de leur trauail il jaillira de gloire.
Et du Trône, qu'au Ciel elles vous dresseront,
Les rayons éternels plus d'éclat jetteront.



AVIS SALVTAIRE,

A VNE

ILLVSTRE CAPTIVE.

ENTRETIEN X.

Il luy represente l'indignité & la pesanteur de sa Chaisne, & luy prouue par diuerses raisons Chrestiennes & morales, que pour son repos, pour son honneur, & pour son salut, elle doit la rompre, & se mettre en liberté.

PVis que vous ordonnez, genereuse Comtesse,
Que i'aide à détacher le lien qui vous presse:
Et que ie contribuë à vostre liberté
Tout ce que peut mon sens à mon zele ajoûté.
Soit qu'il faille couper. ou qu'il faille découdre,
Vostre Ame à tout souffrir, se doit icy resoudre;
Et vous ne deuez pas, pour sauuer vostre honneur,
Vous épargner le mal d'vne courte douleur.
Vostre Sang, vostre Nom, l'éclat de vostre Race,
Qui tient entre les Grands vne si haute place,
L'illustre & noble rang de vos Peres Heros,
Iadis vainqueurs sur terre, & vainqueurs sur les flots,
Ne vous permettent pas de nourrir des pensées,
Qui fletrissent l'honneur de leurs palmes passées;

Et de traiſner le joug d'vne captiuité,
Indigne de leur gloire, & de leur dignité.
Voſtre Ayeul conquerant, ſous lequel trébucherent
Les Citez qui leur Prince & leur Foy ſecoüerent,
Du Cercle aux Demy-Dieux dans le Ciel affiné,
Où d'éternels Lauriers il eſt enuironné,
Peut il voir vne chaiſne, au lieu d'vne Couronne,
Sur vn cœur où ſon ſang vit encore & boüillonne?
Haſtez-vous au plutoſt de vous en détacher;
Falluſt il faire effort afin de l'arracher;
Eſcoutez la Raiſon qui vous eſt reuenuë:
Elle s'eſtoit toûjours pres de vous maintenuë:
Et n'auoit point ſouffert, que le feu de l'Amour
De ſes noires vapeurs vous dérobaſt le jour.
I'ay pû diſſimuler auecque vous, dit-elle,
I'ay pû ſouffrir qu'vne Ame & ſi haute & ſi belle,
Détournant quelque peu les yeux de ma clarté,
Offriſt ſes mains aux fers, perdiſt ſa liberté;
Et ſans conſiderer ſon rang ny ſa nobleſſe,
S'abaiſſaſt ſous vn joug qui n'a rien qui ne bleſſe.
Mais c'eſt aſſez ſouffert, & pour vous & pour moy;
Secoüez ces liens, rangez vous ſous ma Loy:
Vn front que les Vertus de leurs dons enrichirent,
Qu'auecque tant de ſoin les Graces embellirent,
Où reſide vn Eſprit, que le Ciel prepara,
A regner ſur les cœurs ſi-toſt qu'il l'éclaira:
Peut-il ſouffrir qu'vn joug au lieu d'vne Couronne,
Qu'au lieu d'vn Diademe vn lien l'enuironne?
Quel honneur vous peut faire vn lien ſi peſant,
Dont l'étoffe n'a rien de beau ny de luiſant;
Qui ne vous pare point, qui n'a point de lumiere,
Qui n'eſt qu'vn faix obſcur, qu'vne lourde matiere?
Si les Planetes ſont dans leurs Spheres liez,
C'eſt d'vn brillant tiſſu de rayons deliez:
Si les Etoiles ſont dans leur Ciel enchaiſnées,
C'eſt de chaiſnes de iour & de feu façonnées.

Et vous de qui l'Eſprit haut, brillant, glorieux,
Pourroit auec honneur paroiſtre dans les Cieux,
Au lieu d'vne éclatante & precieuſe trame,
Au lieu d'vn long tiſſu de lumiere & de flame;
Vous traiſnez en langueurs des fers demy-roüillez,
Qui teints de voſtre ſang, de vos ſueurs moüillez,
N'ont que de vos ſoûpirs leur merite & leurs charmes;
Et ne ſont precieux que de l'eau de vos larmes.
Encore ſi celuy dont vous les auez pris,
Diſtinguoit les Vertus, diſcernoit les Eſprits:
S'il auoit le cœur franc, s'il auoit l'Ame belle,
Si ſon Amour eſtoit genereux & fidelle:
Mais c'eſt vn Paſſager qui n'a rien d'arreſté,
Qu'vn meſme iour voit pris & voit en liberté:
Et qui ſans ſe tenir où le veut le merite,
Ne roule qu'où l'inſtint par ſa pante l'incite:
Semblable à ces ruiſſeaux, qui durant vn long cours,
Ne peuuent faire vn giſte, & font mille détours;
Qui Palais & Deſerts ſans difference embraſſent;
Aux ſouches, aux cailloux, aux bourbiers s'embaraſsẽt;
Et d'vn murmure égal, ſemblent auec leurs eaux,
Cajoler en paſſant les fleurs & les roſeaux.
Auſſi ſans diſcerner le Pauot de la Roſe,
Il reçoit du hazard tout ce qu'il luy propoſe:
Et ſans deliberer ſur les rangs & les prix,
On le voit d'vn charbon, comme d'vn Aſtre épris:
Son cœur qu'il vous vantoit entre les plus fideles,
A bien dire n'a rien de l'Amour que les aiſles:
Et ces aiſles l'ont fait du rang de ſes oyſeaux,
Qui volant ſur la terre & volant ſur les eaux,
Vont d'vn meſme appetit chercher leur nourriture;
Tantoſt parmy les fleurs, & tantoſt dans l'ordure;
Se perchent ſur les Pins, baiſſent ſur les gazons;
Paſſent des toits dorez aux plus viles maiſons:
Et ſont auſſi contens, ont le cœur auſſi calme,
Sur les bras d'vn buiſſon, que ſur ceux d'vne Palme.

Rentrez donc dans le droit & dans la dignité,
Où vous fustes jadis estant en liberté:
Ne des-honorez point la Pourpre naturelle,
Qui nâquit auec vous, quand vous naquistes belle:
Gardez la Royauté que le Ciel vous donna,
Quand vn de ses rayons vostre front couronna:
Les Reynes de ce rang ne peuuent estre Esclaues;
Leur empire s'étend sur les cœurs des plus braues:
Et vous ne sçauriez plus porter auec honneur,
La Couronne à la teste, & le joug sur le cœur.

Quoy, dans vne Maison où tant d'autres regnerent,
Tāt d'autres leurs beaux nōs sur les Palmes grauerent,
Toute seule captiue, on vous verra traisner,
Dequoy vous asseruir, dequoy vous enchaisner?
Et ces Lyons hautains, ces Aigles genereuses,
Qui font de vostre Sang les Enseignes fameuses,
N'auront pû vous apprendre à rompre vne prison,
Non moins sale à l'Honneur, qu'obscure à la Raison.

Mais en vain ie vous presse, en vain ie vous réueille:
Si la Grace auec moy ne parle à vostre oreille;
Si les rayons du Ciel ne renforcent les miens,
Et si vous ne prenez des sentimens Chrestiens;
I'ay beau vous alleguer Grandeur, Vertu, Noblesse,
Iamais vous ne romprez la chaisne qui vous blesse.

Fin du Second Liure.

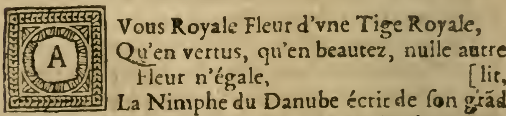


LETTRES POETIQVES, LIVRE TROISIESME.

LA NIMPHE DV DANVBE, A LA PRINCESSE ADELAIDE DE SAVOYE, DVCHESSE DE BAVIERES.

Lettre Premiere.

Elle luy donne auis du desir que toute la Bauiere a de la voir; de la joye que sa venuë y apportera; des changemens qui se feront par tout où elle passera, pour luy adoucir les fatigues & les difficultez du Voyage; & de la Pompe auec laquelle elle sera receuë à son arriuée.



A Vous Royale Fleur d'vne Tige Royale,
Qu'en vertus, qu'en beautez, nulle autre Fleur n'égale,
La Nimphe du Danube écrit de son grād lit,
Que le cristal soûtient, que la nacre embellit;

Et de ses nobles Sœurs, en cette Lettre enuoye,
Par vn Zephir exprés, les souhaits & la joye.
Déja deux fois la Lune a terminé son tour,
Depuis l'heureux moment que l'Hymen & l'Amour,
D'vn cercle glorieux & tracé de lumiere,
Ont marqué vostre place au Trône de Baniere.
Vostre portrait à peine en ce cercle fut mis,
Qu'aussi-tost tous les cœurs s'en trouuerent épris:
Les Graces à ses pieds leurs guirlandes poserent;
De feux purs & serains les Cieux le couronnerent;
Et les Astres venus à ce couronnement,
Donnerent à l'Hyuer vn nouuel ornement.
Toutes choses depuis de desir allumées,
Ont pour vous de l'esprit, sont pour vous animées.
Les sourcilleux Sapins dont nos mõts sont couuerts,
En paroissent plus hauts, plus jeunes, & plus verts;
Et pour nous annoncer de loin vostre venuë,
Ont la teste éleuée au dessus de la nuë.
Les Nimphes de nos Bois où iamais il ne luit,
Vous appellent de jour, vous appellent de nuit:
Des vallons d'alentour les ruisseaux leur répondent;
Les Echos des Rochers à l'enuy les secondent:
Mes flots mesme à ce bruit mollement épandus,
Du desir de vous voir paroissent suspendus;
Et malgré ce desir portez vers la Mer noire,
L'étonnent au recit qu'ils font de vostre gloire.
Venez donc glorieuse & royale Beauté,
Ne craignez point l'Hyuer, n'attendez point l'Esté,
Vn Soleil aussi doux, aussi fort que vous estes,
Peut desarmer l'Hyuer de toutes ses tempestes:
Et sans l'Astre qui fait les saisons & les ans,
Il peut appaiser l'air, & dissiper les vents.
Vos Sujettes du Pô, les filles de Climene,
Reprendront pour vous suiure vne figure humaine;
Et vous feront vn char égal aux chars des Dieux,
De l'ambre qui jadis s'écoula de leurs yeux;

Quand de l'étrange mort de leur Frere affligées,
En Peupliers ſur la riue elles furent changées,
Et de tant de beautez il ne leur demeura,
Que l'or qu'à grains fondus leur écorce pleura.
Si toſt que vous viendrez, ſous vos pas, la verdure,
Naiſtra comme elle naiſt ſous ceux de la Nature,
Quand fertile & parée en la belle Saiſon,
Elle vient étaler ſes biens ſur l'oriſon.
Les Alpes maintenant hautaines & chenuës,
S'abaiſſeront pour vous, & deſcendront des nuës:
Aux rayons de vos yeux leurs frimas tomberont;
En ruiſſeaux argentez leurs neiges couleront;
Et leurs ſuperbes Pins auſſi vieux que la Terre,
Auſſi hauts que la Sphere où ſe fait le tonnerre,
De leur front deuant vous de reſpect abaiſſé,
Ombrageront la route où vous aurez paſſé.
Là des riues de l'In les Nimphes habitantes,
De perles, de corail, de ſaphirs éclatantes,
Le joug de voſtre char à l'enuy ſubiront,
Et juſques à mes bords par tout le traiſneront.
De l'Empire Allemand les Aigles ſuruenuës,
Volant à grande troupe entre vous & les nuës,
De leurs aiſles feront comme vn Poële mouuant,
Qui vous garantira de la pluye & du vent.
Ils perdront cependant ces Oyſeaux de lumiere,
Vaincus de vos regards, l'orgueil de leur paupiere;
Et leurs yeux éblouïs, apprendront de vos yeux,
Que les feux les plus beaux ne ſont pas dans les Cieux.
Le Danube ſuiuy d'vn pompeux équipage,
Quand vous approcherez, pour vous en faire hõmage,
Sa vaſte porcelaine à vos pieds poſera;
La vertu de vos yeux en or la changera;
Et cette impreſſion penetrante & feconde,
Sur ſes bords agiſſant, agiſſant ſur ſon onde,
D'vne moële de ſucre emplira ſes roſeaux;
D'eſprits d'ambre & de muſc parfumera ſes eaux;

Et de nouueaux rayons ſa vague illuminée,
Ira blanchir au loin la Mer noire étonnée.
Qu'apres mes longs deſirs, ce jour me ſera doux!
Que de proſperitez me viendront auec vous!
Qu'alors, au prix de moy, la blonde Galatée,
A la Cour de Thetis ſera peu reſpectée!
Que la brune Doris, alors au prix de moy,
Aura peu de faueur pres de l'humide Roy!
Et que la Seine aux yeux de ſes Amans ſi belle,
Aura de jalouſie, oyant cette nouuelle!
Mais plus i'attens d'hõneur, plus i'attens de plaiſirs,
Et plus mon cœur s'altere, & s'ouure à mes deſirs:
Gardez de differer d'vn jour voſtre voyage;
Mes ſoûpirs redoublez ſecheroient mon riuage:
Et les eaux de mon Lit bientoſt ſe reduiroient,
Aux larmes que mes yeux de regret verſeroient.
Venez donc ſans delay, diuine Adelaïde,
Suiuez l'Amour qui s'offre à vous ſeruir de guide;
Ses aiſles ſont ſes ſoins, & les ſoins des Amours,
Volent deuant le Temps, & preuiennent les jours.



LA SEINE, A LA MEVSE.

LETTRE II.

Par cette Lettre ècrite apres la Bataille de Lens, la Seine auertit la Meuse de se soûmettre à l'Empire de la France, luy remontre la foiblesse du Lyon Belgique, la fait souuenir de ses defaites, luy represente le peu de Secours qu'elle doit esperer des Espagnols tant de fois vaincus, & de la Discorde enchaisnée par la vertu de la Reyne Regente.

De la superbe riue, où les Lys autrefois,
Descendirent du Ciel sur le Sceptre François,
La Seine dans l'Europe en Lauriers si fameuse,
Escrit sous vn Laurier cette lettre à la Meuse.
Déja l'illustre Autheur des Saisons & des Temps,
Quinze fois a roulé par le cercle des Ans,
Depuis le iour fatal, que la fiere Bellonne,
Fut de tes Oliuiers t'arracher la Couronne:
Et que des Oliuiers de tes bords arrachez,
Sur tes bords de carnage & de meurtre jonchez,
Elle alluma ce feu, qui semble de la Flandre,
Ne deuoir te laisser que la place & la cendre.
Que n'as tu point souffert de cét embrazement?
Quels rauages n'ont point comblé ton element?
Il ne va dans la Mer que du sang de tes riues;
Toutes tes Nimphes sont prises ou fugitiues:

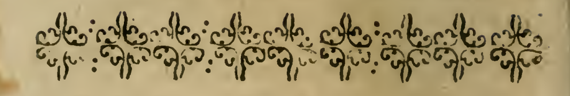
Et toy-mesme en ton lit plein d'armes & de morts,
A peine en liberté peux-tu mouuoir ton corps?
Moins desolé que toy, fut jadis le Scamandre,
Quand de ses joncs brûlez roulant la noire cendre,
Et tout rouge du sang de ses Troyens défaits,
A Iunon courroucée il demanda la paix.
Et moins l fut encor le fameux Transimene,
Lors qu'en son lit fumant se traisnant auec peine,
De Rome & des Romains abbatus sur ses bords,
Regorgeant il ren lit le sang auec les corps.
Par tes pertes au moins connois ton impuissance,
N'affecte point le bruit d'vne vaine constance:
Et des Fleuues heureux à mon pouuoir soûmis,
Apprens que le repos n'est que pour mes Amis.
L'Eridan m'a cedé l'ambre qui le couronne,
Et le droit de regner que son pais luy donne.
Aussi mon nom vainqueur sur ses bords entendu,
A ses bords l'abondance & la gloire a rendu:
Et le Tybre où iadis tant de lauriers fleurirent,
Où tant d'arcs de triomphe aux Vertus se bastirent;
Dans le trouble commun, par moy seul en repos,
Conserue la bonace & l'honneur de ses flots.
Ton puissant Allié, le Rhin ce noble fleuue,
T'est bien de mon pouuoir vne plus grande preuue.
Tant que par interest ou par ambition,
Il a de mes Riuaux porté la faction:
Et contre les deuoirs d'vne vieille alliance,
Du Tage & de l'Ibere il a pris la défence;
S'est toûjours vû défait, toûjours vû fugitif;
Et de Gustaue enfin grand & fameux captif,
Les bras liez au dos, & la corne froissée,
Aux pieds des Gots vainqueurs la teste il a baissée.
Mais depuis qu'à mes loix plus sage il s'est rangé,
Mon heureux ascendant son malheur a changé:
Et Louys ce Heros dont la gloire est sans borne,
A rompu ses liens, a raffermy sa corne;

Et de mes eſtendars ſur ſa riue arborez,
Contre les vents du Nort ſes flots a remparez.
Suy ce grand Allié qui t'inuite à te rendre;
Tu ne peux mieux que luy contre moy te défendre.
As-tu plus de fortune, as-tu plus de valeur,
Qu'vn Fleuue qui cent fois à la Mer a fait peur;
Qui du Tibre heritier, ſur ſa teſte hautaine,
Porte parmy ſes joncs la Couronne Romaine?
Ce Garde de tes bords, ce Belgique Lion,
Qui retient ton eſprit dans la rebellion;
De mes nobles Chaſſeurs, quelques efforts qu'il face,
N'areſtera iamais les forces ny l'audace.
Combien de fois Gaſton, combien de fois Louis,
A ſes yeux eſtonnez, & de peur éblouïs,
Ont-ils porté le fer & le feu ſur tes riues?
Ont-ils victorieux pris tes Nimphes captiues?
Tandis que ce Terrible à la teſte bleſſé,
Et iuſqu'en ſa taniere à coups de traits chaſſé;
Dans le ſang qui couloit de ſa large bleſſure,
Sembloit deuoir trouuer ſa derniere auanture.
Il eſt vray que ſon cœur reuenu depuis peu,
Auoit dans ſes regars remis vn nouueau feu.
Des raſoirs naturels luy remparoient la bouche;
De ſon poil ondoyant la pompe eſtoit farouche;
Ses ongles plus pointus & plus forts que deuant,
S'éprouuoient ſur le ſable, & menaçoient le vent;
Et de ſa forte voix l'effroyable tonnerre,
Faiſoit retentir l'air, & trémouſſer la terre.
Le timide Berger à ce bruit ſuccomba;
Le rempart de Courtray de frayeur en tomba;
Et l'effroy s'eſtant mis dans le cœur des Communes,
Le tumulte & le bruit en vint iuſqu'à Bethunes.
Louis mon grand Chaſſeur qui ſa voix entendit,
Plus brillant qu'vn éclair ſur le champ ſe rendit:
Le combat fut terrible, & ton Braue ſauuage,
Sous l'adreſſe ployant, ployant ſous le courage,
De

De la perte qu'il fit en la plaine de Lens,
Laiſſa l'herbe fumante & les guerets ſanglans.
De ſes ongles rompus, & de ſes dents caſſées,
Par le Victorieux les pieces ramaſſées,
De ſa juſte valeur, & de tes vains efforts,
Font aux yeux des paſſans l'hiſtoire ſur mes bords.
Apres cette défaite, à quoy peux-tu pretendre?
Quelles armes pourront des miennes te defendre?
Peut-eſtre as-tu penſé par quelque nouueau ſort,
Exciter la reuolte, éuoquer le Diſcord?
Et détourner ſur moy ces Eſtoilles felonnes,
Dont l'aſcendant abbat l'aſcendant des Couronnes.
Leurs regards malfaiſans ont en cette ſaiſon,
Eſpandu par l'Europe vn eſtrange poiſon.
De ce poiſon fatal la Tamiſe infectée,
Du peuple qui la boit a l'audace excitée:
Ses hautains Leopards du meſme mal imbus,
L'vn ſur l'autre acharnez ne ſe connoiſſent plus:
Par vne liberté furieuſe & ſauuage,
Iuſqu'à leur propre Maiſtre ils ont porté leur rage,
Et le tiennent luy-meſme abbatu ſous le faix,
Des liens & du joug dont ils ſe ſont défaits.
Parthenope expoſée à la meſme influence,
De l'Eſpagne a voulu ſecoüer la puiſſance.
Son Poulain quoy que maigre & de coups mal traité,
Gourmette & caueſſon bondiſſant s'eſt oſté.
Et d'vn ſouffle commun la Diſcorde allumée,
Leuant vn eſtendar de flame & de fumee,
A fait dans le païs vn rauage plus prompt,
Que n'euſt fait vn torrent débordé de ce mont,
Qui de Naples voiſin, ſur Naples éperduë,
Vomit le ſouffre ardent & la piere fonduë.
Ces Aſtres de reuolte à Biſance portez,
De la Mer du Boſphore ont les flots excitez:
L'orage s'eſt de là répandu par la Thrace;
Le barbare Croiſſant en a changé de face;

Et du tragique ſort de ſon Prince affligé,
D'vn nüage de dueil a ſes cornes chargé.
Il n'eſt pas iuſqu'au Tage, où la ſaiſon funeſte,
De la rebellion n'ait fait paſſer la peſte.
Les membres de ce Corps ſi vaſte & ſi puiſſant,
Qui de la fin du iour s'étend au iour naiſſant,
Agitez en commun d'vn trouble populaire,
M'ont penſé deliurer de mon grand Aduerſaire.
La Caſtille à ce bruit d'horreur a chancellé;
De ſes ſuperbes tours les maſſes ont branlé;
Et ces Grands éleuez, pour eſtre ſes colonnes,
Ont par leur mouuement fait trembler ſes Courõnes.
Le turbulent Eſprit qui gouuerne ces feux,
Euoqué par tes ſorts, excité par tes vœux,
Déja pour m'apporter de ſemblables orages,
Ses Aſtres mal faiſans pouſſoit vers mes riuages.
Mais le malin qu'il eſt en vain les a pouſſez;
Leurs rays deuant les yeux de ma Reine effacez,
Ont malgré luy perdu la fatale influence,
Qu'il auoit preparée au trouble de la France:
Et l'on a vû ces vents ennemis de ma paix,
Liez par les Vertus, par les Graces défaits,
Baiſſer auec l'orgueil la teſte deuant elles;
Traiſner en murmurant leurs languiſſantes ailes;
Et bien loin d'émouuoir l'orage ſur mes eaux,
Faire à peine plier la pointe des roſeaux.
La Diſcorde elle-meſme à ton ſecours venuë,
Deuant Anne parut craintiue & retenuë:
Elle ne pût ſouffrir de ces yeux conquerans,
Les rais victorieux, les regards éclairans.
Les ſerpents de ſon front que ces regards toucherent,
Eblöüis & tremblans contr'elle ſe tournerent:
Et ſa gorge fumante étreignant de leurs plis,
Moururent étouffez par la vertu des Lis.
Cette terrible ainſi vaincuë & deſarmée,
De ſes flambeaux éteints emportant la fumée,

Malgré ſoy la bonace à mes riues laiſſa,
Et dans ſon noir ſejour confuſe s'enfonça.
Ne croy pas que de là iamais elle remonte,
Pour troubler mon repos, pour reparer ſa honte.
Ses ſerpents, de mes Lis redoutent trop l'odeur;
Des yeux d'Anne, ſes yeux craignent trop la ſplẽdeur;
Et les Graces qui ſont du Conſeil de ma Reine,
Ont attaché ſes bras d'vne trop forte chaiſne.
Par ces Graces le fer de cét âge amolly,
Deuiendra moins peſant, deuiendra plus poly:
Et changeant de couleur, en changeant de nature,
De l'or du premier temps reprendra la teinture.
Sous elles à l'enuy les Lauriers germeront,
Qui d'vn cercle d'honneur mes Lis couronneront:
Et ſous leurs belles mains, pour enrichir mes riues,
Il renaiſtra bien toſt d'eternelles Oliues.
Déja ce noble Oiſeau qui changeant de deſtin,
L'Empire tranſporta du Tibre ſur le Rhin;
Cette Aigle ſi guerriere, aujourd'huy deſarmée,
S'eſt rangée à leurs pieds ou vaincuë ou charmée.
Et le rameau de paix de leur main receuant,
Auecque ce rameau vers le Nort s'éleuant,
Sans colere & ſans fiel, par vn nouueau preſage,
De la paix à l'Empire a porté le meſſage.
Que l'exemple de l'Aigle inſtruiſe ton Lion;
Qu'vn fier ſuiue vne fiere à la ſoûmiſſion.
Ma Reine a de la grace & du pouuoir du reſte,
Pour luy faire vn lien glorieux ou funeſte:
Et c'eſt l'Arreſt du Ciel, qu'apres tout, ce hautain,
Reçoiue vn joug de fleurs ou de fer de ſa main.
Flechis ſous cét Arreſt, Nimphe trop obſtinée;
N'attens pas à plier que tu ſois ruinée:
Mets à profit la force & la neceſſité;
Et fais à ton deſtin joindre ta volonté.
C'eſt le meilleur conſeil, ſi tu daignes m'entendre,
Qu'on te puiſſe donner, & que tu puiſſes prendre.



LE TAGE,

A LA SEINE.

LETTRE III.

Il luy fait part de la joye que la Naissance de Monseigneur le Dauphin a causée à toute la Mer, & de la Feste qui se fit dans la grande Salle de l'Ocean à cette nouuelle: Il fait vne description des Presens qui luy ont esté enuoyez de la part de toutes les Deïtez des eaux; & sur la fin il represente la tristesse que l'Infante a laissée à l'Espagne par son éloignement.

DE son lit à fond d'or, nué d'argent en onde,
Le Tage, Fleuue illustre, en l'vn & l'autre Monde,
D'vne liqueur de pourpre, & d'vn roseau doré,
Du Soleil couchant éclairé,
Escrit à la Seine Royale,
Nymphe, que sous les eaux, nulle Nymphe n'égale;
Et qui porte l'honneur des Lys,
Au dessus des joncs de Thetis;
Pour luy faire conjoüissance,
De la glorieuse Naissance
De son Daufin, le plus beau des Enfans,
Qui dés la tendre fleur de ses plus jeunes ans,
Se declare déja de l'œil & de la mine,
Né de Pere Heros & de Mere Heroïne:

Et fait voir que ſon Aſtre, vn jour victorieux,
Ira plus haut que ceux de ſes Ayeux.
Nous eſtions, belle Nymphe, aſſemblez dans la Sale,
De Coquilles pauée, & couuerte d'Opale;
Où de tous les Climats, les Fleuues tous les ſoirs,
Viennent pour rendre leurs deuoirs,
Et payer leurs tributs à l'Ocean leur Pere,
Le premier Roy de l'vn & de l'autre Hemisfere:
Quand ſur les flots chenus & roulans en relais,
Vint vn Triton Courrier, à l'humide Palais,
Qui de ta part, à la Troupe immortelle,
De cet Accouchement apporta la nouuelle.
Chacun d'allegreſſe applaudit,
Aux merueilles qu'il nous en dit:
Et tout d'vn temps mille voix éclaterent,
Que les Vẽts juſqu'aux bords ſur leurs aiſles porterent.
Le feſtin fut renouuellé,
Et le Nectar à pleins pots r'appellé,
De main en main, alla parmy la Troupe,
Dans vn Nacre en figure de Coupe.
Les Daufins aſſemblez s'y rendirent au ſon,
D'vn Cor de Conque torſe, enflé par vn Triton;
Et pour les feſtoyer, Doris & Cyanée,
Leur jetterent force algue, à l'Ambre aſſaiſonnée.
De la Table au Bal on paſſa;
Neptune meſmes y danſa;
Les Sirenes en corps, y firent des merueilles,
A joüer, à chanter, à rauir les oreilles.
Il ne fut pas juſqu'au Daufin des Cieux,
Qui n'en paruſt plus brillant à nos yeux.
Des feux noueaux qui luy paroient la teſte,
Donnerent les premiers le ſignal de la Feſte:
Et d'autres feux, qui par tout le ceignoient,
Et l'habit de la nuit d'vn beau rouge teignoient,
Sembloient exciter les Etoiles,
A tirer l'Or & l'Argent de leurs voiles.

Pour en tracer au Daufin nouueau né
Le tiſſu glorieux d'vn Deſtin fortuné.
Les Nymphes aux yeux pers, les blondes Nereïdes,
Par l'ordre du Vieillard, Roy des Plaines liquides,
De leurs coffres ambrez, tirerent à monceaux,
Tout ce qui naiſt de rare ſous les eaux:
Et de leurs riches Porcelaines,
Les Fleuues à l'enuy puiſerent à mains pleines,
Tout ce qu'elles auoient d'exquis,
Pour regaler & la Mere & le Fils.
Ces richeſſes de la Nature,
Brutes encore & ſans figure,
Sont par les ſoins des Amours artiſans,
Miſes en œuure à meſme temps.
Les vns auec leurs feux l'or & l'argent bruniſſent;
D'autres le Calambour & le Sandal verniſſent;
Et d'autres auecque leurs dars,
Qui s'affinent à leurs regars,
Donnent eſprit, mouuement & figure,
Par vne tendre & mignarde graueure,
Au feu du Rûbis toûjours frais;
A l'eau du Diamant qui ne moüille iamais;
A l'Emeraude verdoyante,
A l'Ecarboucle rougiſſante,
A cent autres Pierres de prix,
Dont les vns font des Ioüets pour le Fils;
Tandis que le plus grand, qui la Troupe commande,
Pour couronner la Mere, en fait vne Guirlande.
Tous ces Ioüets nouueaux, joints à d'autres Ioüets,
Qui furent autrefois trauaillez à grands frais;
Et qui diuers de forme & d'vſage ſeruirent,
Aux Enfans Heros qui naſquirent,
Quand la Terre plus pure & plus proche des Cieux,
Eſtoit fertile en demy Dieux;
Vous ſont portez dans deux Caſſettes,
En riche garniture, en bois rare complettes;

Où cinq Presens se trouueront,
Qui vostre Cour éblouiront;
Outre cent de moindre merite,
Dont la liste n'est pas écrite.
Vn Diamant à facetes taillé,
Sur de l'Or à jour émaillé;
La grosseur en est merueilleuse,
L'eau viue, nette & lumineuse,
Et c'est le mesme qui fut mis
Au front de la Reyne Thetis,
A la solemnelle journée
De son memorable Hymenée.
Il a cela de precieux,
Qu'il épure le sens, qu'il éclaire les yeux;
Et que dés la plus tendre Enfance,
Auecque la lumiere il donne la constance;
Pieces necessaires aux Rois,
Dont l'Esprit est l'Esprit des Loix;
Et dont la fermeté doit estre la Colonne,
D'vn Estat & d'vne Couronne.
De plus, vn Hochet de Rubis,
Où brillent des flames de prix,
Qui d'vn beau trauail ciselées,
A l'Or du manche sont meslées.
Ce rare & precieux Ioüet,
Autrefois pour l'Amour fut fait,
Du temps qu'encore Enfant,&prenant la mammelle,
De la Beauté sa Nourrice immortelle,
Ses tendres bras, & ses petites mains,
Ne sçauoient pas encor lancer sur les Humains,
Ces fleches de feux emplumées,
Et de chauds desirs allumées,
Qui depuis ce temps là, par tout où le jour luit,
Ont fait tant de fumée, & causé tant de bruit.
Les Rubis du Ioüet ne sont pas de ces flames,
Dangereuses aux cœurs, pestilentes aux Ames:

Il eſt vray que l'Amour vn eſprit y laiſſa,
Qui de ſes yeux ſans chaleur y paſſa;
Vn eſprit de douceur, d'amitié, d'innocence,
Suite odinaire de l'Enfance.
L'Enfant Royal qui s'en joüira,
Le meſme eſprit en tirera:
Et de ce pur eſprit ſon Ame penetrée,
Aux plus douces Vertus donnera libre entrée:
Il deuiendra ciuil, debonnaire, gaignant;
Et plus par ſes bienfaits que ſes forces regnant,
Des cœurs de ſes Sujets, ſans déplaire à perſonne,
Il couronnera ſa Couronne.
De plus, pour le couurir, vn Creſpe que Thetis,
Fit faire auecque ſoin pour Achille ſon Fils,
Les Graces l'Ouurage tracerent,
D'vne trame qu'elles filerent,
De certaines donces vapeurs,
Que l'Arc-en-Ciel tire des fleurs;
Quand Iris peinte & parfumée,
Et des rayons du Soleil animée,
Vient rendre viſite aux Zephirs,
Qui l'appellent de leurs ſoûpirs.
Auſſi l'étoffe en eſt de cent fleurs figurée;
Flore en ſesplus beaux jours n'en eſt pas mieux parée:
Et quoy qu'en ſa faueur faſſe le mois de May,
Iamais il ne fit rien pour elle, de ſi gay.
Sous ce riche tiſſu, que les Graces nuerent,
Et leurs cheueux, au lieu d'or y meſlerent,
L'Enfant Daufin tirera l'agrément,
Des Eſprits, & des Cœurs, l'attrait le plus charmant;
Il apprendra la Science de plaire,
L'Art de ſe faire aimer, & celuy de bien faire;
Arts qui ſur tous les Arts, appartiennent aux Rois,
Soigneux de leurs deuoirs, autant que de leurs droits.
L'Art d'eſcrimer, l'Art de rompre la Lance,
L'Art du Manege, & celuy de la Danſe,

Ne

Ne ſont pas plus les Arts des Roys que des Sujets,
Les Grãds,ſur es Petits n'ont que l'Art des Bienfaits.
Pour diuertir le mal de la genſiue,
Qui ſouffre, quand le temps arriue,
Que les premieres dents,
S'auancent pour prendre leurs rangs;
Vn os blanc & poly, d'vne Sirene antique,
Où ſe conſerue encor vn eſprit de Muſique,
Se trouuera d'vn Rubis emmanché,
Mais d'vn Rubis artiſtement haché;
Où trois Perles Orientales,
Font trois Pendeloques égales,
Qui de leur luſtre & de leur mouuement,
Donnent à l'œil du diuertiſſement.
Le Daufin portant à ſa bouche,
L'os qui reſonne, auſſi-toſt qu'on le touche,
Apprendra dés ſes jeunes ans,
A priſer la Science, à cherir les Sçauans:
Son Ame deuiendra juſte, égale, harmonique:
Il aimera ſur tout l'Art du Vers Heroïque,
Qui ſçait malgré les dures Loix du Sort,
Lier les mains du Temps & de la Mort;
Et donner aux Heros vne ſeconde vie,
Au deſſus de la Nuit, au deſſus de l'Enuie,
Dans vne Region, où la Gloire, pour eux,
N'a que des jours ſerains & lumineux.
Par là viura toûjours, du glorieux Enée,
La Memoire à iamais de Lauriers couronnée;
Par là toûjours viura l'illuſtre & braue Fils,
De noſtre Princeſſe Thetis.
Vn petit coup de Vent détruit les Mauſolées;
Les Piramides ſont par les Ans éboulées;
Les Thermes des Ceſars aujourd'huy ne ſont plus;
Leurs Coloſſes ſont abbatus;
Des Montagnes jadis miſes en Coliſées,
Ont eſté par le Temps briſées:

Le Poëme Heroïque eſt le ſeul Baſtiment,
Qui ſubſiſte éternellement.
A tant de rares gentilleſſes,
Diuerſes de façons, brillantes de richeſſes,
En forme d'Euentail, vn Plumar ajouſté,
Sera pour le Daufin de grande vtilité.
Sa poignée eſt d'vne Ecarboucle:
Deux Serpens émaillez, au bout font vne boucle;
Les plumes ſont d'vn Oyſeau peu connu,
Qui depuis quelques ans deça la Mer venu,
Laiſſa la vie & le plumage
Sur le grauier de mon riuage.
Des Mouſches ennemy, plus que tout autre Oyſeau,
Il les chaſſoit ſur la terre & ſur l'eau:
Apres ſa mort, ſes plumes en ſa place,
Font encore la meſme chaſſe.
Ton ſoin ſera, que le rare Euentail,
Fait d'vn ſi beau plumage, & d'vn ſi riche Email,
Soit à la main d'vne Nourrice,
Sur le Royal Enfant, toûjours en exercice;
Pour garantir ſon viſage & ſes mains,
De tous ces Inſectes vilains,
Soit Mouſches ſales & bruyantes,
Soit Gueſpes aſpres & piquantes,
Qui par eſſains aſſiegent nuit & jour,
Et Lits & Tables à la Cour.
On en y void de toutes les teintures,
De toutes les façons, de toutes les natures:
Et les Roys, depuis le Berceau,
En ſont perſecutez juſques dans le Tombeau.
Il en eſt qui les enueniment,
Des humeurs qu'elles leur impriment:
D'autres, de leur bourdonnement,
Leur font perdre l'entendement:
D'autres encore moins humaines,
Leur ſucent juſqu'au ſang des veines;

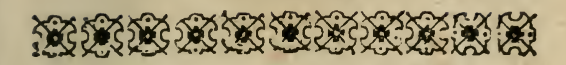
Et telle y vient, qui fait, le tirant tout à ſoy,
Vn grand Squelette d'vn grand Roy.
Fay donc entendre, à la ſage Iulie,
En l'art de plaire à tous, ſur toute autre accomplie;
A qui le plus braue des Roys,
A confié ſon Fils par vn ſi juſte choix;
Que de bonne heure elle extermine,
D'autour de luy cette ſale vermine.
Qu'elle luy repete ſouuent,
Quand l'âge l'aura fait plus grand;
Qu'il n'eſt point de pire figure,
Soit dans l'Art, ou dans la Nature,
Qu'vn Prince qui ſe void des Mouſches aſſiegé,
Et de la teſte aux pieds, par des Mouſches rongé.
Euſt-il en cet eſtat, la vaillance d'Hercule,
A ſon Peuple il eſt ridicule;
Et ſoit Lance, ou Sceptre en ſa main,
N'eſt qu'vn Epouuantail auſſi foible que vain.
Qu'elle prenne le ſoin d'enrichir ſa memoire,
Des plus fameux Tableaux étalez dans l'Hiſtoire:
Et non de ces Portraits, ſur le faux figurez,
Que le Menſonge a peints & la Fable a dorez.
Quand il ira le long des Galeries,
De voſtre Louure & de vos Tuilleries;
Qu'elle luy montre à connoiſtre les Rois,
Soit du ſang de Bourbon, ſoit du ſang de Valois;
Dont l'Eſprit & le Nom viuent dans les Peintures,
De ces magnifiques Structures.
Sur tout, qu'elle l'inſtruiſe, à remarquer de prés,
Les couleurs & les traits,
Qui de ſon Pere embelliront l'Hiſtoire,
Quand d'vn commun trauail, les Vertus & la Gloire,
En auront finy le Tableau,
Dont le premier crayon paroiſt déja ſi beau.
Il y verra le Printemps & l'Autonne,
Qui de concert luy font vne Couronne,

De l'agreable joint au meur,
Et du Fruit auecque la Fleur.
Il y remarquera le tendre sans foiblesse,
Sans enflure le grand, & le fort sans rudesse.
Les Graces auprés des Amours,
S'y verront en leur taille, y seront en leurs jours;
Mais Graces d'vn air Heroique;
Mais Amours innocens qui n'auront rien qui pique;
Et dont les feux desarmez de chaleur,
N'auront du feu que la couleur:
Semblables aux feüilles des Roses,
Sur la couche de Flore & du Zephire écloses;
Ou pareils à la fleur qui luit,
Aux bras du Grenadier, auant qu'elle soit fruit.
Mais quand le Prince Enfant aura l'âge & la force,
De suiure de l'Honneur la sauoureuse amorce;
Il faudra luy montrer les pas de ses Ayeux,
Dans la Carriere ouuerte aux demy-Dieux;
Il faudra l'exciter, sur tout, à la lumiere,
Qui jaillit dans cette Carriere,
Des vestiges brillans que son Pere y laissa,
Dés la premiere fois que l'Honneur l'y poussa.
Vestiges qui font voir, jusques où la Victoire,
Eust étendu son Empire & sa Gloire,
Si Therese & l'Amour, de concert agissant,
L'vn de son feu, sur les Cœurs tout puissant,
Et l'autre de ses charmes,
Ne l'eussent obligé de mettre bas les armes.
Sans cela, nous allions nous soûmettre à vos Loix;
Déja l'Ibere & moy, parlions d'estre François;
Et l'Espagne abatuë, estoit reduite à prendre,
Le party de se perdre, ou celuy de se rendre.
Mais les Vertus, les Graces, les Beautez,
En nous sauuant, nous ont pour vous quittez:
Therese auecque soy les a toutes menées;
Auec elle, chez vous, elles sont couronnées:

Elles regnent en gloire, auec elle, chez vous,
Sous vn Ciel plus ſerain, ſous des Aſtres plus doux;
Tandis que l'Eſpagne deſerte,
Et dolente de cette perte,
Eſt comme vn Iardin renuerſé,
Où la greſle, la pluye, & le vent ont paſſé.
Fay donc ſçauoir à la belle Princeſſe,
D'où naiſſoit autrefois toute noſtre allegreſſe,
Que tout eſt parmy nous tenebreux & confus,
Depuis que ſes beautez ne nous éclairent plus.
Le Manſanare en eſt toûjours en larmes;
Le ſouuenir de tant de charmes,
Qu'en la perdant il a perdus,
Et qui iamais ne luy ſeront rendus,
L'entretient dans vne triſteſſe,
Qui paſſera bien-toſt juſqu'a la ſechereſſe.
Les Bouquets ſont déja fanez,
Dont ſes bords eſtoient couronnez:
Et s'il en eſt qui refleuriſſent,
Ne voyant point Thereſe, auſſi-toſt ils languiſſent;
Et leur deüil eſt pareil,
A celuy des Soucys qui n'ont plus de Soleil.
Les Amours, qui diuers de poil & de plumage,
Voloient le long de ſon riuage,
Maintenant, comme Oyſeaux par le froid engourdis,
Au pied des Orangers giſent comme étourdis;
Ou traiſnant l'aiſle auecque peine,
Errent ſans armes par la plaine;
Bien differens de ceux, que Madrid les voyoit,
Quand Thereſe les enuoyoit,
Tantoſt porter de ſes flames aux Roſes,
Sous ſes regars nouuellement écloſes:
Tantoſt de ſa blancheur faire part au Iaſmin,
Qui ſe preſſoit de naiſtre en ſon chemin:
D'autrefois pour dorer l'Orange encore verte,
Tourner là les rayons dont ſa teſte eſt couuerte;

Et d'autrefois à d'autres Fleurs,
De ſon Eſprit partager les douceurs.
De ces plaiſirs, à l'Eſpagne il ne reſte,
Qu'vn ſouuenir amer, & qu'vn regret funeſte.
Loin de Thereſe. auecque tout ſon bien,
Elle croit n'auoir rien.
Et tout ce qui luy vient, ſoit de l'Inde, ou du Gange,
Où le grauier en Or, l'onde en Perles ſe change;
Tous les treſors qu'auec tant d'appareil,
Luy prepare au Perou, le rayon du Soleil;
Arriuant à ſes Ports, où les vagues gemiſſent;
Auec le Iour terny, de regret ſe terniſſent,
N'y trouuant plus le luſtre & la clarté,
Qu'ils auoient de cette Beauté,
Qui leur oſtoit les reſtes de leur craſſe;
Qui les purifioit des ombres de la Maſſe;
Et de ſes yeux, donnoit le dernier trait,
A ce que le Soleil y laiſſoit d'imparfait.
Mais, Nymphe, ce départ dont l'Eſpagne s'afflige,
Cedant au deuoir qui m'oblige,
De faire auec la Mer, honneur à ton Daufin,
Le meilleur eſt qu'icy, ma plainte prenne fin.





LES MVSES, A TROIS GRACES.

LETTRE IV.

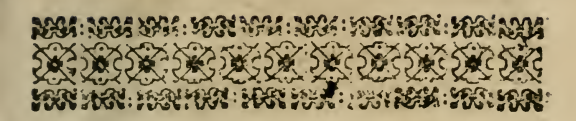
Elles leur rendent compte de la maniere auec laquelle leur Lettre, écrite à vn de leurs Amis, aimé des Muses, a esté receuë au Parnasse : & leur expliquent les auantages qu'il y a d'auoir vn Amy de cette sorte : & les qualitez qu'il faut auoir pour les meriter.

DE la fleurissante colline,
Où iamais le jour ne decline,
Où le Genie inspirateur des Vers,
Tient l'air toûjours serain, & les Bois toûjours verts,
Les Muses que les Arts & les Sciences suiuent,
En ces mots pour Cleon à trois Graces écriuent.
Douces & redoutables Sœurs,
Douces aux yeux, redoutables aux cœurs;
La Lettre qu'en commun il vous a plû d'écrire,
Et qu'vn discret & fidele Zephire,
De vostre part a renduë à Cleon,
La gloire de nos Bois, l'honneur de nostre Nom,
Nous oblige de reconnoistre,
L'estime que pour luy vous auez fait paroistre;
Et de vous informer des applaudissemens,
Que receurent vos complimens,
Quand il nous en fit la lecture,
Sous vne Tonne de verdure,

Où pour l'entendre estoient venus,
De la Famille de Vénus,
Ie dis de Vénus Vranie,
Chaste Mere de l'harmonie,
Les plus tendres & les mieux nez
De myrthe & de fleurs couronnez,
Et parez comme ils sont, lors qu'auecque leur Mere,
Ils donnent aux Saisons le bransle dans leur Sphere.
Tous ces Enfans harmonieux,
De gestes mesurez, d'accens melodieux,
Cette lecture accompagnerent,
Et de vos Noms le merite éleuerent.
De plus d'vn lieu l'Echo les repeta;
Vn Zephir au loin les porta;
Et de tous nos Ruisseaux aussi-tost s'entendirent,
Mille Chantres qui les redirent.
Il ne fut pas jusqu'aux Essains,
Dont les Troncs de nos Bois sont pleins,
Qui de leurs Ruches ne volassent,
Et sur Cleon ne s'assemblassent.
Tandis que sur son front leur manne distiloit;
Et jusques dans sa bouche, à vos Noms se mesloit.
La Lettre leuë en pompe fut portée,
Des Cignes, des Zephirs, des Amours escortée,
Sous vn Laurier aussi vieux que le Temps,
Respecté de la bouche & de l'aisle des vents.
Ce grand Laurier, est comme le grand Liure,
Où tout Ecrit, qui merite de viure,
D'vn caractere delié,
Est sur les feüilles copié.
Là, d'vne aiguille d'or, de lait de perles teinte,
D'vne sçauante main, vostre Lettre fut peinte;
Pres de la mesme branche, où celles de Saphon,
Se conseruent encor fraisches auec son Nom.
Tandis qu'on la peignoit vne voix entenduë,
Et du grand Arbre aux petits étenduë,

Fit retentir aux valons d'alentour,
Aumale, Manicamp, Haucour.
De concert à ces voix, cent Cignes répondirent;
Des aisles & des mains cent Amours applaudirent;
Et les esprits des Zephirs & des fleurs,
Du mélange de leurs odeurs,
Par tout où ces voix se porterent,
Ces voix & vos noms parfumerent.
Toûjours pareil honneur parmy nous se fera,
Aux Graces, aux Vertus, que Cleon prisera.
Son estime est vn Diadéme:
Il fait regner tout ce qu'il aime.
Du feu de son Esprit, il sort vne clarté,
Qui donne l'Immortalité;
Et soit Heros, soit Heroïne,
Que ce feu brillant illumine,
Le jour illustre qui les suit,
Victorieux de la plus noire nuit,
Ne peut craindre que l'oubliance,
Luy cause du declin, ny de la defaillance.
Vne feüille de Palme, vn sion de Laurier,
Qu'il met sur le front d'vn Guerrier,
Pour faire luire & durer sa memoire,
Se changent en rayons de Gloire.
Le Myrthe mesme sous sa main,
Augmente son odeur, & deuient plus hautain;
Et de certains Soucis, qu'il joint à des Pensées,
L'vne aueque l'autre enlacées,
Il sçait composer des Bouquets,
Qui se conseruent toûjours frais.
Celles qu'il en aura parées,
De tous les Siecles admirées,
Ioüiront iusqu'aux derniers temps,
De la fleur de leurs jeunes ans :
Et par cette seconde & glorieuse vie,
A leur posterité donneront de l'enuie.

Mais quoy qu'il puiſſe éleuer à ſon choix,
Au rang des Dieux, les Reynes & les Roys;
Son choix ſe porte plus aux teſtes qui rayonnent,
Des biens que les Vertus & que les Graces donnent,
Qu'à celles qu'il ne voit luire que du faux jour,
D'vn inutile & faſtueux atour.
Combien de Teſtes couronnées,
Sont vuides, creuſes, mal tournées;
Et n'ont que la vaine ſplendeur,
De leur incommode Grandeur?
Combien d'autres auſſi, ſans pompe, & ſans Couronne,
Regnent par les biens ſeuls, que la Nature donne,
Qui ſans rien emprunter du Sort & du Hazard,
Sans s'aider du ſecours de Fortune, ny d'Art,
Forme de ſes propres richeſſes,
Et ſes Princes, & ſes Princeſſes?
Iamais Cleon n'eut d'encens ny de fleurs,
A mettre aux pieds de ces fauſſes Grandeurs,
Qui reſſemblent à des figures,
Hautes de baze & riches de parure.
Leſquelles ſous la maſſe & l'éclat du dehors,
N'ont que du vuide dans le corps.
C'eſt par les mains de la Fortune,
De tout temps indiſcrette, & de tout temps commune,
Qu'on a les Biens, qu'on a les Dignitez,
Qui font les grandes Qualitez.
Et tout cela reſſemble aux Armoiries,
Eclatantes de broderies,
Qui ſeruent de Lit aux Valets,
Et de couuerture aux Mulets.
Le ſeul merite legitime,
Eſt l'vnique objet de l'eſtime:
C'eſt par là que vous regnerez,
Tant que vous le poſsederez:
Par là, iuſqu'à la fin nous ſerons vos Seruantes,
En toute choſe obeïſsantes.



LE SOMMEIL, A LA PLVS NOBLE DES MVSES.

LETTRE V.

Pour la consoler de ses insomnies, il luy fait vne representation de son Palais, & des effets qu'il fait sur les corps : & luy represente qu'il est de la constitution des choses les plus belles & les plus nobles de ne point dormir.

LEs yeux demy fillez, & la teste panchée,
Vne main sur le lit negligemment couchée,
Et le dos appuyé de gerbes de Pauos,
Le Sommeil vous écrit, Vranie, en ces mots.
De mon Palais de lait, sans fenestre & sans porte,
I'entens auec chagrin, les plaintes que m'apporte,
Vn Zephir enuoyé, qui de vous visiter,
En vain toutes les nuits me vient solliciter.
Il frappe, il fait du bruit, & du vent de son aisle,
Commis aussi pressant, que Messager fidele,
Il trouble le repos qui regne dans ma Cour,
Et ne me laisse en paix que quand il est grand jour.
Peut-estre ignorez-vous, sage & docte Vranie,
Quelle est ma cruauté, quelle est ma tyrannie.

Sçachez donc que ie suis le Frere de la Mort,
Ie fais ce qu'elle fait, quoy qu'auec moins d'effort.
Comme elle l'oste aux yeux la vie & la lumiere:
Ie fais d'vn Lit de Pourpre vne pompeuse Biere:
Par mes charmes i'égale aux Esclaues les Rois:
I'oste aux Braues le cœur, aux Eloquens la voix:
Et le plus grand Esprit, si tost que ie le touche,
Immobile & massif, se change en vne Souche.
Aussi mon Palais noir où iamais il ne luit,
Est plus sombre & plus sourd que celuy de la Nuit.
Cette obscure Déesse au moins a sous ses voiles,
Ses flambeaux & ses feux, sa Lune & ses Estoiles.
Chez moy, sage Vranie, il n'est rien de pareil,
La Lune n'y paroist non plus que le Soleil:
Et les ombres iamais n'y furent éclairées,
Des Lustres attachez aux voûtes azurées.
Là parmy les Glirons, & parmy les Hiboux,
Iamais il n'arriua rien de semblable à vous.
Il n'y vient que des Corps faits de vapeurs informes;
Que des masques hideux, que des Spectres énormes.
Les feux des beaux Esprits, les éclairs des beaux yeux,
S'éteignent du momentqu'ils entrent dans ces lieux:
Et les Phantômes noirs qui naissent à la foule,
De l'obscure liqueur qui de ma corne coule,
Ennemis de tout lustre & de toute clarté,
Par tout où ie les mene étoufent la beauté.
Ne m'appellez donc plus, & cessez de vous plaindre,
Dequoy ie ne vay pas tant de beaux feux éteindre:
Vostre diuin Esprit a toujours à veiller,
Ayant toûjours à luire, & toûjours à briller.
Regardez sur le Ciel, ces Beautez lumineuses,
Des Siecles & des Ans eternelles Danseuses,
Leurs yeux toûjours actifs, & toûjours éclatans,
Ne se ferment iamais, & veillent en tous temps.
L'Aurore, comme vous, de pudeur colorée,
Et, comme vous, de fleurs & de perles parée,

Ne ſommeille iamais, iamais ne s'aſſoupit,
Quoy que le mõde ait crû, quoy que la Fable ait dit:
Et mes Pauots iamais ſes Roſes n'obſcurcirent;
Mes aiſles ſur ſes yeux, iamais ne s'étendirent.

La Lune au front d'argent, veille toutes les nuits;
I'ay beau pour l'endormir faire ceſſer les bruits;
Beau retenir les vents, arreſter les orages,
Et beau lier les flots le long de leurs riuages;
Iamais elle ne dort, & ne dormant iamais,
Elle n'en a le teint ny moins clair, ny moins frais.

Cet œil toûjours ardẽt, toûjours plein de lumiere,
Ceint d'vne ſi brillante & ſi belle paupiere,
Iamais ne s'eſt fermé, depuis que dans les Cieux,
La Nature l'ouurit à tous les autres yeux.
Et quoy que l'on ait crû de la couche branſlante
Que la Mer tous les ſoirs en ſon ſein luy preſente;
Quoy que l'on die encor de ces rideaux volans,
Qui d'humides vapeurs luy ſont faits par les vents;
S'il arriue parfois que l'ombre l'obſcurciſſe,
Il n'arriue iamais que l'ombre l'aſſoupiſſe.

Les Sirenes du Ciel, qui de leurs doux accords,
Sçauent toutes les nuits endormir tous les Corps,
Depuis le feu qui ceint la Sphere de la Lune,
Iuſqu'au ſable étendu ſous le Lit de Neptune,
Dans leurs Salons d'azur, où domine la Paix,
Où regnent le repos, ne ſommeillent iamais.

Que vous diray-je encor de ces Vierges ſçauantes,
Reynes des beaux Eſprits, du Parnaſſe Intendantes?
Vous eſtes de leur Cour, vous eſtes de leur Corps;
Elles vous ont ouuert leurs plus riches treſors;
Quand vous fuſtes portée à leur Montagne Sainte,
La feſte en fut celebre en toute ſon enceinte:
Voſtre nom y parut écrit ſur mille fleurs:
Vous fuſtes ajouſtée au nombre des neuf Sœurs:
Aux yeux de tout leur Peuple elles vous courõnerent,
D'vn cercle de Iaſmin qu'elles-meſmes tournerent;

Tandis qu'à voſtre honneur mille Cignes chantant,
Et mille autres Oyſeaux auec eux concertant,
Aux Lauriers d'alentour vos loüanges apprirent,
Et les voix des Lauriers aux Echos les redirent.
D'ailleurs vous ſçauez bien, ſi ſur le Sacré Mont,
Où de tant d'inſtrumens tant de concerts ſe font;
Où des Roſeaux parlans couronnent les Fontaines,
Où les Bois font vn bruit sẽblable aux voix humaines;
Dont il ſe forme autant de langages diuers,
Les vns en Proſe pure, & les autres en Vers,
Que l'Eſprit habitant de ces Foreſts ſçauantes,
Fait en elles mouuoir de feüilles differentes,
Les neuf pudiques Sœurs, ont parmy tant de bruit,
Vn moment de ſommeil ſoit de iour ou de nuit.
Et vous n'ignorez pas, que le temps de leurs veilles,
Eſt pour elles vn temps de gloire & de merueilles;
Que ce n'eſt qu'en ce temps qu'elles font ces extraits,
Qui ſont de meſme odeur de loin comme de pres,
Qui parfument les noms où quelque goute en tombe,
Et font viure les morts au delà de la tombe.
Que vous diray-je plus? les Meres des bienfaits,
Les Graces, comme vous, ne s'endorment iamais:
Les yeux toûjours ouuers, & les mains toûjours preſtes,
A faire par leurs ſoins de nouuelles conqueſtes,
Elles ſe font des rets de tiſſus engageans,
Qu'elles tẽdent par tout aux Petits cõme aux Grands.
Diray-je que les eaux des Naïades dormantes,
Sont à l'air d'alentour, ſont au jour peſtilentes?
Et que la peſanteur, que l'aſſoupiſſement,
Qui dans vn lit bourbeux retient leur mouuement,
Etouffe les paſſans, & deſole la plaine,
Par la corruption de leur mauuaiſe haleine?
Au lieu que ces ruiſſeaux qui toûjours ſe mouuant,
Comme pour égaler leur cours au cours du vent,
Semblent faits du criſtal, que le flambeau du Monde
Fond de ces derniers feux, quãd il deſcẽd ſous l'onde:

Et les Nymphes qui font leur ſejour dans leurs lits,
Filles de Galatée, & Nymphes de Thetis,
Toûjours pures de corps, & d'eſprit lumineuſes,
A la Cour de Neptune ont rang de Precieuſes.
Enfin voyez par tout où s'étendent vos yeux,
Où s'étend voſtre Eſprit, qui voit encore mieux,
Vous verrez qu'il n'eſt point de Beauté qui ne veille,
Et n'ait vne inſomnie à la voſtre pareille.
Ceſſez donc, Vranie, & ne m'adreſſez plus,
Des vœux perdus en-vain, des ſouhaits ſuperflus:
Vous auez trop d'eſprit, & trop peu de matiere,
Et iamais ie ne regne, où regne la lumiere.

FIN.

SHD

